

Mehdi Sayed

MA VIE DE CLANDESTIN EN FRANCE

17 ans d'errance dans
la France d'en dessous



Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mehdi Sayed

Avec la collaboration de Virginie Lydie

Ma vie de clandestin en France

17 ans d'errance dans la France d'en
dessous



Afin de protéger la vie privée des protagonistes, certains lieux et noms ont été modifiés.

© La boîte à Pandore
Bruxelles – Paris

Retrouvez toute notre actualité sur
[http : //www.laboiteapandore.fr](http://www.laboiteapandore.fr)

ISBN : 978-2-9600741-8-5 -EAN : 9782960074185

Dépôt légal : D/2011/11906/02

Toute reproduction ou adaptation d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est interdite sans autorisation écrite de l'éditeur.

« Tu es à jamais voyageur, de même que tu ne peux t'établir nulle part ».

Ibn Arabî

Merci aux gardes-côtes français, italiens et tunisiens qui, en ce mois de janvier 2011, en plein cœur de la révolution tunisienne, ont permis de sauver Mehdi et 25 autres personnes : des hommes, mais aussi des enfants, qui voulaient tenter leur chance en Europe. Mehdi en était à sa cinquième tentative.

AVANT-PROPOS

Ce livre est une histoire vraie, celle de Mehdi Sayed. J'aurais préféré que Mehdi soit un personnage de roman – sa longue dérive n'aurait existé que dans mon imagination – mais le destin a voulu qu'il soit de chair et d'os.

Le destin, allez savoir pourquoi, a également voulu que je devienne sa confidente et ma plume s'est prêtée à ses paroles, avec la volonté d'y rester le plus fidèle possible. Question de respect, d'authenticité aussi.

Je connais Mehdi depuis plusieurs années. À sa mémoire se sont donc ajoutés des documents en ma possession, des gens qu'il m'a permis de rencontrer et tout ce dont j'ai été le témoin impuissant en France (les procès, la prison, la rétention...) et dans son pays d'origine, la Tunisie, depuis son expulsion en août 2009. Témoin, je le suis également de sa souffrance, un mal-être qui le ronge chaque jour un peu plus, faisant dire à un spécialiste des migrations et de l'exil qui l'a un jour rencontré : « Celui-là, par exemple, il est foutu ! »

Mehdi n'est pas foutu. Il a encore la force de se relever et, pour cela, je l'admire, mais à chaque fois qu'il retombe, ses plaies s'ouvrent un peu plus. L'enfant qui voulait braver son destin, ce beau gosse que les copains surnommaient Montana, est devenu un homme déchiré, un clandestin à qui la France s'est toujours refusée, et dont il rêve encore, comme d'une maîtresse inaccessible. Ces deux-là ne se sont jamais compris. Lui, ne sachant comment s'y prendre, cumulait les maladresses. Elle, moqueuse et cruelle, l'accusait de tous les maux ou, pire, elle l'ignorait. Elle a fini par le jeter.

Aujourd'hui encore, Mehdi est dans l'incapacité d'admettre que, s'il n'a pas eu ses papiers, c'est d'abord parce qu'il ne les a jamais demandés. « Ils ne m'ont pas laissé le choix, explique-t-il. Si je donnais mon identité, j'étais sûr de me faire

expulser ! » Le cycle infernal était entamé : délinquance, prison, durcissement du code d'entrée et de séjour des étrangers... ses chances s'amenuisaient avec le temps. Il faut qu'il se bouge, qu'il se batte... insistaient les spécialistes du droit des étrangers. Le problème, c'est que la simple idée de faire une démarche administrative le paralysait : « Demain ! » Aujourd'hui, en attendant demain, il espère toujours que la France finira par l'accepter, convaincu qu'après toutes ces années passées à souffrir en prison « pour rien, à cause des papiers », elle pourrait lui donner une chance. Ce n'est bien évidemment pas l'avis de l'administration, ni de la justice qui l'a interdit de territoire. En parler le met en colère. Il est dans le déni, dans l'incapacité de se confronter à cette réalité douloureuse : « J'ai passé la moitié de ma vie en France, en tout plus de 17 ans. Pour elle, j'ai failli mourir je ne sais pas combien de fois... Pourquoi elle ne m'a jamais donné ma chance ? Juste une fois... »

Mehdi ne comprend pas sa vie, ses échecs répétés : « Est-ce que c'est mon destin, de souffrir ? » se demande-t-il inlassablement. Il ne souffre pourtant pas de « déficience intellectuelle », comme j'ai pu le lire dans un rapport de prison. Si tel était le cas, parlerait-il l'arabe (sa langue d'origine), le français, l'italien, le roumain, et même quelques mots d'anglais alors qu'il n'a presque pas fréquenté l'école ? Ces langues, il les a apprises au gré de ses rencontres, par la télé... En français, qui ne lui a jamais été enseigné, il m'a écrit des dizaines de lettres, noirci des carnets entiers : un français phonétique, certes, mais qui peut le lui reprocher ? Les difficultés de Mehdi sont d'un autre ordre, le fruit d'une succession de traumatismes et de souffrances accumulées : trop de différences entre la vie idéalisée et la vie réelle (qui, pour tout compliquer, se mélangent parfois), trop de stress, d'angoisses...

L'autre jour, je regardais une bille dans un jeu de flipper. Elle ricochait de bumper en bumper et je ne pouvais m'empêcher de penser à Mehdi. J'y repense et je ressens sa douleur, sa révolte impuissante, je le revois s'enrouler dans une couverture, comme pour se protéger des chocs, ou absorber toutes sortes de substances, des tueurs de douleur. Dans ces moments-là, il ne faut certes pas espérer une conversation académique. En revanche, dans les moments où le calme revient dans sa tête, et heureusement, il y en a encore quelques-uns, être en sa compagnie est un réel plaisir : souriant, drôle, attentionné, il étonne par sa culture... Une culture très différente de celle que nous apprenons à l'école ou au bureau ; la sienne est basée sur l'observation et sur ce regard très particulier qu'il pose sur la société. Confiez-lui un appareil photo. Il ne connaît pas la technique, mais il a l'œil, la sensibilité, la capacité de capter ce que nous ne pouvons pas voir : des qualités rares, qu'il ne peut cependant pas exploiter faute de moyens, faute d'avoir les clés pour vivre dans un monde où l'administratif l'a emporté sur l'humain, faute aussi de faire confiance aux autres et surtout à lui-même. C'est pourtant grâce à ces qualités que ce livre existe aujourd'hui.

Comme une bille dans un jeu de flipper... L'image me vient et me revient. Suivre Mehdi, comprendre ce qu'il veut exprimer, ou ne pas exprimer, relève parfois de la haute voltige. Il lui arrivait de me donner des pistes pour que je trouve, à sa place, ce que lui-même n'arrivait pas à dire et lorsque je trouvais, non sans pester contre le temps perdu, il devenait intarissable, soulagé de partager son fardeau. D'autres fois, le soir surtout, ses pensées se culbutaient, rebondissaient, zigzaguant à la vitesse de l'éclair, ou alors il restait muet, prostré sous sa couverture à même le sol. Il fallait laisser passer les périodes de stress, lui demander de

reformuler, une fois, dix fois, poser les questions différemment, tenter de démêler l'écheveau dans lequel il s'empêtrait, décrypter le sens de ses paroles... Heureusement, j'ai pu compter sur l'aide d'Amina, médiatrice interculturelle en ethnopsychiatrie et grande connaisseuse de la culture musulmane, pour me donner certaines clés. J'en profite pour la remercier. J'ai aussi vérifié toutes sortes de détails : la date des manifestations contre la guerre du Golfe, celle de la mort du président Mitterrand, la valeur de la lire italienne en 1991, le prix de la cocaïne en 1998... Je ne pourrai jamais avoir la certitude que tout ce qu'il m'a dit est rigoureusement exact, mais il m'est arrivé d'être la première étonnée quand, sur certains des points les plus incroyables de sa vie, j'ai acquis la certitude que ce qu'il racontait s'était réellement produit.

Lorsque j'ai entendu parler du cas de Mehdi, la toute première fois, j'étais dubitative : aucun papier, plusieurs identités, jamais la bonne, un enfant de sept ans qu'il n'avait pas reconnu, un casier judiciaire long comme une partition d'orgue de barbarie (on ne comptait plus les passages en prison et les interdictions de territoire), une bonne dizaine de passages en centre de rétention... Certes, je cherchais un cas difficile pour compléter mon documentaire sur l'immigration irrégulière, un ni-ni (ni régularisable, ni expulsable), une double peine... Mais ce cas-là me paraissait exagéré. Qu'avait-il fait pour vivre autant d'années en prison ? Je l'imaginais passant de la drogue par containers entiers, arrachant les sacs des vieilles dames, saucissonnant de braves commerçants dans leur arrière-boutique... Il avait suffi d'un bref coup de téléphone avant notre rendez-vous, que j'entende sa voix, rauque, brisée, hachée par l'émotion, pour donner tort à mon imagination, mais rien ne me préparait pour autant aux wagons d'émotions, un véritable convoi, qu'il trimbalait derrière lui. « Fausse vie, fausse identité, mais vrai

désespoir », devait dire de lui une amie. Elle n'avait pas tort.

Mehdi m'a beaucoup parlé de lui, mais pas seulement de lui. Où qu'il soit, libre ou enfermé, il a révélé de véritables talents de « fixeur », m'informant de tout ce qu'il jugeait intéressant. Tel un guide touristique, il m'a fait visiter quelques-uns de ses squats (la tour carrée de Marseille ; l'abri aux poubelles de Paris-Belleville avec, juste en face, la cage d'escalier du restaurant chinois ; le local qui pue la pisse, sous les WC du foyer des Mûriers, près du cimetière du Père-Lachaise...). Il m'a fait découvrir la face cachée de certains bars, lieux de rencontres et de renseignements, pivots de l'économie informelle ; il m'a montré des chantiers où il avait travaillé (du grand immeuble en cours de réhabilitation à l'appartement, plus modeste, du simple particulier). Je l'ai aussi accompagné dans toutes sortes de structures : chez Médecins du monde, aux urgences, en addictologie, dans les services sociaux, les associations de défense des étrangers... J'ai fréquenté les parloirs des maisons d'arrêt de Grasse et de Bordeaux, ceux des centres de rétention du Mesnil-Amelot, de Nice, de Bordeaux, de Toulouse. J'ai assisté à de multiples audiences, en correctionnelle, en cour d'appel, au 35 bis (chambre du tribunal de grande instance qui statue sur la légalité ou non du maintien des étrangers en rétention administrative). Depuis son expulsion, j'ai aussi découvert la Tunisie, pas celle des hôtels-clubs, mais celle de ces ports atteints de sinistrose où les jeunes n'en peuvent plus d'attendre un avenir qui les a oubliés, guettant la mer et, au-delà, l'Italie. Là-bas, Mehdi m'a fait rencontrer sa famille, une grande famille comme il me l'avait décrite, avec ses alliances et ses rivalités, ses pressions et ses non-dits... Une atmosphère chaleureuse, mais vite étouffante. Tout le monde observe tout le monde. Il m'a présenté plusieurs expulsés, tous déchirés et tous – sauf un – envisageant un nouveau départ. Les

difficultés, la rue, la prison, la rétention... ils connaissent. Ils en parlent comme autant d'erreurs de jeunesse, mais aussi comme autant d'épreuves surmontées qui leur donnent un statut d'aventurier... Statut qu'ils ne conserveront qu'au prix d'une nouvelle tentative !

La situation kafkaïenne de Mehdi m'a fait prendre conscience de l'énorme gâchis humain engendré par l'hypocrisie et l'incohérence de nos sociétés : celles du Sud dont certaines régions doivent leur développement à l'argent de l'émigration (la légalité ou l'illégalité n'étant pas la préoccupation majeure) et qui encouragent indirectement les jeunes, à travers leur pesanteur et l'effet miroir de réussites individuelles, à chercher ailleurs l'émancipation et la respectabilité ; celles du Nord qui ne peuvent se passer d'immigrés, tant d'un point de vue démographique qu'économique, mais dont les gouvernements tiennent, pour d'obscurcs raisons – peut-être parce que la peur est un ciment du pouvoir – des discours sécuritaires qui ne sont pas sans rappeler ceux de la guerre froide : comme si les clandestins avaient remplacé un péril rouge tombé en désuétude.

Mehdi n'est ni un saint, il ne cherche d'ailleurs pas à se faire passer pour tel, ni un criminel. Il n'est pas non plus un personnage de roman. Comme je l'ai dit plus haut, j'aurais préféré cela : ce récit n'aurait pas été le reflet de ces années gâchées qui ne reviendront pas et de ces blessures dont son cœur saigne encore. Il a payé cher, très cher, ses rêves de France : plus de huit ans passés en prison, dont 49 mois au seul motif de sa situation irrégulière. Sans compter les multiples interdictions de territoire : 31 ans si on les additionnait. Quand je dis ça, les regards sont sceptiques : « Il a dû en faire... » Oui, mais pas tant que ça ! Des juges, des policiers, l'admettent en aparté : « On leur pourrit la vie (aux clandestins) jusqu'à ce qu'ils craquent, qu'ils finissent par dire

qui ils sont, ou qu'ils deviennent transparents, clochards en d'autres termes. Là, plus personne ne s'intéresse à eux, à part le SAMU social. Certains se suicident aussi... » Dommages collatéraux de la lutte contre l'immigration irrégulière : voilà qui fait froid dans le dos ! « Oui, mais lui, insistent les bonnes gens, avec un casier judiciaire pareil... Avouez qu'il l'a cherché ! » Pourtant, à bien y regarder, en quoi est-il si différent des autres ? Un mauvais démarrage, une interdiction de territoire, la méconnaissance des règles d'une société dont il a toujours été exclu, la crainte d'institutions qui, pour ce qu'il en a appris, l'envoient systématiquement en prison... Encore une fois, la question se pose : toutes ces années gâchées pour quoi ? Et tout cet argent dépensé pour quoi ? Pour l'expulser au bout de dix ans d'enfermement et de procédures... Pour qu'une fois de plus, comme 70 % des expulsés, il regarde la mer et, au-delà, l'autre rive. Combien de tentatives devra-t-il faire encore avant d'être entendu... ou de grossir les rangs des victimes de l'émigration irrégulière vers l'Europe ? Plus de 16 000 morts depuis 1988 dont près de 5 000 dans le seul canal de Sicile¹.

On ne sort pas indemne d'une telle aventure. Aujourd'hui encore, je me sens coupable de ne pas avoir réussi à l'aider, coupable d'impuissance. J'ai hébergé Mehdi pendant quatre mois, de janvier à mai 2009. Pour quel résultat ? Impossible de faire une assignation à résidence sans passeport. Pas même le temps de monter un dossier d'étranger malade qui, de surcroît, ne l'enthousiasmait guère : « Je ne veux pas qu'on m'accepte par pitié ! » Nouveau contrôle d'identité, nouvelle peine de prison, trois mois, et cette fois, l'expulsion.

« Je ne te demande pas qui tu es, ni d'où tu viens, je te demande quelle est ta souffrance », disait Pasteur. En mai 2009, un juge posait enfin la question et mandatait un expert. Une chance croyait-on, malgré les trois mois de prison qui lui

étaient à nouveau infligés. Nous étions confiants, persuadés que l'expert mandaté ne pouvait que confirmer l'état de stress post-traumatique constaté par plusieurs médecins psychiatres. Un mois et demi plus tard, dans la même salle, nous écoutions, incrédules, le rapport d'expertise faisant suite à trente minutes d'entretien en maison d'arrêt : un véritable lynchage qui ne constatait aucun trouble, évoquant une personnalité manipulatrice et profiteuse... Selon ce même rapport, les traumatismes subis durant l'enfance étaient trop anciens pour laisser des séquelles autres que négligeables. La conclusion déconseillait même toute prise en charge psychothérapeutique. Parole d'expert ! ² Au fur et à mesure que la lecture avançait, les yeux du juge se fronçaient, des murmures de désapprobation s'élevaient, les lèvres de Mehdi tremblaient... Si j'avais pu lui parler, à cet expert, je me serais étonnée que son rapport contredise ce qu'avaient constaté trois autres médecins avant lui. Je lui aurais demandé pourquoi de nombreux spécialistes établissent le lien entre les abus subis durant l'enfance et le développement, à l'âge adulte, de troubles psychiatriques et neurobiologiques, de stress post-traumatique, de comportements addictifs, d'inadaptation à la vie quotidienne, de conduites suicidaires... Je lui aurais fait remarquer que si tous ceux qui multiplient les tentatives de suicide n'ont d'autre objectif que d'attirer l'attention, alors cet objectif doit être sacrément important : au point d'y risquer sa peau à chaque fois ! J'ajouterais que Mehdi n'a jamais essayé de profiter de moi, sauf à considérer qu'un lit d'appoint dans le salon et un paquet de cigarettes, c'est de l'abus. Il se sentait redevable et tentait de se rendre utile : en me fournissant des informations, des contacts, en me montrant ce que je n'aurais pas vu sans son aide. Il voulait aussi m'aider à faire des travaux et quand je refusais son aide, il ponçait ou peignait mes murs la nuit, en cachette... Mes

coups de gueule n'y changeaient rien. J'ai honte de ce jour où je l'ai rabroué après qu'il m'eut ramené deux énormes sacs pleins d'objets hétéroclites, des cadeaux, négociés aux puces du dimanche contre un coup de main. Il savait que j'aimais la brocante et il espérait me faire plaisir. Nos rapports étaient faits de hauts et de bas. Le piédestal sur lequel il me plaçait, et dont je tombais parfois, ne l'empêchait pas de transformer ma vie en un invraisemblable capharnaüm. Quand il était là et qu'il démontait mon chauffe-eau pour allumer sa cigarette, je rêvais de l'envoyer en Patagonie. Quand il n'était pas là, passé deux ou trois jours à savourer le calme retrouvé, ma vie était une sorte de grand vide que comblaient ses coups de téléphone. On parlait longuement, surtout le soir quand, avec la nuit, lui venaient les angoisses et les idées noires. Mehdi aimait la vie, mais pas sa vie qu'il voulait régulièrement quitter et ma crainte était qu'à force de s'autodétruire, il n'en arrive au point de non-retour. Pour poursuivre les soins psychothérapeutiques qu'il avait entamés et retrouver un peu de stabilité, il aurait eu besoin de temps et de sécurité. Fiché pour cause d'interdiction de territoire, il n'avait ni l'un ni l'autre.

En France, dont il ne connaît pas les règles de la vie « ordinaire », c'est-à-dire en dehors de la clandestinité et de la prison, il lui aurait aussi fallu faire l'apprentissage de la vie sociale et des démarches administratives. Aujourd'hui, expulsé vers son pays, où il a le droit de vivre, mais dont il connaît encore moins les règles, et où le chômage touche 30 à 40 % de la jeunesse, ses perspectives de réinsertion sont extrêmement réduites. Sa mère lève les yeux et les mains vers le ciel : « Mon fils, il est revenu fou ! » Le problème des expulsés n'est pas spécifique à la Tunisie, il est partout une réalité. Loin des yeux, loin du cœur, personne ne se préoccupe de leur devenir et la majorité d'entre eux cherche

un nouveau moyen de regagner l'Europe, un objectif qui leur tient de raison de vivre, et qui fait d'eux les meilleurs ambassadeurs de la *harga* : « Si même eux veulent repartir, c'est que vraiment, ça doit être mieux de l'autre côté ! » Sujet tabou, sujet qui fâche, l'Europe qui contribue, via l'aide au développement, à financer la lutte contre l'émigration clandestine dans les pays du Maghreb (matériel, camps d'étrangers, formation des policiers...) ne se préoccupe guère de ceux qu'elle expulse.

Mehdi disait souvent que, pour lui, c'était trop tard, mais il avait envie « que ce livre serve aux jeunes qui rêvent d'Europe, pour qu'ils sachent la vérité en espérant qu'ils ne feront pas les mêmes conneries ! » J'aimerais que son vœu se réalise. Il en faut du courage pour se dévoiler comme il l'a fait et pour accepter que de telles confidences soient rendues publiques. Où est le bien ? Où est le mal ? La réponse est complexe. Devons-nous juger ou essayer de comprendre ? J'aimerais qu'à travers l'histoire de Mehdi, ce livre nous interroge sur ces jeunes en désespérance, sur leurs frustrations d'être écartés d'une Europe qui leur est pourtant familière, sur la violence feutrée de nos sociétés. « Je rêve de ne plus rêver », nous dit-il et, de cela, on en rêve pour lui, mais est-ce bien réaliste ? Il sait qu'au nord de la Méditerranée, à quelques encablures, un jour de chantier rapporte autant que quinze jours de travail au sud, et que les jeans fabriqués à quinze centimes d'euro de l'heure dans son pays se vendent plus de cent euros dans les nôtres. Il sait que, même s'il trouve du travail dans son pays, il ne gagnera pas suffisamment pour être indépendant et avoir son propre logement, en dehors de la famille. La rue, la prison même, sont plus faciles à supporter que le poids des regards. Dans cette histoire, dans son histoire, à la fois extrême et emblématique des *harragas*³, les brûleurs de frontières,

Mehdi a fait bien plus que brûler, il s'est consumé. La partie de flipper dure depuis trop longtemps, et il n'est pas d'acier. Il est de chair et d'os, un être humain qui ne demande qu'à être reconnu comme tel. Le lire, c'est lui reconnaître ce droit.

Virginie Lydie

PRÉAMBULE

Je regarde la mer et, au-delà, l'Italie. Combien de fois ai-je risqué ma vie pour l'atteindre ? La première fois, j'avais onze ans et déjà, personne ne se préoccupait de savoir où j'étais. La dernière fois, c'était en pleine révolution, le jour où Ben Ali nous a dit « Je vous ai compris. » Ce jour-là, il a fait comme beaucoup d'entre nous ici : il a mis les voiles. Il a fait la *harga* comme on dit, sauf que lui, au lieu de prendre le premier bateau venu, il a utilisé son avion présidentiel. Ce jour-là, 14 janvier 2011, tandis que l'armée et la population formaient des barrages pour lutter contre les milices et les attaquants, des centaines de jeunes se précipitaient sur le port avec la bénédiction des militaires, mais le bateau sur lequel je suis monté était aussi déboussolé que nous. Pendant quatre jours, sans boire, sans manger, j'ai cru revivre le cauchemar de ma précédente traversée, treize ans plus tôt. Tout ça pour quoi ? Pour revenir une fois de plus à mon point de départ ?

Je regarde la mer. Le temps ne passe pas vite, comme s'il s'était arrêté. Pourtant, la vie est courte, si courte qu'hier et aujourd'hui se confondent. Les souvenirs se bousculent dans ma tête, précis et confus à la fois. Qu'est-ce que je fais là ? Est-ce que je sais au moins qui je suis ? Je pense à mes pères : celui qui m'a conçu et celui dont j'ai tant rêvé, mon oncle qui est mort en laissant ses enfants, mes cousins, mes frères... Et parmi eux, Malik. Pourquoi, Malik ? Pourquoi es-tu parti, toi aussi, au pays dont on ne revient jamais ? Pourquoi m'as-tu laissé seul sur cette terre ? Ta tête a explosé comme celle de notre père et depuis, la mienne explose chaque jour un peu plus... Mais moi, même la mort ne m'accepte pas !

Je regarde la mer. Elle n'est plus bleue, elle est rouge couleur de sang et mes yeux n'en peuvent plus de la voir. Le vent souffle. J'enfonce mon bonnet de laine sur la tête. Mes

doigts frôlent mon oreille droite, mon oreille de chien comme ils disaient autrefois, quand j'étais trop petit pour me défendre et que tout le monde se moquait de moi. Quand elle s'est déchirée, je devais avoir trois ou quatre ans, pas plus. Je courais après une vache, je lui criais dessus et je lui jetais des cailloux. J'étais fier de faire peur à un animal aussi gros, mais il y avait une crevasse. La vache l'a évitée... Pas moi. Après, je ne me rappelle pas vraiment de ce qui s'est passé. Je sais que toute la famille me cherchait. Une grande famille, plusieurs centaines de personnes... Ils m'ont retrouvé, obligé ! Ma mère m'a ramené à la maison, puis chez un homme qui recousait tout. Le problème, c'est qu'il recousait mal et de travers. Depuis, c'est toute ma vie qui va de travers. Rien ne s'est jamais passé comme je l'aurais souhaité. J'en ai longtemps voulu à cette oreille. Je la tenais pour responsable et elle me paraissait hideuse... Je voulais réussir, envoyer de l'argent à ma mère, pour qu'elle ait une belle maison et qu'elle soit fière de son fils. Je voulais aussi mettre de l'argent de côté pour me faire opérer et peut-être rompre le mauvais sort qui me poursuit. Maintenant, ce n'est pas grave, plus rien n'a d'importance, pas même mon sourire qui a disparu avec les années de prison. Ma tête se bloque. J'ai 33 ans, pas d'argent, et je n'ai rien fait de ma vie, à part un enfant que je n'ai pas vu grandir.

Je baisse un peu plus le bonnet sur mon oreille. Je la cache comme j'aimerais pouvoir me cacher, m'éloigner à jamais de la honte et de la famille. Je pense à ma mère. Ma mère, elles sont quatre. Celle qui m'a mis au monde et trois autres : la mère de Malik, une tante dans la banlieue de Tunis, et ma grand-mère, Mahbouba, que j'ai retrouvée toute ratatinée, les yeux délavés par la cataracte, mais dansant le rap comme une jeune fille de 20 ans. Petit, j'allais de l'une à l'autre, je me serrais contre elles, leurs caresses me réconfortaient, et puis

j'ai commencé à devenir nerveux, à m'éloigner de tout et de tout le monde. Je ne supportais plus qu'on me touche. Je disparaissais, quelques heures, quelques jours, des semaines entières, des mois parfois... Personne ne savait vraiment où j'étais. Est-ce que quelqu'un s'en préoccupait ? Maman, Alhabiba, j'ai tant erré dans ma vie que parfois, je ne sais même plus qui tu es. Me pardonneras-tu un jour ? Je voulais fuir tout ça, cette misère et tout le reste... Ceux qui m'avaient fait tant de mal et ceux, aussi, qui pleuraient par ma faute. Te rappelles-tu de toutes ces fois où je courais me réfugier dans la montagne ? Et la première fois, quand je suis parti pour l'Italie, t'en souviens-tu, au moins ? Je te voyais si peu... Alhabiba, pourquoi tant de souffrances ? Évidemment, j'aurais pu rester, vivre caché dans la montagne et venir te voir de temps en temps, mais je voulais que tu sois fier de moi et que personne ne dise : « Mehdi, c'est un incapable ! » Et voilà ! Une fois de plus, j'ai échoué, je n'ai pas tenu ma promesse.

Je regarde la mer. Elle m'appelle, encore et toujours. Alhabiba, quand j'étais en France, je sais que tu avais mal par ma faute, surtout avec tout ce qu'on racontait à mon sujet : « Mehdi, il est avec la mafia », « Mehdi, il a pris dix ans », « Mehdi il est mort. » Mais depuis que je suis revenu, expulsé, je sais que tu as encore plus mal. Tu me crois fou, et tu as sans doute raison. Ne t'inquiète pas, je vais m'éloigner. Si je reste, il y aura un drame, tôt ou tard, et cela je ne le veux pas. J'erre le long du chemin qui surplombe la mer, mon bonnet de laine sur la tête, les yeux rivés vers le sol. Les cannettes de bière se comptent par milliers, celles que boivent les expulsés pour oublier leurs souffrances et leurs rêves de France.

I

Il était un enfant qui rêvait d'un père, d'un héros grand et fort et marchant dans la mer, ses longs cheveux flottant dans le vent. Un jour, ce père a explosé et son sourire s'est éteint, ne laissant qu'une légende. L'enfant était désespéré. Il avait tant rêvé de ce père qu'il l'avait fait sien. Il n'en voulait pas d'autre, et surtout pas le vrai qui n'était ni grand, ni fort, et qui n'avait rien d'un héros. Plus l'enfant grandissait, plus les gens disaient qu'il lui ressemblait, et plus il voulait s'en éloigner, de peur qu'un jour, on ne les confonde.

SEPT ANS, LA RAGE ET LA HAINE

Tunisie. Fin 1983 – début 1984.

« Bourguiba, sois gentil, rends le pain à 80 millimes...
Bourguiba, sois gentil... »

Ce jour-là, j'étais fier d'être aux côtés de mon père, à crier comme lui, comme tous les hommes de la famille, comme beaucoup de gens un peu partout dans le pays. Je criais de toutes mes forces et je lançais des cailloux quand, soudain, mon père m'a tiré par l'épaule.

— On s'en va... Vite !

Je n'ai pas vu la suite. Les gaz lacrymogènes me brûlaient les yeux, mais j'entendais les coups de feu de la police et les cris de fureur des manifestants. Ils continuaient à se bagarrer et à tout casser : les voitures, les vitrines... Rien ne semblait pouvoir les arrêter. Ils avaient la rage et la haine, et je partageais ce sentiment sans savoir que dans quelques mois, j'en comprendrais la signification.

Dans mes plus lointains souvenirs, j'adorais mon père. Il souriait tout le temps et je le suivais partout. Il m'apprenait à pêcher, à nager... Il voulait que j'apprenne à me débrouiller seul. Je me rappelle le jour où il m'a poussé dans la mer, du haut des rochers. Mes hurlements ont aussitôt été stoppés par l'eau de mer et l'écume qui s'engouffraient dans ma gorge et mon nez.

— Fais les mouvements, comme à la plage !

Je n'avais pas pied. Je montais, je redescendais et plus je me débattais, plus j'étouffais. Quand mon père a plongé pour me récupérer, j'avais presque oublié qu'il m'avait poussé, trop heureux d'être sauvé. Il rigolait en me bousculant.

— Regarde ! Par ta faute, je suis trempé...

À l'époque, je riais encore avec lui.

Après les manifestations, le prix du pain est redevenu comme avant, mais le sourire de mon père a disparu. Ses rires ont cédé la place au silence, puis à la colère quand il a dû cesser de pêcher aux explosifs, seul moyen de nourrir sa famille. Plus personne n'avait le droit d'en acheter ou d'en posséder, et encore moins de s'en servir... Pas à cause de l'écologie, à cette époque, personne ne s'en préoccupait, mais à cause de la montée des islamistes. Se faire prendre avec une arme ou de la dynamite, c'était comme signer son arrêt de mort. Les mois ont passé, des mois marqués par la faim. À la maison, ma mère avait beau faire des miracles, il n'y avait plus assez à manger pour nous tous, mon frère, mes trois sœurs, et mes trois cousins qui étaient comme mes frères depuis la mort de leur père, quelques années plus tôt... Leur mère ne s'en était jamais remise et quand elle était trop fatiguée, ils logeaient chez nous. Pour eux, c'était pratique parce que notre maison, une pièce pour être plus exact, se trouvait tout près de la mer, mais on était entassés comme des sardines dans une boîte. Les parents dormaient derrière une petite cloison. De leur côté, les enfants étaient tête-bêche, filles et garçons séparés par une planche. Les filles se levaient à six heures. Elles devaient juste se préparer pour l'école. Les garçons, même ceux qui allaient à l'école, se levaient à cinq heures pour travailler. Moi, je n'allais pas encore en classe et j'étais trop petit pour rapporter de l'argent, mais je me levais en même temps que mes frères. Je n'avais pas le choix vu le grand bazar que c'était, et mon père m'emmenait avec lui. Peu à peu, avec la faim, il a commencé à me considérer comme une bouche inutile à nourrir. Il s'énervait de plus en plus souvent contre moi.

— Allez, rame !

Je ramais le plus fort possible. Les épaules me faisaient mal,

j'en avais les larmes aux yeux, mais je me taisais. Pendant ce temps, il préparait les poissons qu'on avait remontés. Une fois arrivés à quai, je l'aidais à nettoyer le bateau, une barque de deux mètres, à laver le matériel, et même à vendre les poissons... On gagnait entre cinq et six dinars par jour, parfois vingt ou trente mais c'était rare, et parfois rien du tout. Il pouvait se passer une semaine, et même deux, sans qu'on pêche un seul poisson. Durant ces périodes, c'était vraiment la misère et mon père allait au marché, sans rien à vendre, juste ses bras, dans l'espoir de nous ramener un peu de pain, du riz et des pommes de terre.

J'ai commencé à détester mon père un jour de fête. Ma mère avait acheté un kilo de viande et des bananes. Elle avait donné deux centimètres de banane, pas plus, à chacun d'entre nous et mis le reste dans le frigo. Ce jour-là, j'ai volé. Mon père était furieux contre moi, ivre aussi. Il m'a attaché contre un arbre, a pris un câble et m'a fouetté le dos jusqu'au sang.

— Tu as vu comment on traite les voleurs ?

Personne n'est intervenu, à part Malik, mon cousin, mon frère.

— Ça suffit ! Tu fais un fds et tu le traites comme ça ?

— Si c'est mon fils, il n'est pas un voleur !

Malik lui a pris le bras et lui a arraché le câble des mains.

— Il a faim... Il n'a que six ans. Qu'est-ce que tu veux qu'il comprenne ?

Mon père s'est dégagé de l'étreinte de son neveu. Il a levé la main comme pour le frapper, mais à 17 ans, Malik était une force de la nature et mon père s'est éloigné en faisant des grands gestes.

— Tu n'as qu'à t'occuper de lui, puisque tu es si malin !

À compter de ce jour, ma mère a attaché le frigo avec une chaîne et un cadenas, et je n'ai plus parlé à mon père.

La mère de Malik a décidé de me garder quelques temps. Elle soignait mes blessures. Elle m'aimait comme son fils, ne me grondait jamais et quand j'étais triste, elle mettait ma tête sur son épaule et elle m'embrassait. Je suis resté plusieurs mois avec elle. Quand elle était trop fatiguée, j'allais chez d'autres tantes, parfois chez ma mère. Je passais de bras en bras, je faisais de mon mieux pour travailler, me rendre utile, faire plaisir... mais en réalité, personne ne savait quoi faire de moi. Il a même été question de m'envoyer en Allemagne, chez des cousins. Malik disait que ce serait bien pour moi. Lui aussi rêvait d'aller en Europe pour y faire sa vie, mais son frère aîné était déjà parti et l'autre, Hamid, allait encore à l'école. Hamid travaillait bien, il était sage comme une image et personne n'aurait imaginé qu'il quitterait son pays, quatre ans plus tard, pour braquer une banque en France. En attendant, Malik veillait sur lui, sur sa mère et sur moi. À l'époque, je me fichais pas mal de l'Europe.

— Moi, ce que je veux, c'est rester avec toi.

— Si tu vas en Allemagne, tu feras l'école et tu deviendras quelqu'un d'important !

— Et toi, tu seras avec moi ?

— Après...

Je baissais les yeux pour qu'il ne voie pas mes larmes, mais il les sentait.

— Ne t'inquiète pas, je viendrai te voir... Mais pas tout de suite... Plus tard !

— Wallah, tu jures ?

— Je jure.

Qu'il jure ou pas, dans le fond, ça n'avait pas d'importance. Au bled, personne n'avait l'argent pour me faire voyager et en Allemagne, personne n'était pressé de m'accueillir.

En attendant, je suivais Malik partout. Avec lui, je n'arrêtais pas de parler et de faire le clown, sauf quand il m'emmenait à

la pêche avec mon père... Il disait que ça lui faisait du repos. Moi, ça me mettait en colère et je le frappais.

— Tu veux faire la boxe ? Allez... Gauche... Droite...

Malik pêchait souvent avec mon père. Il espérait qu'on finirait par se réconcilier, mais nos rapports se réduisaient à un bref regard. Un jour, le filet s'est accroché à quelque chose. Comme on ne réussissait pas à le dégager, Malik a plongé, puis il est remonté à la surface, très excité.

— Une bombe... C'est une bombe !

La mer était encore parsemée d'obus qui dataient de la guerre. Celui-là était énorme : peut-être deux cents kilos ! Au prix de la dynamite, c'était mieux qu'un coffre au trésor. Comme il était pris dans le sable et qu'il était trop lourd pour être remorqué avec notre bateau, Malik l'a attaché à une petite balise rouge, comme celles qui servent à repérer les filets. Ensuite, on est rentrés au port. Le soir même, Malik et mon père étaient en grande discussion avec l'un de mes oncles qui possédait un zodiac. Le lendemain matin, avant le lever du soleil, on est tous partis à la recherche de l'obus : Malik, l'oncle au zodiac, mon père et moi. On l'a retrouvé facilement. Malik et mon père ont réussi à le désensabler, mais le soleil se levait et mon oncle ne voulait pas prendre le risque de le ramener.

— C'est trop dangereux. On reviendra cette nuit.

La nuit venue, une grande dispute a éclaté entre mon père et mon oncle. La lune éclairait faiblement la mer et on tournait en rond depuis une heure, peut-être plus. La balise restait invisible.

— C'est toi ! Tu veux garder la bombe pour toi tout seul et tu l'as volée.

— Mais non...

— Tu en as parlé à quelqu'un d'autre ?

— Personne... Je te jure !

— Si on ne la retrouve pas, je te tue !

Le silence s'est fait pesant. On a scruté la mer, longtemps, jusqu'à ce que Malik finisse par repérer la balise. Elle n'était pas très loin. Il a plongé aussitôt et quand il est remonté, on a tout de suite compris, à son sourire, que la bombe était en dessous. Ce n'était pas une partie de plaisir de l'attacher au zodiac et de la remorquer, mais ça n'empêchait pas mon père et mon oncle de continuer à se disputer.

— Tu ne vas pas me faire croire qu'une bombe de ce poids, ça se déplace tout seul !

— Qui te dit qu'elle s'est déplacée ?

— Tu es encore en train de m'accuser ?

— Tu étais le seul à être au courant.

— D'autres pêcheurs ont dû voir la balise. Ils ont trouvé la bombe et ils ont essayé de la déplacer...

Malik a essayé d'intervenir.

— Arrêtez tous les deux. La balise était à sa place. C'est juste qu'on la cherchait au mauvais endroit.

— Tu nous prends pour des imbéciles ?

Il a laissé tomber, mort de rire. Un autre problème n'allait pas tarder à venir : l'obus était bien trop lourd pour être ramené à terre. On a dû le déposer dans la mer, le plus près possible de notre maison et, comme personne ne faisait confiance à personne, on a tous surveillé la plage pendant deux jours jusqu'à ce qu'un autre oncle, qui possédait un tracteur, nous aide à le sortir de l'eau et à le cacher derrière un bosquet d'arbustes. Ensuite, il a fallu surveiller le bosquet, jusqu'à ce que mon père et Malik découpent l'obus pour sortir l'explosif. Ils ont pris ce dont ils avaient besoin, ils ont donné une part à l'oncle au zodiac, une part à l'oncle au tracteur, et ont vendu le reste à d'autres pêcheurs.

Avec la dynamite, on mangeait à nouveau à notre faim, mais

il fallait faire attention. On pêchait dans les criques, près de l'île, du côté du phare, et aussi dans une épave rouillée avec des grandes salles, des échelles et, dans le fond, des milliers de poissons... L'épave, c'était le plus impressionnant. À chaque bombe lancée, l'eau jaillissait, l'immense carcasse tremblait et, comme par magie, les poissons remontaient à la surface, prêts à être ramassés. D'autres fois, on pêchait sur la côte, près de chez nous. J'étais trop jeune pour manipuler les explosifs, mais je surveillais la route. Malik me faisait confiance. Toutes les deux minutes, il levait la tête dans ma direction et je lui faisais signe : la main tendue vers l'arrière si je voyais la police, la douane ou les militaires ; vers l'avant si tout allait bien. Il pouvait alors lancer la bombe. Ensuite, je courais les rejoindre dans l'eau. Je portais une nasse autour de la taille, la même que celles que portaient mon père et Malik, en plus petite, et je les aidais à ramasser les poissons qui flottaient, l'épine dorsale brisée par l'onde de choc. Il fallait faire vite parce que même quand on pêchait à l'écart, même quand on avait l'impression qu'il n'y avait personne, on voyait surgir les gens du quartier. Dès qu'ils entendaient le bruit des explosions, ils se jetaient à l'eau pour récupérer les poissons, ceux qui étaient le plus à l'écart.

— Eh... On ne risque pas pour vous... Si vous voulez du poisson, vous l'achetez, sinon faites comme nous !

On avait beau leur crier dessus, ça ne servait à rien. En plus, ils étaient de la famille.

Dans une famille, il y a toujours des traîtres, des hypocrites, des jaloux... La police politique a été alertée et une quinzaine de personnes ont été arrêtées. Parmi elles, Malik, mon père et moi. Les hommes des brigades nous ont emmenés dans un bâtiment qui ressemblait à une prison. Au début, ils ne m'ont rien fait, ils m'ont juste enfermé dans une petite pièce. Je ne

savais pas ce qui se passait, mais j'entendais des cris, des hurlements... J'avais peur. Ensuite, ils sont venus me chercher et ils m'ont emmené dans un local où se trouvaient mon père et un autre homme. Mon père était nu, juste un caleçon, et il était attaché sur une chaise, la tête baissée, des traces de coups sur tout le corps. Ses jambes, surtout, étaient bleues. L'autre homme gémissait. Ils l'avaient fait asseoir sur une bouteille cassée et il se vidait de son sang. Je revois tout ça, j'ai envie de vomir... L'homme des brigades m'a jeté par terre. Je n'avais qu'un caleçon, moi aussi, et le sol était glacial.

— Puisque tu ne veux pas parler, on va faire parler ton fils.

Il m'a donné des coups de pied. Ensuite, il m'a attaché sur une chaise, il a écrasé sa cigarette sur ma jambe avant de la jeter par terre, puis il a planté des seringues dans ma cheville. Elles étaient reliées à un générateur par un fil électrique. Il a commencé à balancer le courant, de plus en plus fort. Il fumait beaucoup, cigarette sur cigarette, et il écrasait ses mégots sur mon corps... Des larmes coulaient des yeux de mon père. Il pleurait, mais ça servait à quoi ? Je me demandais où était Malik. Est-ce qu'ils l'avaient tué ? Est-ce que, moi aussi, j'allais mourir ? On était tous séparés et personne ne savait exactement ce qui se passait, qui disait quoi. On a été relâchés au bout de quelques jours, une semaine peut-être. Après tout, on n'était que des pêcheurs...

LE MEKTOUB

À sept ans, je me sentais un homme. Je n'avais pas parlé, pendant l'arrestation, et tout le monde, même mon père, m'avait félicité. J'étais fier de me dire que, désormais, j'étais prêt à affronter tous les dangers et que rien ne pourrait jamais m'atteindre. Pourtant, en quelques mois, ces belles certitudes se sont envolées et ma vie a basculé. Tout a commencé par la mort de Kenza.

Kenza avait 13 ans. Elle était magnifique, elle rigolait toujours, elle travaillait bien à l'école et elle venait d'être admise au lycée. Elle était la fierté de la famille. Le matin de sa mort, mon père avait ramené des *boukachech*⁴ à la maison. Kenza les préparait, accroupie, quand, soudain, elle s'est mise à crier.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Il m'a piqué... J'ai mal !

Sur le coup, j'ai cru qu'elle plaisantait comme elle le faisait souvent, mais j'ai vu son orteil gonfler. Il n'y avait qu'elle et moi à la maison. Les autres étaient partis au marché. J'ai attaché son doigt de pied avec un petit bout de tissu, j'ai aspiré son sang et je l'ai craché. J'avais déjà vu mon père faire la même chose. Ensuite, je lui ai nettoyé le pied avec de l'eau et je l'ai emmenée dans la petite chambre, là où dormaient les parents. Elle avait mal, mais elle souriait.

Je l'ai laissée à dix heures du matin pour aller au marché. Une fois arrivé, je me suis installé, comme d'habitude, à l'endroit où les véhicules s'arrêtent. J'attendais l'arrivée des travailleurs pour monter des cageots de fruits dans les camions qui les transportaient. Les bonnes journées, je gagnais un ou deux dinars que je mettais dans ma poche et que je ramenaient à ma mère. Quand je la voyais contente, j'étais le plus heureux de la terre. Ce jour-là, Mustapha, un

ami de la famille est venu me voir. Il avait l'air bizarre, gêné... Il me présentait ses condoléances. J'étais étonné. Je ne comprenais pas pourquoi il disait ça.

— Tu n'es pas au courant ?

— Non. Qu'est-ce qui se passe ? Ma grand-mère est morte ?

Quand il a vu que je ne savais pas, il s'est mis à bredouiller et il est parti très vite.

— ... Oui... Je crois... Ce doit être ta grand-mère...

Cinq ou six voitures sont passées devant moi.

Elles roulaient à toute allure, pleines de gens de ma famille. Quelque chose de grave s'était produit. Je les ai suivies en courant. Je ne les voyais plus, mais je continuais de courir, comme si je sentais où elles allaient. Je me suis retrouvé devant l'hôpital. Ils étaient tous là : mon père, ma mère, mes oncles, mes tantes... Tous devant la porte en train de crier et de pleurer. Un médecin est venu.

— Qui est le père de la fille ?

Mon père s'est approché de lui.

— Suivez-moi. Les autres, rentrez chez vous.

Comme personne ne bougeait, il s'est fâché.

— Vous n'allez pas rester ici ! Allez... Rentrez chez vous. Tout va bien !

On a fait demi-tour. Je ne comprenais rien. Je ne savais même pas qui était à l'hôpital. L'un de mes cousins m'a ramené jusqu'au café, au croisement de la route qui menait chez lui. Il ne disait rien et je n'osais rien demander. Il m'a donné quelques millimes.

— Prends un taxi et rentre chez toi.

Quand je suis arrivé, la famille était déjà rassemblée au grand complet devant la maison : ma mère, mes tantes, mes oncles, mes cousins, mes cousines, mes sœurs... Seuls Kenza et mon père manquaient. Ensuite, mon père est revenu, livide. Ma mère et l'une de mes tantes se sont évanouies. Les

autres femmes hurlaient en se prenant dans les bras.

— Kenza elle est morte... Kenza elle est morte...

Je me suis précipité dans la maison. Le frigo était renversé. Par terre, des fils électriques et la claquette de ma sœur baignaient dans l'eau... J'ai donné des coups de pied au frigo... Kenza... Ce matin encore, elle me faisait la bise et elle me rassurait :

— Ne t'inquiète pas, ça va aller !

On pleurait encore Kenza quand Malik est mort à son tour. Malik parlait souvent de son père dont il voulait suivre les traces : un homme bon et généreux, grand et fort, aimé de tous et qui faisait tout pour sa famille. Il m'avait raconté comment son père s'était avancé dans l'eau, les mains en l'air, comment il avait hésité ce jour-là... Peut-être qu'il ne voyait plus les poissons, mais il y avait quelque chose d'autre, quelque chose de bizarre. Il avait mis la main derrière sa tête, et il était tombé en avant dans un bruit d'explosion. Il n'avait plus de main droite, la tête à moitié arrachée... Ce jour-là, la mer s'était teintée de rouge, emportant avec elle celui dont, moi aussi, j'avais fait mon héros, avec ses cheveux longs, luttant contre des poissons géants, comme ceux que j'avais vus, un jour, sur une mosaïque. Est-ce qu'il était mort en voulant combattre l'un de ces monstres ?

Malik a suivi les traces de son père. Il est mort comme lui, en pêchant à la dynamite. Ce jour-là, mon grand frère nous accompagnait et moi, je surveillais la route. Rien à signaler. J'ai tendu la main vers l'avant, mais le bruit d'explosion qui a suivi n'était pas le même que d'habitude. J'ai tourné la tête. Malik titubait. Il est tombé en arrière et, tout autour de lui, la mer s'est teintée de rouge, comme il me l'avait maintes fois raconté.

— Malik...

Je me suis précipité en hurlant son nom. Je courais, je nageais... Il ne bougeait plus. Quelque chose de bizarre, de la cervelle, s'échappait de sa tête et ses yeux étaient sortis de leurs orbites. Les gens du bled, comme à chaque fois qu'ils entendaient le bruit des explosions, se sont précipités, mais ce jour-là, ils n'ont ramassé aucun poisson. Leurs cris, comme ceux des femmes le jour de la mort de Kenza, résonnent encore dans ma tête.

Le jour de l'enterrement, une file de voitures de plusieurs kilomètres bloquait la route. Malik était aimé de tout le monde et il était mort de la même manière que son père avant lui. Ma sœur, Kenza, et maintenant, Malik, plus que mon frère... Les gens disaient qu'on n'avait pas de chance, mais qu'on n'y pouvait rien, que c'était le mektoub, notre destin... Je haïssais ce destin qui venait de faire disparaître ceux que j'aimais le plus. Pour moi, c'était comme la fin du monde. J'étais en état de choc. J'ai mis une couverture sur ma tête, pour ne plus voir personne, et je suis resté plusieurs heures, plusieurs jours, sans bouger. Je refusais de manger et lorsque ma mère, mes tantes, ou mes sœurs insistaient, je me mettais en colère. Je réclamaï mon frère, Malik, et aussi son père, Anouar, notre père... Papa ! Personne ne comprenait.

— Ton père, il est là !

Personne n'arrivait à me faire entendre raison. Anouar... Malik... Tout se mélangeait dans ma tête. Je voulais voir Mama, la mère de Malik, mais on me disait qu'elle était trop mal. Je ne voulais pas rester chez moi, persuadé que ce n'était pas chez moi et qu'on m'avait enlevé. Finalement, je suis allé à l'hôpital, puis chez une tante qui habitait à côté de Tunis, et je me suis un peu apaisé. J'ai même retrouvé le sourire en découvrant l'amour.

MON PREMIER AMOUR

J'avais huit ans, elle en avait dix et elle s'appelait Leïla. Le jour où elle m'a pris par la main pour m'emmener chez elle, juste à côté de la maison où habitait ma tante, ma nouvelle maman, il n'y avait personne.

— Viens.

Elle m'a entraîné dans la chambre, elle a enlevé ses vêtements et elle s'est allongée.

— Il fait chaud. Tu devrais faire comme moi.

Comme j'hésitais, elle s'est mise à rire.

— Tu as peur ?

Je me suis déshabillé à mon tour, je me suis allongé près d'elle et on est restés comme ça, l'un contre l'autre, sans bouger, main dans la main, puis elle m'a fait un bisou et elle m'a demandé si elle pouvait toucher mon sexe.

Le feu enflammait mes joues. C'était agréable, mais je ne le contrôlais pas et il s'est mis à durcir. Ça la faisait rire. Moi, j'étais gêné et je ne savais pas quoi faire... alors je ne faisais rien.

— Tu peux toucher le mien, si tu veux.

J'ai avalé ma salive et j'ai mis ma main entre ses jambes. C'était chaud et doux, mais ça n'a pas duré longtemps. On a entendu des bruits de pas et des voix.

— Vite ! Rhabille-toi.

Je suis sorti par la fenêtre. J'étais bouleversé, j'avais envie de la revoir, de recommencer. En même temps, j'avais honte. Elle aussi, je crois... Par la suite, on s'est évités et quand on se croisait, on se disait bonjour d'un air gêné. Finalement, comme j'allais mieux et que ma tante ne pouvait pas me garder éternellement, je suis rentré chez moi.

CE DONT ON NE PARLE PAS

J'habitais un peu chez mes parents, un peu chez tout le monde, le plus souvent chez Khalil, un cousin éloigné qui était aussi mon meilleur ami. Son père était mort un an plus tôt et il vivait avec sa mère et son frère handicapé. Quand la mère de Khalil est tombée malade, je n'aurais jamais imaginé qu'on puisse autant souffrir. Elle n'avait pas les moyens d'aller à l'hôpital et elle avait peur pour son fils handicapé. Elle se méfiait d'un homme en particulier qui, de temps en temps, le faisait travailler dans son épicerie. En échange, il lui donnait des bonbons et un peu de nourriture. Elle n'aimait pas cet homme. Khalil m'avait raconté qu'un jour, il était venu chez elle, avec l'un de ses copains, et qu'il l'avait menacée avec un couteau. Depuis, elle en avait peur.

Quand je me rappelle cette femme, Mama, les larmes me viennent aux yeux. Elle était la plus pauvre du village, mais ça ne l'empêchait pas de partager avec moi le peu qu'elle avait pour elle et ses fils. En échange, je lui ramenaï du poisson et quand je n'en avais pas, je volais une poule. Le jour de sa mort, j'étais chez elle. Khalil s'occupait de son frère, il essayait de le tenir à distance pour qu'il ne soit pas encore plus perturbé de voir sa mère dans cet état. Pour lui aussi, c'était trop dur. Dans le quartier, tout le monde parlait de cette femme, tout le monde était d'accord pour dire que sa situation était trop triste, mais personne ne l'aidait, personne ne faisait venir un docteur, pas même ceux qui avaient de l'argent. Pourquoi ? Elle m'a pris dans ses bras et elle m'a murmuré quelque chose à propos des gens.

— Ne leur en tiens pas rigueur... Allah sait ce qu'ils ont dans le cœur.

J'ai pris un torchon, je l'ai mouillé avec de l'eau fraîche pour lui tamponner le front et les tempes, mais ça ne suffisait

pas. Elle avait mal, trop mal, et je souffrais avec elle. J'ai vu ses yeux tourner, de la salive sortir de sa bouche, et elle a cessé de bouger.

Deux ou trois mois plus tard, je rentrais de l'école avec Khalil quand trois hommes se sont approchés de nous. Parmi eux, l'épicier dont la mère de Khalil avait peur et un autre qui, à part boire, ne faisait pas grand-chose de sa vie. Il y avait aussi un homme de ma famille, un cousin. Ils nous ont demandé de les aider à ramener des chaises pour un mariage. Elles étaient soi-disant entreposées du côté du cimetière. Je savais, je sentais, qu'il ne fallait pas leur faire confiance.

— Viens Khalil, on rentre !

Le plus balèze m'a attrapé et il a commencé à me frapper. Ensuite, ils nous ont emmenés de force vers le cimetière, ils nous ont fait descendre dans une sorte de caveau où personne ne pouvait nous entendre, et ils nous ont attachés. On était terrorisés et eux, ils rigolaient. Ils ont commencé par Khalil. Quand j'ai vu ce qu'ils lui faisaient, quand j'ai entendu ses cris, je n'en croyais ni mes yeux ni mes oreilles. Et celui de ma famille, il faisait comme les autres... Ils s'amusaient à nous faire souffrir, ils ont même arraché un ongle à Khalil avec un couteau. Ils sortaient, ils revenaient... Personne ne pouvait entendre nos hurlements. Ils nous ont relâchés au bout de trois jours en nous menaçant de recommencer et de s'en prendre à notre famille si on parlait. Ils n'avaient même pas besoin de dire ça. Ils savaient qu'on garderait le silence. Khalil est parti de son côté et moi, j'ai couru en trébuchant jusqu'à un ancien bâtiment militaire. J'ai pris l'escalier, je suis descendu le plus bas possible et je me suis caché. Je suis resté prostré, recroquevillé dans le noir, en bas des marches, pendant des heures et des heures. Le froid engourdissait mon corps et je n'arrivais plus à penser. Quand je me suis relevé,

des milliers d'aiguilles transperçaient ma chair, comme pour me faire sentir que j'étais toujours en vie. J'ai fini par sortir et j'ai croisé le vieux Mansour. Il habitait au bord de la route qui menait chez moi. Il m'a attrapé par le bras.

— Te voilà, toi ! Où tu étais passé ? Et Khalil, il n'est pas avec toi ? Tout le monde vous cherche...

Je n'arrivais pas à parler tellement j'étais choqué. Il m'a longtemps regardé. Je crois qu'il a compris parce qu'il avait les larmes aux yeux. Il a relâché mon bras, il a mis la main sur mon épaule et il m'a conseillé de ne rien dire.

L'affaire a été vite classée. Nos pleurs et leurs rires continuaient de résonner dans nos têtes – et aujourd'hui encore, ils résonnent – mais on s'est contentés de baisser la tête pendant que la police nous sermonnait à cause de la famille qui s'inquiétait. La famille, une grande famille, plusieurs centaines de personnes qui passent leur temps à s'observer. Comment peut-on croire que personne ne savait que trois d'entre eux profitaient du frère de Khalil, des plus faibles, de ceux qui n'ont rien...

J'étais de plus en plus nerveux. Je n'allais presque plus en classe et quand j'y allais, ça se passait mal avec le professeur. Mes parents ont essayé de me changer d'école. Ils m'ont envoyé du côté de chez ma tante à Tunis, pour que j'apprenne la mosaïque. À l'époque, je rêvais encore de princesses, de poissons fabuleux et de héros qui combattent les monstres... Je rêvais de créer tous ces personnages, pièce par pièce, et de les fixer dans une sorte de bonheur éternel. Cette école me plaisait, mais l'argent manquait. J'y suis resté six mois, le temps de me dire que ce métier, il aurait été bien pour moi. Ensuite, je suis revenu et j'ai retrouvé l'école de mon quartier où je ne faisais pas grand-chose, à part me bagarrer. On faisait de grandes équipes et on se battait jusqu'à ce que le

professeur intervienne. Je commençais à devenir fort, rapide, et tous les copains me voulaient avec eux, mais pour moi, il n'y avait plus de printemps, plus d'été, plus d'automne, et même plus d'hiver. J'ai passé des années à les éviter, les trois, mais ce n'était pas facile et quand je les voyais marcher en faisant rouler leurs épaules, quand je voyais qu'ils me regardaient et qu'ils se moquaient de moi, de mes vêtements déchirés et de mes claquettes rafistolées avec du fil de fer, j'avais la haine et la honte, mais je ne pouvais rien faire, rien dire. Personne ne s'en rendait compte parce que je rigolais toujours et que j'étais gentil avec tout le monde, mais mon cœur saignait et quand il me faisait trop mal, je partais me réfugier dans la montagne. Je restais seul, pendant des heures, des jours parfois, jusqu'à ce que je retrouve la paix.

L'HOMME À L'AUDI GRISE

Je partais, je revenais, personne n'y faisait vraiment attention. Mes grandes sœurs s'étaient mariées. Mon frère aîné et mon cousin, le frère de Malik qui était, lui aussi, comme mon frère, étaient partis en Europe, chacun de leur côté. Avec mon père, on avait pris l'habitude de s'ignorer et, même quand je travaillais avec lui, on ne se parlait pas. Quant à ma mère, elle avait bien assez à faire avec la cuisine, le raccommodage des filets de pêche, mon petit frère, Fathi, et surtout, ma petite sœur qui venait de naître. Bref ! À 11 ans, je me débrouillais seul, ce qui arrangeait bien tout le monde. Je faisais toutes sortes de boulots : charger et décharger des caisses, garder des moutons, nettoyer des bateaux... Un jour, j'ai même plongé trois fois de suite dans la mer, du haut de la falaise pour un Allemand qui voulait faire une photo. Il me traitait comme un animal de cirque, me donnait des pièces comme on donne des cacahouètes à un singe et moi, je risquais ma vie pour ça, pour quelques millimes... Mais le plus souvent, je prenais la petite barque que mon père n'utilisait plus depuis qu'il avait un bateau à moteur. Je partais en fin d'après-midi pour jeter les filets et je reprenais la mer le matin, vers 5 heures, pour les relever. Les jours où je prenais du poisson, le marché devenait mon domaine, ma scène de théâtre, surtout en été, quand il y avait du monde.

— Allez-y... Allez-y... Poisson frais ! Dans une demi-heure, ça va monter le prix... Profitez maintenant ! Poisson frais... Regardez, il bouge ! Profitez...

Un immigré qui passait ses vacances au bled s'est approché de moi.

— Combien le tout ?

— Dix dinars.

— Laisse-les à cinq. À cinq dinars, je prends.

J'hésitais, parce que cinq dinars, ce n'était vraiment pas grand-chose, mais il a continué à me baratiner.

— Tu sais, j'habite en France. Là-bas, j'ai un grand bateau et je pêche des poissons bien plus gros qu'ici... La preuve, regarde ma voiture.

C'était une Audi grise.

— Elle est belle, hein ? 100 000 dinars ! Et encore, celle-là, ce n'est rien, j'en ai trois autres en France.

100 000 dinars... Comment pouvait-on transporter 100 000 dinars ? Je m'imaginais avec un beau costume et les poches débordant de billets. Il me parlait de sa vie. Il disait que j'étais un bon pêcheur et que si je venais en France, il me ferait travailler. Je me suis mis à rêver. Je ne me suis même pas demandé pourquoi avec de si grosses voitures, il ne pouvait pas payer dix dinars.

— D'accord, cinq dinars.

— Merci.

— Y a pas de quoi.

Il m'a fait mettre le poisson dans le coffre. Le lendemain, il est revenu pour acheter tout mon poisson et il m'a proposé de me ramener chez moi, dans sa voiture. J'étais trop fier d'être dans cette voiture incroyable avec la musique à fond. J'imaginais que c'était la mienne. Il s'est arrêté, nous étions déjà arrivés, et il m'a fait la bise.

— Je repars cet après-midi en France.

Je l'ai regardé, les yeux pleins d'espoir.

— Moi aussi, j'aimerais aller en France.

— D'accord. Le jour où tu viens, ne te casse pas la tête. Tu me téléphones. Tu auras une bonne place et un logement.

Il m'a donné une carte de visite et un pot de Nutella, mais il ne m'a pas payé. Il disait qu'il repartait aujourd'hui et qu'il n'avait pas eu le temps de retirer l'argent à la banque. Une

boîte de Nutella contre trois kilos de poissons ! J'ai baissé la tête, j'étais trop timide pour insister, mais il a bien vu que j'étais déçu.

— Donne-moi ton téléphone. Si j'ai quelque chose pour toi, je t'appelle. Promis !

Je lui ai donné le numéro du *Hanout*, l'épicerie à côté de chez moi, et je l'ai regardé faire demi-tour dans sa belle voiture.

Plus un seul jour ne passait sans que je rêve de la France. Je jetais mes filets de plus en plus loin dans l'espoir de la voir, mais avec ma petite barque, je n'allais pas bien loin. J'ai servi de guide à un homme d'affaires qui pêchait le dimanche. Il m'emmenait sur son bateau, une vedette avec un bon moteur, et il me demandait de lui montrer les bons coins.

— En France. Les poissons, là-bas, ils sont gros comme ça !

Il croyait que je plaisantais et ça le faisait rire.

— Ou en Italie si tu préfères... Ils sont moins gros, mais c'est plus près.

Il riait encore plus fort.

J'ai fait le tour des ports de la région. Je me faisais embaucher par des pêcheurs en espérant que leur bateau s'approcherait de l'Europe. Je scrutais l'horizon et parfois, ses côtes me paraissaient si proches qu'il me semblait les voir.

— Oh ! Mehdi. Tu rêves ou quoi ?

ALLER-RETOUR POUR UN RÊVE

Je n'étais pas le seul à rêver. Carlos, Manahi, Achour et Mahmoud ne parlaient que de l'Europe. Mahmoud, le plus âgé, avait 30 ans. C'est la première personne à qui j'ai parlé de mon projet. Je suis allé le voir un jour où il pêchait à pied. Il était seul.

— Mahmoud, il faut que je te parle.

— Vas-y !

— J'en ai marre de ce bled. Il faut que je parte.

Il a levé les bras au ciel.

— Moi aussi, je voudrais partir, mais avec quoi ? Le problème, c'est l'argent... Je te jure, Mehdi, si tu as un tuyau pour partir gratuit, je suis le premier à te suivre !

Mahmoud n'avait jamais voulu se marier. Il rêvait d'une Européenne.

— Là-bas, les femmes, elles sont trop magnifiques...

Les autres étaient pareils. Ils rêvaient de partir, mais ils n'avaient pas l'argent. Je les voyais presque chaque soir, au café. Achour était persuadé qu'en Europe, il trouverait du travail.

— Comme ça, je pourrai m'acheter une voiture.

Manahi, qui avait 22 ans, parlait de faire de l'argent avec la drogue.

— Tout le monde prend de la cocaïne là-bas. C'est sûr que si je trouve un moyen d'y aller, j'y vais, je fais du business, plein de business... et je reviens millionnaire.

Carlos – on le surnommait comme ça à cause de ses cheveux blonds qui formaient une grosse boule, comme Valderamma⁵ – trouvait que c'était une bonne idée.

— Moi aussi, et dans deux ou trois ans, je rentre et j'ouvre un restaurant.

— Pourquoi vous ne prenez pas un bateau si vous voulez

tant partir ? Ce n'est pas ce qui manque dans les parages.

Ils m'ont regardé comme s'ils avaient eu une révélation.

Deux jours plus tard, il faisait nuit et je rentrais du port avec mon père quand j'ai aperçu des ombres à bord d'un bateau que je connaissais : un douze mètres, tout neuf, avec un moteur de deux cent cinquante chevaux. Il appartenait à des gens importants qui pêchaient pour le plaisir. Je les avais aidés, deux jours plus tôt, à décharger leurs affaires et ils m'avaient remercié d'une pièce. Après leur départ, j'étais resté longtemps à regarder ce bateau. Je m'imaginais seul maître à bord, voguant vers la France, pays de la liberté, égalité, fraternité... J'ai ralenti, j'ai attendu que mon père s'éloigne, puis je suis retourné vers le quai. Comme je m'en doutais, ce n'étaient pas les gens riches qui étaient à bord, mais mes copains, ceux qui voulaient partir en Europe. Ils avaient volé mon idée et ils commençaient déjà à s'éloigner... Sans moi.

— Eh !

J'ai plongé et j'ai grimpé à bord.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu es fou ?

— Je pars avec vous.

— Et merde !

Ils n'ont pas insisté. Il fallait faire vite et, surtout, ne pas attirer l'attention.

Ils ont pris la direction de l'Italie, Mazzara, la boussole à soixante, mais on a mis plus de temps que prévu parce que la boussole s'est cassée en tombant. On essayait de garder le cap. On croisait d'autres bateaux, et ça nous rassurait. Ça signifiait qu'on était sur la bonne route. Le matin, on a fini par voir les lumières d'une ville. Plus on approchait, plus elle nous paraissait immense. On n'avait aucune idée de l'endroit où il fallait aller, mais on a repéré une plage, juste en face de nous, avec des immeubles derrière. On a accosté, pleins gaz sur le

sable, en poussant des cris de victoire. On riait, on chantait, on dansait... On était trop contents. Les belles villas, avec leurs jardins qui donnaient sur la plage, nous donnaient un avant-goût du paradis et des pastèques mûres à point semblaient nous attendre pour le petit-déjeuner.

— Mehdi, tu nous en ramasses une ?

Le paradis n'a pas duré longtemps. On se partageait la pastèque, assis contre le bateau, quand des carabiniers ont surgi. Il en venait de partout et ils nous encerclaient. Aucun d'entre nous n'a réussi à s'enfuir.

On n'avait pas accosté à Mazzara, comme prévu, mais à Trapani, ce qui, de toute façon, ne changeait rien pour nous. On ne parlait pas l'italien, on n'avait aucune idée de ce que les carabiniers allaient faire de nous, mais on sentait bien que notre manière de débarquer comme ça, sur une plage de la ville, ne leur avait pas plu. On comprenait aussi qu'à leurs yeux, on n'avait pas des têtes à posséder un bateau de douze mètres flambant neuf. On s'est tous retrouvés en garde à vue, puis dans une prison et deux jours plus tard, on est passés, un par un, devant un juge. Quand l'interprète m'a demandé mon nom, j'ai hésité.

— Mohamed...

On m'avait dit qu'en Europe, tout le monde nous appelait Mohamed.

— Mohamed comment ?

— ... Rahil.

Rahil : celui qui a quitté son pays pour toujours.

— Mohamed Rahil. Tu en es certain ?

— Oui.

— Ce ne serait pas plutôt Mehdi Sayed ?

— Non, Monsieur. Je m'appelle Mohamed Rahil.

— C'est bizarre... On nous a signalé la disparition d'un Mehdi Sayed.

J'essayais de ne pas bouger, de ne pas montrer que mes jambes commençaient à trembler.

— Ce n'est pas moi.

— Ce n'est pas ce que disent tes amis.

— Ce ne sont pas mes amis... Je ne les connais même pas !

Mon nouveau mensonge a fait sourire l'interprète.

— N'aie pas peur, on ne va pas te frapper !

On a tous été identifiés. Le propriétaire du bateau avait eu connaissance du vol avant même notre arrivée en Italie. C'était un homme important, un homme apprécié dans le quartier, et il n'avait pas mis longtemps à savoir qui avait disparu en même temps que son bateau. L'interprète nous a expliqué qu'on allait devoir rentrer chez nous, que c'était mieux pour tout le monde, et les carabinieri nous ont fait signer des papiers.

Quinze jours plus tard, ils nous faisaient monter dans un camion, puis à bord du ferry Tirrenia. On a passé huit heures dans une grande salle, nous cinq, plus deux autres, des policiers et une cinquantaine de passagers. À Carthage, des policiers tunisiens sont montés à bord pour nous récupérer.

Ils criaient :

— La main dans la main de ton frère.

On est descendus comme ça, l'un derrière l'autre, la main dans la main, et ils nous ont conduits jusque dans une grande salle. Là, ils nous ont demandé de nous mettre contre le mur et ils se sont approchés de nous :

— Sayed, Mehdi.

L'un des policiers m'a attrapé par les cheveux. À l'époque, ils étaient longs.

— C'est ton vrai nom ?

— C'est mon vrai nom.

— Et tu n'es pas recherché ?

— Non.

— Tu es sûr ?

Le problème, c'est que j'étais sur la liste des personnes recherchées pour le vol du bateau. Les policiers nous ont emmenés dans un autre commissariat, mais je n'y suis resté que quelques heures. J'étais encore un bébé et ils ne savaient pas quoi faire de moi... Alors ils m'ont relâché et je suis rentré chez moi, comme si je revenais de la montagne.

Cette fois, ma mère m'a pris dans ses bras, plus longtemps que d'habitude, et elle m'a regardé dans les yeux. Elle pleurait. Ensuite, elle m'a donné à manger, silencieuse, et la vie quotidienne a repris son cours. C'est à cette époque que j'ai commencé à pêcher aux explosifs.

— Tu trouves qu'il n'y a pas eu assez de morts dans la famille ?

Ma mère avait réussi à me coincer dans la partie qui lui servait de cuisine. Elle était furieuse. J'essayais de lui expliquer que je n'avais pas le choix, que c'était le seul moyen de gagner de l'argent, que je faisais attention... Mais elle ne voulait rien entendre. Je suis parti en claquant la porte. J'avais l'impression que c'était la première fois qu'elle se préoccupait de moi et je lui en voulais. J'en voulais aussi à cette mer pleine de sang qui, chaque jour, me narguait un peu plus : « Pauvre tu es, pauvre tu resteras ! » Chaque bombe lancée contre elle était comme un cri de révolte.

DEUXIÈME ESSAI

L'été est arrivé et, avec lui, son cortège de vacanciers et de frimeurs. Comme chaque année, ils revenaient au bled avec leurs grosses voitures et leurs quatre chaînes en or autour du cou.

— Arrêtez de rêver. Ils vous font croire que c'est de l'or, mais c'est du plaqué or !

L'homme qui nous mettait en garde s'appelait Marwan. Il avait passé onze ans en France et il nous parlait toujours du froid, des banlieues, du chômage, du ras-le-bol de se faire traiter de bougnoule à longueur de journée...

— Et toi, arrête de nous casser la tête !

Mais il continuait.

— Vous ne vous demandez même pas pourquoi, au bout de trois semaines, ils n'ont plus d'argent pour acheter des cigarettes ?

Non, on ne voulait rien savoir. On préférait écouter ceux qui avaient des airs de notables et dont les mensonges nous faisaient rêver. On ne pouvait pas s'empêcher de les regarder avec envie, surtout vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, quand ils prenaient la route, la musique à fond, en direction de l'usine de vêtements. On savait qu'ils allaient tenter leur chance avec les filles qui attendaient le bus à la sortie du travail, leur proposer de les raccompagner en voiture, leur faire le grand cinéma :

— Ça fait une semaine que je te suis. Tu me plais. Je ne pense qu'à toi. J'ai envie de me marier avec toi et de te ramener en France...

Il y en avait toujours quelques-unes pour tomber dans le piège et nous, on se sentait frustrés parce qu'on n'avait aucune chance. Alors on parlait des filles qui cèdent et qui, parfois, se retrouvent enceintes sans personne pour venir les

chercher. Elles étaient considérées comme des prostituées et leur vie était foutue. Une fille s'est suicidée à cause de ça. Une autre a placé son enfant au foyer Bourguiba avant d'asperger ses vêtements d'essence et d'y mettre le feu. Elle est restée en vie, mais défigurée. On conseillait à nos sœurs de se marier avec quelqu'un du bled plutôt qu'avec un homme qui vient d'Europe et qui est plein de mensonges. On se mettait nous-mêmes en garde contre les filles qui venaient en vacances... Surtout contre celles qui ne nous regardaient pas :

— Tu vois, celle-là, qui vient avec son foulard pour faire la fille correcte, elle essaie de trouver un musulman qui l'accepte parce qu'en France, elle a tellement zigzagué, à gauche, à droite, que plus personne ne veut d'elle.

Ça ne nous empêchait pas de trouver des exceptions dès que l'occasion s'en présentait.

Fatima était mon exception. Son visage, ses yeux, sa bouche... Tout chez elle était joli et quand elle me parlait de la France, on aurait dit qu'elle voulait me faire venir au Paradis. Elle me chuchotait des mots d'amour tout en me racontant des histoires incroyables sur Cannes et les stars de cinéma, Monaco et les yachts des milliardaires, Saint-Tropez et Brigitte Bardot qui allait jusqu'au Canada pour sauver les bébés phoques.

— Tu es le seul, Mehdi. Je n'aime que toi.

— Moi aussi, je t'aime... C'est loin le Canada ?

— Très loin... À côté de l'Amérique.

— Et tu viendrais me voir si j'étais au Canada ?

— Pourquoi pas... Je ne t'oublierai jamais.

La veille de son départ, on a fait l'amour, ou pour être exact, ce qu'à notre âge on appelait faire l'amour, persuadés de ne jamais se revoir, elle en France et moi au Canada, loin, très loin...

Le départ de Fatima m'avait rendu morose et à la fin de

l'été, je n'en pouvais plus de voir partir tous les immigrés. Ils venaient, ils repartaient et moi je restais. Je me suis juré que c'était la dernière fois et qu'à la première occasion, je mettrais le cap sur l'Italie.

L'occasion s'est présentée trois mois plus tard. Mes anciens compagnons de traversée étaient sortis de prison et ils ne pensaient qu'à une chose : repartir !

— Mehdi, cette fois, on a besoin de toi.

Ils avaient eu connaissance d'un bateau qui n'était pas sorti depuis longtemps, un bateau beaucoup moins luxueux que le précédent et dont le propriétaire était mort, mais ils voulaient prendre un minimum de risques.

— On te montre le bateau, tu le prends et tu nous récupères cette nuit, devant la maison de Manahi.

Je n'ai pas hésité une seconde.

— D'accord, mais j'emmène quelqu'un.

— Qui ?

— Khalil.

Ils ont discuté, pour le principe, mais ils connaissaient tous Khalil et ils savaient qu'il n'était pas bien.

J'ai couru jusqu'à la maison de mon ami, persuadé qu'il ressentait la même chose que moi et que s'il restait ici, il allait devenir fou. Comme je m'y attendais, Khalil était chez lui. Il dormait.

— Lève-toi, on va en Italie.

— ... Où ça ?

— En Italie... En France... Où tu veux, mais loin d'ici !

— Je ne peux pas, Mehdi... Pas maintenant.

Je n'ai pas réussi à le convaincre. Il avait peur et il ne se sentait pas bien, alors on s'est serrés dans les bras et on s'est fait quatre bises.

— Ce n'est pas grave, tu me rejoindras quand ça ira mieux. Ne t'inquiète pas, je te téléphonerai.

Il a eu un léger sourire.

— Comment tu vas me téléphoner ? Je n'ai pas de téléphone.

— Ne t'inquiète pas. Je trouverai un moyen.

— Mehdi, mon frère, Inch' Allah. Dieu soit avec toi.

Je l'ai quitté, le cœur lourd, et je suis rentré chez moi, cinq minutes, à peine. J'ai pris une veste, un briquet, un tournevis, et je suis parti sans rien dire. Pas même au revoir. C'était mieux pour tout le monde. À 8 heures du soir, j'étais sur le quai. Les images de Khalil et de tout ce qu'on avait vécu revenaient sans cesse dans ma tête. Pour me donner du courage, j'essayais de penser à Fatima qui vivait en France et que je reverrais bientôt. Je suis monté sur le bateau, j'ai forcé le cadenas de la cabine avec un tournevis et j'ai pénétré à l'intérieur, la peur au ventre. Je savais qu'il fallait couper les fils électriques, mais le briquet n'éclairait pas bien et je n'avais jamais fait ce genre de choses. Je les ai rapprochés au hasard, les mains tremblantes, jusqu'à ce que le bruit du moteur me fasse sursauter. Je n'avais pas fait attention à la douane, ni même à la police, mais il était trop tard pour y penser. J'ai mis la première, j'ai démarré doucement, sans bruit, puis je suis sorti.

Carlos, Manahi, Achour, Mahmoud : ils m'attendaient tous les quatre à l'endroit convenu. Quand ils m'ont vu, ils ont sauté dans la mer et ils sont montés sur le bateau. Ils étaient trempés. Mahmoud avait pris des pâtes et un paquet de sauce tomate, mais on n'avait rien pour les faire cuire. Elles attendraient l'Italie. Cette fois, la boussole ne s'est pas cassée et on est arrivés sans problème à Mazzara.

II

Il était un enfant qui rêvait de voler comme l'oiseau qu'il n'était pas. Au pays interdit, tout lui semblait possible. Comme Icare, il joua avec le feu, grisé de liberté, inconscient, insouciant, jusqu'à ce que ses ailes, encore fragiles, finissent par s'enflammer. La chute fut terrible. Il se releva, blessé, titubant, mais ne s'avoua pas vaincu pour autant. Il n'avait plus d'ailes, mais qu'importe ! Il lui restait ses jambes et jamais elles ne l'avaient trahi. Il poursuivit son rêve, encore... Et encore...

LES ROIS DU MONDE

Cette fois, notre arrivée sur les côtes siciliennes s'est faite dans la plus grande discrétion. On a caché le bateau et on s'est tout de suite séparés en deux groupes. Carlos est devenu mon compagnon de route. Il voulait aller à Cannes, où vivait l'un de ses frères, mais on n'avait pas d'argent et aucune idée de la manière dont on pouvait y arriver, surtout au milieu de la nuit. On a fini par trouver une gare, puis un train pour Palerme. Comme on n'avait pas de billet, on jouait à cache-cache avec les contrôleurs. Ils nous faisaient descendre par une porte, on remontait par une autre. Ils ont fini par abandonner la partie, morts de rire. À ce moment-là, on était les rois du monde !

La gare de Palerme s'est révélée à nous en même temps que le soleil. Tout nous paraissait beau, immense. On a regardé à gauche, à droite et finalement, on s'est dirigés vers un petit jardin où il y avait plein d'Arabes, des Tunisiens surtout... On se serait crus chez des voisins ! C'est là que j'ai fait la connaissance de Walid. Il avait l'air d'attendre quelqu'un et je suis allé lui demander une cigarette. Il m'en a donné deux.

— Tu viens d'arriver ?

Sur le coup, je me suis senti gêné. Ça se voyait tant que ça que je venais direct du bled ?

— Hier.

— Tu es seul ?

— Non.

Je lui ai montré Carlos. Avec ses cheveux blonds frisés qui formaient une grosse boule autour de sa tête et ses yeux verts, il ne passait pas inaperçu.

— Eh ! On dirait Valderrama !

Walid venait de la même région que nous. Il était heureux, en Sicile, mais il avait la nostalgie du bled et il était content de

parler. Moi, la nostalgie, je ne l'avais pas encore et la fatigue commençait à se faire sentir.

— Tu sais où on peut trouver un endroit où dormir ? Un garage ou quelque chose comme ça...

— On va voir avec ma femme. Elle est au marché et ne va pas tarder à revenir.

— Merci, mon frère. Je cherche aussi du travail.

— Tu es jeune !

— Mais je travaille depuis longtemps. Je peux tout faire.

— Vraiment ?

Quelques minutes plus tard, une femme s'approchait de nous. Elle était grande, belle, avec de longs cheveux noirs, et elle portait quatre sacs de courses.

— Je te présente ma femme. Elle s'appelle Maria.

— Et lui, c'est qui ?

— Mehdi. On est presque voisins. Il vient d'arriver.

Elle était Italienne, mais elle parlait bien l'arabe.

— Salam Aleikoum.

On se faisait encore des politesses quand Carlos, qui était resté à l'écart, s'est approché de nous. Maria a eu un mouvement de recul. Il faut dire qu'avec ses cheveux à la Valderrama et son pantalon déchiré, il avait une drôle d'allure. Elle s'est retournée vers son mari et ils ont discuté en italien. Ensuite, Walid m'a pris un peu à part.

— Tu peux venir chez nous, mais pas lui. Maria ne lui fait pas confiance.

Je ne sais pas pourquoi, mais je ne pouvais pas abandonner Carlos...

— Non... Non... Je ne le laisse pas. C'est mon ami.

Finalement, on les a suivis dans leur immeuble. Ils nous ont fait monter chez eux, puis Maria m'a emmené dans une chambre.

— Tu vois, c'est un petit lit, juste pour une personne... Il n'y

a pas assez de place pour deux.

— Ce n'est pas grave, on va dormir tête-bêche.

Elle n'avait pas l'air trop content, mais finalement, elle a accepté.

— D'accord, mais juste pour cette nuit.

Le soir, elle a fait de la chorba⁶ spécialement pour nous et le lendemain, elle m'a fait visiter la ville.

Le jour suivant, j'ai emmené Carlos faire un tour. J'étais très fier de faire le guide... Évidemment, on s'est perdus. On a tourné toute la nuit et quand on a retrouvé l'immeuble de Walid et de Maria, le jour commençait à se lever. Carlos était furieux. Il disait que cette ville était nulle et que c'était la dernière fois qu'il me suivait, alors j'ai continué à me perdre, seul. J'étais curieux de tout, des magasins, des immeubles... Je me suis même retrouvé au milieu d'une manifestation. Quand Maria m'a vu revenir, avec des tracts plein les poches, elle a éclaté de rire.

— Et bien, tu ne perds pas de temps, toi ! Tu comprends ce qui est écrit au moins ?

— Bien sûr, c'est contre la guerre du Golfe !

— Vas-y, lis !

J'ai pris un air concentré en récitant les slogans que j'avais entendus, mais je n'arrivais même pas à déchiffrer correctement les lettres.

— Toi, tu n'as pas dû aller beaucoup à l'école. Regarde...
19 janvier 1991.

Grâce à ce tract et à la patience de Maria, j'ai commencé à lire et à parler l'italien. J'ai aussi trouvé du travail sur les marchés. Je déchargeais les camions vers 5 heures du matin et le midi, je rechargeais la marchandise qui n'avait pas été vendue. Ça me rapportait entre 10 000 et 15 000 liras, ce qui nous a permis de téléphoner au bled depuis une cabine. La famille de Carlos avait le téléphone, mais le temps qu'ils

aillent chercher ma mère, il était trop tard. On n'avait plus de crédit. J'ai réussi à la joindre quelques jours plus tard. Elle n'était pas trop contente.

— Mehdi... Qu'est-ce que tu fais en Italie ?

— Ne t'inquiète pas ! Tout va bien pour moi et j'ai déjà trouvé du travail. Bientôt je t'enverrai de l'argent.

— Je n'ai pas besoin de ton argent... Tu es bien trop jeune pour rester tout seul en Italie ! Va chez Hamid, à Toulon, il saura quoi faire...

— Ne t'inquiète pas, je te dis. Je vais aller chez Hamid, mais pas tout de suite...

— Mehdi, tu es sûr que tout va bien ?

— Il n'y a pas de problème. J'ai trouvé du travail et je suis chez des amis.

— Tu n'es pas avec la mafia au moins ?

— Mais non !

Je la sentais inquiète, triste aussi, et cette fois, j'avais de la peine parce que je savais qu'il se passerait du temps, peut-être des années, avant qu'on se revoie.

L'argent que je gagnais me permettait de ramener de la nourriture à Maria et des cigarettes à Carlos qui ne sortait pour ainsi dire jamais. Il disait qu'il avait mal au dos.

— Quand je serai en France, avec la famille, ça ira mieux... Mehdi, s'il te plaît...

En plus du tabac, il me demandait de lui ramener du shit. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis incapable de dire non et les gens en profitent. Quand Maria s'est aperçue qu'il fumait, et qu'en plus il m'envoyait faire ses courses, elle s'est mise en colère.

— Mehdi, c'est un enfant, et c'est lui qui se lève à 5 heures pour travailler pendant que toi, tu restes au lit toute la journée à te rouler des joints !

Elle l'a mis à la porte et il est parti à Catane où, paraît-il, les

clandestins trouvaient facilement du travail.

Carlos était mon dernier lien avec le bled et j'étais triste de le voir partir, mais je ne l'ai pas suivi. À Palerme, j'avais du travail, une chambre et surtout, j'avais fait la connaissance de Clara qui habitait juste en face de chez Walid et Maria. On s'était fait des petits signes, de balcon à balcon, dès la première semaine, et on était sortis ensemble au bout de 15 jours. On prenait le scooter qu'elle utilisait pour aller à l'école, et on roulait jusque dans la montagne. Là, on s'asseyait dans l'herbe, loin de tout le monde, pour faire le bouche-à-bouche.

ANDIAMO BAMBINO !

Après le départ de Carlos, Walid m'a proposé de me présenter quelqu'un, un voisin qui pouvait me donner un bon travail. Il m'a emmené dans l'immeuble qui était juste en face du sien, au premier étage... L'appartement de Clara ! J'étais paniqué. Est-ce que son père voulait me tuer ?

L'homme qui nous a ouvert la porte a embrassé Walid avant de poser un regard sévère sur moi.

— Ce n'est pas toi que je vois rôder autour de ma fille ?

J'étais muet, incapable de répondre.

— Fais attention... Si tu t'approches trop près, je te tue.

Il a dû voir mes jambes trembler et il s'est mis à rire.

— Mais non, je plaisante !

Au bled, ça ne se serait pas passé comme ça... Il m'aurait tué d'abord. Ensuite, on aurait plaisanté ! Je n'étais pas vraiment rassuré quand il a refermé la porte, mais il était avec sa femme et il nous a invités à déjeuner. Clara, dont en réalité il était le beau-père, était à l'école. Il parlait de beaucoup de choses, mais pas de travail, et je n'osais pas lui poser de question. À la fin du repas, il a fini par me demander si je connaissais bien la ville. Il cherchait un livreur pour transporter des habits.

— Oui, pas de problème.

Il m'a donné un sac de sport, l'adresse et des consignes.

— On va faire un essai. Tu vas là-bas et quand tu vois une voiture faire trois appels de phare, tu t'approches d'elle. Si le chauffeur t'appelle et te demande le sac de Salvo, tu lui donnes. S'il te demande autre chose, tu ne lui donnes pas... Compris ? Ensuite, tu reviens.

J'ai pris le sac en faisant oui de la tête.

— Allez, file ! Tu ne parles avec personne. Tu n'ouvres pas le sac.

C'était beaucoup d'histoires pour des vêtements, mais j'ai fait comme il me l'a demandé. Quand je suis revenu, une heure et demie plus tard, il buvait du whisky avec Walid et un autre homme, un Italien comme lui.

— Tu veux un verre de coca ?

Je n'étais pas encore dans le monde des hommes, mais je m'en approchais. Il m'a félicité et il m'a donné cent mille lires. Cent mille lires pour avoir livré un sac de vêtements ! Je n'en revenais pas.

Trois jours plus tard, Salvo m'a demandé de porter un nouveau sac. Je ne comprenais pas pourquoi les clients ne venaient pas le chercher eux-mêmes, surtout s'ils avaient une voiture, mais je ne posais pas de questions. J'étais content que le père de Clara m'accorde sa confiance et puis, porter des sacs, c'était moins fatigant, et surtout beaucoup mieux payé que charger et décharger des caisses sur le marché. J'ai envoyé un premier mandat à ma mère, par l'intermédiaire de Walid, le cœur gonflé de fierté.

Le premier mois, j'ai juste fait des livraisons à Palerme. Je voyais régulièrement Salvo, que je commençais à considérer comme mon beau-père, et son ami, Renato. Ils étaient contents de moi et ils m'envoyaient de plus en plus loin. Ils m'habillaient bien, ils me payaient le train... et même l'hôtel.

— Andiamo bambino !

Je suis allé à Naples, à Rome, à Milan, et même à Venise. À chaque fois, ils me donnaient un sac de sport et toutes les indications pour que je ne me trompe pas. Je ne devais pas ouvrir le sac, juste le remettre à la personne qui me faisait signe, dans la voiture. Je me doutais bien qu'ils me faisaient transporter des choses interdites, mais je ne savais pas vraiment de quoi il s'agissait... Jusqu'au jour où la douane a fait des contrôles dans le train. Là, j'ai vraiment eu peur. Heureusement, mon sac était au milieu des affaires d'une

famille avec plusieurs enfants. Les douaniers ne nous ont pas contrôlés et comme j'étais aussi un enfant, ils n'ont pas fait attention à moi, mais cette fois, avant de descendre, je n'ai pas résisté. J'ai jeté un coup d'œil dans le sac. Sous les vêtements, il y avait d'autres sacs et, à l'intérieur, des paquets de poudre blanche. J'ai livré la marchandise à l'homme qui m'attendait et j'ai repris le train pour Palerme. Pendant tout le trajet, je n'ai pas arrêté de penser. J'étais comme tous les enfants, la mafia m'effrayait et me fascinait, et l'idée de la côtoyer me remplissait d'une certaine fierté. En même temps, je ne comprenais pas. J'étais déçu parce que Salvo vivait de manière ordinaire dans un immeuble ordinaire. Pour moi, ce n'était pas normal : les gens de la mafia possédaient forcément des villas luxueuses. C'est peut-être pour ça que je ne m'étais pas méfié... Je me sentais trahi. Pourquoi personne ne m'avait dit la vérité ? Walid devait être au courant... Et Maria ? Et Clara ? Est-ce qu'elle savait ce que faisait son beau-père ? Est-ce qu'elle avait servi d'appât ? L'idée me paraissait impossible, mais plus je la chassais, plus elle revenait. Je pensais à ma mère. Je ne m'imaginais pas lui dire que je travaillais pour la mafia. Ce serait trop la honte, aussi, si elle apprenait que son fils était en prison, ou si son corps lui revenait criblé de balles... « Tu as vu, ton fils, comme il a réussi ! » Quand je suis allé voir Salvo, j'avais le cœur lourd, mais ma décision était prise. Je lui ai dit que je voulais arrêter parce que j'avais de la famille qui m'attendait en France et qui commençait à s'inquiéter. Il n'a pas insisté. Il m'a juste dit que je pouvais revenir le voir si j'avais besoin de travail et il m'a donné l'argent de la dernière livraison.

— Si tu dois partir, tu pars aujourd'hui. C'est mieux pour tout le monde... Y compris pour Clara.

— D'accord.

— Et surtout, n'oublie pas de donner de tes nouvelles !

J'ai dit oui en pensant non et je suis parti.

PREMIERS PAS EN FRANCE

Carlos ne passait pas inaperçu et j'avais bon espoir de le retrouver avant de quitter la Sicile. Je suis allé à Catane où, très vite, des gens m'ont indiqué l'endroit où il passait ses journées : dans un club tunisien. Je ne me souviens pas du nom, mais il y avait des jeux, des tables de ping-pong, de la musique... Et au bar, il y avait Carlos !

— Mehdi ! Qu'est-ce que tu fais là ?

— J'en avais marre de Palerme. Et toi ?

— Moi, j'en ai marre d'ici. Il n'y a que du travail d'esclave.

— Pourquoi tu n'es pas parti à Cannes ?

— C'est ce que j'allais faire... Mais je me suis renseigné. C'est risqué de passer en train. Il faut descendre à Vintimille et après, il faut quelqu'un pour venir nous chercher.

— Ton frère, à Cannes, il ne peut pas faire ça ?

— Non. Il n'a pas de carte de séjour, pas de permis de conduire et il dit que c'est trop risqué pour lui de passer en Italie et pour moi de passer en France.

— Mais si tu dis qu'ici, il n'y a que du travail d'esclave, ça ne sert à rien de rester. On va partir.

— Et après ?

— Ne t'inquiète pas, j'ai une solution.

— Laquelle ?

— Je te le dirai demain.

— Pourquoi demain ?

J'ai mis mon doigt devant la bouche, comme pour signifier que c'était un grand secret.

— Tu me fais confiance ou pas ?

Le lendemain, on était dans le train, puis dans le ferry à bord duquel le train était monté pour traverser le détroit de Messine. Il faisait un temps magnifique et, sur le pont, les voyageurs profitaient du soleil et du paysage. Carlos était

inquiet.

— C'est quoi ta solution ?

— Après... Regarde l'Europe : elle nous tend les bras !

J'ai profité de l'attente à Villa San Giovanni pour téléphoner à Nacer, un cousin de ma mère qui habitait à Marseille.

— Mehdi... Ça fait plaisir de t'entendre. Qu'est-ce que tu deviens ?

Il a changé de voix quand je lui ai demandé de venir me chercher à Vintimille.

— Impossible, ma voiture est en panne ! Si tu veux, je t'envoie de l'argent.

— Non, merci, ce n'est pas d'argent dont j'ai besoin.

J'ai hésité à appeler Hamid, mon oncle qui travaillait à Toulon. Je ne l'aimais pas. Je le trouvais désagréable, mais je n'avais pas trop le choix. Comme je m'y attendais, il n'a pas tardé à me faire la morale.

— Tu sais que ta mère s'inquiète pour toi ?

— Je sais. Hamid, il faut que tu m'aides à passer la frontière.

Il n'était vraiment pas content, mais il a fini par accepter.

— C'est pour ta mère que je fais ça. Appelle-moi avant d'arriver à Vintimille.

Je suis revenu en souriant vers Carlos.

— Alors, ta solution ?

— Pas de problème !

Le trajet était interminable. Deux jours plus tard, vers 3 heures du matin, j'ai profité d'un arrêt du train pour rappeler Hamid.

— On est presque arrivés. Le train sera à Vintimille à 7 h 30 !

— On ? Qui ça « On » ?

— Moi et Carlos.

Cette fois, il était vraiment en colère, mais il n'avait pas le

choix. Il avait déjà prévenu ma mère.

— Il y a un bar en face de la gare. Vous y allez et vous m'attendez.

Hamid est arrivé vers 8 heures du matin. On s'est fait la bise, des politesses, puis il nous a fait monter dans sa voiture et nous a expliqué la marche à suivre.

— Je vais vous faire descendre un peu avant la frontière et vous continuerez à pied, par la montagne, comme ça vous évitez la douane.

Il nous a donné toutes les indications et le nom du bar où il nous attendait, le premier sur la droite en arrivant à Menton. Au début, tout allait bien. Ensuite, on a dû se tromper de sentier... En tout cas, on s'est retrouvés sur la route plus tôt que prévu.

— Merde, la douane ! Qu'est-ce qu'on fait ?

— On y va. On marche chacun de notre côté, comme si on ne se connaissait pas.

Je suis passé devant. À l'époque, personne ne faisait attention à moi. Le douanier m'a fait signe de continuer et je lui ai dit merci de la main. Carlos a eu moins de chance. Il s'est fait arrêter. J'ai continué à marcher, comme si je ne le connaissais pas, mais j'avais le cœur serré.

Hamid attendait dans le bar, à l'entrée de Menton. Je lui ai tout de suite dit ce qui s'était passé.

— On va attendre, au cas où... Des fois, ils les relâchent tout de suite.

À 7 heures du soir, Carlos n'était toujours pas là. Hamid a appelé son frère. Il ne voulait pas lui annoncer la nouvelle au téléphone, alors il lui a donné rendez-vous à Cannes, devant un bar. Quand il a appris la nouvelle, le frère de Carlos a eu l'air soulagé.

— C'est mieux... J'espère qu'ils vont le renvoyer au bled !

On l'a quitté pour rendre visite à un oncle éloigné, un

homme âgé et malade, qui habitait aussi à Cannes... Cannes, la ville de Fatima ! Quand on a repris la route, vers minuit, j'étais frustré de ne pas l'avoir vue, stressé par l'arrestation de Carlos, et surtout très fatigué. Je dormais, je me réveillais... Le trajet me paraissait interminable.

— On est arrivés ?

— Non, encore 50 kilomètres.

Le lendemain matin, Hamid a dû me secouer plusieurs fois pour me réveiller. J'ai ouvert les yeux sur une pièce minuscule, comme un débarras. Je me demandais où j'étais.

— Tiens, démerde-toi. Si tu as besoin de quelque chose, tu te l'achètes.

J'ai pris le billet qu'il me tendait en le remerciant et je l'ai glissé dans ma poche.

— Fais attention, c'est un billet de 500 francs !

Je ne savais pas à quoi ça correspondait. Je l'ai découvert quelques heures plus tard, en prenant un coca dans un bar. Quand le serveur m'a rendu la monnaie, d'un coup, je me suis senti milliardaire... Mais un milliardaire mal à l'aise. Je ne voulais pas qu'Hamid se vante auprès de ma mère : « Heureusement que je suis là pour aider ton fils ! Tu as vu combien ça m'a coûté ? »

J'ai tourné dans le quartier. Je rêvais de liberté. Je rêvais de gagner moi-même le prochain billet de 500 francs, plein de billets de 500 francs pour rembourser Hamid, ne rien lui devoir, et envoyer le reste à ma mère. Je tournais, mais je ne connaissais personne et, partout, je ne voyais que des vieux. Ça me donnait le cafard et je n'avais qu'une idée en tête : partir le plus vite possible pour aller à Cannes et revoir Fatima... J'ai pris le train trois jours plus tard, sans rien dire à Hamid. Il aurait essayé de m'en empêcher. Il commençait aussi à me crier dessus, à dire qu'il ne savait pas quoi faire de moi, qu'il vaudrait mieux que je rentre au bled, qu'il pouvait

arranger ça avec le consul... Et pour moi, cette idée, c'était pire que tout.

Quand je suis arrivé à Cannes, il faisait beau et le soleil brillait. La ville me plaisait bien et j'étais rassuré de voir qu'il y avait beaucoup de Tunisiens. Je me disais que s'ils avaient pu rester en France, il n'y avait pas de raison pour que je n'y arrive pas, moi aussi. J'ai très vite retrouvé la trace de Fatima. Dans le fond, ce n'était pas très différent de mon quartier : tout le monde savait tout sur tout le monde.

— Elle fait l'école, là-bas. Si tu veux être sûr de la voir, le mieux c'est à midi moins le quart. Elle sort pour manger à la cantine, juste en face.

Le lendemain, j'ai fait le guet devant l'école, persuadé que Fatima serait contente de me voir et qu'elle me sauterait au cou pour m'embrasser... Ça ne s'est pas du tout passé comme je l'imaginais. Fatima discutait avec deux copines, des filles bien habillées, mais on aurait dit qu'elles n'allaient pas aux toilettes. Quand elle m'a vu, elle a d'abord eu l'air surpris. C'était assez normal, mais quand je me suis approché d'elle pour lui faire la bise, elle m'a repoussé. Elle m'a juste serré la main avec un sourire gêné, puis m'a dit bonjour en arabe parce qu'en français, je ne comprenais pas. J'ai senti qu'elle avait honte. Ensuite, elle s'est retournée pour parler avec ses copines. Elles me regardaient bizarrement. L'une d'elles a demandé quelque chose à Fatima.

— Elle ne me croit pas quand je lui dis que tu sautais de trente mètres de haut dans la mer.

Elles rigolaient, elles se moquaient de moi, et je me sentais pareil à un animal de cirque. J'ai demandé à Fatima si je pouvais la voir, seule.

— Non, pas ici, on n'a pas le droit de parler aux garçons.

— Comment, la France n'est pas un pays libre ? Et demain, je peux te voir ?

— Demain, c'est impossible !

— Après-demain ?

— C'est les vacances. Je ne serai pas là. À la rentrée, peut-être...

Ce n'était plus la Fatima du bled et je l'énervais ! Je suis parti, les larmes dans les yeux. Le lendemain, j'apprenais par les gens du quartier qu'elle était déjà sortie avec deux autres garçons. J'étais dégoûté. Je suis allé à la gare et je suis retourné à Toulon.

Quand il m'a vu, Hamid était furieux.

— Où tu étais passé ? Je t'ai cherché partout. Allez, rentre !

Il a fermé la porte et il a commencé à me frapper. Il me criait dessus.

— Je te donne à manger, un lit et de l'argent, et c'est comme ça que tu me remercies ?

Il était beaucoup plus vieux que moi et je lui devais le respect.

— Excuse-moi, Hamid... Je vais travailler pour te rembourser.

Je ne réalisais pas du tout qu'en France, à quatorze ans, un enfant n'a pas le droit de travailler. Il s'est calmé.

— Si tu veux rester, il va falloir arrêter tes conneries. Tu veux travailler ? Alors couche-toi. Demain, on se lève de bonne heure.

Le lendemain matin, à 6 heures, il m'a emmené avec lui sur un chantier. Il avait deux autres ouvriers, dont un qu'il faisait travailler au noir, et je devais porter des seaux, des parpaings, faire du ciment... Comme je n'allais pas assez vite, il me bousculait en me traitant de bon à rien. Plus les jours passaient et plus je le détestais. Il s'était largement remboursé des cinq cents francs qu'il m'avait donnés, le premier jour, et j'avais l'impression d'être devenu son esclave. Si je n'obéissais pas, il menaçait d'appeler la police et de me faire renvoyer au

bled. Je suis parti au bout de trois mois. J'ai pris le train pour Marseille. J'avais entendu dire que c'était une grande ville et qu'on y trouvait toujours quelque chose à faire. Je connaissais un peu de monde aussi, comme mon cousin Nacer, mais je n'ai prévenu personne. Je ne voulais rien devoir à la famille.

LES FAUSSES PROMESSES

Marseille était une ville immense. Je m'en suis aperçu dès mon arrivée, quand j'ai suivi les autres voyageurs dans le grand escalier de la gare Saint-Charles. Je n'avais aucune idée de l'endroit où aller. Heureusement, il y avait la mer. Ça me rassurait. Je m'imaginais trouver du fil et un hameçon, pêcher et vendre du poisson, mais en attendant, j'étais complètement perdu. J'ai tourné pendant deux jours. Je dormais à gauche, à droite, dans des couloirs. J'essayais de me cacher, pas à cause de la police, à l'époque je n'en avais pas encore peur, mais parce que j'avais honte. Au bled, on ne laisse personne dormir comme ça, comme un chien, dans un couloir. Je trouvais ça dégoûtant et j'avais l'impression que les gens se moquaient de moi.

Deux jours plus tard, je me suis résigné à appeler mon cousin Nacer. Après m'être perdu 36 fois, j'ai fini par arriver au bar où il m'avait donné rendez-vous. Il n'avait pas de travail, mais il m'a offert à boire et m'a proposé de venir chez lui.

— Tu verras ma femme et mes enfants.

Je n'avais rien contre lui, mais j'avais peur qu'il avertisse ma mère et qu'après, il ne me lâche plus. Je voulais faire ma vie seul, alors je suis parti en lui disant que ce soir, ce n'était pas possible, mais demain, oui, certainement, et j'ai continué à tourner. Au petit matin, après une nouvelle nuit dans un couloir, j'ai repris mon chemin à travers la ville à la recherche des marchés. Dès que je voyais un stand tenu par un Arabe, je m'en approchais et je demandais du travail. J'étais déçu parce que personne ne m'en proposait, mais, au moins, je pouvais grappiller quand j'avais faim. En général, ils me laissaient faire, sauf une fois. Le marchand s'est levé, il m'a attrapé et il a essayé de me mettre un coup de tabouret. Heureusement, sa

femme l'a arrêté à temps. Elle lui a expliqué que je faisais ça parce que j'avais faim. Elle a parlé avec moi, longtemps, et m'a donné un paquet rempli de fruits... Un paquet énorme ! Vraiment, c'était une femme gentille. J'allais aussi dans les supermarchés. Je buvais des yoghourts à la fraise et je demandais aux gens, en arabe, et même avec quelques mots de français :

— Travail avec toi ?

Ils me regardaient bizarrement et continuaient à remplir leur caddie.

Je n'ai pas trouvé de travail, mais un ivrogne m'a donné un tuyau pour le logement : la tour carrée, près du port. Comme il me l'avait indiqué, la porte d'en bas était ouverte. J'ai pris l'escalier et je me suis installé près de la fenêtre du premier étage. Je ne dormais pas beaucoup à cause du froid. À 6 heures du matin, quelques pêcheurs commençaient à installer leur matériel. C'est là que j'ai fait la connaissance de Michel. Sans lui, je ne sais pas ce que je serais devenu parce que, sur le coup, il m'a sauvé ; mais avec lui, mes meilleures chances d'obtenir mes papiers se sont aussi envolées. Par la suite, plusieurs personnes m'ont dit qu'il aurait dû avertir l'aide sociale. J'aurais été pris en charge, j'aurais été à l'école et, aujourd'hui, je serais en France, tranquille, avec des papiers. Mais à 15 ans, on ne sait pas tout ça. On ne veut même pas le savoir. On s'imagine qu'on peut se débrouiller tout seul, on rêve de liberté, alors qu'en réalité, on est prisonnier.

J'observais Michel. Je m'approchais de lui, chaque jour un peu plus près, et je le regardais. J'avais envie de lui demander si la pêche était bonne, mais je ne savais pas trop m'exprimer en français. C'est lui qui m'a abordé en premier. Il était intrigué de me voir là. Il avait une bonne tête, il m'inspirait confiance et, en plus, il parlait l'arabe. Je lui ai montré

quelques trucs, comment mettre les asticots pour que les poissons ne voient pas le fer, comment tirer la canne de temps en temps pour qu'ils se dépêchent de peur que leur nourriture s'échappe... Il était surpris que je connaisse tout ça et on a continué à parler.

— Tu es tout seul ?

— Oui.

— Tu dors où ?

— Là. Tu vois la fenêtre ? Au premier étage.

Le lendemain matin, il m'a ramené une couverture et des croissants.

— Mange, mon fils, mange !

Il m'amenait tous les jours des croissants et, au bout de deux semaines, il m'a demandé si je voulais travailler dans sa ferme.

— Tu saurais t'occuper des vaches ?

— Bien sûr, je l'ai déjà fait.

— Si tu veux, tu viens. Tu auras de quoi manger et dormir, et tu seras payé... Mais il faut être travailleur.

— Pas de problème.

— Alors, va chercher tes affaires. On y va.

Quand il m'a ramené dans sa ferme, à une demi-heure de Marseille, j'étais trop content. Je logeais dans une pièce de l'étable qu'il avait aménagée avec une petite télé noir et blanc, un lit, une table et une chaise. Le matin, je me lavais au robinet dehors, puis je nettoysais les gamattes et je les remplissais de nourriture. Il y avait des dizaines de vaches et il me fallait bien deux ou trois heures pour les nourrir. Ensuite, je devais emmener les moutons et les chèvres dans leur enclos et après, j'avais le droit de déjeuner. L'après-midi, il y avait toujours des trucs à faire : nettoyer les étables, faire de la peinture ou de la maçonnerie, rentrer les moutons et les chèvres... C'était dur, mais c'était un début et Michel était

gentil. Il était correct et il ne me frappait pas. Il m'interdisait juste de sortir seul. Il disait que c'était dangereux pour moi et pour lui, qu'il devait faire des papiers et que ça prenait du temps. Je l'écoutais, je lui faisais confiance... Il était devenu comme un nouveau père pour moi et je le respectais. Je n'avais aucune raison de lui désobéir.

Michel ne voulait pas que je sorte seul, mais de temps en temps, il m'emmenait avec lui, à Marseille. Deux ans se sont écoulés. J'avais repéré un arrêt de bus, à une demi-heure de marche de la ferme, et je commençais à profiter du dimanche, quand il n'était pas là, pour aller en ville. Peu à peu, je me suis fait des copains. Quand ils ont appris comment je vivais, ils m'ont regardé comme si je venais de la planète Mars. Ils disaient que Michel me menait en bateau avec les papiers et qu'il m'exploitait comme un esclave.

— Est-ce qu'il te paie, au moins ?

— Bien sûr.

— L'argent, tu l'as vu ?

— Bien sûr ! Il me donne ce dont j'ai besoin et il met le reste sur un compte, à la banque.

Ils se sont moqués de moi. Ils disaient que j'étais trop crédule. L'un d'eux voulait même m'accompagner à la police pour que je dénonce Michel.

— Tu es encore mineur, ils ne peuvent pas te renvoyer.

Mais ils n'étaient pas tous d'accord sur ce point et moi, je ne pouvais pas dénoncer Michel.

Je n'arrivais pas à croire qu'il ait pu me trahir, mais le doute avait envahi ma tête. On a commencé à se disputer : pour les papiers, pour l'argent, parce que je sortais sans lui... Il avait promis de me donner 6 000 francs par mois, mais en réalité, il m'en donnait 1 000 ou 2 000, plus un billet de temps en temps, et il menaçait de ne plus rien me donner.

— Tu crois que je ne suis pas au courant de ton manège ?

Qu'est-ce que tu cherches ? À m'attirer des ennuis alors que je fais tout pour t'aider ?

Il m'expliquait que mon argent était en sécurité à la banque et que je n'en avais pas besoin à la ferme, puisque j'étais logé et nourri.

— Là, aujourd'hui, j'ai combien à la banque ?

— Je ne peux pas te le dire comme ça... Il faut que je calcule... Il faut déduire le prix du logement et de la nourriture.

— Tu ne m'as jamais parlé de ça !

Ce n'étaient plus des paroles de père et j'étais dégoûté. J'allais de plus en plus souvent voir mes copains, dans le centre de Marseille où ils traînaient, et à la cité Benza où ils habitaient. C'est là que j'ai commencé à fumer le shit. Ça me calmait et j'oubliais un peu mes problèmes. En 1995, Michel a fait venir un autre jeune : un clandestin comme moi. J'ai essayé de le mettre en garde, mais lui non plus n'avait pas le choix. Pour finir, je l'ai quitté en 1996, juste après la mort de François Mitterrand.

— Des promesses, toujours des promesses...

— Si tu ne te plais pas ici, j'appelle la police et ils te renvoient direct au bled !

Il a fait mine d'attraper le téléphone et là, j'ai compris qu'entre lui et moi, c'était fini. J'ai pris mes affaires, deux sacs sur le dos, et je suis parti. J'étais majeur, je n'avais pas de papiers, presque pas d'argent et je ne savais pas où aller.

Après mon départ de la ferme, je me suis senti trop mal. Je m'étais habitué à travailler et à manger avec Michel. Je l'avais pris comme un père et je me retrouvais seul, trahi, perdu. Mes deux sacs pesaient lourd, au moins 40 kilos, et je les ai fait tomber plusieurs fois, mais je n'avais qu'une idée en tête : m'éloigner au plus vite. Je suis allé à la gare Saint-Charles et j'ai pris le train pour Toulon. C'était une grande ville, que

j'avais un peu connue à l'époque où j'habitais chez mon oncle. Je ne voulais pas le revoir. Je me disais juste que j'y trouverais facilement du travail. Quand je suis arrivé, il était 11 heures du soir et il faisait froid, mais je n'étais pas inquiet parce que j'avais un peu d'argent : de quoi manger et dormir une nuit ou deux à l'hôtel. Ce que je ne savais pas, c'est que pour avoir le droit de dormir, il fallait des papiers.

Le seul endroit que j'ai trouvé pour me mettre à l'abri était une voiture cassée. Je suis entré à l'intérieur, j'ai sorti tous les vêtements et les serviettes de mes sacs pour les mettre sur moi, mais ça ne suffisait pas à me protéger du froid. Mes rêves de France n'avaient plus rien à voir avec la réalité. J'avais perdu le moral, j'étais stressé, angoissé et ce soir-là, pour la première fois de ma vie, j'ai eu peur que la police me trouve et m'arrête. Le matin, à 6 heures, j'étais sur le trottoir avec mes deux sacs. J'avais mal partout, aux pieds, au dos, à la tête... En fin d'après-midi, alors que le soleil se couchait et que l'angoisse de passer une nouvelle nuit dehors me gagnait, je me suis résigné à retourner chez mon oncle. Après tout, je n'étais plus un enfant qu'il pouvait frapper à sa guise, mais je ne l'ai pas trouvé. Il était reparti en Tunisie.

L'enfer n'est pas chaud, il est froid. Au bout de quelques jours, j'ai fini par trouver un travail dans le bâtiment et un hôtel pas trop regardant pour les papiers. Les chantiers, ça peut durer un jour ou plusieurs mois. Je prenais ce que je trouvais. Parfois, je ne trouvais rien pendant une ou deux semaines et je n'avais plus de quoi payer l'hôtel. J'ai commencé à prendre l'habitude des couloirs et des squats, des rats et des souris... J'ai commencé à réaliser que sans papiers, on est moins que rien.

BOXE AMÉRICAINE

Les paysages de mon pays étaient redevenus les plus beaux de la terre et je regrettais de les avoir quittés, mais je ne pouvais pas rentrer, surtout pas comme ça, pas comme un clochard. Je regrettais tout, ma mère, l'époque des Italiens, et même celle de Michel. Je pensais de plus en plus souvent à la mort et seule la faim me rappelait que j'étais encore en vie. C'est à ce moment que j'ai fait la connaissance d'Hakim. Il vivait en France depuis longtemps, mais il était originaire de mon quartier et quand il venait passer ses vacances au bled, il était le meilleur ami de mon frère Omar. Moi, j'étais le copain de son petit frère, Hani. Je ne savais pas qu'Hani vivait à Toulon. Je l'ai croisé par hasard et quand je l'ai reconnu, les larmes me sont venues aux yeux. Je ne l'avais pas vu depuis plusieurs années, mais son visage n'avait pas changé. On s'est embrassés et on a longuement discuté dans un bar, autour d'un café. Hani insistait pour que je vienne chez lui.

— Tu vas voir mon frère, Hakim. C'est un champion, tu sais !

J'hésitais. Je n'aimais pas aller chez les gens, surtout les gens du quartier, mais Hani était différent. J'ai fini par le suivre. Hakim nous a ouvert la porte. Au début, il ne m'a pas reconnu, mais quand il a su qui j'étais, il m'a tout de suite fait la bise. Quatre bises.

— Ce n'est pas possible : le frère d'Omar ! Qu'est-ce que tu fais à Toulon ?

— Je travaille.

— La dernière fois que je t'ai vu, tu étais tout petit... Tu as changé !

Hani ne m'avait pas menti. Son frère était effectivement un champion. Il faisait de la boxe américaine et il ne parlait que de ça. Il me montrait ses photos, ses coupes, ses médailles... Il

y en avait partout, du sol au plafond. Il m'a aussi montré quelques gestes. Je le trouvais magnifique.

— Vraiment, j'aimerais savoir me défendre comme toi.

— Tu as un bon corps. Tu le travailles un peu et tu sors incroyable !

Le lendemain, en fin d'après-midi, je suis allé dans la salle de sport. Une trentaine de personnes, et même sa petite sœur Nadia, qui avait 11 ans, s'entraînaient. Hakim est tout de suite venu vers moi.

— Viens ! Tu vas te mettre en tenue et t'entraîner avec nous.

Il m'a donné un short, un tee-shirt, des gants et un casque, et il m'a conduit dans les vestiaires. Ensuite, je l'ai rejoint dans la salle et j'ai commencé l'échauffement, comme les autres. Du saut à la corde, des mouvements d'assouplissement, des abdos, des pompes...

— Relax, mais continuez à bouger pour ne pas vous refroidir !

Quelques minutes plus tard, ils ont commencé les combats. Je les regardais, fasciné. Je n'en revenais pas de voir comment ils frappaient fort. Hakim est revenu vers moi.

— Toi, tu vas t'entraîner avec le punching-ball.

C'est comme ça qu'il a commencé à me prendre en main.

— Gauche... Droite... Doucement... Doucement... Un, deux, trois, crochet... Recule... Un, deux, hook-kick.

Je ne me suis jamais senti aussi bien que dans cette salle. Je m'y entraînais tous les jours. Je faisais des combats avec Nadia. Elle était petite, mais elle frappait fort... Au bout d'un mois, j'ai passé la ceinture jaune. J'étais souple, rapide, et comme je me débrouillais bien, tout le monde me respectait, à part un noir, Willy, un mec costaud qui était ceinture bleue. Il n'était pas méchant, mais il se moquait toujours de moi.

— Tu as des bras comme des baguettes et tu veux faire des combats ?

Ce jour-là, je n'ai pas supporté.

— Tu vas voir, ces baguettes, ce qu'elles vont faire !

Je lui ai sauté dessus. Il est tombé, et j'ai continué à le frapper.

— Ces baguettes, tu les vois ? T'es à genoux...

Hakim est intervenu. Il m'a ceinturé et il m'a relevé fermement, mais en douceur.

— Eh ! Calme-toi ! Ce n'est pas comme ça qu'on fait un combat. Il ne faut pas s'énerver dans la boxe. Il faut rester relax. Juste bouger pour que le sang circule.

À compter de ce jour, Willy a cessé de se moquer de moi. On est même devenus amis. De mon côté, je faisais de mon mieux pour apprendre à maîtriser mes gestes. Je voulais qu'Hakim soit fier moi. C'était une période heureuse. Hakim m'apprenait à découvrir les possibilités de mon corps et, grâce à lui, je retrouvais la confiance. Il m'avait également fait rencontrer Tahar, un gars qui faisait des chantiers et qui pouvait me faire travailler. C'est durant cette période que j'ai fait la connaissance de Ghizlane, en prenant le bus. Ghizlane était marocaine et elle habitait dans un appartement avec sa mère. On est sortis ensemble dès le deuxième jour. Elle était belle et j'étais amoureux, mais elle m'a très vite étouffé. Elle voulait tout savoir sur moi : où j'habitais, ce que je faisais. Elle disait qu'elle était folle de moi et qu'elle voulait m'épouser pour qu'on ait le droit de vivre ensemble. Moi, je ne me voyais pas du tout marié et je me demandais si elle ne cherchait pas un mari vite fait parce qu'elle était enceinte d'un autre qui l'avait laissée tomber... Alors, quand Tahar m'a parlé d'une formation à l'Afpa de Lyon, je n'ai pas hésité longtemps.

— C'est comme l'école sauf que tu apprends un métier. Franchement, mon frère, cette formation, j'en rêvais, mais là, ça m'arrangerait si tu prenais ma place.

— Mais c'est toi qui es inscrit... Avec ton nom, tes papiers.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Tu te fais passer pour moi. Regarde la photo sur ma carte de séjour... Même tête. Ils n'y verront que du feu !

— Pourquoi tu n'y vas pas toi ?

— Pas le temps, mon frère... J'ai trouvé un bon travail et je ne peux pas refuser. Mais la formation, c'est bien pour toi, je t'assure. Peintre ou carreleur, ça gagne mieux que manœuvre, et tu trouveras facilement des chantiers.

L'idée d'apprendre un métier me plaisait bien. Lyon était une grande ville. J'imaginai y trouver un bon travail, peut-être même y faire mes papiers... Je m'éloignerais aussi de Ghizlane.

— Je vais réfléchir.

— Trois jours par semaine pendant trois mois... Il y a même un foyer où tu peux loger.

Il a fini par me convaincre en m'avouant que la formation était payée et en me proposant une partie de ce qu'il touchait. Ce n'était pas énorme mais ça me suffisait pour vivre.

Je prenais le train deux fois par semaine : le dimanche soir pour aller à Lyon et le jeudi matin pour rentrer à Toulon.

Comme je ne gagnais pas assez pour me payer un billet, je suis devenu champion pour éviter les contrôleurs. C'était comme un jeu. En formation, il fallait se concentrer et ça me calmait. J'aimais tout, la peinture et même le ponçage que tout le monde détestait. Reboucher les trous, faire disparaître toutes les fissures et, ensuite, poncer : jusqu'à ce que le mur devienne aussi doux que du velours, sans creux, ni bosses. Je ne sais pas pourquoi, mais ça me plaisait et ça me plaît encore. Contrairement aux autres stagiaires, je n'attendais pas la fin de la journée avec impatience. Je n'aimais pas le soir. Rentrer au foyer, prendre la douche, faire à manger (tomates, œufs, piments, harissa), et surtout devoir partager la chambre avec trois autres personnes... Je n'étais pas à l'aise et quand je

repartais, le jeudi matin, pour Toulon, j'avais hâte de retrouver la mer, la salle de sport... et même les baisers de Ghizlane.

Quatre mois s'étaient écoulés depuis ma première leçon de boxe. J'avais pris des muscles et de l'assurance. Au cinquième mois, j'ai fait un autre combat avec Willy, un vrai cette fois, sans m'énerver, puis un autre avec un rebeu... Je suis arrivé à la ceinture bleue, mais j'ai fini par quitter la ville. Ghizlane et sa mère me rendaient fou. Elles faisaient tout pour me convaincre de me marier, même de la sorcellerie... En tout cas, j'en étais persuadé. Je me sentais bizarre, comme un poisson pris dans un filet et je n'avais qu'une envie : m'échapper.

DE GARE EN GARE

J'avais 19 ans, et je ne savais pas quoi faire de ma vie. C'est à cette époque que j'ai commencé à péter les plombs, à faire des trucs bizarres que je regrettais juste après. Un jour, je suis allé à Carqueiranne et j'ai couru sur les rochers. Ils me rappelaient l'endroit où mon père m'emmenait pour m'apprendre à nager, quand j'étais petit : même eau sombre, mêmes vagues qui heurtaient les rochers et qui m'effrayaient. Cette fois, mon père ne me pousserait pas. J'ai couru et j'ai sauté dans la mer tout habillé. Ma tête est tombée dans l'eau, mais mes jambes ont heurté les rochers et je me suis retrouvé à l'hôpital. Ce n'était pas très grave, mais j'ai dû marcher pendant deux semaines avec des béquilles.

Un autre jour, j'ai pris le train pour Paris. À l'arrivée, je ne suis même pas sorti de la gare de Lyon. Je me demandais ce que j'étais venu faire là, au milieu de cette foule qui me paraissait hostile. Je suis reparti aussitôt et, pour la première fois de ma vie, je me suis fait arrêter par un contrôleur qui m'a fait descendre à Avignon. J'ai tourné dans la ville, jusqu'à ce que je trouve un policier qui faisait la circulation.

— Monsieur, s'il te plaît, arrête-moi. Je m'appelle Mehdi Sayed et je n'ai pas de papiers.

— Laisse-moi tranquille. Tu ne vois pas que je travaille ?

— S'il te plaît, Monsieur, arrête-moi.

— Mais je n'ai pas de raison de t'arrêter... Allez, file !

À cette époque, il n'y avait pas encore les quotas d'expulsion. On était en 1997 et plus j'insistais, plus il faisait comme si je n'existais pas. Je suis reparti et j'ai pris un train au hasard.

Je passais ma vie dans les trains. J'allais à Cannes, à Lyon, à Paris qui m'attirait, mais où je ne restais jamais plus d'une journée, à Lille parce que quelqu'un m'avait parlé d'un

chantier, à Lille encore parce que j'avais rencontré une fille... J'avais le cœur comme un volcan et, où qu'il soit, ce volcan entraînait en éruption. Il me brûlait les entrailles et je courais comme un fou à la recherche d'un endroit où la douleur s'apaiserait, mais cet endroit, je ne le trouvais pas, ou alors cinq minutes, une heure... Jamais plus d'une journée. Je suis resté plusieurs mois sans savoir où me poser, à fuir les gens, à me fuir moi-même, et à me demander si un jour j'aurais ma place dans ce monde. Et puis les choses se sont calmées. J'ai pris mes habitudes à Cannes. Je faisais des chantiers, je connaissais plusieurs squats, j'allais de temps en temps à l'hôtel et, quand il faisait doux, je dormais entre les rochers de la plage du Midi. J'avais aussi quelques copains, mais je ne voulais compter sur personne.

Mon moral est remonté avec l'arrivée de l'été. La plage était pleine de filles superbes qui se faisaient bronzer. Mon sourire, que maintenant je n'ose plus montrer, mes yeux surtout, leur plaisaient. Je leur parlais doucement, jamais il ne me serait venu à l'idée de les siffler, et je les faisais rire.

Cathy passait des vacances avec sa famille à Cannes. Je ne l'ai pas connue longtemps, mais je l'ai profondément aimée. Je suis sûr que si je m'étais marié avec elle, on serait heureux aujourd'hui, elle et moi, avec de beaux enfants. Elle était drôle, toujours souriante... Sauf la nuit où la voiture de son père a disparu. Elle l'avait prise sans demander l'autorisation et elle l'avait garée devant le portail d'Alcatel. On était persuadés que quelqu'un l'avait volée et je l'avais accompagnée à la police. C'est l'une des rares fois de ma vie où je suis entré dans un commissariat sans être menotté... Bref ! La voiture était à la fourrière et seul son père pouvait la récupérer, à partir de 8 heures. Cette nuit-là, elle était effondrée. Elle n'osait pas rentrer et quand je l'ai ramenée

chez elle, à 7 heures du matin, son père était furieux... Il ne doit pas garder un très bon souvenir de moi, mais le sourire de sa fille est resté gravé dans ma mémoire !

Une autre fille a marqué cette période de ma vie. Elle s'appelait Anna, elle était autrichienne, et elle était venue en bus depuis Vienne pour visiter la France avec un groupe de jeunes. Quand je l'ai vue, la première fois, elle discutait avec des copines sur la plage du Midi. On s'est regardés une fois, deux fois, plein de fois, et on a fini par se rapprocher l'un de l'autre. Je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'elle disait, mais on s'est débrouillés avec quelques mots d'anglais et de français... Suffisamment pour se donner rendez-vous dans le café d'à côté, une heure plus tard. Ce n'était pas facile pour elle de se libérer, mais on a réussi à se voir tous les jours et tous les soirs. On était très amoureux et le jour de son départ, au bout d'une semaine, on était trop tristes.

— Mon amour... Tu vas me manquer.

— Toi aussi tu vas me manquer.

On s'embrassait, serrés l'un contre l'autre, on se caressait.

— Ne t'inquiète pas. Je ne vais pas te laisser. Je viens te voir en Autriche !

Elle m'a donné son adresse et son téléphone. Quelques jours de chantiers, un mec qui me devait 3 000 francs... J'ai pris le train un mois plus tard. Strasbourg, Francfort, Munich... J'avais pris un billet pour éviter les problèmes. Anna m'attendait à la gare avec une copine qui possédait une voiture et qui lui avait promis de lui prêter son appartement pendant trois jours. On était tellement heureux de se revoir qu'on n'a pas cessé de s'embrasser, à l'arrière de la voiture, jusqu'à l'appartement. La copine conduisait sans rien dire. Quand elle nous a fait monter chez elle, elle ne disait toujours rien, pas un mot, puis elle a pris Anna à part. Je les entendais se disputer. Je ne comprenais pas, mais j'étais sûr que c'était à

cause de moi. La copine est partie sans me dire au revoir et en claquant la porte. Anna, elle, se remaquillait dans la salle de bains, les yeux rougis par les larmes. J'ai posé mes mains sur ses épaules et je lui ai massé le cou, le dos, les jambes... J'ai terminé à genoux, à ses pieds. Elle était ma déesse et je ne supportais pas de la voir triste. On a passé trois jours d'amour mais, cette fois, c'est moi qui suis reparti. Rien n'était possible entre nous. Elle m'avait présenté à ses parents qui n'avaient pas vraiment apprécié. Pas un sourire. Ils ne m'avaient même pas serré la main. Je ne parlais pas allemand, je ne connaissais personne, pas de logement... Vienne était sans doute une jolie ville, mais il pleuvait et le froid gagnait mon cœur. J'ai pris un train au hasard et j'ai erré plusieurs jours, de gare en gare. Je montais dans des wagons, sans savoir dans quelle direction ils allaient, et je pensais à tout ce que j'avais laissé derrière moi, c'est-à-dire pas grand-chose. Pour finir, je suis retourné à Palerme, le seul endroit où les gens avaient été corrects avec moi.

PARTI COMME UN CHIEN, RENTRÉ COMME UN CHIEN

C'était bizarre, après toutes ces années, de retrouver le quartier de Clara. C'est elle que je voulais voir en premier. Est-ce qu'elle m'avait oublié ? J'ai sonné à la porte de son appartement. Pas de réponse. Peut-être que la sonnette ne marchait pas. J'ai frappé, j'ai crié son nom... Jusqu'à ce qu'une voisine, une femme un peu âgée, sorte de chez elle.

— C'est quoi tout ce bruit ?

— Je cherche Clara, la fille qui habite là... Je suis un ami.

La femme m'a regardé attentivement, puis elle s'est approchée de moi.

— Je te reconnais... Vous faisiez les fous, toi et Clara sur le scooter. Mais, ça fait des années... Tu es devenu un homme, maintenant ! Qu'est-ce que tu lui veux à Clara ?

— Rien. Juste lui dire bonjour.

— Il n'y a plus personne, ici. Ça fait presque deux ans qu'ils ont déménagé... Je crois même que Clara, elle est mariée.

— Tant pis. Désolé de vous avoir dérangée, Madame... Passez une bonne journée.

Une tenaille m'arrachait le cœur. Je suis reparti, les larmes dans les yeux et le regard de la femme qui me suivait.

Ensuite, je suis allé chez Walid et Maria. Quand ils m'ont vu, ils m'ont tous les deux serré dans leurs bras.

— Mehdi... C'est incroyable ! Depuis tout ce temps... Qu'est-ce que tu fais là ?

Quelques jours plus tard, je transportais à nouveau des sacs entre Palerme et Trapani. C'était étrange, comme si, d'un seul coup, les six années que je venais de passer en France s'étaient effacées.

Je me suis fait arrêter un mois plus tard. Les carabiniers avaient des doutes, mais pas de preuves. De mon côté, j'en

avais tellement marre que j'ai donné mon identité. Je ne réalisais pas encore à quel point l'expulsion, la vraie, pas celle que j'avais vécue la première fois, pouvait être douloureuse. Je suis rentré par le même ferry que la dernière fois, puis je suis resté trois jours en garde à vue, le temps de l'enquête. Je n'avais pas d'argent, des vêtements sales et mes baskets étaient déchirés. Un policier m'a ramené à la station de louage. Il m'a regardé en hochant la tête et m'a donné cinq dinars. Je lui faisais pitié.

— Prends ça pour rentrer chez toi !

Quand je suis revenu chez moi, je me suis retrouvé comme en enfer. Il y avait des ordures partout sur le chemin. La maison, toujours une seule pièce, était cassée de partout. Il pleuvait des trombes d'eau, et l'eau coulait à l'intérieur. J'étais content de revoir ma mère, mon frère Fathi qui avait grandi d'un mètre et qui avait un corps d'athlète, ma petite sœur que j'avais laissée bébé et qui, elle aussi, avait grandi d'un mètre, mais les gens, tous des cousins, des oncles, me regardaient bizarrement. Mon père, lui, était parti en Sicile. Il avait vendu son bateau à des mecs qui voulaient partir, puis il était parti à son tour pour ramasser les fruits et les légumes. Près de sept ans s'étaient écoulés depuis mon départ et j'étais devenu un étranger dans mon pays.

Un étranger qui dérange. Chez nous, c'est trop la honte quand tu rentres comme ça.

— Tu es parti comme un chien, tu rentres comme un chien !

Je me suis battu dès le deuxième jour. Je savais aussi que ceux qui n'osaient rien dire devant moi rigolaient derrière mon dos et ça me rendait fou. Tous venaient me voir pour me questionner, savoir où j'étais, ce que je faisais, pourquoi je n'avais pas de voiture... Il y en avait toujours un, aussi, pour parler de son fds, de son frère ou de son cousin qui avait soi-

disant réussi. Il y avait les souvenirs surtout, les gens, les lieux... Tout ce que j'avais voulu fuir et qui, à nouveau, m'entourait.

Je me suis fait établir une carte d'identité, et même un passeport, dans l'idée de me faire embaucher à bord d'un bateau qui ferait route vers l'Europe... Bassim, un cousin, avait le même plan. On a parcouru toute la côte : Djerba, Hammamet, Sidi Bou Saïd, Tabarka... On pensait que ce serait facile de trouver un travail à bord d'un yacht de touristes, mais ce n'était pas la bonne saison et les touristes ne nous attendaient pas. On a été du côté de La Goulette et de Radès, dans l'espoir de se faire embaucher comme dockers et de monter en douce avec les marchandises, mais là encore, personne n'avait besoin de nous.

— Demain, peut-être...

On a passé des jours à attendre des lendemains qui ne venaient jamais, assis sur un muret, à regarder partir les ferries. On a franchi des barbelés, mais des chiens nous ont fait faire demi-tour avec des bouts de vêtements en moins. Finalement, on est revenus au bled un mois plus tard et ce qui devait arriver est arrivé.

L'un des mecs qui nous avaient fait du mal quand j'étais petit, à moi et à Khalil, se mariait. Je voulais le revoir, voir comment il était devenu. C'était plus fort que moi.

— C'est pour venir à mon mariage que tu t'es fait expulser ? C'est gentil de ta part.

Mon regard s'est chargé de haine. Le sien n'était pas mieux. C'était un salaud, mais il avait l'argent, les papiers, la femme et le respect de tout le monde. Je me suis jeté sur lui. Je n'étais plus un enfant trop maigre. Il s'est reculé.

— Eh ! J'ai la carte française, moi ! Tu me touches, c'est la France que tu touches !

Je lui ai mis trois hook-kicks et il a appelé son frère, fou de rage.

— Fais-moi sortir le fusil de chasse !

Ses amis et sa famille ont commencé à s'approcher. Ils ont d'abord essayé de nous séparer, mais ça a vite dégénéré en bagarre générale. À part deux ou trois copains, qui n'osaient pas trop intervenir, j'étais seul contre dix et je n'avais aucune chance. Ils m'ont mis à terre. Plusieurs mecs essayaient de me tenir, d'autres me frappaient avec leurs pieds. Mon frère Fathi, que des copains avaient appelé à la rescousse, est intervenu. Fathi faisait des sports de combat et c'était un monstre de muscles.

— Qu'est-ce qui se passe avec mon frère ? Vous êtes dix contre lui !

La mariée a aussi essayé de s'interposer.

— S'il te plait, arrête. C'est mon mariage.

J'avais mal partout, mon sang coulait, mais j'étais hors de moi.

— Ton mari, c'est un pédé. Tu veux te marier avec lui ? Vasy !

Pendant ce temps, son frère arrivait derrière moi avec un bâton dont l'extrémité était munie d'une lame. Quand il a vu qu'il allait me frapper, Fathi lui a donné un coup et il est tombé inconscient. Il a aussi donné un hook-kick au marié, puis il m'a pris par le bras et il m'a traîné jusqu'à la maison.

Fathi n'avait pas le droit de se bagarrer. Il était en sursis à cause d'une bagarre, alors on est restés cachés une semaine, le temps d'apprendre que le frère du marié avait dû être hospitalisé pendant deux jours. Je ne pouvais pas dire à mon frère pourquoi je m'étais battu, ça l'aurait rendu fou, mais il savait que ce type était un salaud et que j'avais de bonnes raisons de lui en vouloir. On a fini par se rendre. Fathi a tout pris pour lui. Il a dit que c'était lui qui avait frappé le frère du

marié, pour me défendre. Il a été placé deux semaines en contrôle judiciaire avant d'être jugé, et il a pris quatre ans à cause de moi... Je ne me le suis jamais pardonné.

Je suis resté chez ma mère, prostré, pendant plusieurs semaines. Mon frère était puni pour avoir voulu m'aider et les vrais coupables s'en sortaient. Son fils en prison, moi qui ne faisais rien : ma mère s'énervait.

— Tu es un homme, maintenant. Il faut que tu trouves du travail.

Mais chaque pas à l'extérieur était une torture. Je ne pouvais pas faire un mètre sans croiser deux ou trois personnes. Quatre bises, dans les bras : « Comment tu vas mon frère ? » Et je les entendais se moquer de moi par derrière. Je ne voulais qu'une chose : repartir, quitter cet endroit où je n'aurais jamais dû naître, alors quand j'ai appris que des copains avaient un bateau pour tenter une traversée, je les ai rejoints. L'embarcation, une vieille barque de pêche, semblait sortir tout droit du cimetière des bateaux. Même avec un moteur en état de marche, c'était du suicide. L'expédition s'est terminée dans les eaux tunisiennes, tout près du port. Comme on ne pouvait pas prouver que le bateau nous appartenait, on a pris quatre mois de prison.

Ma mère venait me voir tous les 15 jours. Elle ramenait des sacs de nourriture et elle les donnait au gardien pour qu'il me les remette. Là-bas, les parloirs, ce n'est pas comme en France : il y a deux grillages séparés d'un mètre et tout le monde se voit en même temps : les prisonniers d'un côté, les parents de l'autre, et tout le monde crie.

— Comment tu vas ?

— J'en ai marre. Fais-moi sortir !

J'ai suivi une formation aux métiers du bois : faire une table, des portes, des meubles... mais ça n'a pas duré longtemps. Avec les remises de peine, je suis sorti au bout de

deux mois. Fathi, lui, sortirait dans deux ou trois ans.

III

Il était l'immigré, celui qui, parti de rien, avait réussi plus que d'espérance, sans autre loi que la sienne. Pour sa mère, il voulait le bien. Pour elle, il était le mal. Il s'est mis à flamber, sans joie, exilé, écartelé entre tout et son contraire. La folie le guettait, la mort aussi. C'était dans l'ordre des choses, le prix à payer... Il s'appelait Montana, Tony Montana, et il était l'idole de tous ceux qui se savent condamnés, quoi qu'ils fassent, à n'être que des « mauvais garçons ».

RÉUSSIR OU MOURIR

Je venais de sortir de prison et je passais la plus grande partie de mes journées sur le port, à regarder les bateaux : les barques colorées des simples pêcheurs d'où débordaient les filets, les rames, les bidons et tout un tas de fatras ; les chaluts bleu, blanc, rouge, couleurs de France, des patrons de pêche ; les vedettes blanches qui restaient à quai et qui ne servaient à rien, juste quelques jours dans l'année, au plaisir des riches. Plus loin, derrière l'horizon, il y avait l'Italie. Le directeur du port a fini par s'inquiéter de ma présence.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ? Tu ne vas pas repartir quand même ? Tu as vu, la dernière fois : quatre mois de prison !

— Non, Monsieur, je cherche du travail.

On était au moins une douzaine à rêver de partir : ceux qui étaient sortis, comme moi, de leurs quatre mois de prison, ceux qui s'étaient fait expulser d'Europe après avoir fait des conneries, ceux qui n'avaient encore jamais essayé, mais qui ne voyaient pas quoi faire d'autre à part tenter leur chance ailleurs. Il nous manquait juste un bateau, un bon bateau... Comme celui que je regardais depuis plusieurs jours, le « Sinbad », une vedette de cinq mètres, rapide et légère. Elle appartenait à un retraité de l'armée française qui ne l'utilisait presque jamais, surtout en cette saison.

Je suis allé voir l'un des gardiens du port, un ami de la famille qui fermait les yeux du temps où l'on pêchait à la dynamite. En échange, il recevait du poisson.

— Neder, il faut que je parte. J'en ai trop marre.

— Elle te manque tant que ça, l'Europe ?

— Je ne peux pas rester ici. J'ai trop de problèmes.

— Quels problèmes ? Des problèmes avec la police ?

— Non, pas avec la police.

J'avais les larmes aux yeux.

— Ne me demande pas, Neder. Si tout allait bien, je ne chercherais pas à partir.

Il m'a regardé. Il savait que j'avais déjà fait plusieurs tentatives, il était au courant des bagarres et il connaissait beaucoup de choses de mon enfance, pas tout mais suffisamment pour me comprendre. Il n'a pas insisté.

— Comment tu comptes t'y prendre ?

— Il nous faudrait un bon bateau, comme le « Sinbad ». Qu'est-ce que tu en penses ?

— Ça fait longtemps qu'il n'est pas sorti.

— Tu crois qu'on pourrait le faire sortir du port ?

— Vous êtes combien ?

— Sept, huit maximum... Des gens sûrs, tous du quartier.

— La dernière fois, vous vous en êtes bien sortis, mais cette fois, si vous vous faites prendre, l'Europe, vous risquez de devoir l'oublier pour quelques années.

— On ne veut pas prendre de risques. C'est pour ça que je viens te voir.

Il a soupiré, l'air ennuyé.

— Tu sais bien... Si ça ne tenait qu'à moi, tu prendrais le bateau que tu veux, mais je ne suis pas seul à travailler... Il y a de gros risques.

— Neder, je ne peux pas rester. Et les autres, ils partiront aussi à la première occasion. Tu le sais bien. Il faut qu'on trouve une solution.

Tout se monnaye dans la vie. Je lui ai proposé 2 000 dinars. Au début, il avait l'air gêné, il faisait celui qui ne veut pas, puis il a hoché la tête.

— Dans ce cas, partez cette nuit, c'est mieux.

— Je te ramène l'argent cet après-midi.

À 14 heures, je suis allé voir Mohamed, un cousin qui sortait de prison pour la même raison que moi. Pas de travail, pas de femme, pas d'avenir... Il voulait à nouveau tenter sa chance.

— C'est bon. Demain matin, on est en Italie.

Il m'a regardé, bouche bée.

— Il faut 2 000 dinars. Si je ne les ai pas dans deux heures, c'est foutu. Je me charge du bateau. Toi, tu trouves les autres et l'argent.

— Comment, mon cousin ?

— Toi, moi et cinq autres personnes à 400 dinars. Ensuite, on part !

— Et s'ils n'ont pas l'argent ?

— Tant pis pour eux. Sans argent, on ne part pas, tu comprends ? Et surtout, pas de crédit, pas de promesse. Ils ne veulent pas payer ? Tu trouves quelqu'un d'autre. Ça ne devrait pas être très compliqué. Tout le monde veut partir d'ici.

— À ce prix-là, on est sûrs de partir pour de vrai ?

— D'après toi, l'argent il sert à quoi ?

— On est sûrs d'arriver aussi ?

— On ne part pas à la rame, mon frère, on prend le « Sinbad ».

Ses yeux se sont mis à briller.

— Pas de problème. Tu les auras tes 2 000 dinars... Pas dans deux heures, dans une heure !

J'ai quitté Mohamed, le cœur gonflé à bloc, et je suis allé voir Khalil. Cette fois, je savais qu'il était partant et pour lui, c'était gratuit.

Mohamed n'a pas tardé à trouver les cinq autres candidats au voyage. Carlos en faisait partie. Il s'était fait expulser de France et il voulait à nouveau tenter l'aventure.

— On ne pourrait pas en prendre un ou deux de plus...

— Non !

J'ai pris les 2 000 dinars sans chercher à savoir d'où ils venaient... J'en soupçonnais un, au moins, d'avoir pioché dans la caisse de son patron. Neder n'en revenait pas.

— Comment tu t'es débrouillé ?

— Ne t'inquiète pas.

— Sois discret surtout... Moins vous serez nombreux dans le port, mieux ce sera.

— Je serai seul.

— Bon... On est trois à faire la ronde. Ce soir, j'emmènerai des cartes et on fera un rami. Bonne chance, mon fils.

Quand la nuit est tombée, vers 8 heures, j'ai pris ma petite barque, je suis entré dans le port et je me suis approché du « Sinbad » sans faire de bruit. Je suis monté à bord, j'ai coupé les deux cordes qui le tenaient amarré et je les attachées à la barque. Ensuite, je l'ai remorqué. Il était bien plus lourd que ce que j'imaginais... Quand j'ai coupé le fil rouge, la phase, et le fil neutre, j'étais déjà loin, tout près de l'endroit où m'attendaient mes soi-disant amis. Je dis soi-disant parce que, par la suite, ils n'ont pas hésité à m'accuser de tout... Comme si je les avais embarqués de force ! J'ai mis la boussole à 60, direction l'Italie.

Au début, tout allait bien, mais au bout de cinq heures, le temps a commencé à changer et le vent s'est mis à souffler de tous les côtés. Le moteur est tombé en panne 40 minutes après le début de la tempête. Impossible de le réparer. C'était la panique. On était en plein hiver, il faisait froid, le vent soufflait de plus en plus fort, avec des vagues d'au moins trois mètres et nos vêtements étaient trempés, alourdis par l'eau et le sel. On a passé une première nuit, puis deux autres jours dans la tourmente, à ne voir que le ciel et la mer. On n'avait rien à manger, pas d'eau potable, juste des bouteilles de rosé. Huit mecs qui dérivent dans la tempête, à ne boire que du vin, ce n'est pas beau à voir ! On avait faim, on délirait, et certains vomissaient sur eux. Le troisième jour, le rosé était épuisé depuis longtemps et la soif nous brûlait la gorge. Le quatrième jour, vers 6 heures du matin, un grand bateau s'est dirigé vers

nous. J'ai pris une veste, je l'ai attachée au bout d'une épuisette, puis j'ai pris de l'essence qui se trouvait dans un bidon de 20 litres, et j'y ai mis le feu. La veste enflammée tournoyait au-dessus de ma tête et je me retenais comme je pouvais. À la tempête qui secouait la vedette, s'ajoutaient les remous du cargo. Il transportait du matériel, des briques je crois, et il était tout près de nous. Le pilote a ouvert la fenêtre qui donnait sur la passerelle, il nous a regardés, nous a fait un bras d'honneur et a poursuivi sa route. À ce moment-là, on a vraiment perdu l'espoir. Il y avait toujours la tempête, on ne savait pas où on était et on était de plus en plus malades. Le lendemain, j'ai repensé au bidon d'essence. Le premier moteur était un moteur gas-oil. Quelque chose clochait.

— Obligé, il y a un autre moteur !

On a fini par repérer un crochet sur le pont et on l'a soulevé. En dessous se trouvait un moteur de secours de 25 chevaux. À sa vue, même les plus malades d'entre nous ont retrouvé l'espoir : ils pouvaient à peine bouger, mais ils se sentaient revivre. Carlos m'a aidé à attacher le moteur à l'arrière du bateau. On se cramponnait comme on pouvait, mais il y avait tellement de vent et de vagues que je suis tombé deux fois. On tout de même réussi à attacher le moteur et à démarrer, mais quand on a voulu accélérer, au bout de deux minutes, il est tombé dans l'eau. Cette fois, on a perdu plus que l'espoir. Plus personne ne parlait. Najib, qui avait deux enfants, a craqué. Il pleurait. On était tous bleus, à cause du froid, mais pour finir, c'est dans ces moments-là, quand on voit la mort de près, que revient la rage de vivre. On a résisté en buvant l'eau du circuit de refroidissement avec un petit tuyau, quelques gouttes chacun, pas plus. Carlos et moi étions les deux seuls à tenir encore debout. On se mettait au volant à tour de rôle. On s'attachait pour ne pas tomber et on guettait.

Le huitième jour, la mer est redevenue calme, mais j'étais

totallement démoralisé. Carlos était comme moi, il ne disait rien, et les autres n'avaient même plus la force de gémir. On attendait, résignés, quand une tache noire s'est approchée. Un bateau, celui de la dernière chance. J'ai fait de grands gestes avec mes vêtements. Il a fait marcher deux fois sa sirène, ce qui signifiait qu'il venait nous sauver, et il s'est approché de nous. Quand il s'est trouvé suffisamment près, un homme nous a jeté une corde que j'ai attachée au « Sinbad ». Les hommes de l'équipage n'avaient pas le droit de nous faire monter à bord, mais ils nous ont fait passer de l'eau et de la nourriture. Ils ont aussi appelé la police. On a attendu plusieurs heures, jusqu'à ce que deux vedettes arrivent. Des hommes en uniforme sont montés à bord. Ils nous ont comptés, huit personnes, et ils ont entièrement fouillé le « Sinbad » avant de nous remorquer. La deuxième vedette était derrière nous pour nous surveiller. Trois heures plus tard, on arrivait dans un port. La nuit était tombée, il pleuvait, j'avais déjà été renvoyé d'Italie deux fois et ma décision était prise : réussir ou mourir ! J'ai regardé les autres :

— Il y en a qui veulent sauter ?

Mais à part Carlos, ils étaient encore trop malades.

— Toi, tu vas sauter ?

— Oui.

J'ai regardé Khalil une dernière fois. Il était à moitié allongé, les yeux hagards, et j'avais le cœur serré à l'idée de l'abandonner si près du but. Je me suis déshabillé, j'ai mis mes chaussures dans le caleçon, et j'ai sauté d'un côté. Carlos a un peu hésité, puis il a sauté de l'autre côté. Le bateau de la police est passé entre nous sans nous voir tandis que Carlos appelait au secours :

— Mehdi... Je coule...

En réalité, je ne l'ai pas entendu, mais j'ai vu qu'il était en difficulté. Les vêtements et les baskets qu'il avait gardés

l'alourdissaient. J'ai nagé vers lui et je l'ai aidé à s'en débarrasser. Il n'en pouvait plus. Il s'est accroché à moi et on a nagé, peut-être 20 minutes, jusqu'aux rochers, près du port de Mazara. Je n'ai pas réussi à monter du premier coup, à cause des vagues et de la fatigue, mais mourir là, avec le sol d'Italie à portée de nos mains, c'était trop dommage. Je me suis accroché et j'ai tiré la main de Carlos. Une fois sur les rochers, on ne tenait pas debout et on vomissait du sang, mais on était heureux. On s'est relevés peu à peu. On faisait des mouvements pour essayer de se réchauffer et nos jambes retrouvaient l'équilibre. On a pris la direction du port, qui était tout près. Un homme se trouvait à bord d'un bateau. Je me suis approché de lui et je lui ai demandé un pull en Arabe. Il a répondu par de grands gestes qui voulaient dire « Dégage ! ». J'ai essayé en italien, mais il a répondu de la même manière, alors on a continué à marcher, frigorifiés.

On marchait encore quand une voiture s'est arrêtée près de nous. On craignait que ce soit la police, mais on n'avait plus la force de courir, je ne sais même pas comment on arrivait encore à marcher. Quatre femmes se trouvaient à l'intérieur. Elles avaient entendu parler de l'arrestation et en nous voyant, dans cet état et presque sans vêtements, elles se sont doutées qu'on était les deux clandestins qui avaient disparu. Elles nous ont fait comprendre que la police n'était pas loin et nous ont montré par où passer, par les rochers, pour aller au centre-ville sans se faire prendre. Elles nous ont aussi donné quatre cigarettes et un briquet. Sur le coup, ça nous a un peu réchauffés, mais Carlos continuait de vomir et moi, j'avais de plus en plus froid... On a quand même réussi à entrer dans la ville et à rencontrer des Tunisiens qui nous ont nourris et hébergés. Ils nous ont aussi donné des vêtements et des chaussures et, dès le lendemain, on prenait la route de la France.

L'ARGENT SALE

À Cannes, Carlos est retourné chez son frère et moi, je suis allé chez un ami qui a accepté de m'héberger, le temps de me remettre du voyage et de trouver un squat, puis du travail. Presque deux semaines s'étaient écoulées depuis notre départ et on était loin d'imaginer que nos familles avaient déjà préparé notre place au cimetière. Quand j'ai eu ma mère au téléphone, elle était en larmes. On lui avait annoncé que mon corps et celui d'un autre avaient été retrouvés, gonflés, derrière un hôtel de Sicile. Aux informations, un journaliste avait même dit : « Ils ont préféré la mort à leur pays ! » Même si elle était heureuse d'entendre ma voix, j'avais mal de l'entendre pleurer comme ça et de savoir que les gens m'avaient enterré vivant, ça me faisait flipper. J'ai raccroché, le cœur serré comme dans un étau.

Trois mois plus tard, certains disaient que j'étais considéré comme mort, d'autres que j'avais été déclaré disparu, d'autres encore que j'avais été condamné à deux ans et un mois de prison pour vol de bateau avec effraction. Trois de mes copains qui s'étaient fait expulser m'avaient dénoncé comme voleur, passeur et organisateur. Je savais qu'en me mettant tout sur le dos, ils évitaient la prison mais, en même temps, je me sentais trahi. Chez nous, le vol de bateau est considéré comme un crime et, avec cette condamnation, je ne pouvais plus rentrer dans mon pays pendant dix ou 20 ans, je ne savais pas trop. Des années, en tout cas. Que je sois déclaré mort, disparu ou vivant n'y changeait rien : j'étais sûr d'aller en prison. Qu'est-ce qui se passerait si ma mère tombait malade ? Mon frère Fathi était en prison et, depuis plusieurs mois, personne n'avait de nouvelles de mon autre frère, Omar, qui avait fait, lui aussi, la *harga*.

Carlos s'était fait virer une fois de plus de chez son frère. De

mon côté, j'avais trouvé du travail et une chambre dans une sorte d'hôtel. Je lui ai proposé de partager le loyer, mais mon soi-disant ami n'avait pas changé : il avait toujours mal au dos et il était toujours à court d'argent. Je dis « soi-disant ami » parce qu'en plus de profiter de moi, il me volait. Il était le seul à savoir que je cachais mon argent dans une enveloppe, derrière le frigo. Je lui faisais confiance jusqu'au jour où je me suis aperçu que le frigo avait été déplacé. Ce jour-là, je n'ai rien dit, mais j'ai pris l'habitude de compter mes billets. Chaque jour, il en manquait un ou deux. Malgré tout, je refusais l'idée de sa trahison et j'essayais de me persuader qu'il allait remettre les billets ou, au moins, me parler... J'ai attendu deux semaines avant d'avoir une explication avec lui :

— Merde, si tu as besoin de fric, demande-moi, mais ne me vole pas !

Il a d'abord pris l'air étonné, comme s'il ne comprenait pas de quoi je parlais. Ensuite, il a dit que j'avais dû me tromper en comptant l'argent, puis il m'a juré que ce n'était pas lui... Mais comme il n'y avait personne d'autre dans la chambre et que ce n'était pas le genre d'hôtel où une femme de ménage vient faire le lit, il a fini par avouer.

— Je suis tombé par hasard sur l'enveloppe en nettoyant la chambre... Je ne savais pas que c'était à toi... Je n'ai pas pris grand-chose... Juste de quoi acheter des cigarettes.

— Ça va !

Les cigarettes qu'il fumait devaient contenir de l'or. Il m'a supplié de lui pardonner et m'a persuadé qu'il avait des problèmes graves avec un mec à qui il devait de l'argent.

— Je vais te les rendre. Parole !

— Ça va, je te dis.

Je ne sais pas pourquoi, mais il avait beau être plus vieux que moi, je me sentais comme responsable de lui et je lui pardonnais beaucoup de choses : jusqu'à ce qu'il me vole bien

plus qu'une poignée de billets de dix, ou même de 50 francs.

Dans la journée, je faisais des chantiers. Le soir, je m'habillais bien pour pouvoir aller au casino où l'un des videurs, un mec du bled que je connaissais, me faisait entrer. Je restais au bar, j'achetais un paquet de cigarettes et j'observais les riches. Un soir, j'ai remarqué deux hommes. Leur allure me disait quelque chose, mais comme ils étaient de dos, je ne les ai pas reconnus. J'ai discuté avec deux ou trois potes, puis je suis ressorti.

— Bambino... Quelle surprise !

Une seule personne m'appelait comme ça : le beau-père de Clara ! Pas étonnant que son allure me rappelle quelque chose. Il était avec l'un de ses amis.

— Ça fait trop plaisir de te revoir après toutes ces années.

Il m'a pris dans ses bras et m'a embrassé comme si j'étais son fds.

— Il faut qu'on fête ça !

J'étais content et inquiet en même temps. Je ne savais pas si notre rencontre était due au hasard ou s'il avait appris que je fréquentais le casino. Dans ce milieu, tout le monde parle, tout se sait... Aujourd'hui, encore, je me pose la question.

— Tu étais à Palerme, l'an dernier. Tu as cherché à me voir, il paraît ?

— Je voulais prendre des nouvelles de Clara.

— Après tout ce temps... Elle est mariée maintenant !

J'avais beau le savoir, je n'ai pas pu m'empêcher de ressentir un pincement au cœur.

— Elle mérite tout le bonheur.

— Andiamo bambino ! Tu nous as manqué, tu sais. Viens, tu vas nous parler de toi. Qu'est-ce que tu deviens, et tout et tout...

Ils m'ont fait monter dans leur voiture. Je n'avais pas peur, mais j'étais certain qu'ils ne m'invitaient pas juste pour

prendre un verre avec eux. La voiture s'est arrêtée devant une villa, du côté de Nice. Ils m'ont offert à boire et comme il était tard, ils m'ont proposé de dormir chez eux. À l'époque, je partageais ma chambre d'hôtel minable avec Carlos et quand il m'énervait trop, ce qui se produisait de plus en plus souvent, j'allais dans un squat ou je me glissais entre les rochers de la plage du Midi. L'idée de dormir au moins une nuit dans un vrai lit, dans une vraie maison avec une chambre juste pour moi, ne me déplaisait pas. C'était aussi le genre d'invitation qu'il vaut mieux ne pas refuser. Les négociations ont commencé le lendemain.

— C'est un service que je te demande, juste une fois. On est coincés, on a vraiment besoin de quelqu'un de fiable et toi, on te connaît et on te fait confiance.

Moi, je connaissais des gens qui avaient pris plusieurs années de prison à cause de ce qu'ils me demandaient, mais ils insistaient.

— Tu nous dois bien ça, après tout ce qu'on a fait pour toi !

— Qu'est-ce que je vous dois ? J'étais un enfant et vous avez profité de moi.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Eh ! Mehdi... Bambino ! Tu étais comme notre fils. Tu te souviens quand tu es parti ? Tu étais si jeune... Tu ne nous as même pas donné de tes nouvelles. On s'inquiétait pour toi. On avait peur qu'il te soit arrivé quelque chose.

— Tu ne t'inquiétais pas quand tu me faisais traverser l'Italie avec des sacs remplis de cocaïne.

— Bien sûr que si, mais tu ne risquais rien. Dans le pire des cas, tu aurais été accueilli dans un centre pour les mineurs et on t'aurait envoyé à l'école. Mais ce n'est pas ce que tu voulais. Tu n'avais pas risqué ta vie sur un bateau pour ça. Rappelle-toi, Bambino... Tu voulais gagner de l'argent, prouver que tu étais un homme. Qu'est-ce que tu pouvais faire d'autre à 13

ans ? Voler ? Faire la prostitution ?

J'ai baissé la tête.

— Je suis désolé... J'ai perdu ton numéro de téléphone.

— Tu es vivant. C'est tout ce qui compte maintenant. Alors, il paraît que tu as pris des vacances au bled... Une belle petite fille, Nour !

J'ai sursauté. Ils savaient tout de moi, et même de ma famille. D'un coup, ma fureur est revenue.

— Qu'est-ce que tu lui veux à ma sœur ?

— Rien du tout. Mais toi, tu ne voudrais pas qu'il lui arrive quelque chose...

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu ne parles pas comme ça de ma sœur. Si je suis comme ton fils, Nour, elle est comme ta fille.

— Justement. Elle mérite que tu lui envoies de quoi bien s'habiller, avec une vraie chambre, juste pour elle. Et plus tard, grâce à toi, elle fera des études et elle deviendra quelqu'un, avocate peut-être. Qu'est-ce que tu en dis, Bambino ?

Je n'avais pas le choix. J'ai recommencé à travailler pour eux, mais cette fois j'ai négocié parce que si j'étais coincé, ils l'étaient eux aussi : le festival de Cannes approchait et au-dessus d'eux, il y avait des gens encore plus puissants... Le principe était le même qu'en Italie et la cocaïne était toujours dans un sac de sport, sauf que je n'étais plus un enfant et que je savais ce que je transportais. Je devais aussi passer la frontière, de San Remo jusqu'à Nice.

Dans ce milieu, tu sais quand tu commences, mais tu ne sais jamais où, quand, et comment ça s'arrête. J'ai fait trois passages, espacés de plusieurs mois chacun pour ne pas être repéré. Plusieurs kilos de came à chaque fois. Les risques étaient énormes. La frontière était de plus en plus surveillée et les sommes en jeu colossales : à l'époque, un kilo de

cocaïne valait autour d'un million de francs. J'ai gagné beaucoup d'argent, de l'argent facile si je compare avec les chantiers. Si j'avais continué, aujourd'hui, je serais mort, ce qui serait sans doute mieux, ou peut-être en prison, ce qui n'aurait pas changé grand-chose à ma vie, mais au moins, je serais riche, milliardaire peut-être...

J'envoyais de l'argent à ma mère par l'intermédiaire d'un ami. Je faisais des mandats Western Union : entre 1 000 et 2 000 francs tous les 15 jours pour ne pas attirer l'attention. Je pensais qu'elle serait contente, mais c'est tout le contraire. Elle n'a pas tardé à trouver ça suspect, et ce coup de téléphone résonne encore dans ma tête.

— Mehdi... D'où vient tout cet argent ?

— J'ai travaillé pour toi, ma mère.

— Ne mens pas, Mehdi ! Cet argent... une somme pareille... Je sais qu'il est haram. Ne m'envoie plus d'argent. Plus jamais. Tu m'entends ? Ton argent, je n'en veux pas !

— Pour la maison, ma mère, pour faire des chambres pour tes enfants, une vraie cuisine, une salle de bains...

— Tais-toi ! Je préfère ma maison comme elle est plutôt qu'une maison bâtie avec l'argent haram.

J'étais abasourdi. Dans la région, et même chez les gens de la famille, tout le monde n'avait pas les mêmes scrupules.

— Pardonne-moi... Pardon... Je croyais te faire plaisir. Je voulais que Nour porte de belles robes, qu'elle fasse de belles études.

— Mon fils, on raconte beaucoup de choses sur toi, que tu fréquentes des gens dangereux, des gens de la mafia, et qu'à force, tu vas aller en prison ou te faire tuer. Promets-moi d'arrêter !

J'ai promis. Je ne pouvais pas lui expliquer que ce n'était pas seulement ma vie qui était en danger, mais aussi la leur.

Je suis resté plusieurs jours entre les rochers de la plage du

Midi, prostré, la tête sous une couverture, sans manger et sans dormir, comme quand j'étais petit après la mort de Malik. À quoi allait me servir tout cet argent si ma mère n'en voulait pas ? C'était de l'argent sale et il me dégoûtait, alors je l'ai gaspillé salement et je me suis amusé sans plaisir.

MONTANA

— Eh ! Montana... Tu viens prendre un verre ?

Quel est le premier à m'avoir surnommé Montana ? Je ne m'en souviens pas. Au début, je ne savais même pas qui était Montana.

— Un mec encore plus fondu que toi. Il est arrivé en Amérique sur un bateau. Il n'avait rien, mais il est entré dans la mafia, il les a tous niqués et il est devenu milliardaire.

J'ai haussé les épaules. Tout ce que je savais, à l'époque, c'est que prendre un verre, dans la bouche de mes copains, ça signifiait payer la tournée générale. Et pas seulement la tournée. C'est simple, je payais tout. Je louais des belles voitures que je faisais conduire par des potes qui avaient le permis. J'invitais des filles au restaurant, des filles belles comme des mannequins mais qui n'avaient rien dans la tête. Je leur donnais de l'argent pour qu'elles me choisissent des vêtements et, en même temps, une robe pour elles, puis je les emmenais au casino, parfois au Sofitel. Je demandais une chambre avec vue sur la mer et je fumais une cigarette à la fenêtre, juste en face des rochers de la plage du Midi au milieu desquels il m'arrivait encore de dormir.

— Qu'est-ce que tu regardes ? Viens...

J'avais du succès. Une fille me cherchait, une autre, et encore une autre :

— Mehdi, il est où ?

Lamia, surtout, s'accrochait à moi.

— Mehdi chéri, regarde cette bague, elle me plaît trop...

Je sortais les billets et je payais.

— Eh Montana... Ce verre, tu viens le prendre ou non ?

Montana... On rêvait tous de Montana. Il était notre héros, celui qui, parti de rien, avait réussi au-delà de tout espoir. Je n'avais toujours pas vu le film, mais un pote m'avait montré

des photos de lui.

— Regarde ! tu ressembles à Montana, tu fais tout comme Montana. Tu vas avec la mafia, tu es nerveux, tu sais te battre, tu plais aux filles... Faut pas t'étonner qu'ils t'appellent comme ça, surtout depuis que tu es sorti avec une Américaine.

J'ai regardé les photos et je me suis mis devant une glace en essayant de l'imiter. Même coiffure, même regard...

— Mais, merde, je ne sais pas tenir un flingue.

— T'inquiète pas, ça viendra !

Je me suis mis en colère. J'ai attrapé mon pote par son blouson et je l'ai mis à terre.

— Jamais. Tu m'entends. Jamais je ne tiendrai un flingue. Qu'est-ce que tu crois ? Que je vais tuer quelqu'un ? Jamais je ne pourrai tuer quelqu'un. Jamais ! Tu mets ça dans ta tête. Je ne suis pas un assassin. Je ne suis pas Montana !

Je suis parti me réfugier dans les rochers. Tout me dégoûtait. Cette vie, les copains... J'ai repensé à l'Américaine, Kate. Elle était en vacances à Cannes avec ses parents. J'avais fait sa connaissance sur la plage et, pour se voir tranquillement, on s'était donné rendez-vous le soir sur la croisette. Elle était venue escortée d'une copine, seule condition pour que ses parents la laissent sortir. On avait marché, puis on s'était allongés sur le sable et on avait fait le bouche-à-bouche, tandis que sa copine fumait une cigarette en regardant la mer. Au moment de partir, son sac avait disparu.

Il ne contenait pas beaucoup d'argent, mais tous ses papiers, son passeport surtout, et elle prenait l'avion dans trois jours. Elle était désespérée. On avait beau chercher, on ne trouvait rien ! Quelqu'un avait dû lui piquer pendant qu'on s'embrassait. La copine n'avait vu personne, à part deux jeunes qu'elle essayait de décrire : bruns, pas très grands,

comme moi.

— Rejoins-moi ici, demain à 15 heures. Je te jure que ton sac, je vais le retrouver.

J'étais sûr de connaître les voleurs : deux mecs qui avaient leurs habitudes sur cette plage. J'ai passé la nuit à courir dans les bars, du côté du casino, dans les squats... Jusqu'à ce que je les retrouve : eux et le sac !

— Il traînait sur la plage.

— Et vous l'avez pris. Vous volez le sac de ma copine et tout ce que vous trouvez à dire, c'est : « Il traînait sur la plage ! »

— Excuse-nous, on ne savait pas que c'était ta copine.

— Avec moi, à côté, vous ne vous doutiez pas que c'était ma copine !

— Tu n'étais pas à côté, tu étais en dessous... On ne t'a pas reconnu.

À mon regard, ils avaient tout de suite arrêté de rigoler. J'avais récupéré le sac et je l'avais rendu à Kate le lendemain mais, entre-temps, tout le monde savait que je sortais avec une Américaine. Ils racontaient n'importe quoi : qu'elle venait de Chicago et qu'elle était la fille d'un grand ponte de la mafia, que j'avais des allures de Sicilien... C'est vrai que j'étais toujours bien habillé, beau gosse, bien coiffé. Même quand je dormais dehors ou dans un squat, personne ne pouvait le deviner, mais pour moi, malgré les apparences, c'était une sale période... La plus sale de ma vie.

Depuis des années, je n'ai plus rien et, souvent, je me demande comment j'ai pu dépenser tout cet argent aussi vite. Quand je vois notre maison, l'une des plus pauvres du quartier, j'en veux parfois à ma mère de l'avoir refusé. Je me dis aussi que cet argent, si je l'avais gardé au lieu de le dépenser salement, si j'étais retourné dans mon pays pour ouvrir un petit commerce, je n'en serais pas là aujourd'hui. En même temps, je sais que ce petit commerce me rappellerait

chaque matin à quelle sorte d'argent je le devrais. Pour finir, il me dégoûterait tout autant que mes soi-disant amis, ceux qui se disaient mes frères et qui me faisaient la bise, quatre bises, mais qui ne pensaient qu'à profiter.

— Montana, tournée générale !

1 500, 2 000, 3 000 francs... Je payais, ils rigolaient avec moi, mais dès que j'avais le dos tourné, ils m'assassinaient. Ils étaient jaloux parce que j'avais de l'argent et de la chance avec les filles. Pour eux, ce n'était pas normal : j'étais né pauvre et j'aurais dû le rester. Je crois bien que s'ils avaient pu m'enterrer vivant, ils l'auraient fait. Quand je repense à leur hypocrisie, ça me fait mal. Ils parlaient de moi, ils racontaient à tout le monde que je faisais partie de la mafia, que j'étais drogué... Mais le mal qui me consumait était tout autre et ça, personne ne s'en préoccupait.

La cocaïne, j'ai essayé, je ne vais pas dire le contraire. J'en prenais le samedi soir avec les copains, mais je n'accrochais pas. Elle me rendait malade. Elle me faisait penser à tout ce qui m'était arrivé petit et me rendait agressif. En plus, je n'en avais pas besoin pour être speed. J'étais bien assez nerveux comme ça. Je bougeais sans arrêt, c'était plus fort que moi. J'avais besoin que tout aille vite et j'étais comme partout à la fois. Je continuais aussi à travailler sur les chantiers, ça m'évitait de penser. Et quand je m'arrêtais, quand je sentais que ma tête commençait à se remplir, je me défonçais à l'alcool ou je fumais du shit. Parfois les deux à la fois. Au moins, ça me faisait oublier. J'oubliais qui j'étais. J'arrivais même à oublier Carlos qui, au total, m'a volé plusieurs dizaines de milliers de francs. Sa trahison me faisait trop mal. Je me rappelais tout ce que j'avais fait pour lui, en Italie, quand j'avais tout juste treize ans et lui vingt-deux. Et maintenant, il ne se contentait pas de me voler, il envoyait mon argent à sa famille en faisant croire que c'est lui qui

l'avait gagné et, dans le quartier, il passait pour un héros. Je me suis énervé contre lui, je lui ai dit que je ne voulais plus jamais le croiser sur mon chemin, et je l'ai laissé se démerder seul à l'hôtel d'où il n'a pas tardé à se faire virer. Moi, je dormais dans les squats, les rochers ou les hôtels de luxe... Ça dépendait de mon humeur et des femmes avec qui je sortais.

Cette période de ma vie, quand j'y repense, elle me donne envie de gerber !

Elle s'est arrêtée comme elle avait commencé, salement, au milieu d'un quatrième passage. J'étais dans le train qui revenait de Vintimille. Quand je me suis aperçu que la douane était à bord, j'ai tout de suite balancé les sachets par la fenêtre. Je les ouvrais pour que la poudre s'envole. La fenêtre était blanche et la fille qui me faisait face, dans le compartiment, ouvrait de grands yeux.

— Chut !

Sur le coup, ça m'a sauvé, mais à l'arrivée, j'ai dû expliquer ce qui s'était passé. Les Siciliens voulaient que je rembourse le montant de la cocaïne. C'était une somme énorme. Il aurait fallu que je fasse je ne sais pas combien de passages... Le ton est monté et l'un d'eux a sorti un flingue. Il était très nerveux, et même le père de Clara n'arrivait pas à le calmer.

— Ça aurait pu être pire s'il avait été pris.

— Qu'est-ce qui prouve qu'il dit la vérité ?

— Allez-y, tuez-moi.

Je ne voulais plus faire ce travail et la mort, je m'en fichais pas mal. Je la réclamaï, même, tellement je ne voyais aucun intérêt à ma vie. De leur côté, même s'ils me croyaient, ils ne pouvaient pas me laisser partir comme ça, en sachant que j'avais jeté plusieurs kilos de cocaïne par la fenêtre.

Celui qui avait le flingue m'a tiré deux balles dans la cuisse.

— La mort, ce sera pour la prochaine fois !

L'HOMME DONT JE NE VOULAIS PAS ÊTRE LE COUSIN

Des balles qui avaient traversé ma jambe, ne restaient que deux cicatrices. Même si j'avais encore un peu d'argent, mon niveau de vie avait considérablement chuté, le nombre de mes soi-disant amis aussi. Quant aux Siciliens, ils me laissaient tranquille. On s'évitait et c'était très bien comme ça. Curieusement, c'est à ce moment que Johnny (on l'appelait comme ça à cause de ses méthodes de cow-boy) m'a repéré. Il m'avait vu un soir où je traînais, près du Mac Do, avec des copains qui vendaient le shit. Il s'était renseigné sur moi et mes soi-disant amis lui avaient raconté que je fréquentais la mafia, et comme si ça ne suffisait pas, ils avaient rajouté « de grands pontes de la mafia ! » En se renseignant un peu plus, Johnny avait découvert qu'on avait des « amis » communs : les Siciliens. Johnny n'avait pas bonne réputation. Certains disaient qu'il avait fait des magouilles avec les Siciliens, mais qu'il avait été mis à l'écart parce qu'ils ne lui faisaient plus confiance. Il savait aussi que je n'avais pas de papiers, pas de famille, personne pour me soutenir. Alors, il m'a fait chanter. Si je travaillais pour lui, il me laissait tranquille. Si je refusais, il faisait de ma vie un enfer. Il a bien tenu sa promesse !

La première fois que j'ai eu affaire à lui, c'était sur un marché. D'un coup, une 306 bleue s'est arrêtée. Un homme est descendu : grand, les cheveux courts et grisonnants.

Il est venu vers moi. Il était en civil, mais à son allure, j'ai tout de suite capté que c'était un policier.

— J'aimerais te parler.

— Vous êtes qui, Monsieur ?

— Viens, je te dis, j'ai à te parler, mais pas ici. Je t'invite à boire un café.

Il portait une chaîne en or et une chevalière au doigt. Il m'a

emmené dans le bar en face du marché. Une femme était assise à une table, une noire qui vendait des ceintures et des portefeuilles à la sauvette. Elle avait pris une pause et quand elle a vu Johnny, elle l'a tout de suite appelé :

— Bonjour, tu vas bien ?

Ils se sont serré la main et ils ont un peu rigolé ensemble.

Ensuite, Johnny m'a emmené à une table, un peu à l'écart. Il m'a très vite parlé des Siciliens.

— Je sais que tu travailles avec eux.

— Désolé, Monsieur, je ne les connais pas.

— Ce n'est pas ce qu'on m'a dit.

J'avais beau répéter que je ne les connaissais pas, il ne me croyait pas.

— Le bateau, je veux savoir quand il arrive.

— Quel bateau ?

— Ne me prends pas pour un con, je sais tout.

Il me parlait comme si les Siciliens avaient pour habitude de me confier leurs secrets.

— Et la Guadeloupe, ça ne te dit rien ?

— Non, Monsieur.

J'avais bien entendu parler d'un mec qui avait transporté plus de 500 kilos de cocaïne sur un voilier, entre les Antilles et Antibes, mais c'était une vieille affaire et je n'avais aucune idée des gens pour qui il travaillait. Cannes était remplie de mafieux de toutes les origines. Tout le monde magouillait avec tout le monde : les politiques, les juges, la police, les bandits... Tous les jours, ou presque, il y avait une nouvelle affaire.

— Réfléchis, retrouve la mémoire ou fais comme tu veux, mais ce bateau, je veux savoir quand il arrive. Crois-moi, ça vaudrait mieux pour toi !

Il s'est levé et il est parti.

À compter de ce jour, je l'ai croisé régulièrement. Il

descendait de sa voiture et il me bousculait :

— Alors, tu as réfléchi à ce que je te demandais ?

À chaque fois, il me cassait la tête. Un jour, il m'a emmené dans une cellule. Le banc était penché de sorte qu'il était impossible de s'allonger dessus. Pour dormir, il fallait se coucher par terre. C'était la première fois que j'étais en garde à vue et je me croyais en prison, mais je suis sorti au bout de 24 heures. Tout ce que j'ai compris, c'est qu'il fallait que je quitte la France ou que je donne des renseignements à Johnny. Je ne pouvais faire ni l'un, ni l'autre.

Quarante-huit heures plus tard, j'étais avec mon groupe de copains, à côté du Mac Do, quand Johnny s'est approché pour faire un contrôle des papiers. Il ne m'a pas arrêté, il m'a juste fait une réflexion, et il est reparti. Moi, je suis resté avec mes potes, le temps de fumer un joint. L'un d'eux a essayé de me mettre en garde.

— Fais attention, ce mec est un pourri !

Mais je ne m'en méfiais pas encore. On a même plaisanté à propos du commissaire qu'on appelait « Grosse tête » et de ses cow-boys. J'ai mis deux autres joints dans ma poche. Je marchais pour rentrer à l'endroit où je logeais quand une voiture s'est garée à côté de moi. Dedans, il y avait trois policiers, dont Johnny. Il avait tout calculé.

— Allez, monte !

— Pourquoi ?

— Tu montes, ou je descends et je t'explose !

J'ai eu peur et je suis monté à l'arrière.

— Tu as réfléchi à ce que je t'ai demandé ?

— Je ne suis pas au courant... Je ne connais aucun yacht.

Il m'a ramené au commissariat, au deuxième étage. Comme le commandant ne voulait pas me mettre à nouveau en garde à vue, Johnny m'a fouillé et il a sorti les deux joints de ma poche. Le commandant refusait toujours de me mettre en

garde à vue. Il connaissait les méthodes de Johnny et il était persuadé qu'il les avait mis exprès dans ma poche. Il lui a ordonné de me faire sortir. Johnny était furieux. Il m'a fait redescendre par l'escalier, jusqu'au sous-sol, en frappant tous les barreaux. Ses collègues nous suivaient, sans rien dire. Ils ne m'ont pas relâché. Ils m'ont fait monter dans la voiture, ils ont démarré, ils sont sortis du parking, puis de la ville, et ils ont pris l'autoroute jusqu'à une aire de service. Johnny m'a fait sortir de la voiture et il m'a plaqué violemment contre le coffre avant de m'enlever les menottes.

— Si tu restes ici, à Cannes, je te coupe en quatre, je mets les morceaux dans un carton et je te renvoie dans ton pays.

J'ai mis plus de trois heures pour rentrer chez moi. J'étais mal et je pleurais. Pourquoi tant de haine ?

Le lendemain, je suis allé voir le père de Clara. Je voulais le prévenir et j'espérais qu'il m'aiderait.

— C'est simple. Tu ne sais rien, tu ne dis rien. Ne t'inquiète pas, Bambino, il finira par te lâcher.

Il m'a donné un peu d'argent, pour le renseignement, et m'a demandé de ne plus chercher à le contacter. Johnny, lui, ne m'a jamais lâché.

DJAMILA, MON ANGE

J'aurais quitté Cannes si je n'avais pas rencontré Djamila. C'était à l'occasion d'un mariage. Ce jour-là, je n'ai pas pu lui parler parce qu'elle était avec ses parents, mais je lui ai fait un signe de tête auquel elle a répondu par un léger sourire : signe que, moi aussi, je devais lui plaire. J'ai demandé son adresse à un ami qui connaissait son frère et par chance, elle habitait à Cannes. Son visage hantait mes jours et mes nuits, et une explosion m'a secoué le cœur quand elle m'a fait savoir, deux semaines plus tard, qu'elle acceptait de me revoir. Le jour du rendez-vous, elle était accompagnée d'une copine et c'est à peine si j'ai eu le temps de lui parler parce qu'elle avait peur que ses parents ne le sachent. On s'est donné un deuxième rendez-vous, cette fois dans un jardin public à l'autre bout de la ville, puis un troisième, un quatrième... On s'asseyait sur un banc, on parlait et quand je lui disais au revoir, j'arrivais presque à l'embrasser sur le coin de la bouche. Elle disait que j'en profitais, que ce n'était pas bien et moi, je la contemplais une dernière fois, si belle avec son voile qui mettait en valeur ses yeux verts. Elle était très différente des filles que j'avais l'habitude de fréquenter. Elle était une fleur dont les pétales s'ouvriraient un jour pour moi, l'ange qui me faisait oublier Johnny.

Tout s'est passé très vite. Au bout d'un mois, Djamila m'a présenté ses parents qui trouvaient que je présentais bien. Pour pouvoir leur demander sa main, j'ai fait deux livraisons pour Paolo, un mec qui avait travaillé pour les Siciliens et que je voyais traîner de temps en temps sur les chantiers.

Un mois plus tard, Djamila et ses parents profitaient des vacances pour aller voir l'endroit où j'habitais, en Tunisie, et parler avec ma mère. Notre maison était pauvre, mais ils s'étaient bien entendus avec la famille et notre terre, avec la

mer juste devant, leur plaisait. Ils trouvaient que c'était un bon endroit et ils voulaient même nous aider à nous installer là-bas. Ils envisageaient de repartir au pays, pour leur retraite, et ils disaient que ce serait bien si on était au pays, que la France, ce n'était pas un endroit correct pour une jeune femme. J'aimais tellement Djamila que j'ai bien failli accepter, mais le poids du passé était trop lourd. Il y avait aussi cette condamnation à deux ans et un mois de prison, pour le vol du bateau. Je ne voulais pas leur en parler de peur d'être considéré comme un criminel, mais ils insistaient pour que le mariage se fasse en Tunisie. Ils ne comprenaient pas pourquoi je refusais. Ils ont commencé à se méfier de moi et à penser que je voulais me marier pour les papiers. Djamila, elle, voulait rester en France, mais ne voulait pas se marier à la mairie. Elle disait que c'était haram. Donc si je l'aimais, je faisais le mariage religieux.

Johnny m'a arrêté un mois avant les cérémonies, du côté de la Croisette.

— Tu ne veux toujours pas comprendre ? Dépêche-toi, monte !

Je suis resté 24 heures en garde à vue, mais ensuite, au lieu de me faire sortir normalement, les policiers m'ont remis les menottes. Ils m'ont fait monter dans la voiture, sans rien dire, et ils ont pris la route de Nice, direction l'aéroport. J'avais peur. Je me voyais déjà dans le ciel.

— On t'emmène d'abord au centre de rétention. Soit le consul te reconnaît et tu prends l'avion, soit tu sors.

Mohamed Rahil, celui qui est parti pour toujours. Je m'appelle Mohammed Rahil et je suis né à Casablanca, Maroc... Et je fais quoi s'ils m'envoient là-bas ?

L'enceinte de la caserne Auvare avait servi à mettre des juifs pendant la guerre. Aujourd'hui, elle était pleine de musulmans. Une vingtaine. Quelques-uns étaient comme moi,

sans passeport et avec un faux nom pour ne pas se faire expulser. On était tous stressés, mais en même temps, c'était tranquille. On attendait : *Inch'Allah* !

Je n'ai pas téléphoné à Djamila. Je ne voulais pas qu'elle sache que j'étais en rétention. J'avais peur qu'elle ne le supporte pas, qu'elle ait des ennuis, ou qu'elle se fasse piéger et qu'elle donne ma véritable identité. Je ne voulais pas la mêler à toutes ces choses, mais quand je suis sorti, au bout de sept jours, j'ai découvert que ma future femme, mon ange, pouvait être plus terrible que la foudre. Djamila était persuadée que j'étais parti avec une autre femme et la convaincre que j'étais en rétention n'a pas été chose facile, même avec les papiers de sortie.

— C'est quoi cette histoire ? Tu ne t'appelles pas Mohamed Rahil... Tu n'es pas Marocain...

— J'ai dit ça pour ne pas être expulsé.

Elle m'en voulait du mensonge, mais ne voyait pas le problème.

— Pourquoi tu ne me parles jamais de toutes ces choses ? Tu n'as pas confiance en moi ?

Cette fois, je lui ai parlé de ma condamnation pour le vol du bateau.

— Tu comprends, maintenant, pourquoi je ne peux pas rentrer dans mon pays ?

Elle était carrément furieuse.

— Et toi, tu comprends pourquoi je ne te fais pas confiance ?

Trois semaines plus tard, l'imam nous mariait religieusement. Ses parents n'étaient plus aussi enthousiastes qu'au début, mais on a quand même organisé une grande fête, dans une maison de réception, avec une pièce décorée comme un palais. Djamila était magnifique. Assise sur le trône de mariage, couverte de bijoux et de vêtements brodés, elle

ressemblait à une reine. Lorsqu'on s'est retrouvés dans la chambre, je me suis approché d'elle, bien plus intimidé que le premier jour où je l'avais rencontrée. J'ai caressé son visage, doucement, et je l'ai embrassée, mais quand mes mains ont commencé à descendre plus bas, elle s'est mise à trembler, les jambes serrées l'une contre l'autre. Elle devait me donner ce qu'elle avait de plus précieux et, pour rien au monde, je n'aurais voulu la choquer. En même temps, toute la famille attendait derrière la porte. C'était stressant, de quoi vous couper toute envie. Je me suis allongé à côté d'elle, silencieux, je lui ai tenu la main et, cela peut paraître étrange, mais j'ai fermé les yeux et je me suis endormi... Les cris de la famille m'ont réveillé :

— Alors ?

Je n'ai jamais été aussi mal à l'aise que ce jour-là. Pourtant, j'en avais connu des filles... J'ai regardé ma femme en l'interrogeant de mes yeux. Elle m'a répondu « oui » avec la tête. J'ai soulevé sa jupe et j'ai écarté ses cuisses. Elle me regardait sans rien dire. Ça a duré quelques minutes, à peine. J'ai frappé à la porte qui s'est aussitôt entrouverte et j'ai donné le drap à la main qui se tendait. Il était taché de sang et les cris des youyous se sont mis à résonner dans toute la maison. C'était étrange, comme si j'étais dans un rêve qui n'était pas le mien.

Dès le départ, ce mariage était voué à l'échec. Djamila était très religieuse, très stricte. Pour elle, tout était haram, pêché. Elle disait que seul son mari avait le droit de la voir et quand elle sortait, elle se couvrait de la tête aux pieds. Même ses mains étaient gantées. Moi, ça ne me dérangeait pas qu'elle sorte comme ça, c'était son choix, mais elle voulait aussi que je porte la barbe et la djellaba et ça, il n'en était pas question. Pas dans la rue. J'avais assez d'ennuis comme ça. Je ne voulais pas, qu'en plus, on me prenne pour un terroriste... Au

début, je lui disais ça en rigolant, et puis notre relation s'est dégradée. J'avais tout arrêté pour mener une vie normale, mais elle avait entendu parler de la mafia, de la drogue, de la police qui s'intéressait à moi... Elle ne voulait plus que je sorte, surtout pas pour aller dans les bars où, selon elle, ne traînaient que des voyous. J'avais beau lui expliquer que, dans les bars, il y avait aussi des patrons, elle ne voulait rien entendre. Là où elle n'avait pas tort, c'est qu'on peut être patron et voyou... Un jour, elle est venue me chercher, très énervée.

— Sors de là !

— Ah oui ? Tu vas me faire sortir par la force ?

Tous les hommes rigolaient. Une femme voilée dans un bar, ce n'est pas habituel.

— Va-t-en, Djamila. Tu ne vois pas que tu te rends ridicule ?

Elle est repartie, rouge de colère et de honte. J'étais furieux contre elle et contre les hommes qui se moquaient d'elle. J'étais surtout triste de la savoir malheureuse, mais je ne pouvais pas rester enfermé toute la journée dans un appartement, à tourner en rond sans rien faire. J'avais l'impression d'étouffer.

J'aimais Djamila, mais je ne supportais pas de l'entendre crier. Je n'ai jamais supporté les cris, je préfère partir... Alors, je partais, plusieurs heures, plusieurs jours, parfois plusieurs semaines... J'allais à Nice, où j'avais quelques tuyaux pour travailler sur les marchés et où je logeais dans la chambre du foyer que Djamila avait occupée quelques mois, quand elle faisait des études. Sa chambre était restée libre et personne ne s'apercevait que je squattais là. Pour entrer, je ne passais pas par la porte, mais par le toit. Je comptais les fenêtres... Un... Deux... Trois... Quatre... Cinq. Une nuit, il pleuvait et je revenais d'une soirée avec des copains. J'avais peut-être un peu trop bu ou trop fumé, je ne sais plus, mais je me suis

trompé de chambre. J'ai réveillé une fille qui s'est mise à crier.

— Désolé, je me suis trompé... Je suis désolé, Mademoiselle, vraiment...

Je suis ressorti par la fenêtre et je suis allé dans la bonne chambre.

Djamila savait où j'étais, mais elle était trop fière pour venir me chercher et moi, trop fier pour rentrer. Plus le temps passait, plus je souffrais à l'idée de la faire souffrir et plus il m'était difficile de revenir. Bref, notre mariage était une succession de retrouvailles enflammées, de disputes et de séparations. Quand j'ai appris qu'elle était enceinte, ça m'a fait un choc. J'étais content, mais en même temps, je me demandais comment j'allais faire pour m'occuper d'un enfant dans ma situation. Tous ceux que je connaissais s'étaient mariés à la mairie. Ils avaient fait leurs papiers, ils pouvaient travailler et vivre normalement, mais moi, je n'avais fait que le mariage religieux et je n'avais aucun droit, à part celui de me taire et de me cacher de Johnny.

Djamila ne voulait toujours pas entendre parler de mariage civil. De toute façon, pour me marier, il aurait fallu que je montre mon passeport et j'avais perdu la confiance. J'avais peur de me faire expulser. Je ne voyais aucune solution à ma situation et, une fois de plus, on s'est disputés.

— Toi, tu as la nationalité française, tu peux vivre comme tout le monde, marcher tranquillement, travailler... Moi, je ne peux rien faire de tout ça. Je ne peux même pas aller voir ma mère.

Je suis parti en claquant la porte. Je me sentais piégé. D'un côté, je voulais partir, loin, le plus loin possible ; de l'autre, l'enfant qu'elle portait me retenait.

DOUBLE PEINE

Le 10 juillet de l'an 2 000, je regardais, assis sur les rochers de la plage du Midi, des couples jouer avec leurs enfants. Leur bonheur me rendait triste. Je savais qu'avec ma femme, on ne serait jamais comme eux, à faire des pâtés de sable et à courir dans les vagues. J'avais quitté l'appartement depuis près de deux semaines et je n'arrêtais pas de penser à elle et à l'enfant qu'elle portait. Ils me manquaient trop. J'ai pris la direction du centre-ville pour la retrouver, mais ma rencontre avec Kader, un Algérien, a changé beaucoup de choses.

— Où tu vas comme ça, mon frère ?

— Je rentre chez moi. Et toi ?

— Je vais faire un tour à la plage. Accompagne-moi, tu rentreras après.

J'ai accepté, un peu à contrecœur parce que j'avais envie de serrer Djamila dans mes bras et de caresser son ventre, mais je me sentais soulagé à l'idée de repousser l'inévitable dispute. L'après-midi touchait à sa fin. Il n'y avait presque plus personne sur la plage et on s'est assis sur les rochers pour discuter.

— Tu as vu le sac ?

J'ai regardé dans la direction que Kader pointait du doigt.

— Oui, et alors ?

— Il n'y a personne autour. Tu vas le chercher ?

— Il doit appartenir à quelqu'un.

— Ça fait une heure qu'il traîne. Quelqu'un a dû l'oublier.

— Et alors ? C'est notre problème ?

— On peut toujours regarder ce qu'il contient.

Je lui ai dit non trois fois, mais il insistait. Il disait qu'il y avait peut-être de l'argent, que si ce n'était pas nous qui le prenions, ce serait quelqu'un d'autre parce qu'un sac abandonné, ça ne traîne jamais bien longtemps.

— Va le chercher, toi !

— Je croyais que t'étais un homme... Montana, celui qui n'a peur de rien et qui n'ose même pas ramasser un sac.

Je n'en avais rien à faire de ce sac, mais il se moquait de moi et ça m'énervait. J'étais à peine revenu à côté de lui, le sac à la main, que deux hommes se sont précipités vers nous.

— Le sac, c'est à qui ?

— Je ne sais pas... Il traînait là, à côté.

— Et vous n'aviez rien d'autre à faire que de le voler !

— On ne l'a pas volé... On voulait le ramener à la police.

— Justement, ça tombe bien !

Ils nous ont arrêtés, mis les menottes, et emmenés au commissariat.

Nos cellules de garde à vue étaient voisines. J'étais sûr, avec cette histoire de sac et Johnny contre moi, d'aller en prison. J'en voulais à Kader. Je me demandais même si ce n'était pas un coup monté entre lui et Johnny, et je m'en voulais de l'avoir écouté.

— Mehdi.

— Quoi ?

— S'il te plait, ne dis pas que je t'ai demandé...

Il pleurait presque.

— Toi, c'est la première fois, t'auras rien... Un mois, peut-être deux, grand maximum... Pour moi, s'ils m'accusent, c'est foutu.

Kader était pickpocket de métier, ce qui l'avait déjà conduit deux fois en prison et, même si je n'en étais pas sûr, je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'il m'avait trahi pour arranger ses affaires. De toute façon, trahison ou pas, ça ne changeait rien pour moi et ça ne servait à rien qu'on soit deux à aller en prison.

— Ne t'inquiète pas. De toute façon, c'est moi qui ai pris le sac.

— Mon frère, toi, ne t'inquiète pas... S'ils t'envoient en prison, je ferai tout pour toi, parole, je t'enverrai des mandats !

J'ai dit que c'était moi, et moi seul, qui avais ramassé le sac. Kader a été relâché et je suis passé au tribunal le 12 juillet.

— Vous vous appelez Mohamed Rahil ?

J'ai baissé la tête et j'ai dit oui.

— De nationalité marocaine, né à Casablanca ?

J'ai encore dit oui. Tout plutôt que risquer l'expulsion.

Je m'attendais à retourner une semaine en rétention, peut-être à prendre un mois ou deux, mais quand le juge m'a donné six mois pour tentative de vol, j'ai senti mes jambes me lâcher. Il m'a aussi donné trois ans d'interdiction de territoire, la double-peine comme on dit, mais à l'époque, je n'en comprenais pas la signification. Ça ne changeait rien à ma situation immédiate et j'étais loin d'en imaginer toutes les conséquences.

La première peine allait me faire découvrir l'enfer de la prison ; la deuxième me ferait découvrir l'enfer tout court.

Quand les surveillants m'ont fait mettre à poil et qu'ils m'ont entièrement fouillé, j'étais incapable de faire le moindre mouvement, trop choqué pour réagir, mais je me suis juré de ne plus jamais subir ce genre d'humiliation. Ensuite, ils m'ont donné une couverture et du nécessaire de toilette, et ils m'ont amené dans une cellule. J'étais seul, je n'avais pas de cigarettes, pas de vêtements propres et je n'avais pas fait prévenir ma femme. J'avais trop honte. Tout ça à cause d'un sac... Mais dans la vie, on ne peut pas faire marche arrière.

Les premiers jours, je suis resté prostré, la tête sous la couverture comme à chaque fois que je me sens mal. Ensuite, je me suis entaillé le bras. J'ai coupé profondément. Je ne sais pas pourquoi, mais de sentir mon sang couler, ça me

soulageait. Au bout d'une semaine, je suis sorti en promenade. Dans mon pays, ils disent que la prison, en France, c'est un hôtel, mais c'est le contraire... J'ai pris deux fois vingt jours de mitard parce que je refusais de me mettre à poil pour la fouille. Il n'y a rien au mitard, pas de télé, juste une banquette en béton qui sert de lit. Je sortais une heure en promenade, tout seul, et les surveillants m'amenaient le matelas le soir. Les surveillants, ils font ce qu'ils veulent, ça dépend sur qui on tombe. Une fois, ils m'ont laissé entièrement nu, pendant deux jours, sans couverture. Ils ne m'ont même pas donné de matelas. J'avais tellement froid que je me suis enveloppé avec le papier WC.

J'ai cru devenir fou. Personne ne venait me voir. Personne ne m'envoyait de mandat, pas même un courrier : ni ma femme, ni mes soi-disant amis, ceux qui m'aimaient tant quand je payais la tournée générale, et encore moins Kader. Et qu'on ne me dise pas que personne n'était au courant à cause du faux nom que j'avais donné. Ce genre de détails n'a jamais empêché le téléphone arabe de fonctionner. Les seuls à faire quelque chose pour moi étaient mes codétenus. Ils me faisaient passer du shit par le yoyo, une sorte de corde fabriquée avec les moyens du bord. Je n'en ai jamais fumé autant qu'au mitard... Ça me faisait dormir et pendant ce temps, au moins, je ne pensais plus.

C'est durant ce premier passage en prison que j'ai découvert celui dont on m'avait donné le surnom, deux ans plus tôt. Le film *Scarface* passait à la télé et les premières images, celles du bateau qui accostait en Amérique, m'ont tout de suite touché. C'était très différent de ma propre arrivée, mais j'y reconnaissais les mêmes espoirs, les mêmes rêves de réussite... Montana était nerveux, comme moi, mais c'est surtout dans ses yeux que je me retrouvais. J'y reconnaissais cette profonde tristesse qui ne nous quittait jamais. Quand j'ai

vu la scène, avec sa mère qui le rejette, lui et son argent, j'ai pleuré. Ce film me fascinait et me faisait mal à la fois. Montana donnait l'impression de gagner, mais en réalité il perdait tout : sa famille, la femme qu'il aimait, ses amis, et il devenait fou comme j'étais en train de le devenir. Je demandais pardon à Dieu et je le remerciais de ne pas m'avoir fait comme Montana. Je ne voulais plus jamais qu'on m'appelle comme ça.

Avec la grâce du 14 juillet et les remises de peine, je suis sorti fin septembre, mais ce n'était pas une vraie sortie. Les policiers m'ont remis les menottes, ils m'ont fait monter dans la cage de leur fourgon, comme un animal, et ils m'ont conduit dans une autre prison, au centre de rétention de Nice. J'ai été libéré au bout de sept jours et je suis tout de suite allé voir ma femme. Elle n'allait pas tarder à accoucher et, sur le coup, elle était contente de me revoir. Son ventre était énorme. Je le caressais, j'imaginais mon fils à l'intérieur... Je lui ai tout dit, ce qui s'était passé, pourquoi j'avais été en prison et pourquoi je n'avais pas osé la contacter, à cause du faux nom. Au début, tout allait bien, et puis on s'est embrouillés une fois de plus, pas à cause du vol, parce que ça l'étonnait de moi, mais parce que je m'étais laissé mettre en prison. Elle disait qu'à cause de ça, ses parents ne voulaient plus me voir, que c'était trop la honte. Elle me reprochait aussi d'avoir menti pour mon nom.

— Comment tu vas faire maintenant ? Comment tu vas reconnaître ton fils, avec cette histoire et un faux nom ?

— Si on avait fait le mariage civil dès le début, je n'en serais pas là et je ne serais pas obligé de mentir pour rester en France.

Je suis reparti. Ça ne changeait pas avec Djamila : on s'aimait, mais on ne pouvait pas rester plus de deux jours ensemble sans se disputer.

TRUCS DE FOUS

Il y a des gens qui profitent des clandestins. Ils repèrent ceux qui n'ont rien, pas d'argent, pas de famille pour les soutenir, et ils en profitent. Ils savent qu'on n'a pas le choix et qu'en cas de problème, on n'ira pas voir la police. Je n'ai jamais parlé à personne de ce qui m'est arrivé en cette fin d'année 2000 parce que c'est un truc de fous et que j'ai eu assez de problèmes comme ça, mais les jeunes, il faut qu'ils sachent comment ça se passe, comment on peut se faire embarquer plus vite que la vitesse de la lumière dans des histoires qui nous dépassent complètement.

Je m'étais embrouillé une fois de plus avec ma femme. Cette fois, ce n'était pas seulement à cause de la religion et du mariage. Je n'avais pas fait beaucoup de chantiers, on n'avait plus d'argent, on devait trois mois de loyer et il y avait le bébé... J'étais parti avec une couverture et je venais de passer ma deuxième nuit entre les rochers de la plage du Midi, le seul endroit où je retrouvais le calme dans ma tête, quand une voix m'a fait sursauter.

— Mehdi ? Qu'est-ce que tu fais là par cette saison ?

Paolo ! Je ne l'aimais pas trop, mais c'était grâce à lui et aux deux livraisons qu'il m'avait confiées que j'avais pu demander Djamila en mariage. Il m'avait aussi aidé à trouver quelques chantiers. J'avais fait sa connaissance à l'époque où je travaillais pour les Siciliens, mais je n'ai jamais su ce qu'il faisait avec eux. C'est un monde où l'on ne pose pas de questions et, de toute façon, ça ne me regardait pas. Je lui ai parlé de mes problèmes d'argent.

— Si tu as des tuyaux pour des chantiers, je prends !

— J'ai un plan à te proposer. Un bon plan. Mieux que des chantiers. Si ça t'intéresse, suis-moi.

Quand il a parlé de « bon plan », j'ai tout de suite su que je

ferais mieux de rester dans les rochers, mais il y avait les trois mois de loyer et le bébé. Mes jambes l'ont suivi en traînant, alourdis par le poids de mon cœur.

— Alors, tu viens ? T'as envie d'être heureux, non ?

— Bien sûr !

Je me suis retrouvé à marcher à côté de lui en me demandant pourquoi il était venu me chercher dans les rochers et, surtout, comment il savait que j'étais là. Il avait l'air très excité.

Il m'a d'abord emmené dans son appartement. Sa femme, une blonde un peu âgée mais toujours belle, a posé du café et une bonbonne de cocaïne sur la table. Pendant ce temps, Paolo me donnait des gants, une cagoule et un gilet pare-balles. Il m'a aussi donné un flingue, un 9 mm automatique. Lui, il avait un magnum 44 et une bombe lacrymogène.

J'ai eu un rire nerveux.

— C'est quoi tout ça ? On part à la guerre ?

— T'inquiète. C'est juste au cas où... Pour faire peur... On ne sait jamais...

— C'est bon, je me casse !

— Cent briques qui dorment dans un coffre. Avec un collier de diamants en prime... Ça ne te tente pas ?

— Tu te moques de moi ?

— Oui, je me moque de toi. En vérité, on tourne un film.

Sa femme a ouvert la bonbonne.

— Sers-toi, fais comme chez toi.

Pendant ce temps, Paolo m'aidait à enfiler le gilet pare-balles. Je me laissais faire, incapable de réagir. Tout ça me paraissait complètement dingue. Je devais faire un mauvais rêve, c'était la seule explication.

— Regarde la classe que t'as avec ça ! Une vraie star !

Sa femme a fini par me préparer un rail. Elle avait l'air énervé.

— Vas-y ! Tu fais du cinéma ou quoi ?

Je m'étais juré de ne plus toucher cette saloperie, mais à ce moment-là, c'était plus fort que moi, comme si on me tendait un Coca bien frais au bout de huit jours dans le désert... ou en mer. J'ai sniffé et, peu à peu, j'ai commencé à parler, beaucoup, de plus en plus... On était tous très excités et, je ne sais plus trop comment, mais je me suis retrouvé à l'arrière de la voiture de Paolo. Les idées se bouscullaient dans ma tête. Je me voyais dans un grand hold-up, tout le monde tirant sur tout le monde, du sang partout et moi, en train de mourir.

Paolo s'est garé à 11 h 15. Sa femme, qui devait faire le guet un peu plus loin, est sortie de la voiture en premier. Il s'est retourné vers moi.

— Tu descends ?

— Qu'est-ce qu'on fait là ? Moi, je me casse. J'ai une femme, un enfant et cette chose-là, ça ne me plaît pas du tout.

— Déconne pas maintenant ! T'es avec nous, tu restes.

Il s'est fait un nouveau rail de cocaïne et il m'en a redonné.

— Reprends-en un peu, ça va te faire du bien !

Une fois de plus, je n'ai pas résisté. Cette chose-là, tu crois que tu peux t'en passer, tu te crois fort parce que tu n'en as pas pris pendant des mois, et même des années, mais il suffit d'une seconde pour qu'elle te possède à nouveau, sans que tu comprennes pourquoi. Je suis descendu et Paolo a fermé la voiture. Comme il n'avait pas de poche à ses vêtements, juste un sac de photographe, il m'a donné les clés.

— Garde-les ! Mais n'en profite pas pour t'enfuir sinon... Pan... Pan...

— Ça va !

Je le détestais. Je l'ai suivi jusqu'à un petit immeuble. Un immeuble de riches.

— Il n'y aura pas de violence, Paolo... Sinon, c'est toi que je bute !

— Mais non, t'inquiète ! C'est un appartement où il n'y a personne. Je vais passer par la fenêtre et je t'ouvre. Toi, tu attends juste devant la porte et dès que tu entends le bip, tu entres et tu me rejoins. Troisième étage. Capito ?

Il a mis sa cagoule et il est monté par la gouttière. Avec son short, ça faisait assez étrange, au point que je me demandais s'il n'avait pas dit vrai quand il parlait de cinéma, et si on ne participait pas à une caméra cachée. Je me suis mis près de la porte, dans un renfoncement, et j'ai enfilé la cagoule et les gants. Quelques minutes plus tard, j'étais dans l'appartement.

Paolo était dans la chambre. Un tableau traînait par terre et il essayait d'ouvrir un coffre encastré dans un mur. Mille pensées tournaient en même temps dans ma tête. Qu'est-ce qui se passait ? Qu'est-ce que je faisais avec cette arme sur moi ? Et Paolo avec son magnum...

Soudain, on a entendu le bruit d'une serrure. Pas celle du coffre, celle de la porte d'entrée. Paolo s'est aussitôt caché derrière. Une femme d'une quarantaine d'années est entrée. Elle a refermé la porte à clé et quand elle s'est retournée, il l'a gazée direct. Elle est tombée par terre et s'est mise à crier. Paolo continuait de la gazer.

— Tais-toi, salope !

— Tu es fou. Qu'est-ce que tu fais ? Arrête !

Mais au lieu d'arrêter, il a sorti son flingue et il l'a dirigé vers la femme.

C'était trop, je ne pouvais plus le supporter. Je me suis jeté sur lui et je lui ai mis deux pastèques.

— Si tu touches cette femme, je te tue.

Paolo était sonné, mais il avait toujours son flingue. J'ai sorti le mien et je l'ai braqué sur lui.

— Tu as une arme. J'ai une arme. Et alors ?

— Mon frère... Tu me fais ça, à moi ?

J'étais hors de moi. J'ai levé ma jambe, je l'ai fait pivoter et

j'ai donné un coup de pied à son arme. Je me sentais comme un justicier.

— Tu frappes une femme... Tu n'as pas honte ?

Je l'obligeais à reculer vers la fenêtre. Il n'avait pas le choix.

— Fous le camp.

— Les clés de la voiture.

— Non !

Il est sorti par où il était entré, en me menaçant.

Par terre, la femme continuait de gémir. Je me suis baissé et je lui ai pris la main. Elle essayait de parler, mais je ne comprenais pas ce qu'elle disait.

— Madame, je vais appeler l'ambulance.

— Non... Non...

Je l'ai ramenée jusque dans sa chambre. Ensuite, je suis allé à la cuisine chercher du savon, un torchon et de la glace. Je lui ai nettoyé le visage et j'ai déposé du givre autour de ses yeux. Le gaz lacrymogène lui faisait mal. Elle criait et moi, je pleurais avec elle. Je ne supporte pas de voir les gens souffrir, c'est comme si je sentais leur souffrance. Elle m'a demandé d'aller dans le placard et de lui ramener sa boîte de cachets. Elle en a pris trois et je me suis assis à côté d'elle, sur son lit. Elle me dévisageait étrangement, peut-être à cause de la cagoule et des larmes dans mes yeux, la seule chose qu'elle voyait de moi. J'ai posé ma main sur la sienne, doucement, et je me suis levé.

— Je suis désolé, Madame.

— Comment tu t'appelles ?

J'ai hésité...

— Mehdi.

— Merci, Mehdi.

Quand je suis revenu à Cannes, il était près de 5 heures. Je suis allé dans un bar, du côté de la place du gaz. J'avais besoin de m'asseoir et de me calmer. Je ne voulais pas rentrer chez

ma femme. Je savais qu'elle allait encore s'énerver contre moi, me demander où j'étais, ce que j'avais fait... Et je n'étais vraiment pas en état de lui parler. J'étais à peine arrivé qu'un mec s'est approché de moi pour me dire que Paolo et un autre homme me cherchaient.

— Le genre de mec que tu imagines avec une mitraillette. D'ailleurs, il portait un sac.

Il disait ça en souriant.

J'ai flippé, persuadé que Paolo était avec un tueur à gage armé d'une mitraillette et qu'ils allaient me tuer. Je suis sorti en observant chaque recoin, puis je me suis caché derrière un escalier, dans le fond d'un couloir. J'y suis resté deux ou trois heures, mais en même temps, je ne pouvais pas rester caché toute ma vie. Finalement, je suis sorti et je suis allé dans le bar où Paolo passait ses soirées. Il était installé au comptoir, avec un petit pansement sur la tempe. Quand il m'a vu, il est tout de suite venu vers moi.

— Mehdi... J'ai déconné tout à l'heure...

— C'est fini entre toi et moi. Je ne veux plus te connaître. Ce que tu fais, ça ne va pas.

Il s'est penché vers mon oreille et il a baissé la voix.

— OK. Tu as pris le fric, au moins ?

— Non.

— Tu es le roi des idiots. Tu ne pouvais pas lui demander le code ?

— Merde ! Cette femme, elle ne t'a rien fait et toi, tu la gages. Tu m'avais dit qu'il n'y aurait personne, pas de violence.

Je parlais tout bas pour éviter que tout le monde entende, mais j'étais furieux.

— Tu m'as niqué, Paolo.

Un autre homme est arrivé. Il est venu directement vers nous. Il avait une quarantaine d'années. Je ne le connaissais

pas, je l'avais juste aperçu une fois, avec Paolo, et il était tout à fait du genre à tenir une mitrailleuse.

— Greg, je te présente Mehdi.

— Tu es tunisien, je crois ? Beau pays !

Il nous a invités à une table, un peu à l'écart. Il disait qu'il aimait beaucoup la Tunisie et qu'il y passait de temps en temps des vacances. Ensuite, il a commencé à parler de ce qui s'était passé.

— Je suis au courant de tout... Tu as bien fait, Mehdi !

— Il n'a pas pris l'argent.

Greg a lancé un regard incendiaire à Paolo.

— Je suis au courant de tout, je te dis. Et toi, tu ferais mieux de la fermer. Tout est de ta faute.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris. Elle hurlait... Normalement, je ne fais pas ça et je ne le ferai plus jamais.

— Ça va, Paolo.

Greg m'a offert un Coca, puis une bière, et encore une autre. Il me parlait.

— C'est sûr, pour l'argent, c'est ennuyeux... Mais tu as prouvé que tu étais un homme et ça, être un homme, c'est ce qui compte le plus.

Il s'est mis à parler de choses et d'autres, puis d'un autre bon coup. Paolo écoutait, silencieux.

— Un coup de 40 briques. Cette fois, il n'y a aucun risque.

Quarante briques ! Il savait que j'étais mal et que j'avais des problèmes, et il était persuadé que ça allait me faire rêver, mais plus grand-chose ne me faisait rêver, surtout pas l'argent et encore moins quand il était haram. J'avais bu, j'étais complètement à l'ouest, mais j'arrivais encore à leur dire non. Greg s'est fait menaçant.

— Paolo a déconné et tu as eu raison de l'en empêcher, mais maintenant, toi et lui, vous avez une dette envers moi.

— Quelle dette ? Tu dis toi-même que Paolo a déconné et

que j'ai bien fait. Tu aurais préféré qu'il tue cette pauvre femme ?

— Cette pauvre femme, comme tu dis, est tout sauf pauvre et son mec est une ordure de première. Maintenant, laisse-moi te dire une chose : la sauver est une chose, ne pas avoir rempli votre contrat en est une autre.

— Quoi ? Quel contrat ?

Greg s'est retourné vers Paolo.

— Tu ne lui as rien dit ?

— ... Un peu... Pas trop... Juste ce qu'il faut, tu comprends.

Greg m'a à nouveau parlé. Il devenait nerveux.

— Une grande partie de ce qui était dans le coffre était à moi. Ce mec me devait un paquet de fric et je ne l'ai pas récupéré.

— Et alors ?

— Alors ? C'est simple, vous n'avez pas rempli votre contrat. J'aimerais que tu comprennes que tu as une dette envers moi et qu'il va falloir te rattraper si tu ne veux pas de problèmes... Parce que ce qui est sûr, c'est qu'avec tout ce qu'on sait sur toi, tu pourrais rentrer au bled plus vite que prévu.

J'ai rigolé.

— Vas-y. Dénonce-moi !

— Elle est belle, ta femme... En plus, t'as un gosse...
Dommage !

Cette fois, j'ai sursauté. Il avait vraiment un drôle de regard, un regard d'assassin.

— Tu ne t'approches pas de ma femme, pas de mon fils.

— Allez, calme-toi... Je ne leur veux rien de mal. C'est à toi que je demande un service.

— Et pourquoi tu ne le demandes pas à Paolo ?

— C'est déjà fait. Il est OK. Mais toi aussi, tu as une dette envers moi... Rappelle-toi.

Il a mis la main sur mon épaule et j'ai sursauté.

— Ne me touche pas !

— Un tout petit service, il ne s'agit pas de participer, juste de surveiller. Tranquille...

J'ai baissé la tête. Je n'avais pas le choix.

— ... Cette fois, il n'y aura pas d'armes, pas de violence, c'est sûr ?

— Aucun risque. On a tout repéré. Et comme je te l'ai dit, tu n'auras rien à faire, juste le guet. Nous, on prend l'argent, on sort. Ensuite, on partage, tu auras même droit à une part, et on part chacun de notre côté : on ne se connaît plus !

C'est comme ça que je me suis retrouvé dans un nouveau truc de fous.

Le jour convenu, j'étais assis dans un bar, près de la fenêtre. Je regardais Paolo se baisser devant la porte du magasin de vêtements. Greg avait repéré que le patron fermait de l'intérieur en laissant la clé sur la serrure et qu'il sortait par la porte de derrière. Paolo avait réussi à faire tomber les clés par terre et maintenant, il les récupérait par en dessous à l'aide d'une fourchette. Beaucoup de gens passaient dans cette rue parce que c'était l'heure du déjeuner et qu'on était en centre-ville, mais ils ne faisaient pas attention. Greg est entré dans le bar, complètement allumé. Il sortait d'une parfumerie et il m'a donné sept flacons de parfum qu'il venait de voler.

— Toi, tu restes ici, et tu surveilles les voitures. Si tu vois la police à moins de 200 mètres, tu prends ton portable et tu sonnes. Juste une fois. On sort par l'autre porte, derrière le magasin, et tu nous rejoins direct, sinon à l'appartement de Paolo.

Il est parti en me laissant les sept flacons de parfum. Je ne savais pas trop quoi en faire, alors je les ai glissés comme je pouvais dans mes poches tout en le regardant entrer dans le magasin, avec Paolo, puis refermer la porte. Le temps me paraissait long et je ne savais pas ce qui se passait à l'intérieur.

Ensuite, j'ai vu les voitures de police. J'ai sonné une fois, mais c'était trop tard. Greg s'était déjà fait surprendre. Je l'ai vu monter dans l'un des véhicules, menotté, avec un vêtement sur la tête.

Je suis resté trois ou quatre heures dans le bar, jusqu'à ce que tout redevienne calme. Le lendemain, le journal parlait de l'arrestation de Greg. L'article disait que le commerçant avait surpris un voleur et qu'il avait réussi à le maîtriser avant d'appeler la police. Il disait aussi que la manière dont le voleur avait réussi à pénétrer dans le magasin était un mystère, mais il ne citait pas Paolo qui avait réussi à s'enfuir en douce.

Paolo est venu me voir quelques semaines plus tard. Greg avait été condamné à huit mois de prison et il voulait que j'aille dans son appartement.

— Je n'ai pas les clés. Greg les avait sur lui quand il a été arrêté, alors tu te débrouilles pour ouvrir la porte comme tu peux. Tu vides l'appartement, tu me ramènes tout et tu changes la serrure. Après, si ça t'arrange, tu peux dormir là-bas jusqu'à la sortie de Greg.

— Pourquoi tu n'y vas pas toi-même ?

— J'ai été opéré du dos, il y a quelques années. Je ne peux rien porter de lourd.

— Et alors, c'est mon problème ?

— Disons plutôt que ça t'éviterait des problèmes. En plus, tu récupères l'appartement. C'est honnête, non ?

Il m'a donné l'adresse et j'y suis allé avec un copain qui avait le permis, Fahim. On a dû ouvrir la porte au pied de biche. Connaissant Greg et Paolo, je me doutais qu'il y aurait des objets volés, des autoradios, des chaînes hi-fi... Mais je ne m'attendais pas à trouver des armes, toutes sortes d'armes, sur la table, contre le mur. Je n'ai pas eu le temps de m'interroger. Johnny et ses collègues étaient déjà sur place. Il

m'a regardé en rigolant :

— Eh ! Qui voilà ? Maintenant tu as vraiment intérêt à tout nous dire... Sinon, tu n'es pas prêt de sortir du trou.

— Je ne sais rien... On a cassé la porte pour dormir.

— Tu te moques de moi ?

Il m'a donné une gifle et il a demandé à ses collègues de nous mettre les menottes. Pendant ce temps, il se récupérait un gilet pare-balles.

J'ai été placé en mandat de dépôt, quatre mois, puis je suis resté quatre autres mois en liberté conditionnelle, sous contrôle judiciaire, jusqu'à ce que l'enquête soit terminée. Je risquais je ne sais pas combien d'années de prison avec cette histoire à laquelle je ne comprenais rien. Heureusement, l'enquête a révélé que je n'avais rien à voir avec un trafic d'armes et j'ai été condamné à un an de prison. Fahim, lui, a été libéré. Je n'ai jamais revu Greg. Entre-temps, il était sorti de prison et il avait quitté la France. Quant à Paolo, je ne saurai jamais s'il a obéi aux ordres de Greg ou s'il a agi pour son compte. Peut-être les deux à la fois. Des détenus m'ont dit qu'il faisait l'indicateur pour arranger ses affaires, mais pour finir, ça ne lui a pas servi à grand-chose : il s'est fait arrêter pour un braquage à main armée et il a pris 20 ans. Cette fois, sa femme et même son père l'ont laissé tomber. Il s'est suicidé en prison.

UN MONDE DE MENSONGES ET DE VIOLENCE

En prison, je rêvais de liberté, mais quand j'étais en liberté, je me sentais comme un animal traqué, vivant dans la peur et dans l'angoisse. Djamila était retournée vivre chez ses parents, qui lui interdisaient de retourner avec moi, et je ne la voyais presque plus, juste de temps en temps, en cachette. On se donnait rendez-vous devant un arrêt de bus où elle me récupérait en voiture. On discutait un peu, on se promenait... Pour mon fils, c'était encore plus difficile. Je l'ai vu deux ou trois fois, la nuit. Je me mettais devant l'immeuble où elle habitait avec ses parents, juste en dessous de sa chambre. Je savais qu'elle m'attendait et je sifflais doucement pour lui indiquer ma présence. Ensuite, dès qu'elle me faisait signe, je passais par la fenêtre et enfin, je pouvais voir mon fils, en train de dormir. On aurait dit un ange. J'étais heureux de le voir, mais je repartais le cœur déchiré.

Question travail, c'était aussi la galère. J'étais grillé à cause de Johnny et de la prison, et les patrons commençaient à m'éviter. Ils ne voulaient pas prendre de risques. C'était vraiment une période difficile, mais j'avais ma fierté. Je ne disais rien à personne, je ne réclamaient rien, j'étais toujours propre et les gens ne pouvaient pas deviner que je squattais. Je n'avais toujours pas l'apparence d'un pauvre et, pour ceux de mon quartier, ce n'était pas normal. Dans leur logique, quand on est d'une famille de pauvres, on doit le rester ! C'est peut-être pour ça qu'ils continuaient de raconter tout et n'importe quoi. Par exemple, j'avais toujours la réputation de travailler pour la mafia. Pourtant, cela faisait plus de deux ans que je ne fréquentais plus les Siciliens.

Johnny me détestait d'autant plus que je ne lui servais à rien. Il me voyait, il m'arrêtait. Il m'a interpellé une dizaine de

fois. Des fois, il me relâchait en me menaçant ; d'autres fois, il faisait en sorte de m'envoyer en prison.

— Peut-être que tu vas finir par réfléchir !

Une nuit, en février 2002, il m'a interpellé sur un chantier. Je venais de sortir de prison et de rétention, et je n'avais nulle part où dormir. Tentative de vol avec effraction ! Qu'est-ce qu'il voulait que je vole sur ce chantier ? Du sable et du ciment ? Des parpaings ? La bétonnière ? J'ai pris un an.

Un mois à peine après ma libération, il m'a à nouveau arrêté. Cette fois, il n'avait pas trouvé d'autre motif que les papiers. Six mois ! J'étais devenu un habitué de la prison et du centre de rétention.

— Monsieur Rahil, Mohamed... Encore vous !

Je venais d'être libéré quand j'ai appris le meurtre de mon cousin. Je tairai son nom par respect pour lui et pour la famille. Depuis deux jours, tout le monde ne parlait que de ça et j'écoutais, blême, le patron du bar lire à voix haute le Nice-Matin du jour :

[...] Il avait sur lui une bonbonne de cocaïne. Cette constatation a d'abord conduit les enquêteurs à envisager la piste du « deal » qui aurait mal tourné. Une hypothèse qui pourtant ne les satisfaisait pas totalement. En effet, non loin du lieu du crime, les policiers ont retrouvé le scooter du jeune homme. Détail qui a son importance, l'engin était cadennassé. Voilà qui ne colle pas avec une vente à la sauvette de drogue... [...]

Tout le monde faisait des commentaires.

— Merde, pourquoi ils l'ont tué ?

— Ils disent que « l'objectif n'aurait pas été de le tuer, mais de le corriger » !

— Le corriger de quoi ?

— Il avait une bonbonne de cocaïne dans la poche, peut-

être qu'il l'avait volée.

— C'est gros, une bonbonne ?

— Un gramme !

— Un gramme... ça vaut si cher que ça ?

— Un peu moins de 100 euros, je crois.

— Tu ne tues pas quelqu'un pour si peu...

— Il dealait. C'est peut-être son client qui ne voulait pas payer...

— Il le tue et il n'emporte même pas la marchandise ?

— La panique... de toute façon, va savoir avec les drogués...

— Il paraît qu'il allait voir sa petite amie.

— Peut-être qu'elle était aussi la petite amie d'un mec de la mafia... C'est peut-être pour ça qu'ils l'ont tué.

— C'est pas bon, ça, de sortir avec la femme d'un mec de la mafia... Surtout s'il est jaloux !

— Toi quand tu es jaloux, tu règles tes comptes tout seul, non ? Là, ils disent qu'il y avait deux tueurs.

— Moi je dis que cette bonbonne de cocaïne dans sa poche, il ne l'avait pas payée et ils lui ont fait payer au prix fort. Pour l'exemple. Pas la peine de chercher plus loin.

— Merde, c'était encore un gamin ! Et les parents, au pays... Quelle horreur !

Mon cousin... J'avais pour ainsi dire grandi avec lui et on allait souvent à la pêche ensemble. Il était en France depuis deux ans et je savais qu'il voulait se faire de l'argent facile, mais je n'avais pas eu l'occasion de le voir à cause de la prison. Je me sentais coupable. Si j'avais pu le mettre en garde, il m'aurait peut-être écouté et il serait encore en vie. Les rêves de France étaient bien loin. J'avais l'impression de vivre dans un monde où seuls existaient la violence et le mensonge, et je ne savais pas comment en sortir. Alors, je suis parti. Je voulais tout oublier : la cocaïne, les voyous, la Côte d'Azur, et même la France. J'ai pris le train pour Rome. À

l'arrivée, j'ai tout de suite été surpris par le nombre de vendeurs de cigarettes à la sauvette. Je n'ai pas tardé à en faire autant, mais j'étais nouveau et je n'avais pas l'habitude... Je me suis fait repérer par les carabiniers dès le deuxième jour et j'ai été renvoyé en France.

Je n'ai pas été tout de suite en prison. Je suis d'abord passé par le centre de rétention de Nice où j'ai été présenté aux consuls d'Algérie, du Maroc et de Tunisie. Aucun d'eux ne m'a reconnu, mais au lieu de me libérer, les policiers m'ont menotté pour me conduire au tribunal de Nice. Là, j'ai été condamné à 18 mois de prison et cinq ans d'interdiction de territoire pour séjour irrégulier, soustraction à une mesure d'éloignement et communication de renseignements inexacts sur mon identité... Mon identité... J'étais en état de choc. Dehors, il y avait des assassins, des trafiquants, des pédophiles... et moi, je prenais dix-huit mois parce que je n'avais pas de papiers ! J'ai fait appel. Ils m'ont enlevé six mois, mais j'étais dégoûté de tout, des juges, des procureurs, de la prison... Celle de Nice, c'était l'horreur. Trois par cellule, des WC à la Turque sans mur ni porte, pas même un rideau, on mettait une couverture pour se cacher, pas d'aération, et des bagarres pour tout : le shit, une paire de baskets, un mot de trop, un regard, parfois rien du tout... Il y avait sans arrêt des bagarres, surtout entre les mecs de l'Ariane et ceux de la Bocca. Vraiment, j'étais mal. Je n'avais pas d'argent pour cantiner, pas de quoi m'acheter un paquet de cigarettes et à l'extérieur, comme d'habitude, personne ne se préoccupait de moi, personne ne m'envoyait de mandat, pas même un courrier. Je suis devenu comme fou. Les médecins me donnaient de tout : des calmants, des médicaments pour dormir, des médicaments pour les angoisses... Ils me rendaient comme un zombie, mais ça ne changeait rien à mes

problèmes. Personne ne pouvait ressentir ma souffrance. Chaque heure, chaque minute, chaque seconde étaient comme une éternité. Finalement, tout passe dans la vie...

IL A PRÉFÉRÉ LA MORT À SON PAYS...

Le consul de mon pays est venu me voir en prison, quelques jours avant ma levée d'écrou. Je ne m'y attendais pas et sur le coup, j'ai flippé.

— Mohamed Rahil... Celui qui est parti pour toujours, n'est-ce pas ? Tu as dit au juge que tu étais né au Maroc.

J'ai dit oui de la tête.

— Les Marocains se disent Algériens ou Tunisiens, les Tunisiens se disent Marocains ou Algériens et les Algériens se disent Marocains ou Tunisiens. Comment veux-tu qu'on s'y retrouve ?

Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais j'ai craqué... Je n'avais aucune nouvelle de ma mère depuis plus d'un an. Est-ce qu'elle était vivante, au moins ? Je voulais la revoir, lui demander le pardon...

— Je suis Tunisien.

Il m'a regardé en souriant.

— Allons donc ! Moi, je dirais plutôt que tu es Algérien.

J'étais anéanti. J'avais l'impression de n'être plus personne, de n'avoir de place nulle part. Tout se culbutait dans ma tête. Qu'est-ce qui m'avait pris de dire au consul que j'étais Tunisien ? Et lui, pourquoi avait-il dit que j'étais Algérien ? Est-ce qu'il avait essayé de se débarrasser de moi en me faisant expulser en Algérie, ou est-ce qu'il avait dit ça pour m'aider ? Heureusement, il n'avait pas donné le laissez-passer. Plutôt mourir que de rentrer comme ça au bled, sans rien et avec les menottes. À cette idée, les démons qui hantaient ma tête se moquaient déjà de moi. En même temps, le fait que le consul de mon propre pays ne m'ait pas reconnu me faisait mal. « Il a préféré la mort à son pays. » Cette

phrase, qui avait été prononcée aux informations, six ans plus tôt, revenait sans arrêt dans ma tête. Je me sentais rejeté de partout, je n'étais plus sûr de rien, je n'étais même pas certain que ma mère me reconnaisse.

Cette fois, après ma levée d'écrou, je ne suis pas allé en rétention. Je me suis juste retrouvé dehors, à la porte de la prison. J'étais libre, mais tout me paraissait étrange. Je voulais aller à un endroit, je me retrouvais à un autre. J'avais besoin de sentir les rayons du soleil sur mon visage et de marcher dans la rue en regardant les vitrines des magasins, comme les gens normaux, mais je n'étais pas à l'aise. J'angoissais. Je pensais à ma femme et à mon fils. Je ne les avais pas vus depuis si longtemps... J'ai fini par téléphoner à Djamila et elle a accepté de me voir, quelques minutes, à l'arrêt du bus. Elle était énervée parce que je n'avais pas donné de nouvelles depuis plus d'un an et que je réapparaissais comme ça, mais elle m'a quand même donné une photo de mon fils. Il était assis dans la petite voiture jaune d'un manège. Il souriait, avec sa petite main levée comme pour me dire : « Coucou, papa ! » J'ai gardé cette photo sur moi pendant des années, dans la poche de mon jean le jour, sur mon cœur la nuit. Avec le temps, les couleurs passaient, le papier se froissait, et j'en découpais soigneusement les bords au fur et à mesure qu'ils s'abîmaient et se déchiraient... Jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une sorte de confetti, jusqu'à ce que j'avais de plus précieux, le visage de mon fils, finisse par disparaître. Le temps qui passe ne revient pas. C'est notre vie et on n'y fait pas attention.

Il était 3 heures de l'après-midi quand je me suis installé à la terrasse d'un café. Il fallait que je quitte cette région où je n'avais que des problèmes. Paris, l'Angleterre, ou tenter une fois de plus l'Italie... Je n'arrivais pas à me décider. Un handicapé dans un fauteuil roulant a commencé à me faire la

conversation. Il buvait un coca-cola et il s'appelait Chams.

— J'attends mon frère. Il doit m'emmener faire un tour à la croisette.

Une heure plus tard, il attendait toujours et on était devenus copains.

— Tu peux m'emmener ?

J'avais le cœur déchiré. Si j'acceptais, j'étais sûr de croiser Johnny dont c'était le secteur, mais quand je vois quelqu'un qui souffre, j'ai besoin de l'aider, c'est plus fort que moi.

— Pas de problème.

Je me suis levé et j'ai poussé son fauteuil. Il regardait la mer. Il s'est roulé un joint, a tiré une taffe, et me l'a tendu. Une minute plus tard, à peine, une voiture de la Bac passait le long de la croisette. Mon intuition était bonne... Johnny était à l'intérieur. Il m'a tout de suite reconnu et quand il m'a vu avec le joint, l'occasion était trop belle. Il est descendu et, comme à son habitude, il m'a mis des gifles avant même de discuter. Chams lui disait d'arrêter, mais il ne l'écoutait pas. Ensuite, il m'a mis les menottes et m'a ramené au commissariat. Il voulait que je témoigne sur trois personnes.

— Lui, c'est un trafiquant ?

— Je ne sais pas... Je ne le connais pas.

Il aurait suffi que je dise le contraire pour qu'il me relâche.

— Et lui ?

— Pareil, je ne le connais pas.

Il s'est énervé, il m'a pris par le tee-shirt et m'a fait sortir en force dans le garage du commissariat. Là, il m'a à nouveau frappé.

— Tu veux vraiment que je te coupe en quatre ?

J'avais mal partout, je saignais et l'une de mes dents ne tenait plus.

— File. Je ne veux plus te voir traîner dans le coin.

Quelques jours plus tard, j'ai croisé un copain, Hakim. Il se rendait à une fête avec l'un de ses amis, Mahmoud.

— Viens avec nous, ça te changera les idées.

C'était une belle fête, avec un barbecue, des crevettes et de la Vodka, et je serais bien resté plus longtemps, mais Mahmoud voulait voir une femme dont il était amoureux. Elle avait deux enfants et vivait dans un hôtel. Je les ai suivis. Mahmoud et Hakim sont montés et moi, je suis resté dehors. J'attendais sur un banc quand, tout à coup, j'ai vu le gardien de l'hôtel les faire sortir de force.

Mahmoud était furieux et complètement bourré. Il hurlait.

— Hassef, t'es une pute.

Il tapait sur tout : les voitures, les poubelles, les vitrines... Il a fini par en casser une et quand la police est arrivée, il s'est tout de suite rendu. Hakim s'est fait arrêter en même temps. Quant à moi, ils m'ont rattrapé alors que j'essayais de m'échapper. Je n'avais rien fait, mais j'étais sûr de retourner en prison. Hakim avait ses papiers. Il est sorti de garde à vue au bout de vingt-quatre heures. Mahmoud se faisait arrêter pour la première fois. Il a été placé en rétention, et en est ressorti au bout de 15 jours. Moi, j'ai pris six mois pour pénétration non autorisée sur le territoire. J'ai fait appel et j'ai pris trois mois de plus.

Cette fois, en plus du bras, je me suis entaillé le cou. Je voulais mourir... Le problème, en prison, c'est que tu n'es jamais seul très longtemps. Je me suis retrouvé à l'infirmerie. Le lendemain, j'ai revu quelqu'un du bled, Mohad. On était au même étage. C'était étrange de le voir là, parce que la dernière fois qu'on s'était vus, c'était en 1998, la veille de mon départ pour l'Europe. Il jouait au foot avec des copains. Il m'a proposé un cachet. Il disait qu'avec ça, je me sentirais mieux, que je penserais moins et moi, c'était exactement ce que je voulais : ne plus penser ! J'ai fait connaissance avec le

Subutex. Au début, c'était l'horreur. Je vomissais, je n'arrivais pas à tenir debout et j'avais la tête qui tournait, mais Mohad avait raison sur un point : j'arrivais à ne plus penser. J'en ai repris le lendemain, puis les jours d'après. Je continuais à vomir, mais c'était moins douloureux que de penser, et finalement, je m'y suis habitué.

Mohad échangeait une partie du Subutex qui lui était prescrit contre des cigarettes. Une fois 8 mg, une fois 4 mg... Au début, j'avais un peu d'argent sur mon pécule et je pouvais cantiner des cigarettes, mais au bout d'un mois, je n'avais plus rien. Plus d'argent, plus de cigarettes, plus de Subutex. J'étais comme fou, avec des douleurs insoutenables dans les jambes, comme si le sang ne circulait plus. Je suis allé voir le médecin et je lui ai expliqué ce qui s'était passé.

— C'est qui ?

— Quelqu'un en promenade, je ne connais pas son nom... De toute façon, il est sorti.

Le médecin n'a pas insisté. J'ai fait une analyse d'urine, et il m'a prescrit du Subutex, du Lexomil et du Valium. Ça m'a aidé à attendre et puis, tout passe... Ma date de sortie a fini par arriver. Je pensais être libre, mais j'étais tombé dans une autre prison.

Premier jour. Deuxième jour. Troisième jour... J'avais de plus en plus mal. Tout en moi réclamait le Subutex. J'avais beau essayer de résister, je n'y arrivais pas. Comme Mohad était sorti avant moi, je suis allé le voir pour qu'il m'en vende, mais son truc à lui, c'était l'héroïne... Quand je l'ai vu, il était avec deux copains. Ils m'ont fait boire un truc.

— Prends déjà ça pour le stress.

Je ne sais pas ce qu'ils avaient mis dans le verre, mais je suis devenu tout mou. J'arrivais à peine à tenir debout. Ensuite, ils ont voulu me faire essayer l'héroïne.

— Essaie, tu vas voir...

— Non... Je ne veux pas... Donne-moi le Subutex et c'est bon.

— Tu vas voir, tu vas voler, tout oublier...

— Je ne veux pas voler... Juste prendre mon traitement.

Je n'avais plus de force et pendant qu'Éric, l'un de ses copains, me ceinturait, Mohad serrait un fil en plastique autour de mon bras. Ensuite, il m'a piqué et j'ai presque perdu connaissance. Je ne sais pas comment j'ai fait, mais j'ai réussi à sortir, puis je me suis écroulé dans la rue. Quand je me suis réveillé, j'étais à l'hôpital avec des tuyaux et des pansements partout. Une infirmière changeait le flacon du goutte-à-goutte.

— Tu sais que tu as failli mourir !

Je me suis enfui au bout de deux jours. Je ne supportais pas de voir les gens sur des brancards, ça me rendait trop triste, et j'avais peur que la police ne vienne me chercher. J'ai cherché mes vêtements, mais comme je ne les trouvais pas, je suis sorti avec la chemise de l'hôpital et j'ai pris le bus pour aller chez une amie, presque une sœur pour moi. Quand elle m'a vu, habillé comme ça, avec des pansements partout, surtout celui que j'avais sur la tête, et mon bras gonflé comme s'il s'apprêtait à exploser, elle a eu peur :

— Qu'est-ce que tu fais dans cet état ?

— Rien... Je suis tombé. J'étais à l'hôpital.

— Tu as le visage jaune... Je te ramène.

— Non... S'il te plaît.

Je suis resté quelques jours chez elle, le temps d'aller mieux, ensuite, je suis allé voir ma femme. Elle avait trouvé un appartement et on pouvait se voir sans ses parents. Au début, ça s'est bien passé, j'étais heureux de voir mon fils, mais le lendemain, au moment où je voulais sortir, on s'est à nouveau embrouillés.

— Tu ne sors pas !

Elle se tenait debout, devant la porte.

— Djamila, pousse-toi s'il te plaît.

— Toi et moi, il faut mettre les choses au point.

— Quoi ?

— Tu es mon mari, j'en ai marre que tu entres en prison. Je ne veux pas, en plus, que tu entres dans la drogue... Tu as vu ton bras ? Tu as vu dans quel état tu es ?

Une semaine s'était écoulée depuis que Mohad m'avait injecté sa saleté dans les veines et mon bras était encore gonflé.

— C'est rien, juste un accident.

— Ça ne ressemble pas à des traces d'accident !

— Ne t'inquiète pas, c'est rien.

— J'ai peur pour toi... C'est pour ça que je ne veux pas que tu sortes.

— Si tu as si peur pour moi, pourquoi tu n'es jamais venue me voir en prison ?

— C'est toi qui ne veux pas me voir. Tu ne me préviens même pas !

— Tu sais pourquoi... Je n'aime pas te faire souffrir avec moi.

— Ça ne me fait pas souffrir de te voir. Tu es mon mari et je t'aime.

— Si tu m'avais aimé, on aurait fait le mariage civil et, aujourd'hui, je serais bien... Pas comme ça.

Elle était furieuse.

— C'est sûr, tu serais bien... On se marie, tu prends les papiers et après, tu t'échappes...

Toujours la même chose !

— Si je voulais, je serais déjà marié 50 fois... Moi, je ne prends pas une femme pour la laisser tomber.

Je suis parti en claquant la porte. Je n'avais plus rien à faire

à Cannes et j'en avais marre de la France. Je me suis décidé pour l'Italie. Gênes. Je parlais italien et à Gênes, je pensais trouver facilement du travail. Pour ce que j'en savais, plus de 3 000 clandestins travaillaient dans le bâtiment... Je me disais aussi que je pourrais trouver un bateau pour m'embaucher, au pire me cacher dans un container et partir... Partir où ? Je n'en avais aucune idée. Peut-être au Canada...

Mon nouveau rêve s'est arrêté à Vintimille. La police m'a ramené à Nice et j'ai été condamné une fois de plus : cette fois, j'ai pris trois mois de prison et une nouvelle interdiction de territoire qui s'accumulait avec toutes celles que j'avais déjà... Je me demandais à quoi ça servait !

LA PETITE FILLE AU CARTABLE

À quoi ça sert de libérer les sans-papiers s'ils n'ont pas le droit d'être libres ? Je n'osais plus rester à Cannes et je ne pouvais compter sur personne pour m'aider. Je suis allé à Saint-Raphaël où habitait quelqu'un de la famille. Je me disais qu'il m'aiderait à trouver du travail, mais il n'était pas là. Alors, j'ai tourné... Il n'y avait personne en ce mois de janvier 2005. Vers 3 heures du matin, j'avais trop froid. J'ai trouvé une grande poubelle, pas trop sale, et je l'ai renversée. Ensuite, je l'ai essuyée comme j'ai pu et je suis entré dedans pour dormir. Voilà ce que j'étais devenu : un détritrus... Il n'y avait plus qu'à attendre le passage de la benne. Bon débarras, Mehdi ! Je mettais mon pull tantôt en haut, sur la tête, tantôt en bas, sur mes jambes qui tremblaient de froid, mais au moins j'étais protégé du mistral. Le lendemain, je suis sorti de ma poubelle et je suis allé dans les toilettes d'un café pour me nettoyer. Ensuite, heureusement, j'ai trouvé une autre personne de ma région, un véritable ami. Il travaillait dans le bâtiment et, de temps en temps, son patron avait besoin de main d'œuvre. Je suis resté un mois chez lui, mais il n'y avait pas beaucoup de travail et j'étais gêné d'habiter chez quelqu'un, même un ami. Je n'aime pas déranger. Je suis reparti. J'allais à gauche, à droite, Toulon, Saint-Tropez, Sainte-Maxime... Finalement, je suis retourné à Cannes où, comme je m'y attendais, j'ai été arrêté une fois de plus.

Ce jour-là, il faisait beau. J'étais à la plage du Midi où je parlais avec une femme que je connaissais. On discutait, assis sur le sable en jouant avec son fils, quand deux cars de police se sont arrêtés. Tous les Maghrébins qui étaient sur les rochers ont été contrôlés. Sept d'entre eux, qui n'avaient pas de papiers, ont été arrêtés. Quand les cars sont partis, je me suis levé, mais je n'avais pas vu qu'il y avait d'autres policiers,

dont Johnny. Ils m'ont sauté dessus et comme j'essayais de m'enfuir, ils m'ont frappé avec leurs poings et leurs genoux. La femme avec qui je parlais leur criait d'arrêter, mais ils ne s'en occupaient pas. Quand des gens ont commencé à s'approcher, ils ont crié « Voleur ! ». Ensuite, ils m'ont ramené au commissariat. Heureusement, la femme, une vraie sœur, ne m'a pas laissé tomber. Elle a menacé de porter plainte et elle a demandé à parler au commissaire. Elle a dû bien parler parce qu'il m'a fait sortir en s'excusant, mais j'étais choqué, surtout d'avoir été traité de voleur devant tout le monde. J'aurais préféré recevoir une balle dans la tête. Je suis allé voir l'assistante sociale qui s'occupait de moi. Je la connaissais bien et dans son bureau, au moins, je me sentais en sécurité.

— Je ne bouge pas d'ici. Fais quelque chose s'il te plaît.

— Je vais sortir avec toi, te raccompagner.

— Et après ?

Elle ne savait pas quoi répondre.

— Moi, je ne sors pas d'ici. Dès qu'ils me voient, ils m'arrêtent, ils me frappent et ils m'envoient en garde à vue... Pourquoi ils me traitent comme ça ? Les voleurs, ils ne les arrêtent pas et moi, ils me traitent de voleur comme ça devant tout le monde... Pourquoi ? Tu sais que je ne sais pas bien lire... Ils me font signer des trucs que je ne comprends pas et après, je me retrouve en prison.

Finalement, elle m'a accompagné jusqu'à la mosquée. L'imam m'a laissé dormir une nuit et j'y suis resté toute la journée suivante. J'étais plus calme, mais quand je suis sorti, j'ai à nouveau paniqué. Je n'arrivais plus à respirer normalement. J'ai pris la première porte qui s'ouvrait et je me suis retrouvé dans un couloir d'immeuble, entre deux portes. La porte intérieure était fermée. Je me suis installé sur le côté, moitié sur le carrelage, moitié sur la moquette, et j'ai

fermé les yeux.

Le lendemain matin, une petite fille est passée à côté de moi. Elle portait un cartable sur son dos.

— Bonjour.

Je l'ai regardée, étonné que quelqu'un me dise bonjour en souriant, surtout une petite fille avec un cartable. Ça me faisait du bien, mais je sentais aussi qu'elle avait mal pour moi et ça me faisait de la peine.

Je suis sorti un quart d'heure plus tard. J'avais peur mais j'avais besoin d'aller à la plage, besoin de nager. J'y suis resté jusqu'à 16 heures, loin des rochers, dans l'eau ou juste au bord. Les policiers n'avancent pas jusque-là. Ensuite, j'ai contourné Cannes pour éviter le centre et la police et, vers minuit, je suis à nouveau rentré dans l'immeuble de la petite fille au cartable. Je l'ai revue le lendemain matin. Comme la veille, elle m'a dit bonjour, mais j'ai fait semblant de dormir, roulé en boule, mon visage camouflé sous la capuche. J'étais content qu'elle me dise bonjour, avec gentillesse, mais je ne voulais pas qu'elle me voie comme ça, sale et pas rasé. Quand elle est sortie, il y avait un sac à côté de moi avec des croissants, une bouteille de café et quatre euros. À ce moment-là, malgré la honte, j'ai ressenti comme du bonheur.

Peu de temps après, un homme est descendu :

— Ça va, mon gars ? Ma fille est remontée ce matin pour me dire que tu étais revenu.

Je tremblais.

— N'aie pas peur. Viens.

Je l'ai regardé. Il était grand, il ressemblait à Johnny, mais il n'avait pas le même regard. Le sien inspirait la confiance. Je l'ai suivi jusqu'à son appartement où il m'a présenté sa femme. Ils étaient trop gentils. Magnifiques.

— Tu as l'air épuisé. Dors un peu. Après, tu prendras une douche.

J'ai dormi jusqu'à 13 heures. Quand je me suis réveillé, sa femme m'a préparé du café. On a parlé de mon histoire, de ce qui m'était arrivé, de Michel dans la ferme, de ma femme, de Johnny... Elle était dégoûtée. Elle s'est tournée vers son mari en jetant son torchon par terre.

— Tu as vu ce monde dans lequel on vit. Des enfants, ils crèvent de faim, ils risquent leur vie pour faire quelque chose ailleurs et nous, on les traite comme des esclaves !

Elle avait les larmes aux yeux. Elle s'est précipitée dans la salle de bains.

— Pourquoi elle pleure ? C'est à cause de moi... C'est mieux si je m'en vais.

— Non, mais c'est une militante... Elle trouve que la France, son pays, le pays des Droits de l'Homme, traite mal ceux qui n'ont rien, comme les sans-papiers. Moi, avant, je ne faisais pas attention aux gens comme toi... Mais elle m'a ouvert les yeux. Si tu veux rester quelques jours, même un mois, ça ne nous dérange pas, du moment que tu es tranquille. On a une chambre, à l'étage en dessous, et pour l'instant, elle est libre.

Quand sa femme est revenue de la salle de bains, ses yeux étaient encore rouges.

— Ce n'est pas normal ce qui s'est passé avec ce policier.

Elle voulait aller avec moi au commissariat, pour que je porte plainte contre Johnny, mais son mari qui était retraité de la police lui a conseillé de ne rien faire.

— Il faudrait parler avec l'IGS... Mais ça ne va pas être facile parce qu'il n'y a pas de preuves... J'ai des potes à moi, on peut toujours leur demander s'il n'y a pas moyen de te mettre un micro, une caméra cachée... En fait, je ne sais pas du tout comment ça se passe dans ce genre d'affaires... Il faut que je réfléchisse.

— Ne vous en faites pas... Je préfère m'éloigner d'ici. C'est mieux. Ça sert à quoi de rester ? Dès que je sors, ils m'arrêtent

et ils me mettent en garde à vue à cause des papiers.

— S'ils t'arrêtent, je peux essayer d'intervenir, mais pour tes papiers, là, je suis désolé, je ne peux rien faire.

On a continué à bavarder un peu, mais j'étais fatigué.

— Tu devrais dormir. Je vais te montrer ta chambre.

Quand je me suis réveillé, à 5 heures de l'après-midi, la petite fille – elle s'appelait Lisa – était rentrée de l'école. Elle était contente de me voir :

— Tu vas rester ici, avec nous ?

Le soir, après le repas, j'ai joué avec elle. On faisait des batailles avec des coussins et ça la faisait rire. Ensuite, elle est allée se coucher et j'ai continué à parler avec ses parents.

— Tu sais, si tu veux rentrer dans ton pays, on peut t'aider, te donner un peu d'argent pour t'acheter des vêtements.

— Non... Merci...

— Pourquoi tu ne veux pas rentrer ?

— Ça fait 14 ans que je suis en France...

C'était la première fois qu'on me posait la question et, d'un coup, les souvenirs de mon enfance sont remontés à la surface. Je n'ai pas pu empêcher les larmes de venir dans mes yeux.

La femme s'est approchée de moi. Elle m'a pris par l'épaule.

— Calme-toi. On est là, avec toi.

Ils étaient tous les deux à côté de moi, à essayer de me réconforter. En dehors de Michel, c'était la première fois que j'étais chez des Français, et je pensais à ce que me disaient les copains : « C'est tous des racistes. » Non, tous les Français n'étaient pas racistes, ils n'étaient pas tous comme Johnny. Les vrais racistes, c'étaient mes soi-disant copains, ceux qui avaient profité de moi et qui m'avaient volé, ceux qui me faisaient travailler pour trois fois rien, ceux pour qui un pauvre doit rester pauvre !

Je suis parti me coucher. Le lendemain, au petit-déjeuner,

j'ai à nouveau discuté avec l'homme et sa femme. Ils m'ont une fois de plus proposé de m'aider, si je voulais rentrer dans mon pays, mais je ne voulais pas.

— Où tu vas aller ?

— À Paris.

— Qu'est-ce que tu comptes faire là-bas ?

— Chercher du travail, tenter ma chance.

— Tu connais du monde à Paris ?

— Deux personnes.

C'était faux, mais je ne voulais pas qu'ils s'inquiètent. On a encore discuté, et l'homme m'a emmené en voiture à la gare.

— Ne bouge pas. Je vais te chercher un billet.

Dix minutes plus tard, il me ramenait un billet de train pour l'après-midi, vers 13 heures.

— On a le temps... Viens avec moi, si tu veux, je vais t'acheter des vêtements.

— Non, merci, ce n'est pas la peine.

— Tu es sûr ?

À l'école, une fois, j'avais été puni parce que j'avais pris un morceau de chocolat à un enfant. Je lui avais demandé de m'en donner et comme il ne voulait pas, je le lui avais pris de force. J'étais resté une heure, debout sur un pied, devant le regard du professeur et de tous les autres enfants qui se moquaient de moi. Quand il l'avait appris, mon père m'avait giflé. Depuis, je m'étais juré de ne plus rien devoir à personne. Je donnais facilement mes affaires, mais quand les gens voulaient me donner quelque chose, je n'arrivais pas à l'accepter.

— Merci, déjà, pour tout ce que vous avez fait pour moi. Je ne l'oublierai jamais.

Il m'a dévisagé, comme s'il essayait de lire en moi.

— Attends-moi, je n'en ai pas pour longtemps.

Il est revenu un quart d'heure plus tard avec un sac de

vêtements : un pantalon, une chemise et un blouson blanc.

— Comme ça, tu auras moins de chance de te faire contrôler.

J'étais surpris, je trouvais ça incroyable et pour moi, c'était bien plus qu'un cadeau... Je ne pouvais pas refuser et je ne savais pas comment le remercier. Ensuite, il m'a ramené chez lui pour que je m'habille et sa femme m'a préparé un sac à dos.

Quand je suis parti, elle et la petite Lisa m'ont pris dans leurs bras.

— Tu nous donnes de tes nouvelles, surtout !

Une fois dans le train, j'ai regardé le sac à dos qu'ils m'avaient donné. Il était neuf et vraiment trop beau. Je l'ai ouvert. Dedans, il y avait des caleçons, des chaussettes et deux tee-shirts. Il y avait aussi une grande enveloppe blanche : « Cher Mehdi, pour toi. Bonne chance ! » Elle contenait 200 euros. J'en avais les larmes aux yeux. Je n'avais jamais vu des gens comme ça. Aujourd'hui encore, et presque tous les jours, quand j'ai besoin de me persuader que l'humanité existe, je pense à cette famille.

IV

Il était le clandestin, celui qui ne compte pas, celui qui ne vaut rien, celui que l'on craint. Au siècle prochain, il sera peut-être à l'Europe ce que le hobo est au mythe américain : un personnage romantique et épris de liberté, un voyageur infatigable, errant de ville en ville, de chantier en chantier, rebelle et insoumis, capable de survivre à la grande dépression... En attendant, il n'est qu'un clandestin, lui-même en dépression, qui n'en peut plus d'errer, qui rêve de ne plus rêver.

SAM, MOUSS ET RIDA

Il y avait un monde incroyable, gare de Lyon, et il faisait froid. Rien à voir avec Cannes, mais cette fois, même si la nuit commençait à tomber et même si je me disais : « Mon Dieu, je vais où ? À gauche ? À droite ? Tout droit ? », il n'était plus question de faire marche arrière. J'ai mis la capuche sur ma tête et j'ai marché jusqu'à 2 heures du matin. C'était le cauchemar. Je n'avais aucune idée de l'endroit où j'étais et je savais que je ne pouvais pas aller à l'hôtel, comme un touriste ordinaire. J'ai fini par trouver une voiture ouverte. Elle n'avait plus que deux pneus, les autres roues tenaient sur des briques. Je suis entré dedans. Toute la nuit, je me suis tourné, retourné, j'essayais de me protéger du froid, je me roulais en boule et je bougeais les sièges pour trouver une position plus confortable, mais je n'en trouvais pas. À 6 heures du matin, je me suis réveillé en plein marché. Au moins, il y avait à manger... Et peut-être même du travail. J'ai fait le tour des stands, plein d'espoir.

— Monsieur, s'il vous plait, je cherche du travail.

— Je te jure, si j'ai du travail, je te fais travailler.

Tout le monde disait la même chose. Ils me répondaient gentiment, mais ils n'avaient rien pour moi.

À force de discuter, j'ai appris que j'aurais plus de chances en allant à Belleville. Là-bas, il y avait un grand marché et beaucoup d'Arabes. J'ai pris le métro, comme on me l'avait conseillé, et j'ai fait cinq ou six fois le tour de Paris. Quelqu'un me disait : « Par-là ! » ; quelqu'un d'autre me disait : « Non, par-là ! » Au bout de plusieurs heures, j'ai fini par arriver à Belleville et j'ai trouvé un bar tunisien. Des vieux parlaient de tout et de rien en buvant du thé ou en fumant la chicha, tandis qu'un groupe de jeunes jouait au rami. J'ai pris un thé et je me suis installé à côté d'eux. C'est comme ça que j'ai fait la

connaissance de Fadel et de deux autres Tunisiens : Mouss et Rida. Il y avait aussi Sam, un Sénégalais.

— Eh ! Mon frère, tu viens d'où ?

— Là, je viens de Cannes.

— Ah ! Cannes. Le soleil... La plage... Les femmes...

— Tu as de la famille ici ?

— Non, je n'ai personne.

— Pourquoi tu as quitté Cannes ?

— J'ai eu des problèmes avec la police.

— C'est des enculés, les flics. Dès qu'ils voient un Arabe, ils lui font la misère.

— T'as eu quoi comme problèmes ?

— Je n'ai pas de papiers, personne pour m'aider... Alors les flics en profitaient. Ils me mettaient la pression pour que je balance et moi, je ne voulais pas... j'ai été plusieurs fois en prison à cause de ça.

— T'as des couilles, toi. C'est ça les hommes, ou pas la peine !

— C'est comme ça. Je préfère mourir que balancer !

— Tu dors où ?

— Je ne sais pas... C'est la première fois que je viens à Paris. Il fait froid ici...

— T'inquiète, on va te montrer un endroit où tu seras au chaud et tranquille.

Mouss et Sam m'ont emmené jusque chez eux. Ils ont pris un matelas et une couverture, puis m'ont fait descendre dans le parking en dessous de l'immeuble. Tout en bas, il y avait une place vide, un peu à l'écart.

— Tu peux t'installer là. Ça ira ?

J'ai dit oui de la tête. C'était sale, mais ça me dépannait.

— Normalement, personne te voit, personne te parle. Si quelqu'un te dit quelque chose, tu dis que tu es avec Sam et Mouss. D'accord ?

— D'accord.

Ensuite, on est remontés et comme je n'avais pas la clé de la porte qui séparait le parking du reste de l'immeuble, ils m'ont montré une autre entrée.

— Regarde, tu pousses avec le pied et tu entres.

— Les flics, ils ne viennent pas le soir ?

— Non, il y a juste un gardien. On le connaît bien, t'as pas à t'inquiéter.

— Si tu veux, le soir, tu viens dans le couloir, près de la porte, et tu tires quelques taffes avec nous.

Sam et Mouss étaient gentils, mais encore une fois, même s'ils m'aidaient – ils allaient jusqu'à m'apporter du café le matin – ce n'étaient pas les meilleures fréquentations. Ils vendaient du shit en bas de l'immeuble, près de la porte qui menait au parking. Ils n'en vendaient pas énormément, juste assez pour se payer leur propre consommation et avoir un peu d'argent. Ils travaillaient aussi dans le bâtiment, avec le père de Fadel.

Je suis devenu copain avec eux et j'ai revu Rida. Même s'ils le voyaient souvent, Rida n'était pas vraiment leur ami. Il vendait de la cocaïne avec d'autres potes. Il savait que j'étais dans la merde, pas de travail, pas de papiers et, au bout d'une semaine, il m'a proposé de travailler avec lui. Il m'a d'abord emmené dans un bar.

— On est un peu cramés dans le coin, alors voilà ce que je te propose. Moi, je téléphone aux clients et toi, tu leur amènes la marchandise. Comme ça, tu fais bien l'argent avec nous.

Je ne voulais pas retourner dans l'argent sale. Je ne voulais pas, non plus, retomber dans la cocaïne et en prison. Le problème, c'est que je ne sais pas dire non. Soit je dis oui, soit il me faut un peu de temps pour trouver la manière de dire non.

— Je vais réfléchir.

— Réfléchis et, ce soir, tu passes chez moi.

J'ai passé le reste de l'après-midi à me demander comment lui faire comprendre que je refusais sa proposition, un travail somme toute facile. Le soir, je suis allé chez lui. Il était dans le couloir avec deux autres personnes.

On a commencé à se faire les politesses d'usage : « Comment va la famille ? Ta-ta-ta... » Puis Rida m'a emmené un peu à l'écart des deux autres et la conversation sérieuse a commencé.

— Tu as pris ta décision ?

— C'est non. J'ai déjà perdu beaucoup de choses à cause de la came et des problèmes. Je suis cramé à Cannes, je ne veux pas être cramé à Paris. J'ai une femme, un fils... Je ne veux plus travailler dans le haram.

— Si tu ne travailles pas, tu ne restes pas à Paris.

Le ton a commencé à monter.

— Tu es qui pour me dire « Tu ne restes pas à Paris » ? Tu ne me dis pas « Tu ne restes pas à Paris. Pas à moi ! D'accord ? »

Il a sorti un couteau. Direct, je lui ai tenu la main, je lui ai mis un coup de poing et il est tombé à genoux. Ses potes se sont rapprochés, et l'un d'eux m'a frappé à la tête avec une bouteille. J'ai failli tomber, mais les coups, j'en avais pris l'habitude. Je lui ai mis un hook-kick sur le genou, un autre sur le visage. Ils ont commencé à prendre peur, à reculer, et je suis parti.

— Enculé, on va te faire la peau.

Ils ne m'ont jamais rien fait. Dans la vie, surtout dans la rue, si tu montres que tu sais te battre, tu es respecté. Sinon, tu meurs. J'ai revu Rida deux ou trois fois. Il m'a fait la bise, mais il ne m'a plus jamais parlé de cocaïne.

LE PÈRE-LACHAISE

Je commençais enfin à respirer normalement. J'avais trouvé un travail dans les cuisines d'un restaurant, un bon travail, bien payé : 70 euros par jour. En plus, j'étais au chaud et je mangeais gratuitement avec la patronne et sa fille. C'était tellement magnifique que j'avais téléphoné à Djamila. J'imaginais qu'un jour, elle viendrait vivre avec moi, à Paris, loin de Cannes et de ses parents, et surtout, avec mon fils près de moi. Mais avant, je voulais régler ma situation, et lui prouver que je ne voulais pas l'épouser pour les papiers. Je voulais tellement vivre comme tout le monde, sans toujours devoir me cacher. Au bout d'un mois, je suis allé dans une association pour savoir comment faire. L'assistante sociale s'appelait Carole.

— Vous m'avez bien dit que vous travaillez ?

— Oui, dans un restaurant.

— On peut appeler votre patron ?

Je lui ai tendu mon portable avec le numéro. Elle l'a relevé et elle a téléphoné. Je lui faisais confiance. Au début, elle parlait bien, mais ensuite, ce qu'elle a dit m'a dégoûté à jamais des associations.

— ... Madame, vous employez un sans-papiers. Vous savez que vous pouvez être poursuivie ?

En moins d'une minute, elle m'a fait perdre le meilleur travail de ma vie et brisé le destin dont je rêvais.

Je suis resté dégoûté pendant plusieurs jours, plusieurs semaines peut-être, et l'argent a commencé à manquer. Je voyais des gens qui mettaient une carte dans un distributeur et qui repartaient, tranquilles, avec plein de billets. Je les suivais des yeux. J'imaginais que cet argent était à moi et que j'en avais assez pour en envoyer à la famille, m'acheter des vêtements, dormir dans un vrai lit, manger et même aller au

restaurant... Si le bonheur avait pu s'acheter, j'aurais fait n'importe quoi pour l'acheter, mais je savais que l'argent n'a pas tous les pouvoirs et je détournais la tête. Je n'avais pas l'impression d'être un être humain mais un chat, un chat que personne ne voit et qui doit toujours faire attention de ne pas se faire écraser.

J'ai fini par retrouver un peu de travail sur le marché de Belleville, mais ça n'avait rien à voir avec ce que je faisais dans le restaurant. Je déchargeais des bacs de poisson à 5 heures et je revenais à midi pour les remettre dans les camions. J'étais payé entre dix et 15 euros. Ce n'était pas beaucoup, mais ça me permettait de m'acheter un sandwich, un paquet de cigarettes et un café. Je tournais aussi pour trouver du travail dans le bâtiment. L'un me disait « Non ! », l'autre me disait « Demain ! » ou « Dans trois jours ! » ou encore « Donne-moi ton numéro, je te téléphone dès que j'ai quelque chose... », mais personne ne m'appelait. Je perdais le moral et pour tout arranger, au bout de trois mois, j'ai dû quitter le squat du parking dont le sol devait être refait. Le gardien était dans tous ses états.

— Demain matin, il faut que tu sois parti. Le patron vient à 8 heures avec les ouvriers et tout le matériel. S'il te voit ici, pour moi, c'est la catastrophe !

Je suis parti et j'ai trouvé un couloir ouvert. Je me suis installé dans le renforcement de la cage d'escalier, mais au bout d'une semaine, une femme qui sortait promener son chien, un chien blanc minuscule avec plein de poils, est venue vers moi.

— Toi, tu ne dors pas ici. C'est un couloir, pas un hôtel.

Dehors, il pleuvait.

— Madame, juste une nuit... Regarde, t'as pas de cœur. Je vais où ?

— Je m'en fous. Ce n'est pas mon problème. Si à mon

retour, je te retrouve là, j'appelle la police.

Elle a ouvert son parapluie et elle est sortie, le petit chien blanc à ses pieds.

J'avais repéré un autre couloir, près d'un bar. Là encore, au bout de quelques jours, une femme m'a menacé d'appeler la police si je ne partais pas. J'étais traumatisé. Un chien, ils l'auraient laissé dormir. Pas moi. Une fois de plus, j'ai pris mes affaires et je suis sorti. Qu'est-ce que j'avais fait pour ne même pas avoir le droit de dormir ? Ces gens n'avaient donc pas de cœur ? J'ai tourné toute la nuit, jusqu'au matin. Je n'avais plus un centime pour boire un café. Je suis allé dans un jardin, j'ai trouvé un banc sur lequel j'ai posé mon sac et je me suis allongé. Vers midi, un mec avec un sandwich et un coca s'est assis sur le banc d'à côté.

— *Khouya*, mon frère. Tu viens d'où ?

Quand je lui ai dit que j'étais de la région de Bizerte, il m'a tout de suite fait la bise. Il s'appelait Sala et venait, lui aussi, de Bizerte. Il m'a donné la moitié de son sandwich et je lui ai parlé de mes problèmes à Cannes, et maintenant à Paris.

— Te casse pas la tête. Tu ne vas pas dormir dehors. Je connais un bon squat. Il faut juste trouver un matelas. Tu verras, c'est tranquille.

Il m'a emmené au cimetière du père-Lachaise !

On a marché jusqu'à une tombe qui ressemblait à une petite maison. Elle était ouverte et il avait planqué un sac de couchage à l'intérieur.

— Ça fait trois jours que je dors là !

Moi, j'ai craqué dès la première nuit. Ça me rappelait trop de souvenirs, surtout quand il m'a dit que dans ce cimetière, il fallait faire attention parce qu'il y avait parfois des types bizarres...

— Tu dis quoi ? Pourquoi tu m'as amené ici ? Tu veux quoi ? J'ai failli le frapper.

— Qu'est-ce que tu as ? Moi, j'essaie te t'aider et toi, tu veux me frapper... Tu as des problèmes avec les cimetières ?

— Oui, j'ai des problèmes avec les cimetières.

— Je ne savais pas, mon frère. Est-ce que je suis voyant ?

— Dégage !

Je suis sorti de la tombe en hurlant.

— Enculé ! Pourquoi tu m'as amené là ?

Il m'a rattrapé.

— Viens, on va ailleurs.

Il a pris son sac de couchage, il m'a donné la couverture et on est sortis du cimetière. Un matelas traînait sur le trottoir. On aurait dit qu'il nous attendait.

— Tiens, prends ça !

Ensuite, il m'a emmené dans un immeuble. La première chose que j'ai vue, c'était un rat. Ça sentait aussi la pisse.

— C'est quoi ici ?

— Le Foyer des Mûriers. J'y squatte de temps en temps.

Trois Noirs discutaient dans le couloir. Quand ils nous ont vus, ils se sont tus et nous ont regardés passer sans rien dire. On a descendu les escaliers, puis on est entrés dans une salle, sous les WC. Les tuyauteries suintaient de partout. À cet endroit, ça pue tellement la pisse que personne de normal ne peut rester plus de deux minutes... Pourtant ils étaient six, six Noirs, et je m'apprêtais à les rejoindre.

Ils connaissaient un peu Sala, mais quand ils m'ont vu, avec le matelas, ils m'ont regardé bizarrement.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

— Voilà... Je suis en panne... J'ai personne...

Ils n'avaient pas l'air d'apprécier ma présence. Ils se sont adressés à Sala.

— Pourquoi tu l'as ramené ? Ce n'est pas un hôtel, ici !

— Il ne m'a pas ramené. C'est un Noir qui m'a dit que je pouvais dormir ici.

— Comment il s'appelle ?

— Moussa.

J'ai dit Moussa parce que c'est un prénom répandu. Ils ont un peu hésité.

— Bon, si c'est Moussa, ça va !

J'avais eu de la chance, mais je n'arrivais pas à dormir à cause de l'odeur de pisse et des rats. Ensuite, vers trois ou quatre heures du matin, peut-être plus tôt, peut-être plus tard, j'ai entendu quelqu'un sniffer. Je me suis retourné et j'en ai aperçu trois côte à côte, deux sur le matelas, un assis sur un tabouret. Ils avaient allumé une bougie et ils prenaient de la cocaïne. Cette drogue, elle me poursuivait...

Ensuite, Sala s'est levé. Il allait à Belleville pour trouver du travail. Moi, j'ai attendu qu'il n'y ait plus personne pour sortir. Quand je suis rentré, le soir, Sala s'embrouillait avec l'un des Noirs, Mamadou. Dès qu'il m'a vu, Mamadou est venu vers moi.

— Toi, tu ne dors pas ici.

Il a attrapé mon matelas et me l'a jeté à la figure. On a commencé à se battre. Il disait qu'il allait me massacrer et moi, j'avais la rage. Il avait la force, j'avais la vitesse. Au début, ses copains nous ont laissé faire. Ils nous regardaient comme s'ils assistaient à un spectacle, puis ils ont essayé de nous séparer et, finalement, l'un d'eux m'a donné un coup de planche. Là, je ne sais plus trop... Je sais juste que Sala m'a fait sortir et qu'il a appelé une ambulance. Je suis resté plusieurs heures aux urgences et le lendemain, je suis revenu aux Mûriers, seul parce que Sala ne voulait plus y mettre les pieds. Il préférait le Père-Lachaise. Moi, je ne pouvais pas dormir dans un cimetière. J'ai retrouvé mon matelas. Les Noirs m'ont laissé faire, mais ils ne m'ont pas adressé une seule parole. Ils m'ont ignoré pendant tout le temps où je suis resté là-bas, comme si je n'existais pas.

J'ai fini par trouver un chantier, et puis un autre. Quand je n'avais pas de travail, je pensais trop, j'étais comme un fou et je passais mes journées à tourner. J'allais le plus souvent possible dans les bars, prendre un café, un coca... Je restais... Je sortais... J'allais dans un autre bar. La rue, ça coûte cher, surtout quand on n'a pas le droit de s'y trouver et qu'on risque de se faire arrêter à chaque instant. Le pire, c'était quand je n'avais pas de travail et pas d'argent parce qu'on ne m'avait pas payé.

PIRE QU'UN CHIEN

J'ai fait plusieurs chantiers avec Anouar, un patron qui venait de la région de Bizerte. C'est bizarre. On s'éloigne d'un pays, d'une région, d'une ville, d'un village, d'un quartier, d'une famille... Mais, une fois à l'étranger, on ne peut pas s'empêcher de retrouver ce dont on s'est éloigné. Anouar prenait souvent des ouvriers, des gens qui avaient leurs papiers et un ou deux clandestins. Au début, il était correct, il me payait normalement, et je lui faisais confiance.

Quand il est parti en vacances en Tunisie, il est passé voir ma mère pour lui donner mon argent. À son retour, il était tout sourire et il m'a encore fait travailler. Douze jours. On s'entendait bien, jusqu'à ce que j'apprenne par ma mère qu'il voulait faire construire une maison sur une parcelle de terre qu'on possédait, juste au bord de la mer. Ma mère ne pouvait pas lui vendre, mais vu qu'il me faisait travailler, elle avait accepté qu'il y construise sa villa. J'étais furieux.

— Tu vas chez ma mère parce que tu me fais travailler et tu crois que ça te donne le droit de prendre notre terre ?

— Elle m'a donné l'autorisation d'utiliser une petite parcelle... 200 m²... Ce n'est pas grand-chose.

— Pas grand-chose... Juste au bord de la mer... Notre terre... Et toi, tu veux y construire ta maison ! Tu n'as même pas le courage de m'en parler et tu vas voir ma mère.

Il s'est énervé.

— Ouais... Je vais voir ta mère. Et alors ? Toi, je t'aide, je te fais travailler, et tu fais toute une histoire pour un bout de terrain qui ne t'appartient même pas.

— C'est notre terre !

— Et alors ? Elle ne vous sert à rien. Vous ne pouvez même pas la vendre.

— Ce n'est pas une raison pour que tu y fasses n'importe

quoi !

— Alors, fais-en quelque chose, toi, puisque tu es si malin. Rentre chez toi et fais-en quelque chose !

Mon cœur se serrait. Je revoyais notre maison : d'un côté la mer, de l'autre la montagne... Pour moi, le plus bel endroit du monde.

— Et pourquoi on ne laisserait pas notre terre comme elle est ? Tu ne fais rien là-bas, rien du tout, et tu ne parles plus à ma mère ! Compris ?

— Ça va, c'est bon !

Il a pris sa voiture et il est parti. Le lendemain, je ne suis pas allé travailler. Je voulais d'abord qu'il me paie les 12 jours que j'avais faits avec lui, mais il refusait. Il ne disait pas clairement pourquoi. Il me demandait juste d'attendre. J'ai fini par trouver un autre travail.

C'était un grand chantier, tout un immeuble, et j'y travaillais depuis quatre jours, avec six autres personnes, quand l'accident est arrivé. On faisait monter le sable à l'étage. Moi, j'étais en bas, je remplissais les seaux et je les accrochais à la corde. En haut, un autre ouvrier les hissait. Vers midi, le patron a appelé tout le monde.

— Repos ! On monte le dernier seau et on va manger.

C'est à ce moment que la corde a lâché. L'une des planches est tombée en entraînant tout le reste sur son passage.

Le ciment, les outils, et une partie de l'échafaudage se sont effondrés sur moi.

Je me suis réveillé à l'hôpital. J'étais mal, je n'arrivais plus à parler et je ne comprenais pas ce que je faisais là. Je ne me rappelais rien. Au bout de quelques jours, un médecin m'a dit qu'une femme avait vu un homme jeter mon corps dans un jardin et que des policiers allaient venir m'interroger. Il m'a aussi demandé mon nom, mais cette fois, je ne n'ai pas donné

celui de Mohamed Rahil, j'avais trop peur de me retrouver une fois de plus en prison. Je ne voulais pas, non plus, donner mon vrai nom. Je craignais encore plus d'être renvoyé au bled. J'ai donné un autre nom, mais ça n'avait pas une grande importance. Les policiers n'étaient pas là pour m'arrêter. Ils voulaient surtout savoir ce qui m'était arrivé.

— Je ne sais pas. Je ne me rappelle rien.

— La femme qui a prévenu les pompiers dit qu'elle a vu un homme, gros, plutôt âgé, sortir votre corps d'un Renault Express blanc et le jeter dans un jardin, pas très loin de la place du colonel Fabien.

— Sans elle, vous seriez peut-être mort !

— Et l'homme qui vous a fait ça, il faut le retrouver.

— Je suis désolé, je ne me rappelle vraiment rien.

Ils sont revenus quelques jours plus tard pour me poser la même question. J'ai répondu la même chose. Je ne voulais pas que mon patron entre en prison. Il avait des enfants et je n'arrivais pas à croire qu'il ait pu jeter mon corps, comme ça... Même un chien, on ne lui fait pas ça !

Les policiers sont revenus le lendemain. Ils me parlaient doucement. Ils disaient qu'ils avaient retrouvé l'individu en question, un artisan qui faisait travailler des sans-papiers. Cette fois, j'ai flippé. Je leur ai parlé de l'échafaudage qui m'était tombé dessus. Après, c'était le trou noir. Ils en savaient beaucoup plus que moi. Ils ne m'ont rien demandé pour les papiers, ils m'ont juste dit qu'il faudrait que je passe au commissariat pour déposer plainte.

Et de victime, redevenir coupable. Non merci !

Je suis sorti de l'hôpital, mais je ne suis pas allé au commissariat. Quelques jours plus tard, j'ai revu Hassan, l'un des mecs qui travaillaient avec moi le jour de l'accident. Il m'a regardé comme s'il voyait un fantôme et il s'est précipité vers moi pour m'embrasser.

— Mehdi, mon frère... *Inch'Allah*... C'est toi ?

— Comme tu vois.

Il m'a serré plusieurs fois dans ses bras. Il tremblait d'émotion.

— Hamdoullah... tu es vivant ? On te croyait tous mort...

— C'est pour ça que vous avez jeté mon corps ? Vous m'avez traité pire qu'un chien !

— Pourquoi tu dis ça ?

Hassan ne savait pas tout. Je lui ai expliqué ce qui s'était passé. Il était dégoûté.

— Tu ne bougeais plus. On était paniqués, on ne savait pas quoi faire... Le patron nous a demandé de partir et de ne parler à personne de ce qui s'était passé. Il disait que ça valait mieux pour tout le monde et qu'il ne fallait pas s'inquiéter, qu'il allait faire le nécessaire. Il a juste demandé à Bazil de rester... Il avait besoin de son aide pour charger ton corps dans sa fourgonnette.

— Pourquoi il n'a pas appelé les pompiers ?

— Il était sûr que tu étais mort... Et dans sa tête, que ce soit lui ou les pompiers qui t'emmènent, ça ne changeait plus rien pour toi... Par contre, si les pompiers, la police ou quelque chose comme ça trouvait un cadavre sur son chantier, c'était fini pour lui...

— Merde... Je n'étais même pas mort ! Il aurait pu au moins me déposer à l'hôpital. Tu sais où je peux le trouver ?

— Non. Son entreprise est fermée.

Par la suite, j'ai appris qu'il avait du payer une amende pour travail clandestin et qu'il avait pris un an de prison avec sursis.

En attendant, j'étais comme un fou. Je tremblais, j'avais des troubles de la parole et de la mémoire. Je pouvais parler avec quelqu'un et, dix minutes plus tard, ne pas me souvenir de ce que j'avais dit ou ne pas le reconnaître. Anouar ne m'avait

toujours pas payé du chantier que j'avais fait pour lui. Il m'en voulait encore à cause de la terre, et personne ne voulait m'embaucher dans l'état où j'étais. Les gens avaient peur. Ils étaient persuadés que je me droguais. Pourtant, à cette époque, je ne prenais rien. Avec quoi j'aurais payé ? Je n'en avais même pas envie. Les odeurs mélangées de shit et de pisser, au sous-sol du foyer des Mûriers, me donnaient la nausée. Pourtant, j'y squattais toujours avec six autres, quatre Noirs et deux Arabes, et je n'en sortais presque plus, seulement quand j'avais trop faim. J'allais dans le supermarché, boire un yoghourt en douce, ou grappiller sur les marchés. À la fin, mes potes m'apportaient à manger. Je me sentais mal, de plus en plus faible, et je restais allongé sur mon matelas, les couvertures sur ma tête et un bout de tissu sur le nez. En octobre, des policiers sont venus perquisitionner dans le squat. J'étais seul. Ils ont trouvé un lot de vêtements, des tee-shirts je crois, et deux bonbonnes de cocaïne, dont une entamée, sous l'un des matelas.

— C'est à toi ?

— Non.

— Alors dis-nous à qui ça appartient, ça sera mieux pour toi.

— Je ne sais pas.

— Le problème, si tu ne le dis pas, c'est que c'est toi qu'on va devoir arrêter.

— Celui qui dort sur ce matelas, tu le connais ?

— Non.

— Il dort avec toi, mais tu ne le connais pas. Tu te fous de nous ?

— Non, Monsieur, je ne le connais pas... Juste bonjour de temps en temps... On est sept à dormir là !

Je n'ai jamais été une balance et je ne le serai jamais.

— Dommage pour toi !

J'ai pris huit mois pour stupéfiants, contrebande, séjour irrégulier, soustraction à une mesure de reconduite à la frontière et je me suis retrouvé à Fleury à prendre tout un tas de médicaments et à me remettre au Subutex.

PATRONS VOYOUS

Quand je suis sorti de Fleury, je me suis retrouvé, une fois de plus, dans la rue et sans argent. À force de tourner, sans trop savoir où aller, j'ai fait connaissance d'un mec qui dormait comme moi, à gauche, à droite. Il était sympa, il m'a dépanné, et on a un peu discuté. Les crampes revenaient dans mes jambes à cause du manque de Subutex.

— Ce n'est pas grave. J'ai l'habitude. Mais je veux arrêter cette merde.

— Tu devrais aller à Marmottan. C'est bien, là-bas. Moi, j'ai déjà fait une cure.

— Et ça a marché ?

— Oui... Enfin, quelques mois... Mais j'ai repris... Elle est trop dure la vie !

J'étais tout à fait d'accord avec lui sur ce dernier point, mais dure ou pas, je voulais arrêter et ne jamais recommencer. Je suis allé à Marmottan, j'ai même été admis en hospitalisation, mais j'en suis parti au bout de trois jours. C'était bien, tout le monde était gentil avec moi et ça n'avait rien à voir avec une prison, mais je me sentais enfermé et ça, je ne le supportais plus. Je pensais aussi aux 12 jours de chantier – 1 500 euros – que me devait toujours Anouar. Je voulais les récupérer le plus vite possible.

Je suis passé voir le patron du bar où il avait ses habitudes.

— Tu n'as pas vu Anouar ?

— Non, pas aujourd'hui.

Le lendemain, Anouar n'était toujours pas là. Le surlendemain, pareil. J'étais sûr que le patron du bar lui avait parlé de moi et que c'était pour ça qu'il avait disparu. J'ai fini par le croiser, mais il a fait celui qui ne me voyait pas et il s'est échappé.

Je connaissais bien la cité où habitait Anouar et j'avais

repéré son appartement. Cette fois, je suis allé chez lui. Il était furieux que je vienne le déranger pour ça, surtout depuis tout ce temps. Il ne m'a pas fait entrer, juste rester dans le couloir.

— Comment tu viens chez moi ? Tu sais pourtant où me trouver...

— Oui, je viens chez toi ! Quand je vais dans le bar, je ne te trouve pas, ou si je te vois, tu pars direct. Je viens récupérer les 1 500 euros que tu me dois.

— C'est quoi, ces 1 500 euros ?

— Quand j'ai travaillé pour toi, la dernière fois. Tu ne te rappelles pas ?

— Ça fait longtemps...

— Ce n'est pas une raison pour ne pas me payer !

On a continué à discuter. Il disait que je n'avais pas travaillé 12 jours, mais une semaine, à peine, et que je l'avais planté.

— À cause de toi, le chantier a pris du retard. Tu disparaissais et après plusieurs mois, presque un an, tu réapparais comme ça, sans prévenir... Et tu voudrais que je te paye ?

La pression montait, mais je ne lâchais pas et il céda peu à peu.

— Écoute, là, je n'ai pas l'argent, mais dans deux semaines, je te paye. Parole !

— Comment dans deux semaines ? Je dors dehors, même pas de quoi manger, et tu me dis : « Dans deux semaines » ?

— Qu'est-ce que j'y peux ? Je ne vais quand même pas voler l'argent pour toi !

— Je ne te demande pas de voler... Je veux juste mon argent. Tu as ta banque... Arrête de me baratiner et paye-moi !

Toute la famille était devant moi, ses deux fils à côté de lui, sa femme et sa fille un peu en arrière. Je l'avais déjà vue deux ou trois fois, avec son père. Elle m'a fait un léger signe de tête qui voulait dire « Fais attention ! » Je suis sorti, dégoûté, mais

en me promettant de ne pas laisser tomber.

Deux semaines sont passées... Je ne trouvais pas de chantier et pour survivre, j'ai fait le pickpocket. J'ai bousculé un homme en mangeant un hamburger dans la rue. Il portait un manteau comme on en met dans les quartiers chics et il avait l'allure de celui qui n'a jamais eu besoin de se battre.

— Désolé, Monsieur...

J'ai utilisé ma serviette en papier pour l'aider à enlever les traces de ketchup sur son manteau et, au passage, j'ai pris son portefeuille. Trente secondes plus tard, j'étais déjà loin. Le portefeuille contenait 80 euros, sa carte bancaire, une carte de magasin Auchan, sa carte d'identité, son passeport, son permis de conduire et une photo d'anniversaire, avec sa femme et son fils... Toutes ces choses auxquelles je n'avais pas droit. D'un coup, je me suis revu attaché à l'arbre, avec le câble qui fouettait mon dos.

— Il a faim... Il n'a que six ans. Qu'est-ce que tu veux qu'il comprenne ?

J'avais faim, mais je n'avais plus six ans. J'ai pris les 80 euros, j'ai refermé le portefeuille et je l'ai mis dans une boîte aux lettres.

Troisième semaine, quatrième... Anouar ne payait toujours pas et je m'étais juré de ne pas refaire le pickpocket. C'était facile, mais je ne pouvais pas accepter l'idée de devenir un voleur. Je ne suis pas retourné chez lui, mais je l'ai attendu, le matin, à la sortie de son immeuble et je me suis mis devant lui. Les politesses ont été de courte durée.

— Là, maintenant, tu me payes.

— Lâche-moi avec ton histoire !

Cette fois, je ne me suis pas laissé bousculer.

Anouar avait la nationalité française. Moi, rien du tout. Violences, séjour irrégulier, soustraction à une mesure de reconduite à la frontière : j'ai pris quatre mois ! Une fois de

plus, j'ai repris la route de la prison, puis de la rétention et quand je me suis à nouveau retrouvé dans la rue, seul avec mon sac en plastique, quelques vêtements, des papiers de la prison dont je ne savais que faire, et pas un euro en poche, j'étais content d'être libre, mais je ne savais toujours pas quelle direction prendre. J'avais l'angoisse de la police. Chaque jour, j'attendais le soleil pour me lever avec lui et chaque jour, je me demandais : « Est-ce que la journée va mieux se passer qu'hier ? Est-ce que je vais trouver du travail ? » Je marchais les yeux fermés et je faisais des efforts pour rester debout et ne pas me perdre. Les gens ne me voyaient pas, mais moi je les voyais, heureux, et mon cœur pleurait.

J'ai fini par trouver un nouveau chantier, mais mon nouveau patron ne valait pas mieux qu'Anouar. Je travaillais avec lui depuis un mois et demi et il ne m'avait toujours pas payé, juste un ou deux billets de temps en temps comme s'il me faisait la charité...

— Je fais ce que je peux... Je t'ai déjà dit que je n'avais pas l'argent. Moi non plus, je n'ai pas été payé. Mais je te promets, dès que j'ai l'argent, je te donne ta part.

Je n'en pouvais plus, je ne voulais pas m'embrouiller avec lui, pas retourner en prison, alors j'ai fait ce que je n'aurais imaginé faire : j'ai demandé de l'aide à la famille. J'ai appelé l'une de mes sœurs, dont le mari travaillait en Europe. Le seul moyen de me faire passer de l'argent était d'envoyer un mandat à quelqu'un de confiance... Quelqu'un qui avait ses papiers ou la nationalité pour retirer l'argent.

Selon ma sœur, l'argent était parti depuis plus d'une semaine, et j'aurais dû le recevoir le jour même. Selon la personne à qui j'avais accordé ma confiance, le mec pour qui je travaillais, rien n'était arrivé.

— Trois cents euros... Ils sont à ma sœur et toi, tu les prends

et tu me dis qu'ils ne sont jamais arrivés !

— Si je te le dis... Demain, peut-être !

Tout en parlant, il jouait nerveusement avec son portable dernier modèle. J'étais sûr qu'il mentait. Je me suis énervé et je le lui ai arraché des mains.

— Et ça ? Avec quoi tu l'as payé ?

— Eh ! Rends-le-moi !

J'étais tellement énervé que je n'ai pas fait attention au car de police qui venait de s'arrêter, un peu plus loin. Tout le quartier était bouclé. Contrôle ! J'ai voulu m'enfuir, mais c'était trop tard, surtout que le mec s'est mis à crier.

— Lui... Il a arraché mon portable !

Le cauchemar recommençait.

Je ne disais plus rien au juge. Je ne faisais même plus appel. À quoi ça servait ? J'ai pris à nouveau quatre mois : tentative de vol, séjour irrégulier et soustraction à une mesure d'éloignement. Je suis sorti, je suis resté un mois en liberté, puis j'ai à nouveau été contrôlé. Cette fois, j'aidais un copain qui vendait des bricoles aux puces de Montreuil. Il faisait froid et il m'avait demandé de garder le stand pendant qu'il allait prendre un café. Avec ma chance habituelle, les policiers ont choisi ce moment-là pour passer. Comme on n'avait pas le droit de vendre et que je n'avais pas de papiers, ils m'ont emmené en garde à vue. Cette fois, à mon grand étonnement, ils ne m'ont pas emmené en prison mais directement en rétention.

LA FIN DE MOHAMED RAHIL

Pendant plus de huit ans, à partir de ma première arrestation, j'avais donné une fausse identité, Mohamed Rahil, mais, en ce début d'année 2007, je n'en pouvais plus de mentir. Je finissais par me sentir étranger à moi-même. J'ai donné mon vrai nom, l'émotion me faisait trembler.

Nom : Sayed – Prénom : Mehdi

Mes empreintes digitales ne correspondaient pas.

— Vous avez une fiche au nom de Rahil, Mohamed. C'est quoi votre vrai nom ?

— SAYED. Rahil, c'était avant...

— Mehdi ou Mohamed ?

— Mehdi

SAIED, Mehdi, né le...

J'ai respiré. L'officier de police continuait son travail comme si de rien n'était. Il n'imaginait pas le bien qu'il m'avait fait en prononçant mon vrai nom.

Ma date de naissance était la bonne.

Mon lieu de naissance... J'ai hésité. Qu'est-ce que je devais dire ? Casablanca était mon dernier rempart contre l'expulsion... Je pensais à ma mère, dans mon pays ; je pensais à mon fils, en France... Je suis resté Marocain.

C'est étrange, mais le fait d'avoir donné mon vrai nom m'a libéré d'un poids. J'ai téléphoné à ma femme et, pour la première fois, elle qui n'était jamais venue me voir en prison ou lorsque j'étais en rétention, à Nice, elle a fait le déplacement.

Djamila était née et avait fait ses études en France.

— Ils m'ont demandé d'épeler ton nom. J'ai failli ne pas entrer parce que j'ai dit SAYED alors que sur la liste, c'est écrit SAIED.

— Mais ils t'ont quand même laissée passer et tu es là, près

de moi.

Pour moi, c'était la seule chose qui comptait.

Djamila logeait chez sa sœur qui avait un travail à Paris et un logement, dans un foyer, et elle venait me voir tous les jours. On avait droit à une heure et à chaque fois, c'étaient les plus belles des retrouvailles. On s'embrassait, on se disait des mots d'amour, sans jamais se disputer. Les policiers nous appelaient « les amoureux » et parfois, ils nous laissaient un peu de temps en plus. Pour la première fois de sa vie, Djamila a pris conscience de ma situation. Elle a fait appel à un avocat et je suis sorti au bout de 15 jours, mais quand j'ai appris qu'elle avait payé 2 000 euros, j'ai eu honte. Elle n'avait pas beaucoup d'argent et elle avait dépensé tout ça pour moi.

Après ma sortie, on a passé une journée ensemble, puis elle est repartie chez ses parents pour s'occuper de Sofiane, notre fils. Moi, je suis resté à Paris.

— Dis-lui que son papa pense à lui.

— Promis... Et toi, promets-moi de ne plus jamais aller en prison.

— Plus jamais, je te le promets.

— Mehdi, fais attention. Si tu vas encore une fois en prison, plus rien ne sera possible entre nous... Tu sais que mes parents veulent me marier à un autre.

De sa visite, me restaient le goût de ses lèvres, une mise en garde, et une photo de mon fds qui embrassait le Coran.

Il était pris de 3/4 et on voyait à peine son visage. Je l'ai mise sur mon cœur, avec ce qui restait de la photo précédente.

La visite de ma femme et cette nouvelle photo de mon fils m'avaient redonné l'espoir.

— Allo Djamila, c'est moi, Mehdi...

— Pas maintenant...

— Allo Djamila, c'est moi, Mehdi...

- Mes parents sont là... Rappelle plus tard...
- Allo Djamila, c'est moi, Mehdi...
- Je te rappelle...

Mais elle ne rappelait pas et je ne comprenais plus rien. Je pense que ses parents lui ont mis la pression parce qu'elle m'avait revu. Ils avaient dû apprendre, aussi, qu'elle avait payé 2 000 euros pour l'avocat et ils devaient être furieux. Pour finir, notre situation ne s'était pas améliorée, mais c'était comme mon rêve d'Europe : même si je n'y croyais plus, je n'arrivais pas y renoncer.

J'ai repris le travail. Je faisais les enduits, le ponçage... Pendant que je ponçais, je ne pensais à rien d'autre qu'à rendre les murs lisses et ça me mettait bien dans ma tête. J'avais aussi trouvé un appartement à Vincennes, une chambre que je partageais avec trois autres clandestins.

J'ai fait quelques petits chantiers, deux jours, trois jours, puis j'ai travaillé pendant 15 jours pour un certain Omar, et pendant un mois et demi avec Anouar, avec qui je m'étais réconcilié et qui m'avait payé mon précédent chantier... avec plus d'un an de retard ! Tout de même, ma situation était en nette amélioration.

Ce 29 juin 2007, Anouar m'avait donné rendez-vous au marché de Belleville à 12 h 20. Je l'attendais, adossé contre une voiture. Même pas deux minutes... Des policiers sont arrivés.

- C'est à vous la voiture ?
- Non.
- À qui elle est ?
- Je ne sais pas.

Ils en ont fait le tour et ils m'ont demandé pourquoi elle était ouverte. Là encore, je leur ai répondu que je ne savais pas. Alors, ils sont montés à l'intérieur et ils ont commencé à

tout fouiller en laissant deux policiers à côté de moi. Dans ma tête, je me disais : « Ils vont voir que ce n'est pas moi qui l'ai ouverte et ils vont me lâcher. » Mais c'est tout le contraire qui s'est produit. Entre-temps, le propriétaire de la voiture est arrivé. Il travaillait dans un magasin, juste en face, il avait vu les policiers mettre sa voiture sens dessus dessous – ils avaient même basculé un siège, comme s'ils cherchaient de la drogue – et il se demandait ce qui se passait. Quand il a confirmé qu'il avait bien laissé sa voiture ouverte parce que la serrure ne marchait pas bien, les policiers ont eu l'air gêné, mais ils m'ont quand même arrêté et ils m'ont emmené au commissariat. Je suis resté vingt-quatre heures en garde à vue et je suis passé en comparution immédiate. Comme à chaque fois, le juge a lu mon casier judiciaire. Ce n'était pas moi qu'il jugeait, mais mon casier... J'ai pris trois mois et j'ai fait une nouvelle entaille à mon bras gauche. Bientôt, il n'y aurait plus de place. Dans ma tête, les paroles de Djamila résonnaient : « Si tu vas encore une fois en prison, ce sera fini entre nous ! »

LE JOUR OÙ J'AI ACCEPTÉ DE TÉMOIGNER

Plus personne ne pensait à moi et je ne parlais à personne. À quoi bon ? On ne m'avait jamais écouté et j'étais trop blessé de l'intérieur. Une assistante sociale est venue me voir. Je sortais de Fleury et je venais d'être transféré au centre de rétention de Palaiseau. Elle me parlait gentiment et j'ai répondu à ses questions. À un moment, elle m'a dit qu'une journaliste cherchait des témoignages d'étrangers placés en rétention et elle m'a demandé si j'acceptais d'être interviewé. Elle a rajouté que je n'étais pas obligé. J'étais surpris, d'une part parce que quelqu'un s'intéressait à moi autrement que pour m'arrêter ou me mettre en prison ; d'autre part parce qu'on me laissait rarement le choix. Ensuite, j'ai hésité. J'étais devenu paranoïaque et je ne pouvais pas m'empêcher de penser que c'était une ruse de la police pour me faire avouer que j'étais réellement, mais ça faisait sept ans que je faisais des aller-retour en prison et en centre de rétention, sept ans que j'étais traité pire qu'un criminel, et mon cœur était rempli.

— Est-ce que je peux lui parler au téléphone, avant ? Je voudrais entendre sa voix...

Elle a composé un numéro, puis elle m'a passé le combiné. J'ai donné mon accord.

J'ai passé tout le reste de la journée et toute la nuit à penser à tout ce que voulais dire. J'avais cru aux rêves de paradis, mais depuis ma première traversée, j'avais eu le temps de découvrir la vérité et je voulais expliquer aux jeunes comment les rêves de paradis peuvent devenir les cauchemars de l'enfer. Je me demandais aussi par quoi j'allais bien pouvoir commencer... Trop de choses m'étaient arrivées. Dans mon pays, j'avais perdu mon enfance et en France, ce pays de la « liberté, égalité, fraternité » qui m'avait tant fait rêver, j'avais

perdu ma jeunesse. Souvent, je demandais à Dieu ce que j'avais fait pour mériter ça et comme moi, ce n'était pas suffisant, je lui demandais ce qu'avaient fait tous ces malades, ces blessés, ces morts, des femmes, des enfants, et même des bébés dont je voyais les cadavres à la télévision, mais Dieu ne me répondait jamais et je finissais par douter de son existence. Tout se bousculait dans ma tête et plus j'essayais d'y mettre de l'ordre, plus j'avais l'impression qu'elle allait exploser. Je pensais à toutes ces fois où j'avais voulu oublier ma vie, aux périodes où j'étais comme partout à la fois, à celles où je n'étais nulle part. Il m'arrivait de ne plus savoir qui j'étais et de me demander si j'existais vraiment parce que même la mort, elle ne voulait pas de moi.

Le lendemain matin, je me suis demandé si j'avais bien fait d'accepter ce rendez-vous. Le miroir, au-dessus du lavabo, me renvoyait une image que je n'aimais pas. Pourtant, je m'étais préparé, habillé proprement, je m'étais rasé de près et j'avais mis du gel dans mes cheveux, mais rien n'y faisait. Ce jour-là plus que d'habitude, j'avais du mal à reconnaître celui que j'étais il n'y a pas si longtemps : ce beau gosse, musclé, qu'on avait même surnommé Montana... Pas ce mort-vivant au visage creusé par l'angoisse et aux dents abîmées par la prison. Je me regardais. Malgré toutes les couches de vêtements que j'avais sur moi, je n'arrivais pas à cacher ma maigreur. Avant, je pesais 75 kilos. Qu'est-ce que je pesais maintenant ? 60 kilos, à peine...

La journaliste m'avait dit qu'elle s'appelait Virginie, qu'elle était brune et qu'elle porterait un jean. 10 h 30. Elle n'était toujours pas là. J'attendais. J'avais l'impression que c'était mon destin, d'attendre, et je me disais qu'heureusement, tout a une fin... même la vie. Le téléphone, dans la cabine du centre, a sonné et un Black a répondu, un Malien. Les gens se sont rapprochés de lui. Tout le monde, ici, espère un coup de

fil, même ceux qui n'en attendent pas.

— Il y a un Mehdi, ici ?

Elle s'était perdue et personne, dans la rue, ne savait où se trouvait le centre de rétention. Moi, ça ne me surprenait pas. Nous, les clandestins, on est des invisibles. Il faut être invisible pour échapper à la police et quand la police nous attrape, elle fait de son mieux pour qu'on reste invisible.

— Vous savez par où il faut passer ?

On voyait bien qu'elle n'était jamais entrée dans les cages des fourgons cellulaires.

— Non, désolé... Je n'ai pas pu voir la route. Tout ce que je sais, c'est que le centre de rétention est à Palaiseau, juste à côté du commissariat de police.

À 11 heures, les policiers m'ont fait venir dans leur bureau. Quand je suis revenu avec les autres, le Malien s'est approché de moi.

— Ta femme, elle vient de rappeler. Je lui ai dit de réessayer dans dix minutes.

Ma femme ? Même si elle se doutait de quelque chose, elle ne pouvait pas savoir que j'étais là après avoir passé trois mois à Fleury. Je suis resté à côté de la cabine et j'ai décroché dès la première sonnerie. C'était la journaliste. Les visites du matin étaient terminées et je n'osais pas lui dire que les policiers venaient de m'annoncer mon transfert dans l'après-midi. Je ne savais même pas où ils voulaient me transférer.

— Venez le plus tôt possible... À 14 heures.

J'ai raccroché et j'ai commencé à m'inquiéter. Cette histoire de témoignage et ce transfert me paraissaient bizarres. On aurait dit que c'était fait pour me déstabiliser et je pensais de plus en plus à une ruse de la PAF, la police de l'air et des frontières. J'étais stressé, je fumais cigarette sur cigarette, mais quand les policiers sont venus me chercher, à 13 h 40, une grande tristesse m'a envahi. J'ai protesté en disant qu'une

amie était venue de loin pour me voir, mais ils m'ont quand même mis dans la voiture. La grille du centre s'est ouverte à 13 h 52. Deux femmes attendaient devant, sur le trottoir. Elles avaient l'air d'avoir froid. Je n'avais jamais vu Virginie, mais je l'ai tout de suite reconnue. J'ai demandé au policier qui était à côté de moi l'autorisation de lui parler, juste cinq minutes.

— Je suis désolé, on n'a pas le droit de s'arrêter !

Elle a regardé la voiture et je lui ai fait un signe de tête auquel elle a répondu.

Je savais qu'elle avait compris et j'avais le cœur lourd.

Ce n'était pas normal qu'ils me transfèrent à Roissy. J'ai tourné la tête vers le policier.

— Franchement, ils vont m'amener où ?

— Te casse pas la tête, on est bientôt arrivés. Tu vas voir toi-même.

On approchait des pistes de Roissy et des avions volaient au-dessus de la voiture, sans compter ceux qui étaient à terre. Il y en avait partout. Tout mon corps tremblait et je priais : « Mon Dieu, aidez-moi pour qu'ils ne m'envoient pas dans mon pays. » Pour moi, c'était comme la fin du monde. J'ai dit au policier que je préférais mourir plutôt que de rentrer comme ça. Il a hoché la tête en me regardant, l'air inquiet. J'étais de plus en plus stressé et je commençais à étouffer.

— Ça va aller ?

— Ils vont m'envoyer dans mon pays ?

— Non. Tu vas juste voir le consul d'Algérie et rester un peu dans le centre de rétention.

Je ne comprenais pas pourquoi le consul d'Algérie voulait me voir, mais ça me rassurait et je me suis calmé quand j'ai vu qu'on entraînait bien dans le centre. Ensuite, des gendarmes m'ont fouillé de la tête aux pieds. J'ai de nouveau perdu confiance et j'ai paniqué. Ils ont pris mon portable parce qu'il avait une caméra, puis ils m'ont rendu mon argent, m'ont

donné une couverture et un drap et m'ont fait monter au deuxième étage. Sept chambres étaient ouvertes. Celle qu'ils m'ont désignée était sale et quatre personnes se trouvaient déjà à l'intérieur : un Chinois, deux Marocains et un Tunisien. Ils étaient sympas mais ils rackettaient. Les Marocains ont commencé à me demander des cigarettes et 50 centimes pour prendre un café. J'ai mis la main dans ma poche, je n'avais pas grand-chose, mais j'ai donné deux euros pour que tout le monde soit content. Ensuite, je leur ai expliqué que je n'étais pas du genre à avoir peur parce que j'avais déjà passé huit ans en prison et en rétention.

— Quand tu entres, au début, on te parle gentiment. Si tu as un blouson ou des baskets de marque, on te les demande, gentiment aussi, mais si tu refuses de les donner et que tu ne t'es pas fait respecter dès le début, une fois dans la douche, on te jette une serviette sur la tête, on te menace avec une lame et, au besoin, on te fait un « troisième sourire ».

Vers 16 h 30, les gendarmes m'ont appelé pour aller voir le service social. Là, en revanche, j'avais vraiment la peur au ventre, surtout avec le bruit des avions. La femme qui m'a reçu m'a assuré que j'allais voir le consul, c'est tout, et que je n'avais pas à m'inquiéter puisque j'étais Marocain. Quand je suis remonté dans ma chambre, mon moral était légèrement remonté, mais je ne pouvais pas m'empêcher de penser à l'histoire du Marocain qui s'était retrouvé en Algérie, et plus précisément dans les prisons d'Alger où il était resté quatre mois...

L'heure du repas est arrivée très vite, si vite que je n'ai pas eu le temps d'appeler la journaliste. La salle à manger était remplie d'étrangers de toutes les origines. Ils étaient au moins une quarantaine de personnes, et il en arrivait des dizaines d'autres : des Maliens, des Roumains, des Sénégalais, des Tunisiens... On était tous mélangés. J'avais souvent été en

rétenction, mais jamais dans un centre aussi grand. Il y avait des hommes, des femmes, et parmi elles quelques belles filles. J'étais choqué de voir comment les hommes les touchaient pendant qu'elles faisaient la queue avec leur plateau, mais ce qui me dérangeait le plus – vraiment, ça me faisait mal au cœur – c'était de voir des grands-mères et des enfants. À 9 heures du soir, les gendarmes ont fermé les grilles, les femmes et les hommes séparés, chacun de notre côté, avec la peur et l'angoisse. Je me sentais mal. J'avais l'impression que tout ce que j'avais dans le cœur débordait et que ça allait m'étouffer. J'ai téléphoné à la journaliste et je lui ai demandé si elle pouvait me rappeler. C'était étrange. D'habitude, je me taisais, je me sentais moins que les autres, et voilà que je parlais à une inconnue, comme si je la connaissais depuis toujours. C'est là que j'ai commencé à raconter toute cette boue qui avait emporté ma vie, comme dans un oued en crue. Le lendemain, quand elle est venue me voir avec deux paquets de cigarettes, j'avais l'impression de recevoir la visite de quelqu'un de ma famille... Sauf qu'au lieu de me faire la bise, elle m'a tendu la main.

UN ANGE DANS UN MONDE DE FOUS

Ce genre d'endroit ne devrait pas exister. Ici, tout le monde pète les plombs. Toutes les dix minutes, un avion vole au-dessus de nos têtes. Tous les jours, il y a des gens qui partent. Tous les jours, il y en a qui arrivent. Il y en a même qu'on voit partir, puis revenir, comme Elena, une Moldave d'une cinquantaine d'années. Elle était là le jour de mon arrivée. Elle est revenue 15 jours après son expulsion, à peine... C'est quoi ce monde de fous ? Qu'est-ce qu'on a fait pour mériter toute cette misère ? On est des êtres humains et on nous traite comme des animaux. Je ne dis pas ça pour les gendarmes, ils sont bien obligés de faire leur métier et, dans l'ensemble, ils font tout pour que ça se passe bien. Je dis ça pour le travail qu'on leur fait faire. L'un d'eux me disait que l'un de ses meilleurs amis n'avait pas de papiers.

— Tu imagines s'il se fait arrêter et qu'on le met ici... Et moi qui devrais faire respecter la loi.

L'un des Marocains qui étaient dans ma chambre – en réalité il était Tunisien – s'est évadé une semaine après mon arrivée. Il m'avait proposé de venir avec lui, mais avec tous les problèmes que j'avais déjà, je lui avais dit non... Il a réussi à sauter par-dessus le mur et les barbelés et il s'est échappé. Au début, on ne savait pas ce qu'il était devenu... Les gendarmes ne disaient rien, ils étaient un peu à cran, et nous, forcément, ça nous perturbait. On espérait qu'il avait réussi, mais il nous a appelés trois jours plus tard... du bled ! La police l'avait trouvé chez sa copine, avec son passeport en prime. Il avait été mis à l'isolement, puis renvoyé en Tunisie par le premier avion. Il disait qu'au bled, c'était toujours la misère, qu'il ne savait pas quoi faire, surtout avec sa copine à Paris, et qu'il allait revenir le plus vite possible.

J'ai vu des choses incroyables au Mesnil, des trucs de dingue... Les gens avalent de tout, des fourchettes, des couteaux, des lames de rasoir... Ils les emballent dans du plastique et quand ils apprennent qu'un vol les attend, ils les avalent et ils vont à l'hôpital pour être opérés. Pendant ce temps, l'avion part sans eux... Après l'opération, ils reviennent, prêts à recommencer. Ils savent que s'ils arrivent à tenir jusqu'au 32^e jour, c'est gagné, ils seront libérés et pour ça, ils sont prêts à mourir. Dans ma chambre, Ahmed ne supportait pas l'idée d'être expulsé. Sa femme allait accoucher de leur deuxième enfant. Ahmed avait fait deux mois de prison pour avoir vendu du shit. Ça, il l'acceptait, mais il ne comprenait pas qu'on le renvoie alors qu'il avait purgé sa peine. Quand il a appris qu'il allait embarquer, il a avalé trois coupe-ongles d'un coup. Il est resté 48 heures à l'hôpital et il est revenu. Il était très affaibli, c'est à peine s'il arrivait à parler, mais il était prêt à tout pour rester en France avec sa femme et ses enfants... Il lui restait encore cinq coupe-ongles !

Je n'en pouvais plus. Pourquoi ils me laissaient là ? Aucun consulat ne m'avait reconnu et le consul d'Algérie, qui voulait soi-disant me voir, ne s'était même pas déplacé. Au bout de 15 jours, on m'a ramené devant le juge. Je n'avais pas les moyens de me payer un avocat et je ne voulais pas d'avocat commis d'office. J'en avais assez d'être depuis huit ans dans cet enfer et d'entendre toujours la même chose. J'ai préféré me défendre seul et faire appel à la conscience du juge. Pour la première fois, j'ai raconté à un juge comment j'avais quitté mon pays, je lui ai parlé des huit jours à bord du « Sinbad », de Michel chez qui j'avais travaillé pendant cinq ou six ans et qui me promettait toujours des papiers, de mon fils qui avait sept ans, déjà, et que je n'avais pas vu grandir. Il s'est montré compréhensif et il m'a écouté. Il m'a dit qu'il allait attirer l'attention du préfet sur ma situation parce que ça ne servait à

rien de m'arrêter comme ça, sans arrêt, et qu'il faudrait au moins me laisser le temps de faire des démarches et de reconnaître mon fils. En même temps, il ne voyait pas de solution parce que je n'avais pas de document d'identité et une interdiction de territoire. Je suis retourné à Roissy pour 15 jours de plus... Et Daiany n'était plus là pour alléger mon cœur.

Daiany était l'une de ces belles filles que les hommes essayaient de toucher pendant qu'elles faisaient la queue avec leur plateau. Elle en avait les larmes aux yeux. Je ne le supportais pas et j'ai failli me battre avec un mec à cause de ça.

— C'est comme ça que tu fais avec les femmes ? Tu les touches de force parce qu'elles ne veulent pas de toi ?

Daiany m'a regardé et elle m'a fait un signe pour que je vienne à table à côté d'elle. Elle avait 19 ans, elle était Brésilienne et elle était passée par la France pour rejoindre sa mère en Angleterre. On est restés 15 jours ensemble. On se parlait comme on pouvait, avec les mains, un peu avec la langue « Bom dia, Moussa ». Elle disait que j'étais la seule personne avec qui elle se sentait bien. Quand elle a appris qu'elle allait être expulsée, elle m'a emmené dans la cabine téléphonique. Elle voulait faire l'amour. On a commencé à s'embrasser, mais des gendarmes nous ont vus. Ils ont braqué un projecteur dans notre direction, elle a eu peur et elle a couru vers les chambres des femmes. Le lendemain, elle était bien habillée, prête à partir. Elle m'a tenu la main et elle m'a embrassé. Elle ne voulait pas me lâcher... Elle est partie en pleurant. Elle m'a appelé dès son arrivée au Brésil, mais je n'ai pas compris grand-chose, juste quelques mots. Je lui ai dit :

— Bonne chance au Brésil.

Elle m'a répondu :
— Bonne chance en France.
Fin de notre histoire d'amour !

SEPT JOURS POUR QUITTER LA FRANCE

Ce vendredi 12 octobre 2007, les policiers m'ont conduit au greffe, rendu mon portable, fait signer des papiers, puis ils m'ont ouvert la porte. J'étais trop content et j'avais envie de faire des bonds de deux mètres. J'ai pris le sac en plastique qui contenait mes vêtements et je suis sorti, bien décidé à reconnaître mon fils. L'assistante sociale de Palaiseau m'avait expliqué que c'était important.

— Faites-le, c'est votre seule chance si vous voulez le voir normalement.

— Comment je fais ?

— Il faudra vous adresser au juge aux affaires familiales... C'est lui qui vous renseignera.

Rien que le mot « juge » me faisait frémir, mais à ce moment-là, je me sentais prêt à tout braver. Mon fils me manquait trop, je n'arrêtais pas de penser à lui. L'œil ne le voyait pas, mais le cœur ne l'oubliait pas et je me disais que rien, dans ma vie, n'était plus important que lui.

On m'avait dit qu'il y avait un arrêt de bus pas loin, l'arrêt ZI Perrichet. J'ai regardé à gauche et à droite, mais je n'ai rien vu, juste des routes et des ronds-points. J'ai regardé une dernière fois le bâtiment rose entouré de murs et de barbelés dans lequel j'étais resté enfermé pendant 32 jours. Un fourgon de gendarmerie s'en approchait et je n'avais qu'une envie, m'en éloigner le plus vite possible, alors j'ai pris la direction de l'aéroport et j'ai longé les pistes pendant 20 bonnes minutes. Ça me faisait encore flipper de voir les avions, mais en même temps, si j'avais pu, j'en aurais tout de suite pris un pour aller voir ma mère... C'était une impression bizarre, celle d'être libre tout étant prisonnier.

Il y avait beaucoup de monde dans l'aéroport. C'était plus

facile pour passer inaperçu, mais la foule me stressait. Une femme m'a bousculé. J'ai senti sa poitrine – elle était énorme – contre moi. Je ne supporte pas qu'on me touche, pas comme ça en tout cas, et vu la manière dont elle me souriait, j'étais sûr qu'elle l'avait fait exprès. Je me suis éloigné d'elle vite fait et je suis passé derrière quelqu'un pour franchir le portique du RER et prendre la direction de Paris. J'étais à peine sorti de la gare du Nord que des policiers m'ont arrêté.

— Contrôle papiers, s'il vous plaît.

C'était plus fort que moi, je n'ai pas pu m'empêcher de rire.

— Vous m'avez relâché il y a une heure et vous me contrôlez déjà ?

Je leur ai montré les papiers de sortie et, eux aussi, ils se sont mis à rire.

— Allez, vous avez droit à sept jours !

D'un coup, mon moral est tombé à zéro. Je ne m'étais pas rendu compte que je n'avais qu'une semaine pour quitter la France. Je pensais avoir un mois et, déjà, je me demandais si ce mois serait suffisant pour reconnaître mon fils, mais sept jours... Comment faire, en si peu de temps, des démarches auxquelles je ne comprenais rien ? Il fallait aussi que je récupère mon argent et je n'étais pas sûr d'y arriver. Quatre patrons devaient encore me payer mais, au bout de trois mois et demi d'absence, je n'avais pas beaucoup d'espoir. Je devais d'abord les retrouver et pour ça, il fallait faire le tour des bars où ils avaient leurs habitudes. Ces gens-là, ils ne donnent pas toujours leur nom, juste leur prénom et encore, ce n'est pas toujours le vrai. Parfois, ils donnent un numéro de téléphone et avant d'aller sur le chantier, ils nous disent :

— Si vous voulez que je vous paye, et si un inspecteur arrive, surtout, vous ne parlez pas français.

J'ai commencé par chercher Anouar. Il me devait plus de 1 000 euros et malgré toutes les embrouilles qu'on avait eues

ensemble, il était le moins malhonnête de tous. Il n'était pas dans le bar qu'il fréquentait habituellement, près de la station Couronnes. Il n'était pas non plus sur son chantier et personne ne savait où je pouvais le trouver. Comme je n'avais rien à manger, pas même de quoi prendre un café, je suis retourné à Vincennes, dans la chambre où je logeais avant mon arrestation, mais quelqu'un d'autre avait pris ma place et, comme je le craignais, mes affaires avaient disparu. Je suis reparti, écoeuré, et j'ai tourné, je n'ai fait que tourner... Jusqu'à 2 heures du matin, jusqu'à ce que mes pieds ne puissent plus me porter et que je repère un couloir dont la porte n'était pas fermée, celui d'un restaurant chinois. Je me suis installé comme j'ai pu, derrière l'escalier, entre les poubelles et la porte des cuisines. Ça sentait la friture, je n'avais pas la place pour m'allonger et le sol était glacial, alors j'ai attendu jusqu'à 6 heures du matin, sans parvenir à dormir, en pensant à tout ce que j'avais risqué pour l'Europe. Tout ça pour quoi ?

À 6 heures, je me suis levé et je suis retourné dans le bar où Anouar prenait un café tous les matins. J'étais sûr de le trouver. C'était son point de rendez-vous, l'endroit où il recrutait quand il manquait de main-d'œuvre. Ce jour-là, peut-être parce qu'on était samedi, il est arrivé plus tard que d'habitude, vers 7 h 30. Il avait l'air surpris de me voir et, vu la tête qu'il faisait, j'ai tout de suite capté que ça ne lui faisait pas plaisir.

— Là, je vais travailler, mais repasse demain après-midi.

Toujours la même chose ! J'ai passé la journée à tourner et à jouer à cache-cache avec la police. J'avais le droit d'être en France, encore six jours, mais j'étais devenu paranoïaque. Ensuite, comme mes pieds étaient douloureux, je me suis assis sur un banc, dans un jardin, et à la nuit tombée, je me suis remis à marcher pour essayer de me réchauffer. Je voyais

des gens qui jouaient avec leurs enfants, derrière les fenêtres, tandis que moi, j'étais perdu, comme un fou. Je suis retourné dans le couloir où j'étais la veille. Je n'avais toujours pas la place de m'allonger, mais j'avais trouvé un matelas et je l'avais glissé dans le renfoncement de l'escalier. L'avantage, à Belleville, c'est qu'on trouve toujours des matelas abandonnés dans la rue.

J'avais eu le tort de dire à Anouar que je voulais retourner à Cannes et il jouait avec le temps. Chaque jour, il trouvait une nouvelle excuse pour ne pas me payer. Le dimanche, personne ne travaille, surtout pas les banquiers ; lundi, la banque est fermée ; mardi, il a été retenu sur un chantier et quand il est arrivé à la banque, elle était fermée ; mercredi, il n'a plus d'argent sur son compte parce qu'il n'a pas été payé d'un chantier ; jeudi, il n'a toujours pas été payé, les temps sont durs...

J'étais dégoûté de tous ces mecs qui ne font que profiter de ceux qui sont dans la misère, dégoûté de ma vie. Lui, il me devait de l'argent, il dormait chez lui, bien au chaud, avec sa femme et ses enfants, et moi, il me laissait une nouvelle fois comme ça, sans rien. Qu'est-ce que je pouvais faire ? J'avais mal à la tête et aux yeux, j'allais trop mal, alors je suis allé à la mosquée. Ils m'ont fait prier et mis du khôl sous les yeux, mais ils ne pouvaient rien faire d'autre pour m'aider. Quand je suis sorti, un homme m'a interpellé. Il portait la barbe et la djellaba.

— Salam Aleikoum.

— Aleikoum Salam.

— Ce n'est pas la première fois que je te vois dans le coin...
Tu n'as pas l'air bien.

Il m'a invité à boire un thé. Quelques vieux fumaient la chicha en regardant une chaîne arabe. Je ne sais pas

pourquoi, mais je lui ai expliqué ma situation et mes problèmes avec Anouar.

— Anouar, je le connais. S'il ne veut pas te payer, il ne te paiera pas... Sans papiers, tu ne peux rien faire, ici... Il faut que tu rentres au pays.

— Je ne peux pas... Pas comme ça.

— Tu ne peux pas rentrer au pays, mais tu ne peux pas non plus rester en France dans cette situation. Alors, quoi ?

— Je ne sais pas... Je n'en peux plus de cette vie.

— Tu ne penses pas à mourir, quand même... Est-ce que tu as gardé la foi au moins ?

— Franchement, mon frère, quand je vois toute cette misère sur la terre, je me demande si Dieu existe...

— Il existe ! Et c'est pour ça qu'il t'a puni, parce que tu as perdu la foi... Mais il peut te pardonner...

Il a approché son visage du mien et il s'est mis à chuchoter.

— Dieu pardonne beaucoup de choses, mais pas le suicide. Si tu es prêt à mourir, agis en héros... Moi, je peux te faire aller en Afghanistan... Tu lis le Coran, tu fais tes prières comme il faut et tu fais le djihad pour Dieu... Là, tu seras digne de rejoindre le Prophète au Paradis.

Ce n'était pas la première fois que j'entendais ce genre de discours. En prison, les 72 vierges en faisaient fantasmer plus d'un et je suis comme tous les musulmans : ce qui se passait en Irak, en Afghanistan, en Palestine... me révoltait, mais lui, qui disait faire le bien et qui cherchait des désespérés pour les aider à se suicider en tuant d'autres personnes, peut-être des innocents, il me dégoûtait.

— Tu ne parles pas de ça ! Tu ne répètes pas ça, sinon je te mets en pièces. Pourquoi tu n'y vas pas, toi, faire le djihad ?

— Moi ? J'ai des enfants.

— Ah bon ! Tu as des enfants... Et moi, je n'en ai pas ?

Il n'a rien répondu. Je me suis levé et je suis parti.

Le soir venu, j'ai dû quitter mon couloir. Quelqu'un avait appelé la police. Heureusement, les policiers ont été gentils : ils ne m'ont rien dit pour les papiers, ils m'ont juste demandé de quitter les lieux. Je suis allé dans la cour d'un immeuble et je me suis glissé derrière les poubelles. Elles avaient droit à un toit et personne ne les chassait. Ce mois d'octobre était à la fois pluvieux et glacial. J'avais si froid que je me suis décidé à aller dans un centre d'hébergement d'urgence. Je m'étais pourtant juré de ne jamais dormir dans ce genre d'endroit. Je n'ai pas confiance. C'est sale, il y a toujours des embrouilles, et puis ça me donne l'impression de demander la charité, mais ce soir-là, j'ai craqué. Je suis allé à une adresse que je connaissais, près de la gare de Lyon. Complet ! Tous les centres d'hébergement d'urgence étaient complets. Ce n'est pas grave, c'est comme ça la vie... Je suis retourné à Belleville – au moins je m'y sentais un peu chez moi – mais je n'arrivais pas à dormir à cause du froid et aussi, parce que j'avais peur que la police ne me trouve.

J'ai passé plusieurs nuits derrière les poubelles. J'ai même sympathisé avec un Arménien qui habitait dans l'immeuble. Lui aussi avait souffert. Il m'apportait à manger, me parlait de la société, de l'égoïsme des gens... Il m'a même proposé de dormir chez lui, mais j'ai refusé. Je préfère me démerder seul et ne rien devoir à personne. Je pensais. Je n'arrêtais pas de penser à tout ce qui m'était arrivé et quand j'avais l'impression que ma tête allait exploser, j'appelais le 115 : pas pour une place, de toute façon, ils n'en avaient pas, mais pour parler. C'était gratuit et je leur parlais jusqu'à ce qu'ils coupent : « Désolé, Monsieur, on a un appel en urgence. »

C'est curieux, mais depuis que j'avais commencé à me confier à Virginie, moi qui avais gardé le silence pendant si longtemps, j'éprouvais le besoin de parler. J'avais pris

l'habitude de l'appeler tous les jours, parfois plusieurs fois par jour. Comme je n'avais pas d'unités, j'allais dans un bar et je demandais aux gens de me prêter leur portable, juste le temps de la biper, pour que ça ne leur coûte rien. Elle savait que c'était moi, elle me rappelait et je lui donnais le numéro d'une cabine téléphonique, juste à côté.

Parler me faisait du bien, mais ça ne suffisait pas. J'avais à nouveau besoin de prendre quelque chose, n'importe quoi, pour me sentir mieux et tout oublier : la faim, le froid, les problèmes... Je suis allé voir un mec avec qui j'avais déjà squatté. Il était à fond dans la drogue. Il n'avait pas de Subutex, mais d'autres cachets, des calmants. Il m'a aussi proposé de la C.K. (cocaïne – kétamine). Remplacer le mal par un autre mal... Sur le coup, ça m'a fait du bien, mais après je me suis senti bizarre, je ne contrôlais plus mes mouvements. J'avais l'impression de mourir, une mort effrayante, comme si mon corps tout entier devenait un liquide. L'angoisse totale. La nuit est passée, mais le matin, je me suis senti encore plus mal. J'ai donné le petit carnet sur lequel le numéro de Virginie était indiqué à un homme qui prenait un café.

— Monsieur... s'il te plait... Je n'ai plus d'unités... Fais ce numéro et demande à la femme de me rappeler... Urgent... Urgent...

Je n'arrivais pas à parler correctement et il a dû me faire répéter plusieurs fois. Il a quand même réussi à prévenir Virginie qui m'a rappelé juste après.

— Mehdi ? Qu'est-ce qui passe ?

Au bout de quelques minutes, elle m'a demandé d'appeler les urgences... Elle ne comprenait pas. Personne ne me comprenait.

— Tu ne captes pas, Virginie, j'en peux plus !

J'ai raccroché.

J'ai mis deux jours à me remettre, en tout cas suffisamment pour arriver à m'exprimer, mais ce coup de téléphone l'avait inquiétée. Elle est venue me voir le week-end et elle m'a invité dans un restaurant. J'étais gêné parce que je n'avais pas d'argent et qu'en principe, ce sont les hommes qui invitent les femmes. En plus, je n'arrivais pas à lire la carte. Je connaissais les lettres qu'on trouve sur les journaux, mais celles-là avaient une forme que je ne connaissais pas.

— Choisis pour moi... Le plus petit... Le moins cher...

— Ne t'inquiète pas... Tu aimes le poisson ?

— Bien sûr, je suis pêcheur.

— Alors, choisis ce qui te fait plaisir.

— S'il te plaît, choisis pour moi... Je n'arrive pas à bien lire.

J'ai baissé la tête, j'avais peur qu'elle se moque de moi.

— Excuse-moi... Je ne savais pas. Lotte, daurade ou loup ?

— Le moins cher.

— Ils sont tous au même prix. Qu'est-ce que tu préfères ?

J'ai hésité. C'était étrange que quelqu'un se préoccupe de mes goûts.

— Du loup, c'est mon poisson préféré.

Du vrai poisson ! Ça faisait une éternité que je n'en avais pas mangé. J'ai pris le temps d'en savourer chaque bouchée et j'ai saucé l'assiette jusqu'à ce qu'il ne reste rien. Elle était plus propre qu'en sortant de la plonge. Virginie me regardait, l'air amusé.

— Bon ! On dirait que ça t'a plu.

— Ça change de ce qu'on nous donne en prison. Là-bas, c'est tellement mauvais que tu ne peux rien avaler.

J'avais l'impression de redevenir un être humain. Je savais aussi qu'elle ne m'invitait pas par pitié, ce n'était pas son genre. J'étais tombé assez bas comme ça, je n'avais pas besoin, en plus, qu'on me prenne en pitié. En revanche, de savoir que quelqu'un me prêtait un peu d'attention, ça me rassurait.

— Pourquoi tu es venue me voir ? Tu étais inquiète pour moi ?

— Oui. Tu te rappelles l'homme qui m'a demandé de te rappeler, l'autre jour, quand tu étais mal. Je l'ai rappelé une heure après. Je croyais que c'était un ami à toi. Il disait que tu n'avais vraiment pas l'air bien... Il croyait...

Elle hésitait, gênée.

— ... Il croyait que j'étais ta femme et il me plaignait d'avoir un mari pareil... Il pensait que tu avais bu... Il disait que tu avais l'air d'un fou... Que tu étais sale et hirsute...

— Sale et hirsute ! Il a dit ça... Tête de ma mère, ils se disent musulmans et quand ils te voient dans la misère, tout ce qu'ils trouvent à dire c'est : « Sale et hirsute ! »

Ma colère la faisait rire.

— Rassure-toi, tu n'es ni sale ni hirsute. Je suis même étonnée de te voir si propre, avec un sweat blanc en plus... Moi, si j'étais à la rue, ça fait longtemps qu'il serait noir.

— Je ne supporte pas d'être sale. J'arrive toujours à me démerder pour trouver un lavabo, des toilettes, parfois même une douche... Quand je t'ai appelée, l'autre jour, bien sûr que je n'allais pas bien... Mais je n'avais pas bu.

C'est vrai, je ne buvais pas, mais je ne me voyais pas lui dire que j'avais pris des trucs... J'avais assez honte de moi comme ça.

— Ça faisait trois jours et trois nuits que je tournais en rond. J'avais faim, pas d'argent, pas même de quoi me payer un café, pas un endroit où dormir. J'avais complètement perdu le moral. Là, tu me vois comme ça, j'ai l'air bien, mais je te jure, j'en peux plus... Je suis fatigué de cette vie.

Elle s'excusait de ne pas pouvoir m'héberger parce qu'elle dormait chez sa fille et voulait me payer une chambre d'hôtel, une nuit pour que je me repose, mais j'ai refusé. Je ne suis pas un mendiant.

Le lendemain, elle m'a dit qu'il fallait que j'arrête de traîner comme ça, à Paris, parce que j'allais devenir fou ou faire des conneries, et elle m'a proposé de m'emmener en voiture à Cannes. L'une de ses amies habitait sur la route et elle lui avait promis de passer la voir.

— Au moins, tu verras ta femme et ton fils, et tu pourras faire les démarches pour le reconnaître.

— Pas tout de suite. Il faut d'abord que je récupère mon argent. Deux jours maximum.

— Tu y crois vraiment ?

— Je n'ai pas le choix.

Elle m'a donné son sac de couchage et elle a mis 50 euros dans ma main.

— Non, Virginie... Pas l'argent... Je ne peux pas.

Elle insistait.

— Je te fais confiance, tu me les rendras quand ça ira mieux.

J'avais les larmes aux yeux.

— Promets-moi, quand je serai bien, avec ma femme et mon fils, que tu viendras passer de bonnes vacances à la maison.

— Ça me fera le plus grand plaisir !

Elle a refermé ma main sur le billet et elle est repartie en nous laissant comme ça, moi et ma honte.

Une semaine plus tard, je n'avais toujours pas récupéré mon argent, je n'avais plus rien à part les vêtements que je portais sur moi, le jogging qu'on m'avait donné au centre de rétention et une petite valise noire que j'avais récupérée dans une poubelle et dont je ne me séparais jamais. Dans la rue, on te vole tout. On m'avait même volé le sac de couchage de Virginie. Je l'avais pourtant bien caché, tout au fond sous un escalier. Je cumulais la faim, la fatigue, le froid et plus que jamais, j'étais dégoûté de ma vie. Même libre, je ne voyais que des portes fermées, et je m'étais résolu à partir à Cannes, sans

argent et la mort dans l'âme. J'avais réussi à téléphoner à ma femme. Elle faisait la tête parce que je n'avais pas donné de nouvelles depuis longtemps.

— Tu étais encore en prison !

— On va parler bien, Djamila. Je descends exprès à Cannes pour ça et pour voir mon fds.

Je la sentais à la fois en colère, contente et anxieuse.

— D'accord. Appelle-moi sur mon portable quand tu arrives, mais il faut qu'on trouve une solution. Ça ne peut pas durer comme ça.

Cinq minutes plus tard, deux femmes, une mère et sa fille, des rebeus, m'ont interpellé alors que je sautais par-dessus le portillon du métro.

— Eh ! C'est un euro cinquante le ticket !

— Tu veux qu'on appelle la police ? Ils vont vérifier tes papiers !

Je me suis retourné vers elles.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'ils ont mes papiers ?

— Peut-être que tu n'en as pas.

— T'es un clandestin, c'est ça ?

— Sale clando !

— C'est vous qui êtes sales, sales dans votre cœur.

Ça m'a toujours fait mal le racisme des rebeus contre ceux de leur propre peuple. Je me suis éloigné d'elles le plus vite possible. Partir loin. Quitter ce monde... J'y pensais chaque jour et, tout en dévalant les escaliers, j'imaginais finir ma course sur les voies. Finies les souffrances et les humiliations. Un métro était à quai. Mes jambes se sont arrêtées à l'intérieur.

Je suis descendu à Nation. Virginie m'y attendait, garée à côté des colonnes. J'étais tellement fatigué que je me suis endormi au bout de deux minutes. Quand je me suis réveillé, il pleuvait, il faisait nuit et on ne voyait rien à cause du

brouillard.

— On est où ?

— Pas très loin de chez mon amie... Mais je crois que je me suis perdue.

Elle a fini par s'arrêter pour lui téléphoner et lui demander de nous guider. Quand on est arrivés, son amie, son mari et son fils, tous m'ont accueilli comme si j'étais de la famille. Ils m'ont offert à manger, puis ils m'ont montré la salle de bains et la chambre dans laquelle j'allais dormir.

— Surtout, fais comme chez toi.

Ces dernières années, à force d'aller en prison, je m'étais habitué à ce qu'on me regarde comme un voleur ou un criminel, et ça me faisait chaud au cœur de voir que des gens me faisaient confiance. Leur garçon avait l'âge de Sofiane. C'était un beau garçon, intelligent, costaud, et je me disais que demain, je verrais mon fils, grand comme lui, peut-être plus grand encore.

Mon lit était un amoncellement de couettes, de couvertures et de peluches. Je me suis glissé tout en dessous et je me suis endormi aussitôt. Le lendemain matin, avant de repartir, j'ai fait le tour du village. Il était minuscule, avec une vingtaine de maisons, pas plus, et la campagne tout autour. Quand je suis revenu, j'ai pris l'amie de Virginie, son mari et son fils dans mes bras et je les ai tous embrassés. Quand je repense à cette famille, je me dis qu'elle a de la chance de vivre comme ça, dans un endroit si paisible. Pas de police, pas d'embrouilles, pas de mauvaises fréquentations. Juste le calme.

Le reste de la route a été pénible. Il y avait beaucoup de circulation à cause des vacances de la Toussaint et, avec le mauvais temps, on n'allait pas vite. J'étais gêné pour Virginie parce que je me disais que sans moi, elle serait sans doute restée un jour ou deux de plus chez son amie, et même si elle ne voulait pas l'avouer, je la sentais fatiguée. Quant à moi,

plus on approchait de Cannes, plus j'angoissais. J'écoutais des textes du Coran sur mon téléphone portable pour me donner du courage, mais j'avais le pressentiment que ça se passerait mal. Les lumières de la maison d'arrêt de Grasse se rapprochaient.

— Regarde, Virginie, c'est là...

Je n'ai pas pu terminer ma phrase, tellement ma gorge était serrée, mais je l'avais en tête : « C'est là où je serai, bientôt. »

On est arrivés vers minuit. Virginie m'a déposé devant l'appartement que ma femme sous-louait à un cousin. Elle était repartie vivre chez ses parents. J'ai pris ma valise, je l'ai embrassée, et quand je l'ai vue remonter dans sa voiture, les larmes sont venues dans mes yeux. Je crois que si son coffre était resté ouvert, j'aurais sauté dedans... Je savais que cette ville, une fois de plus, me porterait malheur.

TOI, MON FILS QUE JE N'AI PAS VU GRANDIR

J'ai vu mon fils quelques heures après mon arrivée à Cannes, à 8 heures du matin. Djamila m'avait demandé de venir à l'appartement de ses parents pendant qu'ils étaient au marché. Quand elle m'a ouvert la porte, Sofiane était à ses côtés. Il me dévisageait, silencieux, et moi, je me sentais comme paralysé. Je ne savais pas quoi dire, ni quoi faire, devant ce fils que je n'avais pas vu depuis si longtemps. Il avait mes yeux et le bel ovale du visage de sa mère commençait à se dessiner. Plus tard, il ferait des ravages. J'ai serré ma femme dans mes bras, mais quand je me suis penché vers mon fils, il s'est aussitôt reculé.

— Tu ne me reconnais pas ? C'est papa...

Il me regardait, les yeux pleins de reproches.

— Pourquoi tu ne viens jamais me chercher à l'école, comme les autres papas ?

— Je ne peux pas... J'habite trop loin.

— Et pourquoi t'as pas de cadeaux ?

Je ne savais pas quoi répondre.

— Sofiane, mon fils...

Peu à peu, on a commencé à discuter, lui et moi, puis à jouer. Je faisais le clown, des petits tours de magie avec mes mains. Il se détendait, il riait.

— Encore, Papa.

À cet instant, j'étais le plus heureux des hommes et je ne voyais pas le temps passer. Djamila, elle, commençait à devenir nerveuse.

— Dépêche-toi. Mes parents ne vont pas tarder...

Mais je n'arrivais pas à quitter mon bonheur.

Dix minutes plus tard, les parents de Djamila me faisaient face.

— Salam Aleikoum.

— Aleikoum Salam.

On se faisait des politesses, mais bonjour l'ambiance !

— Alors, ça y est ? Tu es sorti du trou ? Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Djamila était à côté de moi. Elle essayait de prendre ma défense, mais son père ne voulait rien entendre.

— Il ne fait rien de mal, c'est mon mari. Il a le droit...

— Le droit ? Quel droit ? Ici, c'est chez moi et c'est moi qui décide. Tu sais que je ne veux pas le voir chez moi et tu profites de notre absence pour le faire venir !

J'ai protesté.

— J'ai quand même le droit de voir mon fils.

— Ton fils... Mais comment veux-tu que ce soit ton fils ? Tu n'es jamais là, toujours en prison ! Heureusement qu'on est là, nous, pour s'en occuper... Ce n'est pas toi, son père. C'est moi !

Djamila avait les larmes aux yeux. Elle suppliait son père de se calmer, elle me suppliait de partir.

— Viens, je te ramène !

Je voyais mon fils, assis sur le canapé, immobile, les poings serrés. Il ne disait rien, il écoutait et je savais qu'il souffrait.

— C'est bon... Je m'en vais.

Je suis allé l'embrasser.

— Papa t'aime beaucoup.

Puis j'ai suivi Djamila en claquant la porte.

— Vous ne m'enlèverez pas mon fils !

Son père a rouvert la porte. Il continuait de crier.

— Je ne te retiens pas, Djamila, tu peux partir avec lui puisque c'est ton mari ! Pars vivre avec ton mari, un voleur, un drogué... mais je t'avertis, tu ne feras plus partie de la famille.

Djamila ne disait rien. Elle était trop blessée. Je lui avais dit

que je voulais me renseigner sur les démarches à faire pour reconnaître mon fils et elle m'a conduit jusqu'au centre communal d'action sociale.

— Viens avec moi.

— Non, vas-y seul. Tu me diras ce qu'il faut faire. Il n'y a pas de place pour se garer et j'ai des courses à faire.

La femme qui m'a reçu, à l'accueil, avait du mal à me comprendre. Comme souvent quand je suis stressé, mes mains tremblaient et j'avais du mal à m'exprimer. Elle m'a quand même confirmé qu'il fallait que je reconnaisse mon fils, que c'était important pour lui et pour moi, mais elle ne pouvait pas me renseigner davantage. Elle a téléphoné pour me prendre un rendez-vous le 8 novembre avec l'antenne juridique. J'étais à peine sorti du centre d'action sociale que j'ai croisé Johnny. Je ne l'ai pas reconnu tout de suite parce qu'il portait un uniforme. Avant, il était en civil. J'étais persuadé, aussi, qu'il avait été muté. Quand il s'est approché de moi, avec son drôle de sourire, j'ai bien cru que mon cœur allait lâcher.

— Mohammed Rahil ! En voilà une surprise ! Qu'est-ce que tu viens faire à Cannes ?

— Je suis venu voir ma femme et mon fils.

— Tu as fait un enfant pour faire tes papiers, c'est ça ?

Si tu veux un conseil d'ami, ne traîne pas trop dans le coin.

J'ai revu ma femme le soir, puis le lendemain. On a pris une chambre à l'hôtel et on a fait l'amour, comme un couple qui n'en a pas le droit.

— Mehdi, tu es mon mari et je t'aime. Je vais quitter mes parents, partir avec toi.

J'avais tant rêvé de ces mots, mais ce jour-là, on aurait dit que les rôles s'étaient inversés. D'habitude, c'est elle qui était raisonnable, mais le fait d'avoir revu Johnny m'avait ramené à la réalité.

— Pour aller où ? Et mon fils ?

— Tu ne comprends pas... Mes parents... Ils veulent vraiment me marier à un autre.

J'ai haussé les épaules.

— Tu as toujours préféré écouter tes parents...

— Ils veulent mon bien. Ils sont persuadés que tu fais des choses graves pour aller sans arrêt en prison, comme ça.

On a recommencé à se disputer.

— Mehdi, il n'y aura pas d'autre avertissement, si tu vas une fois de plus en prison, c'est fini entre nous.

— Tu écouteras tes parents, c'est ça ?

— Je ne pourrai plus faire autrement.

— Écoute-moi, Djamila. Tu sais que je suis en train de faire les démarches pour reconnaître mon fils.

Maintenant, elle me regardait avec méfiance.

— Tu ne veux pas que je parte avec toi... Tu ne veux pas vivre avec moi. Dis-le ! Mais dis-moi, dans ce cas, pourquoi tu veux reconnaître ton fils. Pour les papiers ?

— Tu dis vraiment n'importe quoi. C'est toi qui n'as pas voulu faire le mariage civil et maintenant, je prends de grands risques en faisant ça parce qu'après, s'ils m'arrêtent, ils auront tous les renseignements pour m'expulser.

— Alors pourquoi tu le fais ?

— Parce que je ne veux pas seulement avoir le droit de lui envoyer de l'argent, je veux aussi avoir le droit de le voir.

— Et de l'emmener avec toi ? De disparaître avec lui sans qu'on sache où vous êtes ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Pourquoi vous me traitez toujours comme un coupable, toi et tes parents ? J'en ai marre de cette vie, Djamila. Je te jure que j'en ai marre. Je veux juste avoir le droit de voir mon fils, normalement, comme un père... Et même si je ne le vois pas souvent, je veux qu'il sache que je l'aime plus que tout.

Pourquoi cette femme, ma femme, était-elle aussi dure ? Je savais que pour elle, le mariage civil était haram. Je savais aussi que beaucoup de femmes sont persuadées que la seule chose qui intéresse les clandestins, dans le mariage, ce sont les papiers... Comme si on était incapables d'avoir des sentiments. Mais pourquoi ? Pourquoi, mon Dieu ? J'ai pris sa tête entre mes mains.

— Djamila... Tes parents ont raison. Si je rentre à nouveau en prison, oublie-moi. Marie-toi et fais ta vie. Elle m'a regardé, les larmes dans ses yeux.

— ... Mehdi... C'est toi que j'aime... Sept ans que je t'attends et tu me dis ça ?

C'était une perle, mais elle et moi, je crois qu'on ne s'est jamais compris.

— Je ne veux pas que tu souffres davantage à cause de moi. Écoute tes parents et fais ta vie. Promets-moi !

— Mehdi...

— Promets-moi !

Elle s'est levée et elle s'est rhabillée, triste et en colère à la fois.

— Je te promets que si tu vas encore une fois en prison, entre nous, c'est fini. Tu m'entends ? Fini ! Et tu ne cherches plus à me contacter. Je ne veux plus entendre parler de toi. Plus jamais.

Elle est partie en posant 50 euros sur la petite table. J'ai regardé le billet. J'avais honte de me faire entretenir par ma propre femme.

LE CHAUCHEMAR QUI DURE

Quand j'étais jeune, on me disait que j'avais de la chance d'avoir une « belle gueule ». Mes yeux surtout plaisaient aux filles, et si j'avais voulu les papiers, j'aurais pu faire comme certains, me marier à la mairie avec la première venue... J'aurais même pu demander à l'une des quatre filles qui m'ont sauté dessus sur la plage, cet après-midi du 3 novembre. Je ne sais pas qui avait le plus changé, moi ou les filles, pendant tout ce temps passé en prison, mais leur attitude m'a choqué. Tout a commencé par une remarque :

— Qu'est-ce que tu es moche !

Je me suis retourné.

— Pourquoi tu dis ça ?

Elles ont pouffé.

— Mais non, tu es mignon... C'est ma copine, tu lui plais, mais elle ne savait pas comment t'aborder.

— Tu te moques de moi ou quoi ?

— Pas du tout, tu t'appelles comment ?

Je n'ai pas voulu répondre.

— Allez, dis-nous.

— Je suis marié.

— Non... Pas possible... T'as quel âge ?

Je voulais qu'elles me laissent tranquille.

— Trente-sept ans.

— menteur. Tu dois en avoir 20. Vingt-cinq maxi.

— Et même si tu es marié, vu comme tu as l'air triste, ça ne doit pas être le pied avec ta meuf... Allez, un petit bisou pour te consoler...

Elles se sont approchées de moi et deux d'entre elles ont réussi à m'embrasser. Je me sentais agressé par ces filles et en même temps, mon sexe me faisait signe que ça lui plaisait. Tout ça me dégoûtait trop. Je me suis enfui, poursuivi par

leurs rires.

J'ai téléphoné à Virginie pour lui raconter ce qui s'était passé. Je pensais qu'elle aussi trouverait ça choquant, mais ça l'a fait rire.

— Mehdi, de quoi tu te plains ? Quatre belles filles qui te sautent dessus... Le rêve de tous les hommes.

— Je ne dois pas être un homme comme les autres !

Johnny, la famille de ma femme, les filles, les soi-disant amis qui me faisaient quatre bises. « Mehdi, ça fait longtemps ! » : toute cette ville me faisait mal, et puis j'ai croisé le père de l'un des criminels qui avaient volé notre enfance, à moi et à Khalil. Ceux qui pensent que la douleur passe avec le temps se trompent. De le voir et de savoir que son fils n'était pas loin, tranquille, avec ses papiers, tandis que Khalil, au bled, était dans la misère et que moi, ici en France, ce n'était pas mieux, ça m'a fait un choc. J'ai à nouveau appelé Virginie. Elle était devenue ma confidente et, pour la première fois de ma vie, j'ai parlé de ce qui s'était passé à quelqu'un.

— C'est pour ça que je ne fais plus confiance à personne et que je ne peux pas vivre au bled. Il y a trop d'hypocrisie... Aujourd'hui encore, si je les revois, je ne sais pas ce que je fais. Rien que cette idée, elle me rend fou... Virginie, je suis désolé... Je ne veux pas parler de toutes ces choses, mais elles m'empêchent toujours de dormir... Moi, on me traite comme un chien et dehors, il y a des gens, pires que des criminels, qui ont leurs papiers... Tu trouves ça normal ?

Le soir, je suis retourné voir ma femme et mon fils, dans l'appartement de ses parents, mais je me suis très vite embrouillé avec son père et deux de ses frères. Ils n'ont même pas voulu me laisser entrer.

— Qu'est-ce que tu fais encore ici ? On t'a dit qu'on ne voulait pas te voir.

Dans le couloir, mon fils pleurait. Le père de Djamila voulait l'envoyer au lit, mais il refusait. Il criait.

— Papa...

— Tu vas obéir ou tu préfères aller en prison, comme ton voleur de père ? Djamila ! Occupe-toi de lui !

Djamila ne disait rien. Elle avait les yeux rougis par les larmes. Elle a pris mon fils par la main et l'a emmené dans sa chambre. Il continuait de crier.

— Papa...

— Pourquoi tu fais ça ? Pourquoi tu dis à mon fds que je suis un voleur ? Tu sais bien que ce n'est pas vrai.

Les frères de Djamila m'ont bousculé et ils m'ont fait sortir de force de l'immeuble.

— Tu ne reviens jamais ici, compris, sinon on appelle la police !

J'ai passé toute la nuit à tourner comme un fou. Je ne savais plus quoi faire. À quoi bon reconnaître mon fils si je ne pouvais pas le voir ? Je rêvais de mourir, d'en finir avec la souffrance. Le matin, j'ai compté les 34 euros et 28 centimes qui restaient dans ma poche et j'ai pris un café. Un euro trente. Si j'achetais des cigarettes, il ne me resterait pas grand-chose. Je me suis levé et j'ai pris la direction du centre-ville. Je regardais les passants. Deux femmes marchaient en discutant. L'une d'elles fumait. Elle avait l'air sévère, pas le genre à donner une cigarette. Laisse tomber ! J'ai demandé à un homme. Il était jeune et du genre plus cool.

— Excusez-moi, Monsieur, vous auriez une cigarette ?

— Désolé, c'est ma dernière...

Menteur ! Un peu plus loin, une jeune femme sortait un paquet de sa poche.

— Excusez-moi, Mademoiselle, vous auriez une cigarette ?

— Elles sont à l'anis.

— Pas de problème !

Elle m'a tendu le paquet en souriant et son sourire a été le rayon de soleil de ma journée.

— Je les prends à l'anis parce que la plupart du temps, les gens qui tapent n'en veulent pas...

— Je suis désolé... Merci. Merci beaucoup.

Je l'ai regardée partir. Elle avait de jolies jambes. Ensuite, j'ai trouvé un marchand qui vendait des tee-shirts à un euro. Je lui en ai acheté un premier lot et j'ai commencé à les vendre à la sauvette. Deux euros pièce !

Le 6 novembre, vers 9 heures du soir, il me restait deux tee-shirts quand Johnny m'a interpellé. Il patrouillait en voiture. Il m'a abordé en rigolant, toujours avec son air hypocrite.

— Tu te rappelles le jour où je t'ai dit que si je te revoyais du côté de la Côte d'Azur, je t'enverrais coupé en quatre dans un carton direction ton pays ?

Il m'a ramené au commissariat. Lui et ses collègues m'ont interrogé. Ils étaient agressifs. Ils voulaient que je signe la déposition et ils s'énervaient parce que, cette fois, avant de signer, je voulais lire. J'avais fait des progrès en français et je voulais comprendre ce qu'ils avaient écrit, mais je ne lisais pas assez vite. Ils criaient pour que je me dépêche et plus ils criaient, moins j'y arrivais. Pour finir, je n'ai pas signé. Je n'étais pas du tout de leur avis. Ensuite, une avocate est venue me voir. Cinq minutes avant, elle rigolait avec les policiers et là, elle se moquait de moi. Elle ne m'a même pas dit bonjour, elle m'a juste demandé si ça me plaisait de retourner au trou. Peut-être qu'elle faisait de l'humour, mais je ne l'ai pas supporté. J'ai renversé la table par terre et je me suis précipité, la tête la première, contre le mur. Les policiers sont tout de suite intervenus. Le plus vieux, un grand costaud, m'a ceinturé et m'a serré contre lui :

— Calme-toi, mon fds ! Calme-toi !

S'il n'avait pas été là, je me serais cogné la tête jusqu'à en

mourir.

Le lendemain, je passais en comparution immédiate. Le procureur a demandé dix mois et cinq ans d'interdiction de territoire pour séjour irrégulier et soustraction d'une mesure de reconduite à la frontière, l'avocat commis d'office n'avait pas l'air de prêter trop attention à mon histoire, et le juge a suivi l'avis du procureur.

DODO... CLANDO

Quand je me suis réveillé dans la cellule des arrivants, j'ai cru que je faisais un nouveau cauchemar.

— À la douche !

Il était 6 heures du matin, c'était la réalité, et je commençais déjà à m'embrouiller avec le surveillant qui insistait.

— Je suis arrivé hier soir et je suis fatigué. J'irai à la douche plus tard.

J'étais révolté. Une nouvelle fois, j'étais en prison pour rien. Dix mois à passer dans cet enfer. J'avais l'impression de devenir fou. Je réclamaï la télé que je n'avais pas encore. Je reconnaissais des habitués. Certains m'appelaient encore Montana et ça m'énervait parce que ça me rappelait la plus sale période de ma vie.

— Tu ne m'appelles pas comme ça. Plus jamais. Compris ?

Les plus jeunes, eux, m'appelaient Tonton et c'était très bien comme ça. Le problème, avec les jeunes, c'est qu'ils racontent toujours les mêmes conneries, et moi, j'en avais marre.

Une fois de plus, mes rêves de paradis étaient devenus les cauchemars de l'enfer. J'ai fait appel. Tout le monde me le déconseillait parce que les condamnations prononcées en appel sont souvent plus lourdes qu'en première instance, mais je ne supportais pas cette nouvelle injustice.

Depuis la fenêtre de ma cellule, je regardais la mer de Mandelieu. On aurait dit qu'elle m'appelait. Je me suis mis à rêver.

*Adieu la France, bonjour la Tunisie,
Je t'ai quittée, mais combien j'ai pleuré
Finie la souffrance, finie l'indifférence...*

Bientôt je serai avec toi ma chérie⁷

Les larmes me venaient aux yeux. C'est quoi mon pays ? Est-ce qu'il en existe un au monde qui m'accepterait ? Nous, les Maghrébins, on dirait qu'on est maudits. Pour les Européens, on est des Arabes, des terroristes... Et pour les Arabes, on est trop européens.

Je n'avais pas le moral, et puis j'ai eu la surprise de recevoir un courrier de mon amie journaliste. C'était la première fois que quelqu'un m'écrivait et j'étais trop content, mais j'étais embêté pour répondre. Je n'avais pas l'habitude d'écrire et j'avais peur qu'elle se moque de moi, alors j'ai demandé à mon codétenu d'écrire pour moi... On s'écrivait deux ou trois fois par semaine et, très vite, elle m'a encouragé à écrire moi-même. Elle disait que si j'écrivais moi-même, je ferais des progrès. Alors, je me suis débrouillé. Au début, je mettais toute une journée pour écrire une lettre et, peu à peu, j'ai pris l'habitude.

Malgré toutes les années que j'avais passées en prison, je n'avais jamais eu de parloir et la nouvelle de sa visite, au bout d'un mois, me paraissait incroyable. Le jour venu, les surveillants m'ont appelé, mais au dernier moment, juste avant de pénétrer dans le couloir des parloirs, ils m'ont dit : « Fantôme ! » Qu'est-ce qui se passait ? Dans ma tête, je cherchais toutes les explications possibles. Est-ce qu'elle s'était moquée de moi ? Est-ce qu'elle avait eu un accident ? Par la suite, j'ai appris que le permis de visite que lui avait accordé le tribunal de grande instance n'était pas valable : il aurait dû lui être délivré par la Cour d'appel, mais personne ne l'avait prévenue. J'étais dégoûté d'être là et dégoûté parce qu'elle avait fait 800 kilomètres pour rien. Bien sûr, j'étais content pour les vêtements qu'elle m'avait fait parvenir (juste les pantalons qui étaient trop petits), mais j'aurais préféré ne

pas les recevoir et avoir mon parloir. Je lui ai écrit trois courriers pour la remercier et lui dire que j'étais désolé pour le dérangement. Je sais que c'est idiot, mais je me sens toujours coupable. Ensuite, j'ai vu la dame de la Cimade⁸. Elle était gentille, mais elle me faisait la morale parce que je me plaignais des pantalons trop petits et elle me conseillait de donner ma vraie identité. Selon elle, je ne pouvais pas continuer comme ça. Elle disait aussi qu'il y avait 90 % de chances pour qu'ils me renvoient dans mon pays et ça, je ne voulais même pas l'imaginer, surtout que je n'avais pas pu reconnaître mon fds. Je me sentais complètement coincé.

Deux mois plus tard, je n'avais toujours pas de réponse pour l'appel. J'attendais aussi la réponse à ma demande de formation, mais la prison était pleine et il n'y avait plus de place. Je ne faisais rien, juste un peu de sport de temps en temps.

Les gens ne savent pas ce que c'est d'être en prison. On attend, on ne fait qu'attendre. Ma mère ne savait pas où j'étais et moi, je ne savais pas ce qu'elle devenait. J'avais juste des informations comme quoi elle était hospitalisée. On m'avait dit, aussi, que mon petit frère était en prison, qu'il avait pris 20 ans pour avoir accepté de passer la frontière algérienne avec du shit. De ce qu'on m'en disait, il faisait partie d'un groupe qui essayait de passer plusieurs tonnes de cannabis par la montagne, chacun avec un âne. Ça n'avait pas changé, au bled : tous les moyens étaient bons pour sortir de la misère. J'étais anéanti. Je n'arrivais pas à dormir. Je pensais sans arrêt, toujours aux mêmes choses : ma mère à l'hôpital, ma sœur, morte près du frigo renversé, le corps de Malik, et même celui de son père, mon père de cœur... Leur sang se répandait dans la mer. Je pensais aux ordures qui martyrisaient les enfants, et aussi à mon fils : est-ce que je le reverrais un jour ? Toutes ces choses tournaient dans ma tête

et j'avais l'impression qu'elle allait exploser. Je m'étais également embrouillé avec des mecs. Avant, quand j'étais jeune, j'étais tellement révolté, tellement nerveux, que j'allais sans arrêt au mitard. Maintenant, j'essayais d'éviter les bagarres. Je préférais rester seul, mais en prison, tu n'as pas le choix, c'est la loi du plus fort.

C'était l'heure de la promenade. Il faisait beau et je m'étais assis dans un coin de la cour. Plusieurs mecs se sont approchés de moi. Ils m'insultaient :

— Enculé... Dodo...

Dodo, ça veut dire clando, clandestin.

— Et moi, je vous emmerde tous ! Si quelqu'un a quelque chose à voir avec moi, il vient faire le tête-à-tête... Comme un homme !

Le lendemain, dans la salle de sport, ceux qui m'avaient traité de dodo me cherchaient. Ils allaient et venaient autour de moi. L'un d'eux était aux barres. Il était rouge et en sueur, mais il ne voulait pas me laisser la place. Je me suis moqué de lui.

— Ça va ? Tu as suffisamment gonflé ?

À 10 heures, pile, c'était l'heure de la promenade :

— L1. Promenade. Montez !

Dans le couloir, l'un des mecs qui me cherchaient m'a fait une croche. J'ai trébuché, mais je ne suis pas tombé.

— Pourquoi tu as fait ça ?

— Je t'emmerde et je t'encule, fds de pute !

Je l'ai frappé direct. Les surveillants m'ont attrapé et ils m'ont collé un rapport.

J'avais la rage dans le cœur et je n'en pouvais plus. J'aurais pris n'importe quoi pour ne plus penser, tout ce qui me tombait sous la main. J'aurais avalé du pétrole si j'en avais eu... C'est à ce moment que j'ai essayé de me pendre. Le haut du mur, de chaque côté des WC, était percé de deux trous. Le

détenu d'avant y avait mis une barre suffisamment solide pour faire ses tractions. J'ai attendu la nuit, j'ai pris les draps, je les ai déchirés en lanières que j'ai torsadées et je me suis pendu, mais le bruit de la chaise qui tombait a réveillé mon codétenu. Quand il m'a vu, il m'a attrapé et il m'a serré contre lui... Je ne sais pas comment il a fait, mais il a réussi à me faire descendre par terre et il a appelé les surveillants.

— Putain, ne me refais jamais ça...

Lui aussi était en état de choc.

Je suis allé à l'infirmerie et le lendemain, j'ai demandé le Subutex au médecin.

FAUTE DISCIPLINAIRE

Dans le ciel, un vol d'oiseaux passait, libres d'aller où ils voulaient. Je me suis écarté de la fenêtre et je me suis tapé la tête contre le mur. J'étais en prison depuis trois mois et mon appel avait été reporté parce mon dossier d'aide juridictionnelle n'était pas prêt. Mon avocate s'inquiétant de ne rien voir venir, quelqu'un s'était rendu compte, trois jours avant la date de l'audience, que mon dossier avait été envoyé au mauvais tribunal. Il avait été renvoyé, par fax, au bon service du bon tribunal (la Cour d'appel), mais cette fois, c'était le fax de la Cour d'appel qui ne marchait pas : en panne depuis deux mois !

Le mauvais sort semblait s'acharner sur moi. Pourtant, pour la première fois, j'avais un avocat, une avocate pour être exact « spécialisée en droit des étrangers et, aussi, la plus jolie avocate de la région, mais ne rêve pas parce qu'elle est mariée et mère de famille » comme me l'avait écrit Virginie pour me remonter le moral. Elle était venue me voir au parloir. Elle était gentille et je lui ai tout de suite fait confiance, mais ce qu'elle me demandait était impossible.

— Monsieur Saied, pour l'appel, il faut des éléments nouveaux. Vous avez un enfant. Il faut le reconnaître...

Il faut contacter votre femme, qu'elle vous aide...

Je lui ai dit que j'allais voir... Je ne voulais pas lui faire de peine, mais elle a bien vu que je bloquais.

— On peut se contenter de l'acte de naissance de votre fils... Il faudra le vôtre, aussi.

— Je ne l'ai pas... Et même si on arrive à le récupérer, je sais bien que si je le donne, ils vont tout de suite me renvoyer.

— Il y a un risque, c'est vrai, mais si vous voulez avoir une chance de vous en sortir, il va bien falloir cesser de tourner en rond, Monsieur Saied !

— Je vais le faire, mais pas maintenant... Pas en prison.

Elle a soupiré, elle s'est levée et elle m'a serré la main.

— Ça ne va pas être facile !

Dans ses yeux, j'ai même lu que ce serait mission impossible.

J'avais suffisamment eu affaire à la justice pour savoir que sans un bon avocat, je n'avais aucune chance d'être entendu et que j'avais même toutes les chances de prendre quelques mois de plus, mais l'idée d'être une fois de plus en prison, dix mois juste parce que je n'avais pas de papiers, m'était plus que jamais insupportable. Je voulais tenter ma chance. Seize ou 17 ans que j'étais en France... Des preuves, me réclamait Virginie dans chacune de ses lettres : « Il faut des preuves de ta présence en France, de Michel, ta femme, ton fils... » Je ne voyais même pas ce que pouvaient être ces preuves. Des papiers ? Mais avec quoi dessus ? Et on fait comment pour garder des preuves quand on n'a pas de famille, pas d'appartement, pas même une valise ? Ces preuves, vraiment, elles me perturbaient.

Tout le monde me disait qu'il fallait que je contacte ma femme. Virginie m'avait même proposé de faire intervenir un imam qui pourrait parler avec elle et sa famille, mais je ne voulais pas que des gens se mêlent de mes histoires. Je n'avais pas confiance et je ne savais pas ce que les parents de Djamila raconteraient sur moi... Ils devaient rêver de me faire renvoyer au bled, surtout s'ils étaient au courant des deux ans et un mois de prison pour le vol du « Sinbad ». Deux ans et un mois durant lesquels ils seraient sûrs de ne pas entendre parler de moi ! Trop de choses tournaient dans ma tête. Heureusement, j'ai été accepté en formation et les gardiens m'ont transféré au bâtiment C. Le BC, c'est mieux parce qu'on peut prendre une douche tous les jours, sinon, c'est trois fois par semaine. En plus, ceux qui travaillent, ils sont souvent

plus vieux et moi, j'en avais vraiment marre des jeunes qui ne pensent qu'à faire des conneries et à faire du trafic de shit. Le shit, je n'en ai jamais autant vu qu'en prison.

J'étais content d'avoir été admis à cette formation. J'apprenais des choses nouvelles, comme les circuits électriques. Ça m'aidait à passer le temps et j'augmentais mon nombre de jours de remise de peine. C'est moins galère, aussi, quand on travaille. On gagne un peu d'argent. Je touchais 169 euros par mois, ce qui me permettait de cantiner pour acheter des cigarettes et des chocos BN, parfois des pains au chocolat, et de payer la télé : 32 euros par mois et par détenu ! Je travaillais de 7 h 30 jusqu'à 11 h 30. Ensuite, je prenais la douche, je mangeais un peu, pas trop parce que je n'avais pas le goût, et j'attendais l'heure de la promenade ou du sport.

Le premier jour de formation ne s'est pas trop bien passé. J'étais content, mais le stress est arrivé quand le formateur nous a remis un long questionnaire écrit. Je n'avais jamais fait ce genre de choses. D'écrire à Virginie, ça m'aidait à améliorer mon français, mais jusqu'à présent, à part quelques codétenus, mon seul professeur de français avait été le présentateur du jeu « Des chiffres et des lettres ». J'avais besoin d'une cigarette. Vite !

— Monsieur, s'il vous plait, il faut que j'aille aux toilettes.

Aux termes de l'article D240/3 al 5 du code de procédure pénale, constitue une faute disciplinaire le fait de ne pas respecter les dispositions du règlement intérieur de l'établissement ou les instructions particulières arrêtées par le chef d'établissement.

« Ce jour, le lundi 4 février 2008 vers 10 heures, j'ai été prévenu par le formateur de la formation bâtiment que le détenu Saied n° 22805 avait fumé dans les toilettes. J'ai sorti le détenu, fouillé intégralement et j'ai trouvé sur lui un briquet. Il est à signaler que la veille, le formateur lui a fait signer son contrat d'engagement en lui précisant qu'il était interdit de fumer.

Ce détenu m'a confirmé qu'il avait bien fumé dans les toilettes.

Détenu avisé du présent rapport. »

V

Il était X se disant. Pas « Monsieur X », juste X se disant, autrement dit X le menteur. Savent-ils, ceux qui jugent, quels efforts exige le mensonge ? Toujours faire attention, toujours être sur ses gardes... X se disant n'en pouvait plus de mentir, aux autres, à lui-même. À force, il lui arrivait d'oublier qui il était vraiment, errant dans sa tête comme il errait sur cette terre. Le pire était que, désormais, quoi qu'il dise, et même la vérité, personne ne le croyait.

X SE DISANT

27 février 2008. 8 h 15. Sous-sol de la Cour d'appel d'Aix-en-Provence. Le policier a ouvert la porte du dépôt en rigolant :

— Alors, on vient voir les souris ?

La jeune femme blonde l'a regardé, l'œil flambant de colère.

— Ce ne sont pas les souris que je viens voir, mais les prévenus. J'assure la défense de Monsieur Saied.

— Ne le prenez pas mal, Maître, c'est l'expression, vous savez bien...

J'ai parlé avec mon avocate pendant quelques minutes. Elle avait l'air ennuyé.

— Sans élément nouveau sur votre situation, sans votre femme, même si elle ne l'est plus, sans preuve pour votre fils, ça va être très dur.

— Je suis désolé, Maître, je n'ai pas le choix.

Elle était comme tout le monde, elle ne comprenait pas pourquoi j'avais refusé de contacter ma femme. Personne ne comprenait ce mutisme dans lequel je m'enfermais dès qu'on me parlait d'elle, mais j'étais retourné en prison et cette fois, tout était fini... Fini.

Elle a soupiré.

— On va tout axer sur l'humanitaire, mais ne vous attendez pas à des miracles.

Les policiers nous ont fait monter jusqu'au box des accusés, menottés les uns aux autres, comme des esclaves. J'étais inquiet. Trois prévenus, dont un sans-papiers, s'étaient désistés. Ils avaient pris peur. Dans la salle, il n'y avait pas grand monde, juste les avocats, Virginie, et deux ou trois autres personnes, pas plus. Ces affaires-là, elles n'intéressent personne, même pas les familles. J'ai regardé mon avocate. Elle m'a fait un léger sourire.

Le président nous a appelés, un par un, pour nous poser la question habituelle :

— Vous faites appel parce que vous trouvez que la peine est trop lourde ou parce que vous remettez en cause certains éléments du dossier ?

Ensuite, l'huissier a cité le premier détenu. Je regardais l'audience, un peu comme dans un film que j'aurais vu et revu mille fois. C'était presque toujours la même chose. Deux hommes comparaissaient pour vol avec effraction. Ils étaient sales, les yeux rougis par le manque de sommeil et ils ne disaient rien. Leur vie, c'était les cambriolages et la prison. Il y avait aussi un simple d'esprit. Il n'arrêtait pas de répéter qu'il n'avait pas commis de bêtises depuis un an et demi, qu'il ne buvait plus, qu'il ne prenait plus de drogue et qu'il avait trouvé un appartement. Il ne comprenait rien. Même le juge ne comprenait rien et encore moins pour quelle raison il faisait appel puisqu'il avait été relaxé. Comme souvent, c'était une histoire de fous : il est arrivé relaxé, il est reparti avec six mois... Un autre était accusé d'avoir sauté à pieds joints sur la tête d'un homme. Il disait qu'il ne se souvenait de rien parce que ce jour-là, il avait fait la fête avec des copains. Son avocat a parlé pendant presque une heure pour démontrer que le saut à pieds joints sur une tête, ça fait quelque chose de plus grave qu'un simple pansement. Il faisait des grands calculs avec des grands gestes, mais il n'y avait pas de spectateurs dans la salle et le juge, on voyait bien que tout ce cinéma le fatiguait. Il fermait les yeux comme s'il poursuivait sa nuit. Ensuite, ça a été le tour d'un automobiliste qui s'était enfui après avoir renversé un piéton. Il avait un gramme cinq d'alcool dans le sang et il avait paniqué. Il y avait aussi un gars que je connaissais un peu. Il avait ouvert un snack que des jaloux avaient saccagé deux fois. Comme ses plaintes à la police ne donnaient rien, il avait fait la justice lui-même avec

une batte de base-ball... Je suis passé en dernier.

— X se disant Saied, Mehdi !

Je me suis levé. J'avais envie de hurler : « Pas X se disant, juste Sayed, Mehdi. C'est mon nom, mon vrai nom. Juste qu'ils ont mis un I à la place du Y... Mais je n'ai pas osé le faire corriger, ça me serait encore retombé dessus. » Je n'ai pas hurlé. J'ai baissé la tête et j'ai dit oui à tout : que je m'appelais Mehdi Saied, que j'étais né à Casablanca... Une fois de plus, je mentais. Je n'avais pas le choix si je ne voulais pas être expulsé. Expulsé après toutes ces années de souffrance : 17 ans, depuis ma première traversée, à avoir perdu ma jeunesse. Expulsé pour me retrouver en prison, en Tunisie cette fois. Perdre deux ans de plus et me retrouver encore davantage dans la honte. Plutôt mourir ! J'espérais juste que le juge me descendrait ma peine pour que je puisse sortir, revoir mon fils et m'occuper de ma situation avec l'aide de l'avocate... Je rêvais encore de faire mes papiers pour être en règle et en sécurité avec mon fils et ma femme... Non, pas ma femme. La douleur revenait dans mon cœur. C'était fini avec elle. Ses parents allaient la marier à un autre, si ce n'était déjà fait, et elle ne souffrirait plus à cause de moi.

Comme d'habitude, le président m'a reproché d'être resté en France. Est-ce qu'il s'est demandé, ne serait-ce qu'une seconde, pourquoi je ne pouvais pas rentrer ? Il a lu l'ensemble de mes condamnations et il m'a regardé comme on regarde un criminel.

— On dirait que vous n'avez toujours pas compris !

Ensuite, mon avocate est intervenue. Beaucoup d'avocats refusent de défendre les clandestins dans le cadre de l'aide juridictionnelle, ou alors, ils prennent l'aide et de l'argent en plus, parfois 2 000 euros en liquide, et ils voient leur client

vite fait, juste avant l'audience, mais elle, c'était une femme de cœur. Je me rappelais ce que m'avait écrit Virginie : « La plus belle avocate de la région. » C'est vrai qu'elle était jolie dans sa robe noire, avec ses cheveux blonds et son écharpe d'hermine. Elle a parlé de mes traumatismes, de mon fils, d'humanité... Elle a bien parlé, mais je savais que la partie était perdue.

Le procureur a requis douze mois et trois ans d'interdiction de territoire, puis le juge m'a demandé si j'avais quelque chose à ajouter.

— Monsieur le président, je suis en France depuis dix-sept ans, j'ai une femme et un fils...

— Vous êtes marié ?

— Religieusement.

— Donc pas de valeur légale. Votre fds a quel âge ?

Il regardait les photos de mon fils que l'avocate avait photocopiées.

— Huit ans.

— Vous l'avez reconnu ?

— Non... je faisais les démarches, mais j'ai été arrêté.

Suspension d'audience. On est retournés au dépôt, à nouveau enchaînés les uns aux autres, et on a attendu, silencieux, la fin du délibéré.

Le juge a confirmé la peine de dix mois qui m'avait été donnée à Grasse et, petite consolation, mais cela ne changeait rien à ma situation, mon interdiction de territoire a été ramenée de cinq à trois ans. Mon avocate n'était plus là, elle m'avait dit qu'elle ne pourrait pas rester pour le délibéré. Il ne restait que Virginie. J'ai vu dans son regard qu'elle avait de la peine pour moi et ça me rendait encore plus triste, mais je n'avais plus la force de penser. Les murs n'en finissaient pas de se dresser et de se rapprocher de moi, jusqu'à m'étouffer. J'ai tendu les mains pour que le policier me remette les

menottes et j'ai suivi le pas des autres, comme un automate.

LE JUGE DES LIBERTÉS

Après l'appel, j'avais complètement perdu le moral. Heureusement, il y avait la formation et les courriers de Virginie pour m'aider à passer le temps. Ses visites étaient rares, une fois par mois, mais elles rythmaient ma vie et je les attendais avec impatience. Ce jour-là, j'avais quelque chose à lui montrer. Ce n'était pas grand-chose, mais pour moi, c'était important. Au fur et à mesure que les gardiens nous appelaient, on entendait des rires, des cris, des chuchotements et même une voix qui chantait, un court instant de bonheur. C'était la femme d'un gitan qui avait pris plus de dix ans. Il avait déjà fait sept ans, quatre établissements, et un bébé-parloir.

— Saied !

Dès que le gardien a ouvert la porte, je me suis précipité dans les bras de ma visiteuse. J'avais trop besoin de respirer son parfum, celui de la liberté, la seule odeur qu'on ne trouve pas en prison. On s'est fait les politesses d'usage : « Tu vas bien ? », « Pas trop dure, la route ? ». Ensuite, une fois assis devant la petite table, j'ai sorti la feuille de papier que j'avais glissée dans la ceinture de mon jean. C'était une grande feuille et je la déplaiais aussi soigneusement que je l'avais pliée, amusé par l'air effrayé de Virginie.

— Qu'est-ce que tu fais avec ça ? C'est interdit !

— Regarde, je vais te montrer...

— Un plan ! Tu es malade... Si les gardiens nous voient avec ça, tu es bon pour le mitard, et moi avec...

— S'ils nous y mettent tous les deux, ça va !

— Range ça... S'il te plaît.

— Juste deux minutes. C'est ce que j'ai fait en formation. On apprend les plans métrés. Là, ça veut dire que c'est la fenêtre. Là, c'est la porte. Là, un poteau...

Elle n'était vraiment pas à l'aise.

— Mehdi, on n'est pas dans un film, séquence évasion. On est dans une vraie prison et les surveillants n'ont pas tous le sens de l'humour.

— Le formateur, il a dit que c'est mon plan le meilleur.

— Ça ne m'étonne pas, il est superbe... Moi, je n'ai jamais réussi à faire ce genre de choses... S'il te plaît, range-le.

Elle me répondait sans répondre, l'air de plus en plus inquiet, et moi, j'étais déçu qu'elle s'intéresse davantage aux fenêtres du parloir qu'à mon plan.

— J'ai pris toutes les mesures. Échelle 1/10^e.

Elle l'a enfin regardé.

— C'est du beau travail, vraiment... Et tu fais comment pour le ramener ?

— Ne t'inquiète pas, il y a toujours moyen de s'arranger. Je voulais que tu saches que Mehdi, ce n'est pas un incapable... Dis-moi pourquoi ils ne me laissent pas ma chance ?

Je promenais mon doigt sur les traits qui représentaient les quatre murs. J'aurais voulu les effacer, effacer tous les murs de la terre... Elle m'a fait sortir de ma rêverie.

— Je peux le prendre ? Je le regarderai chez moi.

C'était à mon tour d'être surpris.

— Comment tu vas faire ?

Elle a plié le papier et l'a glissé dans sa botte.

— Les visiteurs ne sont pas fouillés à la sortie !

Dans le parloir d'à côté, une femme faisait sortir, de la même manière, un poème érotique. Son mari l'avait écrit pour elle seule et il ne voulait pas que les gardiens rigolent en le lisant à voix haute.

Tout passe dans la vie, un jour tu ris, un jour tu pleures ; un jour tu vis, un jour tu meurs. Les derniers jours étaient trop durs. Je pensais de plus en plus, et je ne trouvais toujours pas

de solution à mes problèmes. Les six Lexomil, les 8 mg de Subutex, sans compter le Noctran et le Tercian que je prenais chaque soir avant de dormir, ne suffisaient plus à faire cesser les explosions dans ma tête. J'en demandais davantage, aux médecins, aux détenus qui faisaient des stocks de tout et n'importe quoi, j'avais même repris le shit. J'ai fini ma peine comme un mort-vivant. Les détenus, et même les gardiens, ne comprenaient pas pourquoi je me sentais si mal alors que je sortais.

— Tu as peur de quelque chose ?

Comment leur expliquer que chaque sortie était de plus en plus dure et que dehors, il n'y avait personne pour m'attendre, à part la police ? Les Français, à leur levée d'écrou, on les met à la porte, mais nous, les sans-papiers, ce n'est pas pareil. Même si on est content de sortir, on sort dans la souffrance parce qu'on sait qu'on va aller dans une autre prison et, qu'au bout, il y aura peut-être l'expulsion.

J'ai été libéré à 9 heures du matin pour être enfermé dans l'une des cages du fourgon cellulaire. On était trois et on se demandait pourquoi le fourgon mettait autant de temps à démarrer. Peut-être que les policiers buvaient le café... Quand je me suis retrouvé dans les murs de la caserne Auvaré à Nice, il était presque dix heures et demie. Passé les formalités habituelles, j'ai téléphoné à Virginie. J'avais perdu les coordonnées de mon avocate.

Le lendemain matin, à 10 heures, le haut-parleur du centre s'est mis en marche : « Messieurs Hadji Makram, Saied Mehdi, Hilal... Extraction. Préparez-vous et présentez-vous à la porte ! »

On était déjà prêts, face à la porte jaune qui était fermée. On savait qu'on devait passer au tribunal et on attendait ce moment avec un mélange d'impatience et d'angoisse. On a frappé jusqu'à ce qu'un policier nous ouvre. Il a vérifié

chacune des fiches qu'il tenait en main, avec notre photo dessus, et il a examiné nos visages avant de nous conduire jusqu'à une deuxième porte. Trois autres policiers nous attendaient.

— Mettez-vous contre le mur, on va vous mettre les menottes.

Ensuite, les policiers nous ont fait monter dans le fourgon. Ceux qui étaient avec moi avaient de l'espoir.

— Normalement, le juge me fait sortir.

— Moi aussi, ce n'est pas normal la manière dont j'ai été contrôlé.

Moi, ce serait bien la première fois qu'un juge me ferait sortir !

Le fourgon est entré dans le parking du tribunal. Les portes s'ouvraient et se refermaient automatiquement. Quand ils ont été certains qu'on ne pouvait plus s'enfuir, les policiers nous ont fait descendre pour nous faire franchir, à pied, cette fois, une nouvelle porte. Des caméras nous surveillaient. On avait vraiment l'impression d'être des ennemis publics n° 1.

On était quatorze à passer ce jour-là devant le juge des libertés. L'attente était interminable. Un premier groupe de quatre est sorti de la souricière. Une heure et demie plus tard, je faisais partie du deuxième groupe. Entre-temps, mon avocate était venue me voir, souriante. Elle avait relevé deux anomalies dans mon dossier, des vices de procédure, et elle essayait de me les expliquer.

— Vous comprenez, Monsieur Saied ?

J'ai dit oui, mais elle a bien vu que ce n'était pas tout à fait vrai. Elle a mis sa main sur mon bras et m'a rassuré.

— Ne vous inquiétez pas. Répondez aux questions du juge et ça ira.

En quelques secondes, elle m'a remonté le moral.

On a traversé les couloirs, tous enchaînés les uns aux

autres. Il faisait chaud et les policiers qui nous escortaient s'épongeaient le front en disant qu'ils en avaient marre. La salle d'audience était tellement petite – on aurait dit un débarras – que les familles, les avocats, et même les policiers attendaient dans le couloir. On voyait bien, aussi, que le juge en avait marre de cette justice à la chaîne, mais il écoutait, il prenait des notes et il posait des questions, gentiment.

— Monsieur Saied, votre conseil a relevé que l'heure à laquelle les policiers vous avaient pris en charge, après votre levée d'écrou, n'avait pas été notifiée. Elle estime qu'il a pu se produire une rétention de fait entre votre libération et la privation de liberté correspondant à la situation de rétention. Pouvez-vous nous expliquer ce qui s'est passé entre votre levée d'écrou, quand vous avez signé les papiers de sortie, et le moment où vous avez été remis à la police ?

J'ai regardé mon avocate, puis Virginie. Qu'est-ce qu'il fallait répondre ?

— Vous avez compris ma question, Monsieur Saied ?

— Oui, Monsieur le Juge... Je suis sorti de la prison après avoir fait ma peine. C'était hier matin vers 9 heures. On m'a fait signer tous les papiers... D'abord les surveillants, puis les policiers. Je suis ensuite parti de la maison d'arrêt en compagnie des policiers et ils m'ont conduit au centre de rétention.

Le juge a hoché la tête dans la direction de mon avocate, l'air de dire « Tant pis ! » et il m'a posé une nouvelle question.

— Deuxième motif de nullité évoqué par votre conseil. Vous n'auriez pas été en mesure d'exercer vos droits de communication avec l'extérieur entre le moment où votre rétention vous a été notifiée, quand vous avez signé tous les papiers, au moment donc de votre levée d'écrou, à 9 h 05, et votre arrivée au centre de rétention à 10 h 19. Votre conseil estime par ailleurs excessive la durée du trajet, une heure et

quart, alors que vingt minutes, une demi-heure au plus, auraient dû suffire... Pour ma part, je fais parfois la route et, effectivement, le temps de trajet normal me semble être plus proche de la demi-heure que de l'heure.

Les autres juges, à côté de lui, hochaient la tête. Ils avaient l'air de penser la même chose.

— Monsieur Saied, pendant tout ce temps, vous n'avez pas demandé aux policiers de pouvoir téléphoner ?

— Pour répondre à votre question, Monsieur le Président, durant mon transfert de la maison d'arrêt jusqu'au centre de rétention, j'ai demandé de pouvoir téléphoner. Les policiers ne m'ont pas répondu. Dans le fourgon, il y avait une autre personne comme moi.

— Merci, Monsieur Saied.

Au moment du verdict, j'étais comme dans un rêve.

— Monsieur Saied, sauf si le procureur de la République à qui cette notification est envoyée s'y oppose, vous serez libre au plus tard dans quatre heures.

J'en avais les larmes aux yeux.

— Merci, Monsieur le Président, merci...

Mon avocate et Virginie sont venues m'embrasser.

— Monsieur Saied... Mon devoir est aussi de vous rappeler que cela ne règle en rien votre situation et que vous êtes toujours dans l'obligation de quitter la France.

Attendu que, s'il résulte du libellé des actes et des déclarations de Monsieur SAIED à cette audience une continuité manifeste entre la privation de liberté qui résultait de son écrou et celle résultant de sa situation de retenu administratif, la seconde ayant pris le relais de la première le 17 juin 2008 à 9 h 05, il n'en demeure pas moins qu'aux termes de la jurisprudence bien établie, nous devons nous assurer, par référence à l'article 66 de la Constitution du 4 octobre 1958, que l'étranger a concrètement été mis en mesure d'exercer les droits s'attachant à la rétention administrative, sitôt que celle-ci lui était notifiée, c'est-à-dire à compter du 17 juin 2008 à 9 h 05 et y compris dans le temps du transfert au centre de rétention, dans lequel M. SAIED, d'après l'extrait du registre, est

arrivé ce même 17 juin à 10 h 19. Au vu des pièces qui nous sont soumises, complétées par les déclarations d'audience, il n'apparaît pas que l'intéressé, en dépit de sa demande, ait été en mesure d'accéder à la possibilité de communication téléphonique qui lui était ouverte. La mention portée à l'imprimé de notification des droits n'a donc pas pu être concrétisée. Il résulte des motifs qui précèdent le rejet du premier moyen de nullité, la pertinence du second, et le rejet de requête aux fins de prolongation de rétention présentée par le Préfet.

Par ces motifs :

REJETONS la requête du Préfet du département des Alpes-Maritimes tendant à prolonger la rétention administrative de Monsieur SAIED Mehdi, étranger en situation de séjour irrégulier.

OÙ ES-TU, MON FILS ?

Je suis retourné deux heures au centre de rétention, juste le temps de faire mon sac et de voir le médecin. J'aurais dû être content, mais la sortie m'angoissait car je n'avais que sept jours. Après, j'étais sûr de me faire arrêter, surtout si je restais dans la région. L'air de mon pays me manquait, je me sentais de plus en plus écartelé entre la France et la Tunisie mais pour moi, il était toujours hors de question de rentrer.

Le médecin du centre de rétention ne m'avait pas donné mon traitement habituel, mais une boîte de médicaments que je n'avais pas l'habitude de prendre et je commençais à avoir des crampes dans tout le corps, surtout aux jambes. Heureusement, Virginie est venue me chercher en voiture et elle m'a ramené à Cannes. On a bu un café et on a peu discuté. Ensuite, je suis allé voir Donia, une cousine de Djamila qui vivait avec sa mère. Elles m'aimaient bien, toutes les deux, et je comptais sur elles pour me donner des nouvelles de mon fils.

Donia n'était pas chez elle, mais sa mère m'a confirmé que ma femme s'était remariée. Cette fois, je n'avais plus aucun doute : tout était bien fini entre elle et moi.

La mère de Donia comprenait ma peine. Elle a téléphoné pour moi à Djamila.

— Ton fils va bien. Si tu veux voir Djamila, elle sera au magasin de Selim demain matin à 9 heures.

Selim vendait toutes sortes de choses : des objets de décoration, des djellabas, des livres... Quand je suis arrivé devant son magasin, la porte était encore fermée. J'étais déchiré entre l'envie d'attendre l'ouverture et celle de partir, de voir Djamila et de ne pas la voir. Cinq minutes. Je suis parti à la recherche d'un café dans cette ville que je connaissais si bien mais qui me paraissait étrangère. Je

marchais, je regardais à gauche, à droite, je n'avais plus aucune notion du temps. Quand je suis revenu devant le magasin, l'heure de rendez-vous était passée, mais Djamila n'était pas venue. J'ai attendu, en discutant un peu avec Selim, puis je suis retourné voir la mère de Donia qui a arrangé un autre rendez-vous.

— Elle n'a pas pu venir, ce matin. Elle sera avec Sofiane, ce soir à 18 heures, dans le petit jardin, juste à côté.

J'ai passé le reste de la journée à tourner, à attendre à la terrasse d'un café, à faire la bise, quatre bises, à tous ceux qui se souvenaient de moi quand ils avaient soif, mais qui m'oubliaient quand j'étais en prison. J'avais l'impression de connaître tout le monde.

— Mehdi ! Mon frère. Ça faisait longtemps...

— Ça fait plaisir. Tu étais où ?

— À Paris.

Dès 17 heures, je faisais des va-et-vient devant le petit jardin. 18 heures. 19 heures. 20 heures. Personne. Aucune nouvelle. Je n'arrêtais pas de regarder mon téléphone. Je le faisais sonner pour m'assurer qu'il marchait bien. J'ai fini par appeler directement Djamila. J'ai composé dix ou 20 fois son numéro de portable. Coupé. Ce que je ne savais pas encore, même si je le craignais, c'est qu'il l'était définitivement. Je suis monté voir Donia, mais elle n'avait pas plus de nouvelles que moi.

— Je sais qu'ils devaient partir en vacances... Ils ont dû partir plus tôt que prévu.

J'imaginai mon fils, ma femme, son nouveau mari... Je les imaginai en Tunisie, des cadeaux plein les mains, en train d'embrasser leur famille, et moi, ici, en France.

Seule la douleur me rappelait que j'étais encore en vie. J'avais perdu mon fds ; je craignais, aussi, d'avoir perdu ma mère. Je suis allé au taxiphone. Une sonnerie, deux, trois,

cinq, dix... Ma mère, s'il te plaît, répond ! Une heure et beaucoup d'essais plus tard, elle décrochait enfin, ignorant mon angoisse. Elle était contente de m'entendre, de me savoir vivant, mais elle s'inquiétait pour moi. Elle disait qu'au bled, ça allait, que je lui manquais, à elle, à mes sœurs, à mon frère, Omar, qui s'était mis à boire depuis son expulsion de France, à toute la famille, cette famille qui était la mienne mais que je n'étais plus très sûr de connaître. Elle essayait de me rassurer. Oui, elle avait été à l'hôpital, mais maintenant elle allait bien... Évidemment, il y avait Fathi, son autre fds, qui était en prison. Elle ne l'avait pas vu depuis deux mois, à cause de la santé, mais elle allait y retourner bientôt. Non, il n'avait pas pris 20 ans, seulement sept, mais il ne fallait pas que je m'inquiète, il allait bien... Juste qu'il était trop entré dans la religion. Il ne pensait qu'à ça et il ne parlait plus à personne, mais ça l'aidait et au moins, il n'allait plus avec les gens qui font des choses mal. Et grâce à Dieu, le jour où il sortirait, il penserait peut-être à autre chose qu'à aller en Europe.

— Reviens, mon fils, rentre.

— Je te promets, ma mère, je fais tout pour rentrer avant la fin de l'année.

— Je sais que tu n'es pas heureux en France.

J'avais les larmes aux yeux et du mal à parler.

— Je te promets... Je rentre et j'ouvre un petit commerce... Comme tu voulais.

Ma mère était vivante, mais j'étais encore plus angoissé depuis que je l'avais appelée. Même si elle disait le contraire, j'étais persuadé que sa mort était proche. Il fallait que je trouve le moyen de rentrer dans mon pays, sans menottes et avec un peu d'argent, de quoi, au moins, lui ramener un cadeau et passer mon permis pour l'emmener à l'hôpital, au marché, où elle voudrait... Trois mois de chantier devraient suffire. Pourvu qu'elle soit encore en vie ! Une autre difficulté

consistait à rentrer. Je n'avais aucune idée de ce qu'était devenu le passeport que je m'étais fait établir en 1998. Et même si je le retrouvais, il devait être périmé. Est-ce que la police française me laisserait sortir ? Est-ce que la police de mon pays me laisserait rentrer ? Et est-ce qu'à l'arrivée, on n'allait pas me mettre tout de suite en prison à cause du vol du « Sinbad » ? Deux ans et un mois... Je m'imaginais être directement conduit de l'aéroport en prison et revoir ma mère derrière les grillages du parloir collectif... Je n'étais pas loin de penser que pour revenir dans mon pays, la seule solution était de faire la *harga* à l'envers. Il y avait aussi l'éternelle question, celle qui avait rendu toute idée de retour impossible et qui, année après année, me rendait fou... J'étais paniqué à l'idée de rentrer et de péter complètement les plombs, de faire le djihad et d'exploser, non pas avec des inconnus sur un marché, mais avec des assassins que je connaissais trop bien.

Une fois de plus, les pensées torturaient ma tête. J'avais du mal à respirer et la fièvre gagnait mon corps. J'ai réussi à me procurer deux Subutex 8 mg auprès d'un copain et une boîte de Lexomil chez le médecin, un comprimé le matin et un le soir pendant un mois. J'ai tout avalé d'un coup, ainsi que les cachets que le médecin m'avait donnés à ma sortie de rétention.

Quand j'ai revu Virginie, je tenais à peine debout et j'avais du mal à m'exprimer, suffisamment tout de même pour lui dire qu'il était hors de question d'aller aux urgences, que c'était normal d'être comme ça quand on sortait de prison, surtout qu'en rétention, ils m'avaient donné un mauvais traitement, un médicament auquel je réagissais mal, que mon fds avait disparu, que ma mère allait mourir, qu'il fallait que je fasse mes papiers, vite, pour aller la voir... Ou plutôt que je fasse à nouveau la *harga*, deux fois : une première fois pour rentrer dans mon pays, une deuxième fois pour en repartir...

Ce qui était sûr, c'est que je voulais quitter Cannes au plus vite. Cette ville ne m'apportait que des malheurs. Elle m'a regardé bizarrement.

— Tu n'as rien pris d'autre que les médicaments qu'on t'a donnés en rétention ?

— Non... Rien...

— Tes yeux, Mehdi... Ils sont bizarres.

Comment lui dire que je prenais tout ce qui me tombait sous la main ? Transformer une souffrance en une autre souffrance. Elle m'a regardé, longuement. Est-ce que c'était bien elle ? À sa place, je voyais mon cousin, mon frère, Malik, qui était mort 20 ans plus tôt, et ce frère, bien vivant face à moi, me proposait de venir avec lui, à Bordeaux. Quelque chose ne collait pas.

— Mehdi, tu m'entends ?

Les images se brouillaient devant mes yeux tandis que Virginie ou Malik, je ne comprenais plus rien, m'attrapait par la taille.

— Accroche-toi à moi, on va à la voiture.

Quelques minutes plus tard, j'étais assis sur le siège avant de sa voiture. Ma tête tournait encore, mais je respirais mieux. Il y avait de la poussière sur le tableau de bord et le pare-brise était sale. J'ai pris le chiffon qui était dans la boîte à gants.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu n'es pas là pour faire le ménage.

— Tu vas voir, je vais te faire la voiture propre comme si elle était neuve.

— C'est gentil, mais si on allait plutôt à l'hôpital ? Tu n'as vraiment pas l'air bien...

— Pas l'hôpital. Ne t'inquiète pas. Ça va...

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Je ne sais pas... Je ne sais vraiment pas... Tu peux

m'amener à Avignon ?

— Tu connais du monde là-bas ?

— Non.

— Alors, pourquoi Avignon ?

— Comme ça... Il faut que je trouve du travail.

— Tu ne crois pas que ce serait plus facile dans une ville où tu connais des gens ?

— Je ne connais personne... Je n'ai plus personne... Ils ont détruit ma vie.

— Et l'hôpital, tu ne veux vraiment pas ? Après, ça ira mieux, tu pourras décider.

— Non, pas l'hôpital.

Elle a hésité.

— Tout à l'heure, je t'ai dit que tu pouvais venir à Bordeaux... Ça tient toujours. Je connais un peu de monde... Pas pour le travail, mais ça peut t'aider dans tes démarches. Je pense aussi que tu devrais voir un médecin. J'en connais là-bas. En tout cas, il ne faut pas que tu restes comme ça.

— Comme tu veux...

— Non, comme toi tu veux, toi. Le problème, à Bordeaux, c'est l'hébergement... Je déménage, mais je n'ai pas encore mon nouveau logement... ça sera réglé dans deux ou trois semaines. En attendant, je dors chez une amie.

— Ce n'est pas grave, je peux dormir dehors.

— Ça ne va pas la tête ! Je ne vais pas t'amener quelque part pour te laisser dans la rue... Surtout dans cet état. On va trouver une solution ! De toute façon, Bordeaux, je n'y vais pas tout de suite. Là, je dois aller en Normandie. Tu peux m'accompagner, si tu veux. J'ai loué un meublé pour une semaine. Il est grand, avec deux chambres. Après, on verra.

Je l'ai prise dans mes bras et j'ai pleuré sur son épaule.

— Merci... Merci pour tout.

— Ça va faire beaucoup de route. Tu es sûr que ça va aller ?

— Ne t’inquiète pas.

L'AIRE DU DÉLIRE

Du trajet, je garde le souvenir de la souffrance qui déchirait mon âme et mon corps. J'étais content, enthousiaste, et d'un coup, la douleur se réveillait et je sombrais dans l'angoisse, je voulais mourir. Dans ma tête, j'imaginai la voiture quitter la route, foncer dans un mur. Cinq minutes plus tard, j'avais l'impression d'être en vacances et que plus rien ne pouvait m'arriver.

Mes vacances ont bien failli s'arrêter sur une aire d'autoroute à cause d'un écusson de police qui se trouvait dans la boîte à gants. Sur le coup, ça m'a fait flipper.

— C'est à toi ?

— Non, c'est à mon frère. Il l'a oublié. Remets-le dans la boîte à gants s'il te plaît.

Mais l'écusson me fascinait. C'était la première fois de ma vie que j'en tenais un dans ma main. Je m'amusais à le mettre sur mon pull qui, en plus, était bleu marine.

— Police ! Regarde, je suis devenu policier !

— Allez, range ça, on s'arrête.

On est entrés dans la boutique de la station. Des gendarmes et un autre homme discutaient à côté du distributeur de billets. À ce moment-là, je me sentais invulnérable.

— Bonjour, Messieurs. Tranquilles ? Il y a un problème ?

Ils n'avaient pas l'air d'avoir envie de parler. J'ai continué vers les toilettes, je me suis lavé le visage, les mains et j'ai remis l'écusson sur mon pull en prenant des poses de policier.

J'aime bien imiter les gens. Je fais le mendiant, celui qui roule les mécaniques, le dragueur... Généralement, ça fait rire tout le monde.

— Monsieur, vous êtes chez les femmes !

J'ai sursauté. Une blonde décolorée énorme, qui tirait un chariot rempli de seaux et de serpillières, me dévisageait

méchamment.

— Désolé, Madame, je ne savais pas...

Elle a ramassé l'écusson que j'avais fait tomber.

— Vous êtes de la police ?

Je ne sais pas ce qui m'a pris de dire oui... Je me suis excusé une fois de plus et je suis parti rejoindre Virginie devant les machines à café. Trente secondes plus tard, les gendarmes étaient à côté de moi.

— Monsieur, il paraît que vous vous promenez avec un écusson de police ? Vous pouvez nous le montrer ?

J'étais paniqué. J'ai regardé Virginie. J'avais l'impression qu'elle allait me fusiller, rien qu'avec ses yeux. J'ai sorti l'écusson de ma poche et j'ai commencé à m'expliquer, de grandes explications auxquelles, paraît-il, personne ne comprenait rien... Virginie m'a interrompu.

— C'est de ma faute. J'avais cet écusson dans la boîte à gants de ma voiture et il l'a trouvé...

— Vous êtes de la police ?

— Pas moi, mon frère. Il a oublié l'écusson chez moi la dernière fois qu'on s'est vus. Il travaille à Paris et je vais lui rendre.

— Vous savez que la loi interdit à toute personne de porter publiquement un costume ou même un insigne réservé aux fonctionnaires de police... ou aux gendarmes.

— Oui, je sais... Pour ne pas créer une méprise dans l'esprit du public. Mais franchement, il ne pensait pas à mal.

C'est la première fois qu'il voyait un insigne de policier et ça l'amusait.

— Expliquez-lui que ce n'est pas un jeu. Il sait qu'il peut aller en prison pour ça ?

— Je suis désolée, j'étais persuadée qu'il l'avait remis en place... Il n'est pas très bien, vous comprenez.

Elle avait l'air de dire que j'étais complètement cinglé. Les

gendarmes m'ont regardé attentivement. Mes mains, mes jambes, tout mon corps tremblait.

— Essayez de mieux le surveiller. Au revoir, Madame. Au revoir, Monsieur.

Ils m'ont vraiment pris pour un fou. Est-ce que je l'étais ? Ils n'ont même pas demandé mes papiers.

On est retournés dans la voiture. Virginie ne disait pas un mot. Elle a conduit un peu, dix minutes pas plus, puis elle s'est arrêtée sur une aire de repos. La colère et les larmes se mélangeaient.

— Ne me refais jamais ce genre de choses. Tu serais où s'ils t'avaient arrêté ? Retour à la case prison ?

— C'est la faute de la femme... La grosse... C'est une raciste.

— Arrête cinq minutes avec tes histoires de racisme. La femme, elle a fait son travail, c'est tout. Te faire passer pour un policier... Franchement Mehdi, t'as pas la tête de l'emploi !

— Et c'est quoi, la tête de l'emploi d'un policier ?

Elle s'est mordu la lèvre, mais c'était trop tard. Ce qu'elle venait de dire me faisait trop mal. Ça me rappelait soudain que je n'étais pas comme tout le monde. J'ai essayé de sortir, mais la portière était verrouillée. Je me suis écroulé.

— Laisse-moi sortir, Virginie, je t'en supplie, laisse-moi mourir... Je n'en peux plus de cette vie. S'il te plaît, laisse-moi et pars. Je ne te ferai plus d'ennuis. C'est facile de mourir ici. Je vais sur l'autoroute, un camion, et en deux secondes, c'est fini. Il n'y aura personne pour pleurer sur moi. Finie la souffrance.

Mais elle m'a empêché de sortir et on s'est retrouvés tous les deux, en train de pleurer.

— Tu m'aimes ?

— Je t'aime, petit frère, mais arrête tes conneries.

— D'accord, grande sœur.

On est repartis. On a passé des heures et des heures en

voiture. C'était interminable, pour moi qui avais des crampes partout, et pour elle qui avait déjà fait beaucoup de kilomètres.

— On est bientôt arrivés ?

— On n'est même pas à la moitié.

— Toi, tu es fatiguée, mais tu ne le montres pas.

— Je vais m'arrêter pour dormir.

— Où ça ? Dans la voiture ?

— Non, dans un hôtel.

— Moi, je dors dans la voiture, comme ça, je la surveille.

— Ça ne va vraiment pas la tête. Tu ne vas pas dormir dans la voiture !

— J'ai l'habitude, et puis c'est l'été.

— Pas question, je te prends une chambre avec un vrai lit.

— Je ne veux pas que tu payes pour moi. Tu fais déjà beaucoup.

C'est comme ça qu'on s'est retrouvés dans un hôtel. Un grand lit en bas et un lit superposé en haut. Le mien ! Je respectais Virginie et pour rien au monde je n'aurais voulu lui montrer le contraire, mais tout de même... Pour un homme qui sort de plusieurs mois de prison, ce n'était pas facile et je n'arrivais pas à dormir...

Alors je parlais, je n'arrêtais pas de parler.

— Mehdi... S'il te plaît, j'ai sommeil.

On est arrivés le lendemain soir à Fécamp, au bord de la mer. L'eau, la nuit, le bruit des vagues et les rochers tout près qu'on distinguait à peine, me rappelaient mon arrivée en Italie.

— On y va ?

— Tu n'aimes pas ?

— Ce n'est pas ça... Il fait froid, ici !

Les jours suivants, j'étais mal, mais c'était la première fois que j'étais avec une amie et je voulais tout lui dire. Je lui

parlais, jusqu'à 5 heures du matin, et quand je la sentais sur le point de s'écrouler, je lui donnais des cours de boxe américaine.

— Gauche... Droite... Doucement... Un, deux, trois, crochet... Recule... Un, deux, hook-kick. Tu as compris ?

Elle répondait oui, l'air de dire « Tu me gaves ! »

— Vas-y. Défends-toi. Je t'agresse.

Soudain, elle a regardé vers la porte, l'air effrayé.

— Mehdi... T'as pas entendu du bruit.

— Où ça ?

Son genou s'est levé sur mes parties les plus sensibles. Si elle ne l'avait pas arrêté à temps, je me serais roulé par terre pendant un bon moment.

— Eh... Ce n'est pas dans les règles.

— Tu dis que je respecte trop les règles. Bon ! On peut dormir maintenant ?

Vraiment, je me sentais à l'aise avec elle. C'était une relation étrange, comme si on se connaissait depuis toujours. Il n'y avait qu'une chose dont je n'arrivais pas à lui parler : mon « traitement ». Pour moi c'était trop la honte, alors quand elle m'a emmené chez le médecin, j'ai demandé le Lexomil. Pas plus.

J'ai essayé de résister, mais j'avais mal partout. Trop mal. Je n'arrêtais pas de masser mes jambes, d'en pincer la chair. Finalement, je suis allé voir un autre médecin, qui m'a prescrit d'autres Lexomil, mais pas de Subutex.

— Ce n'est pas grave. Merci quand même.

J'ai dû me débrouiller dans la rue. J'ai fini par trouver un mec qui vendait du shit et du Subutex. De son côté, Virginie venait de découvrir ma consommation de Lexomil.

— Quatre boîtes en moins d'une semaine... C'est du délire !

— C'est mon traitement...

— Certainement pas des doses pareilles !

Elle ne comprenait pas comment je faisais pour tenir debout, mais elle n'était pas du tout convaincue par mes explications : ses erreurs de calcul, les boîtes que j'avais perdues, celles qui n'étaient pas bien remplies, les comprimés qui tombaient par terre...

— Arrête ton cinéma, tu veux ? Juste cinq minutes !

Elle a sorti de sa poche l'emballage vide de deux comprimés de Subutex qui n'étaient pas partis avec la chasse d'eau. Au début, j'ai fait celui qui ne comprenait pas, mais ça n'a pas marché.

— Pourquoi tu ne veux pas en parler ? Je connais ton traitement. J'ai vu ton ordonnance de la prison de Grasse.

J'étais furieux.

— Tu fouilles dans mes papiers ?

— Je suis désolée, mais tu vas trop mal. Mehdi, ça se voit comme le nez au milieu de la figure que tu prends du Subutex et tout le reste.

— Qu'est-ce qui se voit ?

— Tes yeux, tes pupilles, elles sont minuscules, on dirait des têtes d'épingles.

— C'est de naissance !

— Ah oui ? Et quand tu délires, quand tu racontes n'importe quoi et que les gens te regardent comme un fou, surtout les gendarmes, c'est aussi de naissance ? Et les sueurs, les tremblements, les douleurs... Il n'y a pas de honte à vouloir moins souffrir. C'est juste que ce que tu prends, n'importe quoi, n'importe comment, ça n'a pas l'air de te réussir.

J'ai lâché prise. On a parlé, bien parlé, et curieusement, je me suis senti soulagé. Elle ne pouvait pas ressentir ma souffrance, mais au moins, elle la comprenait.

GARDE À VUE

On a quitté la Normandie pour faire un bref passage à Paris. Une fois de plus, j'ai essayé de récupérer mon argent avec toujours le même résultat. C'est-à-dire rien. Il me tardait d'arriver à Bordeaux pour trouver le calme, mais là encore, les choses ne se sont pas passées comme prévu. Virginie n'avait pas encore sa maison. Elle dormait toujours chez une amie et moi, à l'hôtel Formule 1. Je ne voulais pas qu'elle me paye l'hôtel.

— Je peux me démerder... J'ai l'habitude.

— C'est juste pour deux ou trois nuits, le temps de te trouver quelque chose.

J'étais complètement perdu dans cet hôtel, loin de tout, personne à l'accueil, pas de bureau de tabac, pas de clés, juste un bout de papier avec un code.

— Je me sens bizarre, ici.

— Peut-être, mais ici, la seule pièce d'identité qu'on te demande, c'est ma carte bleue.

Elle aurait voulu me mettre encore plus mal à l'aise qu'elle n'aurait pas dit mieux.

— C'est bon. Je vais dormir dans ta voiture.

— Et si un policier te trouve en train de dormir dans ma voiture ? Tu y penses ? Écoute, on va trouver autre chose, mais pas la rue, ni un couloir et encore moins une voiture. Dans le pire des cas, ce sera le terrain de camping... Mais c'est assez loin.

J'ai passé trois nuits dans cet hôtel, dont une à me perdre dans des dédales de rues qui n'étaient faites que pour les voitures. J'en ai passé deux autres chez une amie de Virginie qui m'a écouté longuement avant de me parler de sa fille malade. Elle me tenait la main et on avait les larmes aux yeux. Virginie m'avait aussi emmenée chez son amie médecin. Je ne

voulais pas que son amie me prenne pour un drogué et qu'elle me prescrive du Subutex. Je préférais persuader tout le monde, à commencer par moi-même, qu'avec l'espoir retrouvé, je pouvais m'en passer. Je me suis juste fait prescrire du Lexomil et j'ai demandé à Virginie de cacher les comprimés sur elle, pour m'éviter la tentation d'en prendre trop d'un coup. J'ai résisté une semaine, mais la douleur a fini par l'emporter sur mon envie d'arrêter. Même dans une ville que l'on ne connaît pas, ce n'est jamais difficile de trouver les endroits où l'on peut se procurer de tout. Ensuite, tout est allé très vite.

Je me suis fait contrôler le 9 juillet à 15 h 40, cours Victor Hugo, au cours, comme ils disent à Bordeaux. J'étais adossé contre un mur, soulagé, et j'attendais le coup de téléphone de Virginie. On avait rendez-vous pour visiter une chambre que des gens acceptaient de me prêter pour quelques jours. Tout à coup, des policiers sont arrivés. Ils avaient été appelés pour un vol de sac à l'arraché. Bien sûr, ils sont arrivés trop tard, mais quand ils m'ont vu, en train d'attendre avec mon portable dans la main, ils sont tout de suite venus vers moi. Ils m'ont d'abord demandé si j'avais vu quelque chose. Ensuite, ils m'ont demandé les papiers et m'ont emmené au commissariat. Mon portable sonnait sans arrêt. Ce devait être Virginie qui s'inquiétait de ne pas me trouver. À chaque fois qu'ils entendaient la musique, ils s'amusaient à danser. Quand j'y repense, ça me fait mal. Ma mère était dans le coma à l'hôpital (ce que j'ignorais encore) et eux, ils dansaient... Ils ne voulaient pas que je réponde. Heureusement, l'officier de police et la femme policière qui ont pris ma déposition, au commissariat, faisaient leur travail correctement. Ils étaient stricts, mais ils avaient du cœur et ils trouvaient que ce qui s'était passé, avec les autres policiers, c'était inadmissible. En plus, j'avais réussi à mettre mon appareil en mode caméra et

même si tout n'était pas bien filmé, ils en voyaient suffisamment... Le téléphone sonnait toujours. L'officier a fini par répondre. Pendant ce temps, je regardais la fenêtre qui était ouverte. J'avais envie de sauter, d'en finir, tellement j'en avais marre de me faire arrêter. Ils ont dû s'en apercevoir parce qu'ils l'ont fermée. Ensuite, l'officier a parlé avec moi et je lui ai expliqué ma situation. Il a vu, aussi, que j'étais sorti depuis peu de temps de prison et que je n'avais pas encore eu le temps de me retourner. Dix mois, juste pour les papiers, il trouvait que le juge avait été dur. De son côté, Virginie faisait tout son possible pour me faire sortir. Elle avait averti des gens, sans doute des gens importants parce qu'au commissariat tout le monde courait en disant « Téléphone, à propos de Monsieur Saied ». L'officier a vu que je n'étais pas tout seul et que je n'étais pas bien. Il a promis qu'il ferait tout pour que je sois libéré, mais c'était trop tard pour le procureur. Il ne pouvait pas faire autrement que de me faire passer la nuit en garde à vue. Lui et sa collègue, je ne les oublierai jamais. Je voyais, dans leurs yeux, qu'ils avaient mal au cœur pour moi.

L'APPARTEMENT

Quand je suis sorti, le lendemain matin à 11 heures, Virginie m'attendait avec une bonne nouvelle, elle m'avait trouvé un appartement, et une moins bonne : mon frère aîné, Omar, qui était sorti de prison, avait essayé de m'appeler.

— Tu lui as parlé ?

— Oui, il disait que tout allait bien.

— Bien sûr, il dit que tout va bien parce que chez nous, on dit toujours que ça va bien, mais s'il a appelé, c'est qu'il se passe quelque chose de grave.

J'ai passé l'après-midi dans les taxiphones. J'essayais d'appeler tous les numéros que je connaissais, au bled, mais personne ne répondait. Je tentais de me persuader qu'ils étaient tous dehors, ou en train de travailler, mais j'étais sûr que ma mère était morte.

À 20 heures, je n'avais toujours aucune nouvelle. J'essayais de téléphoner, encore et encore... J'ai changé trois fois de taxiphone en me disant que les cabines étaient peut-être en panne, mais personne ne répondait. Quand mon portable a sonné, j'ai répondu en tremblant. C'était Virginie. Elle m'attendait place Saint-Michel, à la terrasse du kebab bleu, pour visiter l'appartement.

Ce soir-là, il faisait chaud et il y avait beaucoup de monde sur la place. J'essayais de ne plus penser à ma mère, de ne plus penser du tout. Juste trouver Virginie, avoir un lit, peut-être, et dormir.

— Mehdi !

Elle prenait un thé à la menthe en compagnie d'une femme aux longs cheveux roux. La femme s'est levée pour me faire la bise. Elle souriait. Elle était magnifique et tout en elle m'inspirait confiance. Quand elle m'a parlé de l'appartement, j'ai oublié mes craintes et mes problèmes, comme dans un

rêve.

— C'est l'appartement d'un ami. Il est en vacances et il est d'accord pour te le prêter une semaine, et même quinze jours ou un mois si ça t'arrange. Pas plus parce qu'après il revient. Je n'en revenais pas.

— Il me le prête... Ça veut dire que je n'ai rien à payer ?

— Non, bien sûr que non. J'espère que ça te plaira.

— Je suis peintre, s'il y a besoin, je peux refaire la peinture... Ou le carrelage.

— Surtout pas ! Ça, tu évites...

J'étais déçu, mais elle m'a expliqué que des amis à elle avaient prêté leur maison à une famille du Kosovo et qu'à leur retour, ils avaient eu une drôle de surprise.

— C'est une maison qu'ils avaient restaurée. Ils avaient gratté tous les murs, à l'intérieur, pour récupérer la pierre apparente, et quand ils sont revenus, ils ont eu un choc : les Kosovars avaient tapissé tous les murs avec du papier peint à fleurs... Ils voulaient faire plaisir... Tu comprends, pour eux, le papier peint, c'était plus chic que la pierre, mais ils n'avaient pas les mêmes goûts que mes amis.

— Je comprends... Mais de la peinture, bleue ou blanche, ce n'est pas pareil. Il choisit la couleur.

Elle m'a regardé droit dans les yeux.

— Non !

— Promis, je ne toucherai à rien.

— Bien, on va voir s'il te plaît, cet appartement ?

C'était un deux pièces : un salon, une chambre, une cuisine et une salle de bains. Je n'avais jamais habité dans quelque chose d'aussi grand.

— Il n'y aura personne d'autre que moi ?

— Non. Tu es seul. J'y passe juste une fois par semaine pour utiliser la machine à laver. Ça ne te gêne pas ? Je sonnerai avant.

Elle m'a tendu les clés. Je n'en revenais pas de voir quelqu'un qui ne me connaissait pas et qui me faisait confiance au point de me prêter un appartement.

— Je te donne aussi mon numéro de téléphone. En cas de problème, n'hésite pas. Tu m'appelles.

Quand j'aide les autres, c'est moi le gagnant parce que je me sens bien. Par contre, quand on m'aide, je me sens perdant. J'ai l'impression qu'on me fait la charité, qu'on me prend en pitié, et je ne le supporte pas, mais là, pour la première fois de ma vie, je laissais des gens m'aider, des gens qui n'étaient même pas de ma famille. C'était très bizarre pour moi parce qu'avant, je ne faisais confiance à personne. Dans mon pays, je n'avais pas 12 ans, j'étais un bébé et je voulais faire ma vie seul... À Palerme, je n'avais pas 14 ans, mais je voulais tout faire comme un homme. Et tout à coup, on s'occupait de moi comme l'enfant que je n'avais jamais été.

J'ai fait plusieurs fois le tour de l'appartement. La peinture de la salle de bains aurait mérité d'être refaite, mais Julie ne voulait pas. Dommage ! Je me suis allongé sur le lit. J'étais trop content d'avoir un endroit où dormir. En même temps, j'étais inquiet à propos de ma mère. Je suis reparti au taxiphone. À nouveau, j'ai appelé tous les numéros, chez ma mère, mes sœurs, mon frère, mais ça ne répondait nulle part. Mes craintes se confirmaient. Quand quelqu'un meurt, chez nous, tout est éteint.

ALHABIBA

Le lendemain, dans la soirée, je n'avais toujours pas de nouvelles de ma mère. Virginie m'avait emmené boire un verre à la terrasse d'un café, sur la place Saint-Michel. Elle m'a tendu son portable.

— Essaie d'appeler.

— Non, j'appellerai des cabines, ça coûte moins cher.

Elle a pris son téléphone, elle a recherché le numéro de mon frère sur son journal d'appels et elle me l'a passé.

— Vas-y... C'est important.

Quand j'ai vu le numéro, je me suis étonné.

— Ce n'est pas mon frère !

— En tout cas, c'est le numéro d'où il a appelé.

J'ai sonné. L'homme qui a répondu était le voisin de mon frère. Il m'a dit que ma mère était morte et qu'il allait chercher mon frère. Une demi-heure plus tard, Omar m'appelait. Il avait du mal à parler à cause de l'émotion et moi, j'étais effondré.

— Mon Dieu, pardonne-moi... Ma mère était en train de mourir et moi, j'étais en garde à vue.

Maman, Alhabiba, je suis désolé... désolé parce que je sentais que tu allais partir et que je n'ai pas tenu ma promesse. Je t'avais promis qu'un jour, tu serais fier de ton fils et que je reviendrais avec une voiture, pas une voiture de frimeur, juste une petite voiture pour pouvoir t'emmener partout sans que tu te fatigues. Je t'avais promis, aussi, que je reviendrais avec de l'argent que j'aurais gagné en travaillant. Pas de l'argent haram. Plus jamais. Tu sais bien que je suis peintre et carreleur. Je suis payé entre 100 et 150 euros par jour, ça fait 3 000 ou 4 000 euros par mois si je travaille tous les jours, et quand j'ai 10 000 euros, je rentre et

j'ouvre un petit commerce, comme tu voulais. Et voilà... Je n'ai pas réussi à tenir ma promesse. Je sais que tu es tombée malade à cause de moi, parce que tu étais trop inquiète à cause de tout ce qu'ils ont dit à mon sujet. « Mehdi, il est avec la mafia ! Mehdi, il doit se cacher ! », « Mehdi, il est en prison ! », « Mehdi, il est mort ! » Pourquoi ils te racontaient toutes ces choses ? Des soi-disant amis qui ne pensent qu'à te poignarder dans le dos...

Je n'arrêtais pas de penser. Pourquoi cette vie de souffrance ? J'avais l'impression que ma tête allait exploser. Je respirais mal et je tremblais de partout. Cette nuit-là, Virginie est restée avec moi. J'ai longtemps pleuré sur son épaule. Elle me tenait la main.

J'étais en état de choc. J'ai sorti un pétard d'enfant et une boîte d'allumettes de ma poche, puis je suis allé dans la cuisine chercher un sac en plastique et un couteau. Quand je suis revenu, j'ai fait une boulette bien serrée avec du papier.

— Regarde ! Ça, j' imagine que c'est l'explosif. Normalement, je le mets dans une boîte de sauce tomate vide, mais là, je n'ai pas ce qu'il faut... J'enfonce le pétard dans la boule, comme je le faisais avec les cartouches de poudre, je fends une allumette dans le sens de la longueur, j'attache la mèche au milieu et j'emballe le tout dans un sac en plastique pour ne pas que ça prenne l'eau.

Je me suis levé, les deux mains en l'air. Dans l'une, je tenais la bombe ; dans l'autre, la boîte d'allumettes. J'avancais doucement. Je n'étais plus sur le sol carrelé de l'appartement, j'étais des années en arrière, dans les eaux de Tunisie.

— Je nage, juste avec les palmes, je garde les mains en l'air et je cherche les poissons.

Mes yeux scrutaient un horizon qui se moquait bien des murs et des frontières.

— D'une main, je mets le feu à l'allumette. Je vais allumer la mèche. Je n'ai pas beaucoup de temps. Je mets mon bras en arrière, je lance la bombe et je bascule mon corps en arrière. Je nage sur le dos, les pieds en avant. Je recule aussi vite que je peux.

L'allumette s'est éteinte entre mes doigts. J'étais en sueur. Virginie me regardait, silencieuse. J'ai ouvert le sac et j'ai repris le pétard. Je l'ai déchiré au-dessus d'une assiette, j'ai écrit mon nom avec la poudre, et j'y ai mis le feu.

ÉTAT DE MANQUE

Les jours suivants se sont déroulés comme dans un cauchemar. Je suis allé au cours pour trouver des cachets, n'importe quoi pour ne plus penser. J'ai aussi avalé d'un coup les deux boîtes de Lexomil que Virginie cachait. Trois jours plus tard, elle m'emmenait aux urgences psychiatriques. Il n'y avait personne d'autre que moi, et je ne comprenais pas pourquoi c'était si long. J'étais arrivé à une heure de l'après-midi, j'avais expliqué mon histoire à deux personnes, réclamé mon traitement, mais à chaque fois, on me disait de patienter.

Une heure, deux heures... Je n'en pouvais plus, je voulais partir, mourir... Un autre médecin est arrivé. Je lui ai raconté la même chose qu'aux deux autres et il m'a dit qu'il devait téléphoner au SMPR⁹ de la Maison d'arrêt de Grasse.

Trois heures. J'ai pété les plombs. J'ai profité de l'absence de Virginie, qui était aux toilettes, pour sortir. Dehors, sur la route, des dizaines de voitures se croisaient. Je marchais au milieu, les yeux fermés. Elles roulaient vite, me frôlaient, me klaxonnaient et les automobilistes me criaient dessus.

— Eh ! Ça va pas la tête ?

Non, ça va pas la tête !

J'étais dans une sorte d'état second quand Virginie est venue me récupérer.

— Qu'est-ce que tu fais ? Ne reste pas là, viens !

— J'en ai marre de cette vie. Je te jure, j'en ai marre. Promets-moi, s'il m'arrive quelque chose... Promets-moi de ramener mon corps dans mon pays.

Elle s'est mise en colère.

— Certainement pas si c'est toi qui te donnes la mort !

Je suis revenu à l'hôpital, accroché à son bras, et j'ai attendu. Elle ne me lâchait plus des yeux.

Cinq heures. J'ai revu le médecin. Il ne m'a pas donné mon

traitement, pas même une ordonnance, juste un bout de papier avec des rendez-vous pour la semaine prochaine au centre Carreire, le département d'addictologie de l'hôpital. J'étais tellement furieux que j'ai jeté mes lunettes de soleil par terre. Elles se sont cassées.

Virginie m'a ramené dans le centre de Bordeaux, au cours, et elle s'est renseignée dans une pharmacie pour connaître les médecins qui prenaient sans rendez-vous. Elle avait dû préciser, aussi, qu'elle cherchait un médecin spécialiste des toxicos. Dans la salle d'attente, sur 15 personnes, il y en avait au moins cinq ou six en état de manque. De l'autre côté de la vitre, la BAC venait de procéder à l'interpellation musclée d'un homme. Ils l'avaient plaqué violemment contre leur voiture et ils le menottaient. Tout, dans cet endroit, me ramenait à une réalité que j'aurais voulu fuir. Quand mon tour est arrivé, il était 8 heures du soir et j'étais de mauvaise humeur. Pourtant, dès les premières secondes, ce médecin-là a su me redonner l'espoir. Virginie lui a expliqué que je n'avais pas de papiers, pas de carte vitale et pas d'argent pour le payer. Elle lui a proposé de lui donner sa carte vitale, mais il a refusé et il m'a tout de suite mis à l'aise. Il parlait doucement, gentiment.

— J'imagine que si tu es là, c'est que tu souffres. C'est ça le plus important. Alors, qu'est-ce qui t'arrive, mon gars ?

C'était un homme de cœur et je lui ai raconté mon histoire, rapidement : 17 ans que j'étais en France, la prison, sans arrêt la prison, où je m'étais habitué au Subutex, mon fils disparu, la mort de ma mère, l'envie de mourir, l'impression de devenir fou, les urgences où j'avais attendu cinq heures et les médecins qui m'avaient laissé partir, comme ça, sans rien me donner...

Il m'a écouté, il m'a demandé ce que je prenais en prison et il m'a fait l'ordonnance pour une semaine.

— Je devrais appeler le médecin de la maison d'arrêt, mais à cette heure-là, ce n'est pas possible... Je te fais confiance. L'urgence, c'est de calmer ta souffrance et je vais te dépanner jusqu'à la semaine prochaine. Par contre, il faudra que tu prennes ton traitement à la pharmacie, tous les jours. Celle des Capucins est ouverte 24 heures sur 24, tu vois où elle est ?

— Non.

Il m'a expliqué, ce n'était pas très difficile. Il m'a aussi conseillé d'aller au centre Carreire pour poursuivre mon traitement.

— C'est un bon endroit et ils pourront t'aider, surtout si tu veux arrêter.

Deux jours plus tard, je rencontrais un autre médecin, dans les locaux de Médecins du Monde, pour un problème d'oreille qui s'infectait. Jusqu'à présent, je n'étais jamais allé dans ce genre d'endroits, ça ne m'inspirait pas confiance, et je n'en revenais pas de voir à quel point les gens étaient gentils. Ils m'offraient du café, des biscuits... Le médecin qui m'a reçu était un grand professeur. Il était âgé et il aurait pu vivre une retraite tranquille, mais il préférait s'occuper de ceux qui n'ont rien. Il a regardé mon oreille. Ensuite, on a parlé, bien parlé. On aurait dit qu'il comprenait tout de ma souffrance. Il m'a dit que je pouvais revenir le voir quand je voulais et il a fait un courrier de recommandation pour le directeur du centre Carreire, à l'hôpital psychiatrique.

J'étais mal et encore plus mal de me voir comme ça. Virginie m'aidait, elle me faisait confiance et elle m'avait présenté des amis, des vrais amis. Je voulais que tous soient fiers de moi. C'est pour ça que j'ai accepté d'aller dans ce centre et de voir les médecins, l'assistante sociale, le psychologue...

Elle avait aussi l'esprit pratique.

— Et puis, ton traitement, il vaut mieux le prendre à

l'hôpital qu'au cours, c'est moins risqué...

Mon temps se partageait entre l'hôpital et les docteurs de Médecins du monde. J'avais des rendez-vous tous les jours. Au début, c'était très bizarre, et puis j'ai pris l'habitude, je me sentais en confiance avec eux. Je voyais tous ces visages tournés vers moi, qui m'encourageraient à vivre, et je me demandais pourquoi je n'avais pas rencontré ces gens avant. Je voulais comprendre ce qui n'allait pas en moi, pourquoi toute cette souffrance, alors j'ai répondu à toutes leurs questions, j'ai même passé des tests qui m'ont fait gagner un bon d'achat dans les magasins Carrefour : un bon de dix euros au nom de l'hôpital psychiatrique. C'était gentil de leur part, mais ça faisait un peu la honte.

L'HOMME AU PISTOLET EN PLASTIQUE

L'homme, un grand costaud avec des tatouages partout, s'amusait à braquer son pistolet en plastique sur tout le monde... Pop... Pop... puis il faisait sembler de le charger, mais il n'y arrivait pas. Il faisait tomber le chargeur et il se baissait pour le ramasser : une fois, deux fois, trois fois... Puis il recommençait. Pop... Pop... Personne ne disait rien. On voyait bien qu'il n'était pas méchant. Un infirmier lui a juste fait une remarque.

— Arrête de jouer avec ça, t'es chiant, Didier... Faut te calmer. D'accord ?

Comme il ne se calmait pas et qu'il faisait beaucoup de bruit, un médecin est finalement intervenu. Il lui a posé la main sur l'épaule.

— On va parler si vous voulez. Vous devriez lâcher ça.

— C'est pas un vrai !

— Je sais bien, Didier, que ce n'est pas un vrai pistolet, mais ce n'est pas une raison. Il y a des gens qui viennent ici pour se soigner.

Il a suivi le médecin. Ensuite, malgré les portes, on l'a entendu hurler pendant un bon quart d'heure. Il en voulait au monde entier, à commencer par lui-même.

Quand il est revenu dans la salle d'attente, il était calme. Une femme, qui attendait pour la méthadone, s'est approchée de lui.

— C'est toi qu'on entendait comme ça ?

— Ils font chier, tous... Personne ne peut comprendre...

Des larmes coulaient de ses yeux. La femme s'est agenouillée près de lui. Elle a caressé sa tête d'une main et a mis son autre main dans la sienne.

— Ce n'est pas une raison pour crier, surtout avec ce truc-là.

Il tenait toujours le pistolet en plastique dans sa main et des larmes coulaient de ses yeux.

— Personne peut comprendre. Je pense à ma fille. J'arrête pas de penser.

— Pourquoi tu n'en parles pas au psychiatre ?

— Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse, le psychiatre ? J'en ai vu deux, dix, vingt... ça changera rien au fait que ma fille, elle est morte dans mes bras.

Mes jambes tremblaient et mes pieds martelaient le sol. Il avait raison, Didier. Qu'est-ce qu'il pouvait bien faire, le psychiatre ? Il ne ressusciterait ni sa fille, ni ma sœur Kenza, ni Malik, ni ma mère... Il n'avait pas le pouvoir de nous faire un autre passé. Peut-être que certains hommes naissent pour souffrir, que c'est leur destin. Mais pourquoi ?

Je me suis levé. Le psychiatre m'appelait. Avec ses cheveux longs bouclés et ses petites lunettes, on aurait dit un adolescent. Il a assez vite résumé ma situation :

— Toi, si tu avais un flingue sous la main, tu te mettrais tout de suite une balle dans la tête.

La première fois, j'ai parlé avec lui pendant plus d'une heure. Il m'a demandé ce que j'avais :

— Voilà, je suis malade, je ne sais pas ce qui m'arrive, je suis paranoïaque. J'ai peur de sortir dehors... Je me sens faible...

Il me posait des questions, beaucoup de questions.

— J'étouffe, docteur, je ne suis pas un être humain comme tout le monde.

— Qu'est-ce que vous prenez comme drogue : héroïne ? Cocaïne ?

— Pas d'héroïne, juste une fois, il y a longtemps, c'était une mauvaise expérience... J'ai pris de la cocaïne, mais ça fait longtemps aussi... Je prends du Subutex. J'ai commencé à en prendre en prison, il y a quatre ans. J'ai arrêté, et puis je suis retourné en prison. À chaque fois que je vais en prison, j'en

reprends ; quand je sors, j'arrête... Ce n'est pas facile, mais j'y suis arrivé plusieurs fois... Sauf que là, je n'y arrive plus... Je me sens trop mal. Je transpire, j'ai mal au dos, aux jambes, je tremble, parfois même je n'arrive pas à me lever...

Il ne disait rien. Il m'écoutait.

— J'en ai marre de prendre ça. J'ai envie d'arrêter le plus vite possible.

— Tu vas arrêter, mais pas tout d'un coup. On va diminuer doucement. D'accord ?

Tous les jours, dans la salle d'attente du centre Carreire, on était une dizaine à masser nos jambes, à presser la chair entre nos doigts, le plus fort possible pour faire circuler le sang et chasser la douleur. C'était le matin, surtout le lundi vers 10 h 30, qu'il y avait le plus de monde. Ils auraient fait n'importe quoi pour passer en premier. Je n'étais sans doute pas mieux, mais j'avais toujours du mal à admettre ma dépendance et je refusais de me reconnaître dans les toxicos qui attendaient leur tour. Certains étaient en manque grave.

— Enculé de ta mère.

— Calme-toi, Jérôme, il était là avant toi.

Ça m'angoissait, je me demandais si moi aussi, j'étais comme ça sans m'en rendre compte. Celui qui hurlait essayait de truander pour passer avant les autres, mais ici, personne ne cède sa place. La douleur est trop forte.

— OK ! Ça va ! On va pas s'embrouiller pour une place... Allez, vas-y... Putain d'enculé ! J'ai envie de frapper quelqu'un. Moi, la prison, je m'en fous...

— Cette fois, c'est mon tour.

— Dépêche-toi, je suis en train de péter un câble. J'arrive en premier et je passe en dernier. Putain d'enculé... Je veux ouvrir un compte. Je peux pas ouvrir un compte avec deux euros ? Tête de ma mère... Lui, avec ses boucles d'oreille, j'ai envie de lui arracher sa chaîne et son portable, mais tu

comprends, le problème, après, c'est la prison. J'ai trop fait de prison... J'ai 40 ans, j'ai une fille de 20 ans... Je passe à un distributeur, j'ai envie de m'approcher du mec, je lui donne un grand coup et il tombe par terre direct. Mais le problème, c'est la prison... Ou alors, je me déguise en femme : je me rase bien, une perruque et personne ne me reconnaît... Ah ! Tout de même ! C'est pas trop tôt...

L'homme qui s'appelait Jérôme s'est précipité vers l'infirmerie. Dans quelques minutes, il ressortirait soulagé, normal. Mon tour approchait. Avant moi, il restait une femme, le visage déformé par la douleur, et un homme avec des béquilles. Lorsque son tour est arrivé, il était si faible qu'il a failli tomber. Je me suis précipité pour l'aider. On dit que les gens qui souffrent ne pensent qu'à leur souffrance, mais ce n'est pas vrai. Je donnerais mon cœur pour soulager quelqu'un.

Le psychiatre était gentil et je l'aimais bien, mais ce qui ne me plaisait pas, c'était l'obligation d'aller tous les jours à l'hôpital pour prendre mon traitement devant l'infirmière. Elle vérifiait que je l'avais bien avalé et j'avais l'impression d'être traité comme un bébé. Je n'avais pas le droit de prendre les médicaments avec moi, alors quand j'allais trop mal, quand je n'arrivais plus à respirer normalement à cause de l'angoisse, je devais aller au cours Victor Hugo, négocier un ou deux Subutex, ou chez un médecin, me faire prescrire du Lexomil. Je n'osais pas en parler au psychiatre et c'était une véritable torture quand il me demandait d'uriner dans le gobelet.

— Désolé, je n'y arrive pas... J'ai toujours du mal à pisser quand je sais que quelqu'un attend derrière moi, ça me stresse.

En réalité, j'avais honte à l'idée de le décevoir. Il faisait tout pour m'aider et moi, je n'y arrivais pas.

Trop, c'est trop ! Un jour, j'en ai eu marre de raconter ma vie aux docteurs, à l'assistante sociale, aux associations... Tout le monde me posait dix fois la même question. Je suis retombé dans le mutisme. Même Virginie, devant son ordinateur, je ne la supportais plus... Ça me rappelait les interrogatoires au commissariat de police.

— Ça fait dix fois que tu me poses la même question !

— Je voudrais juste vérifier un truc.

Je ne m'étais pas rendu compte, quand je lui avais dit que je voulais faire ce livre, que ce serait si dur. J'étais plus épuisé en une heure, avec tout ce qui me remontait dans la tête, qu'en une journée sur un chantier.

— On va boire un café ?

— Et ton livre ?

— Après... C'est bien, aussi, de sortir. Les policiers, quand ils te voient avec ta femme, ils ne te contrôlent pas.

— Mehdi, je ne suis pas ta femme !

— C'est pas grave... On fait semblant !

NOUVEAU CONTRÔLE

Peinture, enduits, carrelage, pose de moquette... Travail soigné et prix intéressant. Tél...

En ce mois d'août 2008, ma situation semblait s'améliorer et je reprenais l'espoir. J'étais retourné au centre Carreire où j'étais passé de 8 mg à 4 mg de Subutex par jour et, dans quelques jours, j'allais tenter 2 mg. J'avais même obtenu l'autorisation de prendre mon traitement à la pharmacie. C'était mieux que de devoir traverser tout Bordeaux pour aller à l'hôpital et surtout, ça me permettait de travailler. Comme j'allais mieux, Virginie avait accepté de m'imprimer des petites annonces, sur du papier jaune vif pour qu'elles se voient mieux, et on en avait scotché un peu partout dans le quartier : dans les magasins, les taxiphones, les bars... En quelques jours, à peine, plusieurs personnes m'ont appelé : un commerçant qui cherchait un ouvrier pour poser un plafond suspendu (mais je n'avais jamais fait ce genre de travail et pas de camionnette pour chercher le matériel), une femme dont la salle de bains avait besoin d'être repeinte, plus deux ou trois autres. J'ai commencé un premier chantier : tout un appartement à refaire, un quatre pièces. Le propriétaire était correct, mais ça n'a pas duré longtemps : j'ai été contrôlé au bout de quatre jours.

Le jour de mon arrestation, j'avais un mauvais pressentiment. À chaque fois que je quittais mon appartement, je ne pouvais pas m'empêcher de penser que je n'étais pas sûr de revenir, et ce matin-là, c'était pire que d'habitude. L'appartement appartenait à un militant pour la cause des sans-papiers. Il y avait des tracts partout et jamais ils ne m'avaient semblé si visibles. Dans le couloir : « Pour tous les sans-papiers, non à la directive de la honte ! » Aux fenêtres : « Sans-papiers, sans-toit, sans-emploi. » Tout me

rappelait, même dans les WC dont les murs étaient tapissés d'affichettes, que moi aussi, j'étais sans-papiers. Celle qui me gênait le plus recouvrait la moitié de la porte d'entrée, à l'extérieur : « Libérez Kébé et tous les sans-papiers. » Kébé était le responsable du collectif pour les droits des sans-papiers de Montreuil et il avait passé un mois au centre de rétention de Bordeaux. À chaque fois que je sortais ou rentrais, j'avais l'impression de lire « Ici loge un sans-papiers ! » J'avais bien essayé de la masquer, mais je n'avais pas de papier assez grand pour la recouvrir et, pour finir, ça attirait encore plus l'attention. Je n'osais pas, non plus, l'enlever parce que j'avais promis à Julie de ne toucher à rien.

Ce matin-là, donc, en fermant la porte de l'appartement à clé, j'ai regardé l'affichette une dernière fois. J'étais sûr de ne pas revenir. La veille déjà, une voiture de police s'était arrêtée devant la fenêtre avec les gyrophares. Ce n'était pas pour moi, mais j'avais eu tellement peur que je m'étais réfugié tout en haut de la cage d'escalier.

Je suis arrivé au chantier sans problème. Les enduits des quatre pièces étaient presque terminés et j'ai poncé comme un fou pendant toute la matinée. Je n'en pouvais plus, mais j'hésitais à sortir à cause de mon mauvais pressentiment. Finalement, je suis allé à la pharmacie pour prendre mon traitement. J'avais envie d'appeler Virginie et de lui demander de m'accompagner – je savais que si elle était avec moi, aucun policier ne me contrôlerait – mais je ne l'ai pas fait. Je ne voulais pas la déranger et j'avais peur de paraître ridicule, alors j'ai essayé de me persuader que je ne risquais rien, que la pharmacie n'était qu'à 500 mètres... Je me suis fait contrôler juste devant, et au commissariat, à cause de mes vêtements pleins d'enduit, les policiers m'ont mis la pression comme si j'étais un criminel.

— Tu sais que tu n'as pas le droit de travailler !

— Comment je vis si je n'ai pas le droit de travailler ?

— Ce n'est pas notre problème. Tu travailles pour quel patron ?

Je ne voulais pas dire pour qui je faisais un chantier et ils n'ont pas trop insisté, mais le procureur a prolongé la garde à vue et je me suis retrouvé au tribunal.

Je me demandais si un jour je pourrais vivre comme tout le monde, sans qu'on me mette sans cesse les menottes aux poignets. Ici, en France, les gens ne comprennent pas. Ils s'imaginent que ce n'est pas grave de rentrer dans son pays, surtout un pays comme le mien, où ils passent de bonnes vacances. Est-ce qu'ils savent ce que c'est d'être dans un endroit où il n'y a rien, rien à faire, à part tromper sa honte et l'ennui ? Est-ce qu'ils savent ce qu'est une expulsion ? Est-ce que j'aurais passé tant d'années en prison si c'était si facile de rentrer ? Bien sûr, ma famille me manque, une grande famille, plusieurs centaines de personnes dans le même quartier. Tout le monde connaît tout le monde... Et tout le monde sait ce qui se passe, qui fait quoi, qui dit quoi, ce qu'il y a dans le sac de courses de chacun, mais en réalité, personne ne se connaît vraiment. Ma seule famille, c'est mon fils. Quand je pense à lui, ma tête se bloque tellement il me manque. Des gens me disent : « Mais comment peut-il vous manquer à ce point ? Vous ne le connaissez presque pas. » Est-ce qu'ils savent, ces gens-là, ce qu'est la douleur de l'absence ?

PAS BESOIN DE PASSEPORT POUR LA PRISON

— X se disant SAIED, Mehdi, vous êtes le seul à savoir qui vous êtes réellement !

J'ai baissé la tête. Dans quelques instants, le juge lirait mon casier judiciaire, 14 condamnations, puis il m'enverrait à nouveau en prison. Tout plutôt qu'être expulsé.

Cette audience commençait mal, mais une fois de plus, j'étais coincé. Je sortais du dépôt, où l'on attend comme un chien, j'avais du mal à respirer et je n'arrivais pas à m'exprimer. La seule chose qui me réconfortait, c'était de voir tous les amis : Julie, Anne, Virginie, Grégoire, Camille, Odette, Anita, Gaëtane... Je me sentais entouré, comme si j'avais retrouvé une famille. En même temps, ça me faisait mal qu'ils me voient comme ça, entouré de policiers dans le box des accusés. Le pire, c'est quand le juge a repris mon casier judiciaire.

— Monsieur Saied, durant tout ce temps, vous ne vous êtes pas contenté de rester en séjour irrégulier... 2006. Trafic de stupéfiants. C'était quoi ?

Je tremblais. Pourquoi il parlait de ça ?

— C'était quoi ? Héroïne ou cocaïne ? Répondez !

Répondre quoi ? Que j'avais été arrêté au cours d'un contrôle dans un squat, une cave qui puait la pisse et où l'on dormait à sept ? Que je n'avais pas de travail et que je me sentais pire qu'un chien parce qu'un mec avait jeté mon corps après qu'un échafaudage m'était tombé dessus ? Les policiers avaient tout fouillé, ils avaient trouvé un gramme sept de cocaïne sous un matelas et ils m'avaient demandé à qui c'était. Est-ce que je savais à qui c'était ? Et même si je l'avais su, est-ce que je l'aurais dit ?

— Héroïne ou cocaïne ?

— Il y avait sept personnes...

— Héroïne ou cocaïne ? Monsieur Saied, vous prenez du Subutex, vous preniez quoi avant ?

Innocent ou coupable, au tribunal, le soi-disant secret médical n'existe plus. J'avais honte et j'avais de la peine parce que, maintenant, tous mes nouveaux amis allaient me considérer comme un drogué et me rejeter.

— Rien... Le Subutex... Je l'ai pris en prison.

— Allons, ne me faites pas croire qu'en prison, on donne du Subutex comme des bonbons. Tout le monde sait que c'est un substitut... Héroïne ou cocaïne ?

On voyait bien qu'il n'avait jamais été en prison, le juge. En plus, tout le monde sait que le Subutex n'est pas un substitut de la cocaïne... Je ne comprenais pas où il voulait en venir.

— Héroïne ou cocaïne ?

J'ai baissé la tête. J'avais déjà parlé de l'histoire du squat à Virginie, mais les autres...

— Répondez, Monsieur Saied. Héroïne ou cocaïne ?

J'ai craqué.

— Cocaïne.

Ça n'avait aucun rapport avec le Subutex, mais cette drogue, elle me poursuivait. On aurait dit qu'elle voulait se venger tellement je la détestais. Le juge a souri et il s'est calmé.

Les juges, c'est toujours comme ça, ils regardent mon casier, ils jugent mon casier et ils m'envoient direct en prison. Pourtant, cette fois, j'avais un avocat qui parlait bien. Il disait qu'il faudrait tout de même trouver, un jour, une solution à ma situation.

— Si ça continue comme ça, Monsieur Saied finira à 90 ans, plus vieux prisonnier de France, le seul à avoir fait perpétuité sans avoir commis un seul crime.

Il exagérait un peu, parce que, de temps en temps, ils me font quand même une surprise : ils me laissent l'autorisation

de sortir pour respirer quinze jours, un mois, parfois deux. Rarement plus... Après, les policiers me ramènent, menotté, comme d'habitude... Tout ça parce que je n'ai pas de papiers.

Le juge m'a donné cinq mois. Quand il a entendu le verdict, Grégoire s'est levé.

— Elle peut être fière, la justice !

À ce moment-là, les policiers m'ont remis les menottes. J'ai jeté un dernier regard à Grégoire, toujours debout, à Virginie, Julie, Anne, Camille, Odette, Anita, Gaëtane... puis au juge. Il s'adressait à mon avocat et à mes amis.

— À ceux qui soutiennent Monsieur Saied. Si vous aviez vraiment voulu l'aider, vous auriez fait le nécessaire pour qu'il soit assigné à résidence.

L'avocat a protesté.

— Vous savez que pour faire une assignation à résidence, il faut un passeport et c'est bien là le cœur du problème, Monsieur Saied n'en a pas...

Mon passeport... Qu'est-ce qu'il avait bien pu devenir depuis que j'avais demandé à l'un de mes oncles de le garder, juste avant ma traversée de 1998 ? C'était un brave homme, mais depuis, il était tombé malade et il était mort. Je n'ai pas entendu la suite. Les policiers se sont empressés de me faire descendre. Quant au juge qui m'a condamné à cinq mois, je suis sûr qu'il m'a oublié au bout de cinq minutes.

Domage ! À Bordeaux, je commençais à être bien, à oublier la peur et le cauchemar de Johnny.

9M² EN ENFER !

Vu la circulaire et le décret du 2 avril 1996 relatifs à la procédure disciplinaire des détenus,

Vu le règlement intérieur de l'établissement,

Vu le rapport d'incident ainsi que le rapport d'enquête,

Étant donné que les faits poursuivis constituent une faute disciplinaire de deuxième degré au sens de l'article D. 249-2-14° du code de procédure pénale,

Vu les observations de son conseil,

Étant donné que le détenu Saied affirme avoir été victime d'attouchements sexuels répétés de la part de M...

Vu la fragilité psychologique de l'intéressé,

Vu que l'intéressé a porté plainte,

Vu les déclarations de Monsieur M... dans le cadre de l'enquête, son refus de comparaître devant la commission de discipline, ses antécédents disciplinaires et les multiples suspicions d'attouchements sexuels en détention,

Étant donné que le débat contradictoire fait apparaître que les faits sont constitués,

Compte tenu de l'ensemble de ces éléments, le président de la commission de discipline décide de relaxer Monsieur Saied, ce dernier étant considéré comme la victime.

Cette prison, c'était l'enfer. Il y avait beaucoup trop de monde, deux fois plus de prisonniers que de places, de la violence, des embrouilles... Dès la première nuit, j'ai voulu me pendre. Je pensais à Virginie et à tous les amis qui s'inquiétaient pour moi et qui étaient venus au tribunal. Je pensais à tous ces gens, chez Médecins du monde et à l'hôpital, qui m'encourageaient à vivre, à l'officier de police, celui qui s'était occupé de moi après ma première arrestation. Lui aussi avait compris ma situation et il avait tout fait pour m'aider. Et puis j'avais trouvé ce chantier. Je m'étais persuadé qu'à Bordeaux, ma vie serait différente, mais rien ne changeait et rien ne changerait jamais. J'ai pris une serviette, une chaise et je suis allé dans le coin des WC pour me pendre,

*Ni maison, ni avenir
Je n'ai plus qu'à partir,
Adieu la France,
Et finie la souffrance,
Finies les différences*

On ne dort pas à trois dans 9 m², ou alors, on dort le corps bourré de somnifères. Mes codétenus ne devaient pas en prendre assez. Ils m'ont attrapé par le corps et ont appelé les surveillants. J'ai passé le reste de la nuit à l'infirmerie, puis j'ai vu des médecins à qui j'ai parlé de mes problèmes. Par la suite, ils ne m'ont plus lâché. Ils me surveillaient comme un bébé. Le temps ne passait pas vite, je comptais les minutes, je comptais le nombre de pièces de carrelage dans la cellule, je me mettais devant la fenêtre et j'essayais d'écrire... Au bout d'une semaine à peine, quand le surveillant m'a annoncé que j'avais un parloir famille, je n'y croyais pas. Même mes codétenus étaient étonnés parce que d'habitude, les permis de visite, ça met plusieurs semaines, plusieurs mois parfois, et je n'étais là que depuis quelques jours. Quand j'ai vu Virginie au parloir, ça m'a fait trop plaisir de la prendre dans mes bras et de retrouver son odeur. Celle de la liberté. Ça me redonnait du courage et ça me motivait pour vivre et pour respirer. Je souffrais, mais j'arrivais à me dire que tout passe, jour après jour, mois après mois. Je n'avais pas le choix de vivre comme tout le monde alors je patientais.

Le temps passait comme il peut passer dans une prison entre les courriers, les promenades une heure par jour, les parloirs (deux fois 40 minutes par semaine), les allers-retours à l'infirmerie, les embrouilles avec l'auxi, les promenades, les bagarres, un peu de sport, et toujours la télé en bruit de fond avec des moments forts : les matches de foot et les films porno avec Madame Lamain.

J'étais toujours au premier étage, avec les arrivants, à cause de la tentative de suicide et parce que j'étais suivi au SMPR, mais aux arrivants, les codétenus changent sans arrêt et le plus souvent, on était trois dans la cellule. À trois mecs dans 9 m², avec le matelas par terre pour le dernier arrivant, on pète tous les plombs. C'est pourtant l'une des rares fois où je me suis retrouvé seul avec un autre détenu que le pire s'est produit. Il avait été condamné à perpétuité pour le meurtre de sa fille de quatre ans. Il était bizarre et, au bout de trois jours, il m'a demandé de lui montrer mon sexe. Comme je refusais, il s'est moqué de moi en baissant son pantalon :

— Regarde ! Moi ça ne me gêne pas !

Il a fait ça plusieurs fois. Ça me dégoûtait. J'ai averti un surveillant, je lui ai dit que je ne voulais pas rester avec ce mec-là, mais on m'a quand même laissé avec lui. Il n'arrêtait pas de me harceler et dès qu'il le pouvait, il essayait de me toucher. Il voulait que je lui fasse un massage.

— Lâche-moi. Je ne suis pas ta femme.

Une fois, j'étais en train de manger, il s'est mis tout nu et il m'a présenté son derrière en me demandant de lui faire l'amour. Je ne me laissais pas intimider, mais vivre dans 9 m² avec ce barge, c'était un vrai cauchemar... Le dixième jour, ou plus exactement, la dixième nuit, j'ai senti quelque chose de bizarre. Je prenais des médicaments pour dormir ; alors je n'ai pas réalisé tout de suite ce qui se passait, et puis je me suis réveillé. Il était couché sur moi, le pantalon baissé, la main dans mon caleçon. Je me suis levé et je l'ai giflé direct. J'avais envie de le frapper, mais j'avais peur de ne pas pouvoir me retenir et que ce soit trop grave, alors j'ai reculé.

— Ne t'approche plus de moi !

J'ai appelé, j'ai crié, mais personne n'est venu et il s'est recouché en rigolant.

À 7 heures, j'ai enfin pu parler au surveillant. J'étais

tellement mal qu'il m'a envoyé à l'infirmerie où l'on m'a fait une piqûre de calmant. À 14 heures, les surveillants m'ont ramené dans la même cellule, avec le même codétenu. Il a encore essayé de me toucher, mais cette fois, je lui ai mis un direct et j'ai appelé une nouvelle fois le surveillant, qui a téléphoné à son chef pour signaler ce qui se passait. On m'a enfin changé de cellule. L'autre me menaçait de représailles. Il a aussi porté plainte parce que je l'avais frappé, mais je n'en avais rien à faire et j'ai porté plainte de mon côté. Les jours suivants, les langues se sont déliées. D'autres détenus ont parlé. Eux aussi avaient eu des problèmes avec ce mec. Un jeune s'était même fait violer, mais il n'avait pas osé porter plainte. Il en avait juste parlé à un surveillant pour pouvoir changer de cellule. Ce qui me choque, c'est que plein de gens étaient au courant. C'est même indiqué sur le rapport d'enquête de la prison : « Antécédents disciplinaires et multiples suspicions d'attouchements sexuels en détention ». Je ne comprends pas pourquoi ce mec-là, qui faisait peur aux autres en disant qu'il avait été capable de tuer sa propre fille, n'était pas tout seul dans une cellule. Je ne comprends même pas ce qu'il faisait dans une maison d'arrêt puisqu'il était déjà passé en appel. Normalement, il aurait dû être dans une centrale.

Avec mon nouveau codétenu, ça allait, mais cette histoire m'avait choqué. En plus, je n'avais aucune nouvelle de ma requête en libération conditionnelle. J'ai craqué dans la nuit du 20 au 21 novembre. Je voulais dormir pour toujours. J'ai pris des draps et je me suis accroché à la grille de la fenêtre. Mon nouveau codétenu m'a décroché.

— Putain, à quoi tu joues...

JOYEUX NOËL

Ce début du mois de décembre nous sortait un peu de l'ordinaire. Noël se préparait et les premiers colis arrivaient. Foie gras, crevettes, plats en sauce, gâteaux, bonbons... Un détenu avait même demandé une entrecôte à sa femme et il s'était offert un réchaud pour l'occasion. C'était aussi la période du téléthon. La prison y participait en organisant une manifestation sportive composée de plusieurs épreuves, essentiellement des courses, mais pas seulement. Ceux qui pratiquaient la boxe américaine, comme moi, ont fait des combats. La boxe, c'est le seul bon souvenir que je garderai de cette prison.

J'étais toujours au premier étage, avec les arrivants qui changeaient sans arrêt, et je n'avais aucune nouvelle de ma demande de libération conditionnelle. Virginie m'avait expliqué que c'était important d'en faire la demande parce que si elle était acceptée, mon avocat pouvait utiliser cet argument pour faire des démarches. Je ne voulais pas lui dire pour ne pas lui faire de la peine, mais je n'y croyais plus et j'avais à nouveau perdu l'espoir de voir ma situation s'améliorer. Le jour du téléthon, j'ai fait deux combats. Au moins, pendant ce temps, je ne pensais plus. Mon adversaire, Jo, était un black, plutôt costaud, un gars avec qui j'avais eu une embrouille deux jours plus tôt. Il faisait partie de ceux qui harcelaient mon nouveau codétenu, un prévenu qui faisait l'objet d'une enquête pour viol de mineure. Il se faisait cracher dessus, insulter, certains essayaient même de le frapper... Il s'était confié à moi. Il disait qu'il n'avait jamais violé la fille, qu'elle avait bien été sa petite amie, mais qu'elle avait raconté cette histoire après leur séparation, par vengeance. Je ne sais pas pourquoi, mais je sentais qu'il disait la vérité et j'ai pris sa défense dans la cour.

— Celui qui le touche, c'est comme s'il me touche, moi !

Il était fort, c'était un sportif, mais il était complètement bouleversé. Il a pleuré sur moi dès qu'on est revenus dans la cellule.

— Merci... C'est la première fois que je rencontre quelqu'un comme toi.

— Moi, je te crois. Je suis sûr que tu vas sortir.

Jo était un adversaire de taille. Il avait la force, j'avais la vitesse. Ma seule crainte était de perdre de nouvelles dents. Surtout celles de devant. À chaque coup, elles tremblaient. J'en avais déjà perdu quelques-unes à cause des bagarres, de Johnny, de la prison, de la mauvaise alimentation... et celles qui restaient tenaient moins bien qu'avant, mais je n'aime pas les gens qui font la misère aux autres, surtout sans raison, et j'avais la rage de vaincre. J'ai gagné les combats, un aux points, l'autre par KO, et j'ai reçu un polo Nike noir en récompense. Ensuite, une femme, je n'ai pas trop compris qui elle était, est venue me poser des questions. Elle voulait savoir où j'avais appris à boxer, ce que j'avais fait pour être là... J'ai répondu à tout ce qu'elle me demandait et elle m'a dit quelque chose du genre : « Toi, tu es riche dans ta tête ! » J'étais touché parce que des compliments, on m'en fait rarement.

Une semaine plus tard, mon codétenu, celui que j'avais défendu dans la cour, était soulagé. Il venait d'apprendre sa remise en liberté. Il m'a serré dans ses bras et m'a donné son numéro de téléphone.

— Jamais je ne t'oublierai.

J'étais content pour lui, parce que c'était quelqu'un de bien, mais son départ me faisait ressentir encore plus durement mon propre enfermement. Je n'avais qu'une envie, partir d'ici et retrouver le calme dans ma tête. Dans la cellule, on était à nouveau trois. Trois dans 9 m², avec le matelas par terre, le

bordel partout et toujours des embrouilles, des bagarres... Mes deux codétenus se disputaient sans arrêt et j'avais l'impression de passer mon temps à les séparer. Ils s'amusaient aussi à faire des blagues. Ils ont raconté à un surveillant que je sortais en cachette avec l'une de leurs collègues. C'était une femme bien, qui parlait de temps en temps avec moi, mais quand elle est venue me voir pour me demander d'où sortait cette histoire, elle était furieuse. Je n'arrêtais pas d'y penser. J'ai réveillé mes codétenus à 3 heures du matin.

— C'est toi qui as parlé de moi ?

— Non, c'est Ludo.

— Il n'y a pas que moi, toi aussi...

Ils m'ont présenté des excuses. La prison, ça les faisait craquer autant que moi. On a parlé jusqu'au matin. Ils m'avaient aussi entendu faire des cauchemars, les mêmes que ceux que Virginie m'avait déjà vu faire, quand on s'était retrouvés ensemble.

— On dirait que tu essaies de crier, mais que quelque chose t'étouffe.

Ce 24 décembre, des millions de familles préparaient le réveillon. Dans la prison, les odeurs s'échappaient des colis de Noël. Elles passaient partout : à travers les cellules, les étages, les murs... Dans ma cellule, on s'était déjà partagé nos colis et j'attendais avec impatience le résultat de ma requête en libération conditionnelle. J'étais passé la veille devant la juge à l'application des peines et j'avais perçu une certaine compréhension dans son regard. En même temps, elle avait l'air sincèrement navrée pour moi parce que je n'avais pas de passeport et qu'elle ne voyait pas trop comment faire. J'attendais quand même la réponse. Si ma requête était acceptée, je sortais aujourd'hui. En cas de refus, je sortais le 28. Pour ceux qui ne savent pas ce qu'est la prison, trois jours,

ça ne change pas grand-chose, mais pour ceux qui savent, c'est beaucoup. Ces dernières heures à attendre étaient comme autant d'années.

À 15 heures, j'ai appris que ma requête avait été rejetée et mon moral est tombé à zéro.

DANS LES SOUS-SOLS DU COMMISSARIAT

Le 27 décembre au matin, le surveillant m'a dit que j'étais libérable parce que le 28 tombait un dimanche. J'ai signé mon papier de sortie à 8 h 30 et j'ai pris les affaires qu'on me donnait :

— Carte de séjour... lunettes...

Sur le coup, je n'ai pas fait attention et puis « carte de séjour » ça m'a paru bizarre. Ils ne me l'auraient quand même pas donnée !

Je suis revenu en arrière.

— Ce ne sont pas mes affaires.

On était deux à sortir, ce matin-là. Le greffe s'est excusé de son erreur. Le propriétaire de la carte de séjour et des lunettes est sorti normalement ; moi, des policiers m'attendaient pour me faire monter dans leur voiture. Il était 8 h 45 quand j'ai franchi la grille du sas de sécurité, puis le grand portail métallique, dernier rempart entre la prison et le monde soi-disant libre. Je n'ai fait qu'apercevoir Virginie. Elle avait été informée avant moi de ma sortie, mais personne n'avait pu lui dire si j'allais en rétention ou pas. C'est toujours la surprise. J'avais le cœur serré de la voir m'attendre dans le froid devant les murs gris de la prison, pour rien.

Je suis arrivé au centre de rétention de Bordeaux à 9 h 30. Les policiers m'ont fait signer un papier, ils m'ont fouillé et ils ont conservé mon téléphone portable à cause de la caméra. Le CRA¹⁰ était situé au sous-sol du commissariat de police et on y accédait par un couloir jaune vif. Une fois de plus, je quittais une prison pour une autre prison. Il n'y avait pas grand monde dans ce centre, juste sept personnes : un Chinois, un Sénégalais, un Camerounais, un Indien, un Algérien, un Centrafricain, un Marocain. Un huitième, un Algérien, était à

l'hôpital. Il avait avalé la batterie de son portable pour ne pas prendre l'avion. On venait tous de pays différents, mais on était comme des frères. Je me suis tout de suite bien entendu avec le Camerounais qui faisait de la boxe, comme moi. Pas de bagarres, pas de racistes, c'était mieux pour tout le monde.

Virginie est venue me voir dans l'après-midi. Ce n'était pas comme au Mesnil, c'était un tout petit centre de 24 places et le parloir se faisait dans la chambre. Dans les chambres, il n'y a ni table, ni chaise, juste quatre lits superposés, alors on s'assoit sur celui du bas, on se cogne la tête sur celui du dessus, et ça détend l'atmosphère. Quand Virginie est arrivée, le Chinois qui était avec moi est sorti pour nous laisser seuls. Elle s'est assise à côté de moi et elle m'a souri.

— Je viens de recevoir ton dernier courrier, celui où tu me fais autant de bisous que de bulles dans une cannette de coca.

— Et où je te demande de bien secouer la bouteille...

J'aurais voulu continuer à garder le sourire, mais je n'ai pas pu. Une fois de plus, une fois de trop, j'ai pleuré sur son épaule, puis j'ai pris son visage entre mes mains. Des larmes coulaient de ses yeux et je les ai embrassées.

Deux jours plus tard, deux autres Tunisiens sont arrivés : Bassim et Anis. Ils étaient passés par la Lybie et leur traversée, c'était un truc de dingues.

— On est resté un mois dans un camp où les militaires s'arrangent avec les passeurs. Si tu veux passer, tu payes 2 000 euros, si tu n'as pas l'argent, tu peux faire le joker. Tu trouves quatre ou cinq personnes qui peuvent payer et en échange, tu passes gratuitement... C'est comme ça qu'on a embarqué sur un bateau de 24 mètres. On était 372 à bord, mais on s'est fait arrêter à Lampedusa. Il y avait tout un comité d'accueil. C'est pas possible, ils doivent toucher des deux côtés...

Ils avaient été relâchés au bout de quelques jours et en

moins de six mois, ils avaient traversé toute l'Italie et une bonne partie de la France... Mais c'était trop la galère. Ils n'ont pas supporté et ils se sont rendus d'eux-mêmes à la police. Ils ne comprenaient pas pourquoi on les avait mis en rétention parce qu'ils n'avaient qu'une hâte : rentrer en Tunisie. Anis a obtenu son laissez-passer au bout de cinq jours. Bassim, qui n'avait rien reçu, commençait à flipper.

— Qu'est-ce que je fais si mon pays ne veut pas me reprendre ?

— Tu ne veux pas partir, on t'oblige à partir. Tu veux partir, on te garde... C'est un monde de fous, mon frère !

C'étaient les fêtes de Nouvel An et, dans l'ensemble, les policiers étaient gentils avec nous. Il y a juste eu un problème le jour où une policière de service, une blonde, jolie mais pas aimable, a voulu nous interdire de fumer à l'intérieur. D'habitude, c'était toléré, mais pas ce jour-là. En plus, la cour extérieure était fermée. On a commencé à se révolter.

— Je ne veux pas le savoir. C'est comme ça !

La tension est montée. Les plateaux-repas étaient pires que d'habitude : même les chiens n'en auraient pas voulu. On les a jetés devant les grilles. Douze mecs, douze plateaux. Le chef est descendu et le préfet s'est déplacé. Ce qu'on ne savait pas, c'est qu'il ne s'était pas déplacé pour vérifier la qualité de la nourriture, mais à cause d'un jeune de 18 ans qui était arrivé deux jours après Bassim et Anice. On ne comprenait pas trop pourquoi le préfet s'intéressait à lui. Nous, on le trouvait plutôt énervant. Il disait qu'il n'était pas comme nous parce qu'il allait à l'école, et il n'arrêtait pas de se plaindre parce que les policiers avaient fait tomber son MP3. Comme si c'était la seule chose qui comptait... Il a été libéré au bout de six jours de rétention : toute sa classe était venue au commissariat, plus de 500 personnes s'étaient mobilisées et il avait même sa

photo dans le journal. On ne l'appréciait pas trop, mais on était quand même contents pour lui. En même temps, c'est dur pour ceux qui n'ont personne derrière eux. Virginie essayait de m'expliquer que s'il avait été expulsé, ça aurait créé un précédent dans le département parce qu'il allait à l'école, mais quand on est enfermés, c'est difficile de comprendre pourquoi lui et pas un autre.

Depuis le départ d'Anis, Bassim fumait cigarette sur cigarette. La seule chose qui le faisait rire, lui et les autres, c'était d'entendre, dès le matin, la policière de service prononcer mon nom dans le haut-parleur.

— Saied, Mehdi.

Tout le monde se mettait à la grille.

— Madame, vous êtes trop jolie, moi aussi je veux aller dans votre bureau.

— C'est moi qui donne les ordres, ici. Je fais venir qui je veux dans mon bureau.

Bassim a enfin obtenu son laissez-passer. Il en avait les larmes aux yeux.

— Je vais parler aux jeunes, leur dire comment ça se passe en France. Il ne faut pas qu'ils partent. C'est trop la galère !

Je lui ai donné mes baskets et les 50 euros qui me restaient. Il en aurait besoin à l'arrivée. Après son départ, je me suis senti mal. J'avais pris l'habitude de parler. Je faisais même l'interprète, *y* compris pour rendre service aux femmes de l'Anaem¹¹ et de la Cimade. Je me sentais utile et ça me faisait passer le temps. Les gens aussi me parlaient :

— Je sors dans quelques jours... Qu'est-ce que je vais faire ?

— J'ai été arrêté pour ci... pour ça...

— Ma femme m'a quitté...

— Je vais faire comme si j'étais évanoui et toi, tu préviens les policiers.

Ils me parlaient parce que je les écoutais, je souriais, je

rendais des services, mais ils n'imaginaient pas la souffrance qui était dans ma tête. Après le départ de Bassim, j'avais besoin de rester seul. Un Kurde ne le comprenait pas. Il insistait pour me parler et comme je lui demandais de me laisser tranquille, il m'a insulté et surtout, il a insulté ma mère. Je ne l'ai pas supporté, je me suis battu avec lui. En rétention, on est à tous à vif, pire qu'en prison. Je me suis même embrouillé avec Mamadou, le boxeur.

Je ne supportais plus les uniformes, les menottes, les clés, le bruit des grilles qui se ferment... Je ne supportais plus les cris, les bagarres, la télé sans arrêt, les plaintes... La nuit, je n'arrivais pas à dormir. J'allais dans la cour, j'allumais une cigarette et je tournais. Je ne pouvais pas oublier tout ce qui m'était arrivé et tout ce qui s'était passé dans ma famille. Tous ces morts... Et mon petit frère qui était en prison pour des années encore. Qu'est-ce qui se passait dans cette famille ? Pourquoi j'étais toujours enfermé comme un animal dans une cage ? J'ai passé près de neuf ans en prison, mon bras gauche garde la trace de chaque passage en prison, et je ne compte plus les gardes à vue... Trente, peut-être 40... Qu'est-ce que j'ai fait de si grave ? Au quinzième jour de rétention, la juge m'a redonné quinze jours de plus en précisant que ce n'était pas bien grave parce que si aucun consulat ne me reconnaissait, j'étais sûr d'être remis en liberté. Les juges, ils ne savent pas ce que c'est une heure, une minute, en prison. Et après ? J'attendais 15 jours, mais à la sortie, je n'avais toujours pas le droit de vivre normalement. Toutes ces choses me faisaient trop mal et même mon corps ne l'acceptait plus.

Les policiers ont dû me conduire à l'hôpital où j'ai revu les infirmières que je connaissais. L'une d'elles, Nolwenn, était particulièrement jolie. J'ai levé mes mains.

— Regarde, je viens exprès te demander en mariage !

Elle n'a pas pu s'empêcher de rire. En même temps, tout le

monde était choqué de me voir menotté. Dans le bureau, la secrétaire s'est même levée pour me faire la bise.

— C'est un hôpital, ici. On n'a pas l'habitude de recevoir nos patients avec les menottes.

CHEZ VIRGINIE

Le 12 janvier 2009, à la sortie du commissariat de Bordeaux, je me suis précipité dans les bras de Virginie.

— Allez, viens !

Sa maison se trouvait à cinq minutes, à peine, du commissariat et quand elle a refermé la porte derrière nous, je me suis senti soulagé. Je me sentais à l'abri et je voyais enfin une éclaircie dans ma vie. Un nouveau départ. En plus, elle ne m'avait pas menti, sa maison était en pleins travaux.

— Moi qui cherche un chantier...

— On verra plus tard. Pour l'instant, tu te reposes.

— Pour toi, tarif spécial, 50 centimes de l'heure.

— C'est ça ! Et je me retrouve en prison comme employeur de clandestin et esclavagiste en prime.

— Jamais de la vie !

C'était le bonheur, on riait comme des enfants. L'euphorie a duré deux jours à peine. Depuis l'histoire de la prison, les cauchemars étaient revenus et je me réveillais en sueur. L'idée même de m'endormir m'angoissait.

— Mehdi, qu'est-ce que tu fais ?

— Tu vois, je ponce ton mur.

— À 3 heures du matin ? Tu ne crois pas que tu ferais mieux de dormir ?

— Je n'y arrive pas... Regarde ton mur, comme il est lisse maintenant... Dis-moi que c'est bien, dis-le-moi, s'il te plaît...

J'aurais voulu lui montrer que j'allais bien, la remercier pour tout ce qu'elle faisait pour moi, j'avais même repris les consultations au centre d'addictologie, mais mon corps, mon esprit, tout en moi n'était que souffrance. Je ne voulais plus entendre parler de rien, ni de papiers, ni de procédures, ni de démarches... J'écoutais l'avocat, je disais oui à tout, mais je ne comprenais rien. Tout me paraissait impossible.

— Vous pouvez entrer dans deux catégories d'étrangers protégés : père d'un enfant français, mais pour ça il faut le reconnaître et prouver que vous contribuez à son éducation...

Mon fds, neuf ans déjà, et je ne savais même pas où il était...

— ... Ou étranger malade. Vous êtes suivi à l'hôpital et on dispose de plusieurs certificats médicaux qui insistent sur la nécessité de soins.

Autrement dit, si j'étais reconnu fou, si je faisais suffisamment pitié, j'aurais peut-être le droit de rester en France. Et si je me coupais un bras, est-ce que ça augmenterait mes chances ? Je ne comprenais pas ce système... Est-ce que ça ne vaudrait pas mieux de donner les papiers aux gens avant qu'ils ne deviennent fous ? L'avocat continuait de me parler.

— Il faut également faire lever votre interdiction de territoire, ce qui ne peut se faire que si vous êtes hors de France, en prison, ou assigné en résidence... Dans votre cas, ce serait l'assignation à résidence, mais pour ça, il faut un passeport en cours de validité. Il faut voir avec votre consulat. Vous m'avez bien dit que votre frère vous avait faxé votre acte de naissance...

— Oui.

— Donc, ça ne devrait pas poser de problème... Et si ça en pose, on pourra toujours faire une demande d'apatride...

Mais vous resterez sous votre identité actuelle : Mehdi Saied, né à Casablanca, Maroc...

Maroc... D'un coup j'ai relevé la tête.

— Non... Tunisie.

Je voulais redevenir Tunisien. Je n'avais rien contre mon pays. Je n'avais même plus peur de la prison, au point où j'en étais... J'avais juste peur d'être expulsé sans rien, comme un chien.

— Dix-sept ans de souffrance, Virginie. Pourquoi ils ne m'ont jamais donné mes papiers ?

— Tu ne les as jamais demandés.

— Arrête de me dire ça. S'il te plait, arrête !

— Mais c'est la vérité. Avec la meilleure volonté du monde, comment veux-tu qu'un préfet te donne tes papiers ? On ne sait pas qui tu es, ni même quand tu es arrivé. Il faut des preuves. Des preuves. Tu comprends ? Et toi, tu n'as rien, même pas un billet de train...

— Et toutes ces années passées en prison, ce n'est pas une preuve ?

— Si, mais ça ne prouve pas ton identité et franchement, ce n'est pas le meilleur argument pour convaincre un préfet.

— Alors, quoi ? Qu'est-ce qui peut m'aider ?

— Tout ce que l'avocat t'a dit, Mehdi, faire ton passeport, demander l'assignation à résidence, faire une demande d'étranger malade...

— Je ne veux pas qu'on dise que je suis fou.

— Pas fou... Malade. Tous les médecins que tu as vus disent que tu as besoin de soins et je suis bien placée pour m'en rendre compte. C'est normal après tout ce que tu as vécu... Un cerveau, c'est comme un cœur, ça souffre.

— Virginie... Le jour où je donne un passeport, ils vont me renvoyer dans mon pays.

— C'est vrai, il y a un risque... En même temps, tu ne peux pas rester toute ta vie comme ça.

— 90 %... La femme de la Cimade, à Grasse, elle disait « 90 % de chances que tu sois expulsé. »

— C'est pour ça qu'il faut faire attention.

— Et si je me marie ?

— Ce sera le moyen le plus rapide pour être expulsé. On te demandera d'aller au consulat de France à Tunis pour y chercher un visa en bonne et due forme et vu ta situation et

les interdictions de territoire, tu en auras bien pour un an ou deux de procédures... Pas très sympa pour ta femme, sauf si elle veut vivre en Tunisie.

— Toi, ça ne te plairait pas de vivre en Tunisie ?

— Sans argent et sans travail, ça me paraît difficile.

— Tu vois !

Je suis retourné au cours Victor Hugo pour y chercher des tueurs de douleur. C'était plus fort que moi, plus fort que tout et j'en avais honte, comme si je trahissais la confiance de ceux qui m'aidaient. Je n'osais pas en parler à Virginie, pas même au psychiatre qui commençait à s'énerver parce que je trouvais toujours un nouveau prétexte pour ne pas pisser. Plus j'avais honte, plus j'allais mal et plus je prenais tout ce qui me tombait sous la main. Je n'arrivais plus à manger, je n'arrivais même plus à tenir les tasses de café qui se cassaient une à une, et les joints avec lesquels je m'endormais brûlaient tout sur leur passage.

— Mehdi, qu'est-ce que tu as pris pour être dans cet état ?

— Rien, je te promets !

— Tu as été au cours...

— Non, je ne vais plus au cours. J'ai juste pris un coca avec des potes.

— Tu as l'air vraiment mal ! Tu es sûr que tes potes n'ont pas mis quelque chose dans ton verre sans que tu t'en aperçoives ? Il paraît que ça se fait beaucoup pour l'instant.

Ni elle, ni moi, n'étions dupes, mais c'était plus facile.

— ... Peut-être... J'ai été aux toilettes avant de boire... Ils en ont peut-être profité pour mettre quelque chose... Ils rigolaient parce que je leur disais que j'avais tout arrêté... Excuse-moi, je suis trop fatigué, il faut que je dorme...

Il paraît que j'ai dormi plus de 30 heures !

Quelques jours plus tard, je suis allé faire ma demande d'AME, l'aide médicale d'État à la permanence de Médecins

du monde. Les médecins et Virginie m'avaient convaincu que c'était important si je voulais me faire soigner correctement. Mes dents, surtout, m'inquiétaient. Plusieurs étaient déjà tombées et je m'étais arraché celle qu'un dentiste m'avait remplacée quelques années plus tôt, en prison. Cette dent me faisait toujours mal, il y avait toujours des infections et Virginie ne me croyait pas quand je lui disais que le dentiste en question était un sadique qui ne faisait même pas d'anesthésie. Quand elle a vu la dent et l'espèce de clou qui la tenait, elle a blêmi... Selon le dentiste de Médecins du monde, on faisait ce genre de choses du temps de la guerre, et il était urgent que je me fasse soigner correctement, mais lui n'avait pas l'équipement nécessaire.

J'ai hésité à donner la photocopie de mon acte de naissance à la dame de la sécurité sociale. Même si tout le monde m'assurait qu'il n'y avait aucun risque, que les fichiers n'étaient pas croisés avec ceux de la police, j'étais angoissé. J'avais besoin de Lexomil, mais le médecin avait trop de monde pour me recevoir et Virginie avait dit que ce n'était pas grave si je laissais ma place parce que j'avais rendez-vous l'après-midi avec le psychiatre de l'hôpital. J'étais furieux contre elle, furieux de l'avoir écoutée et d'avoir donné mon acte de naissance. Je suis retourné voir la femme à qui j'avais donné ce que je cachais depuis si longtemps : mon lieu de naissance et le Y de Sayed en prime.

— Rendez-moi mon dossier... Je ne veux plus l'aide médicale.

— C'est trop tard, Monsieur Sayed. Votre dossier est entré sur l'ordinateur.

— Alors, effacez-le et rendez-moi mes papiers.

— Non, Monsieur Sayed. Je n'ai pas travaillé pour rien.

Je suis sorti de son bureau en hurlant sous le regard étonné des gens qui étaient à l'accueil.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai besoin de voir un médecin et vous ne voulez pas... Tout ça, c'est de sa faute à elle, là...

J'ai ouvert la porte qui donnait sur la rue et je l'ai claquée le plus fort possible. Virginie est sortie juste après moi.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Calme-toi.

— Laisse-moi... À cause de toi, je n'ai pas pu voir le médecin.

— C'était si urgent ?

— Là, je vais mourir et ce sera ta faute...

Elle m'a attrapé par la veste.

— Oh ! Mehdi... Ça suffit ton cinéma !

Un camion arrivait. Je me suis dégagé, je me suis jeté dessus et je me suis retrouvé projeté sur le trottoir. Quelques minutes plus tard, une dizaine de personnes m'entouraient. Je me suis relevé, je ne sentais rien, aucune douleur, juste la rage, et je suis parti.

— Attendez ! Le médecin va vous examiner.

— Laissez-moi. Ça va !

Le chauffeur du camion parlait d'appeler la police et je n'avais plus confiance en rien, ni en personne. Il fallait que je m'éloigne, vite, le plus vite possible. Je me suis effondré cinq cents mètres plus loin, à l'abri des regards. Mon téléphone a sonné plusieurs fois. Virginie. À ce moment-là, je la haïssais. Je me sentais trahi par elle et tout était de sa faute. Finalement, j'ai répondu. La douleur était intolérable. Elle m'a conduit à l'hôpital où des médecins m'ont fait passer des radios avant de me bander une partie de la jambe droite et du dos qui étaient couverts d'hématomes. Une fois de plus, la mort m'avait refusé et pour couronner le tout, mon acte de naissance se baladait dans des bureaux... Je voyais déjà la police se frotter les mains.

Virginie avait beau essayer de se montrer patiente, il lui arrivait de craquer et de se mettre dans des colères terribles.

Je me demandais parfois si ce n'était pas elle qui était borderline.

— Mehdi, c'est quoi ce bordel ? Du chocolat partout, des bols cassés, mon chauffe-eau démonté... Et d'abord, qu'est-ce que tu fais par terre ?

Comment lui expliquer que lorsque je vais mal et que je me sens moins que rien, je suis mieux à même le sol, là où le froid me donne l'impression d'exister. De toute façon, je n'étais pas en état de parler... Et elle, pas en état de m'écouter.

— Allez, lève-toi !

— ... Quoi ? Laisse-moi !

Elle a enlevé les couvertures dont je m'étais recouvert et m'a attrapé par le col.

— Lâche-moi, ça va pas ?

— Non, ça va pas. Regarde... Ça, ça, et encore ça...

— Lâche-moi, je te dis... C'est rien !

— C'est rien ? Ma maison, on dirait Hiroshima !

Aujourd'hui, on en rigole, mais ce matin-là, c'était loin d'être le cas.

— Lâche-moi, j'ai envie de dormir. Je nettoierai plus tard.

— Tu as assez dormi comme ça. J'en ai marre, maintenant, tu fous le camp de chez moi !

D'un coup, je me suis réveillé.

— Tu m'as dit « fous le camp ! » ? Personne ne m'a jamais dit « fous le camp ! » Tu as fait beaucoup, Virginie. Je te remercie du fond du cœur et je ne l'oublierai jamais... Mais maintenant, je pars... Personne ne m'a jamais dit « fous le camp ! »

— Et bien moi, je te le dis.

— Pas de problème !

Dix minutes plus tard, mon sac était fait et ficelé sur son vélo.

— Mehdi...

— Quoi ?

— Tu vas où comme ça ?

— À Paris.

— En vélo ? En hiver et par ce temps ?

— Ne t'inquiète pas, j'ai l'habitude.

— Mehdi...

— Quoi ?

— Tu n'arriveras jamais à Paris comme ça, tu tiens à peine debout !

— Ne t'inquiète pas, je dormirai en cours de route.

— Attends au moins que la pluie s'arrête.

— Non, c'est mieux comme ça... Je ne te ferai plus d'ennuis.

— Allez, rentre... Ne laisse pas la porte ouverte, il fait froid.

Nos rapports étaient faits de hauts et de bas, mais on ne restait jamais fâchés très longtemps. À chaque fois qu'on se disputait et qu'elle se mettait en colère contre moi, ou l'inverse, on le regrettait et on se prenait dans les bras. Elle mettait la tête sur mon épaule en soupirant et je lui faisais la bise, puis je lui massais le cou, le dos, les jambes pour que le sang circule, les bras, les doigts.

— Mehdi, c'est ça que tu devrais faire comme métier, masseur. Je t'assure, tu aurais du succès, toutes les filles seraient à tes pieds.

— Je ne veux pas toutes les filles à mes pieds.

— Arrête, Casanova... Chaque jour, une nouvelle conquête !

— Ce n'est pas de ma faute, elles me draguent...

Elle levait les yeux au ciel et se mettait à rire.

Je m'en voulais de péter les plombs, de lui téléphoner à une heure du matin parce que j'étais perdu de l'autre côté de la mer...

— La Garonne, pas la mer ! Ne bouge pas, je viens te chercher !

D'appeler le SAMU social pour dire qu'elle me séquestrait

alors que j'avais les clés.

— Là, tu déconnes grave !

De la réveiller la nuit parce que je cherchais de quoi me pendre ou un couteau pour me couper la gorge.

— Pas celui-là, il ne coupe pas... Donne...

À chaque fois, j'étais désolé de lui faire subir tout ça... Jusqu'au jour où elle a fini par me mettre dans le TGV pour Paris : un direct aller simple ! Je faisais le fier, mais une fois dans le train – même si pour la première fois depuis bien longtemps, j'avais un billet – j'étais terriblement angoissé. Trois semaines plus tard, elle venait me récupérer. Pas de toit, pas de travail, je m'étais embrouillé avec l'un de mes anciens patrons à cause de l'argent qu'il me devait, battu avec des mecs qui s'en prenaient à une touriste, ce qui m'avait valu quelques heures de garde à vue à la Goutte d'or, fait contrôler par la BAC qui, heureusement, recherchait les dealers, pas les sans-papiers... Je m'étais aussi retrouvé à errer sur les voies du RER après avoir avalé plusieurs boîtes de médicaments.

— Mehdi...

Cette fois, elle n'a pas pu cacher les larmes dans ses yeux... Des larmes de pitié, qui me faisaient encore plus mal. Je n'arrivais plus à donner le change. J'étais sale, j'avais l'air d'un fou, et j'avais perdu plus de cinq kilos.

VI

Il était l'expulsé, l'aventurier à la triste figure, pas même une voiture, juste un sac et quelques vêtements. Un tel aventurier n'a rien d'un héros, ou alors d'un héros vaincu, celui dont se moquent ceux qui ne ratent rien, car ils ne tentent rien. La cote de popularité d'un héros se mesure à son degré de résistance. Qu'il souffre, gémissse, agonise... Qu'importe, du moment qu'il atteint son but. S'il abandonne, il n'est plus rien, rayé, effacé comme un honteux souvenir, alors il se relève, et il essaie, toujours et encore, jusqu'à réussir... ou à en mourir. Qui se souvient qu'il fut un enfant dont le rêve était de devenir un homme ?

LA FIN DES RÊVES DE FRANCE

Je soussigné, certifie avoir examiné Monsieur Sayed Mehdi, né le 15 décembre 1977, qui déclare avoir été agressé le 21 avril 2009 alors qu'il voulait porter secours à une dame qui était elle-même agressée par trois individus, d'après ses dires. À l'examen :

- Perte de l'incisive supérieure droite
- Hématome de la pommette droite
- Hématome paupière droite
- Contusion du thorax
- Contusion du crâne
- Contusion cervicale
- Contusion du genou
- Contusion dorsale

Fait et remis en mains propres pour faire valoir ce que de droit.

Plus de trois mois s'étaient écoulés depuis que j'étais sorti de rétention. Je commençais à me sentir mieux, mais depuis ma demande d'aide médicale d'État, j'étais encore plus bloqué pour les démarches. Mon dossier avait été accepté, j'avais même mon premier papier français, avec le Y à la place du I : SAYED, mais je flippais de savoir que tous les renseignements me concernant, mon acte de naissance et l'adresse de Virginie, circulaient. Pourquoi avaient-ils besoin de mon acte de naissance alors que la prison s'en était toujours passé ? Je prenais le papier quand j'allais chez le médecin, mais le reste du temps, j'avais tellement peur de me faire prendre avec que je le laissais à la maison, bien caché avec l'acte de naissance. Quoi qu'en disent l'avocat, Virginie et tous les amis, je ne voyais toujours pas de solution à ma situation. Je n'avais qu'une certitude : dès qu'ils connaîtraient mon identité, malade ou pas malade, les policiers se dépêcheraient de m'expulser et cette fois, rien ni personne ne pourrait les en empêcher.

Les policiers, je les voyais partout. J'avais de plus en plus le sentiment qu'un jour ou l'autre, ils finiraient par me coincer

et par me renvoyer dans mon pays. Alors, je filmais. Je prenais mon téléphone portable et je filmais. J'étais un invisible et personne, à part la police qui devait porter des lunettes spéciales, ne faisait attention à moi. Je me disais que si je rentrais au bled, je montrerais aux jeunes, et à tous ceux de ma famille, toutes ces choses que personne ne veut voir : les hommes qui dorment sur un carton, à même le trottoir ; les femmes qui mendient avec leur bébé ; les vieilles qui ramassent les détritiques du marché dans les poubelles...

Le 12 avril, j'ai échappé de justesse à un contrôle. Les policiers avaient bloqué toute une rue du quartier Saint-Michel.

— Monsieur, vos papiers s'il vous plaît !

Ils m'ont fait mettre les mains contre le mur, le temps de téléphoner au commissariat. Cette fois, j'ai réussi à m'échapper. J'ai sauté par-dessus le capot d'une voiture et j'ai couru le plus vite possible, un policier derrière moi.

— Arrêtez !

Mais j'étais déjà loin. Deux jours plus tard, j'avais un nouveau surnom.

— Carl Lewis... On n'aurait jamais cru que quelqu'un pouvait courir aussi vite !

Virginie était furieuse.

— OK, tu cours vite. Et après ? Tu ne peux pas essayer de rester tranquille, vivre caché, au moins le temps de faire ton passeport avec le consulat, et des démarches pour l'assignation à résidence ?

Mais j'étais resté trop longtemps enfermé. Il fallait que je sorte, c'était plus fort que moi.

Le 21 avril, j'ai voulu défendre une femme qui se faisait agresser par trois jeunes. Ils essayaient de lui voler son sac à main. L'un d'eux avait une lame et j'ai ressenti une violente douleur au coin de la bouche, puis le goût du sang. À trois

contre un, j'ai fini par tomber. Normalement, on ne frappe pas quelqu'un qui est à terre, mais ils ont continué à me donner des coups de poing et des coups de pied avant de s'enfuir en courant. Quand la police est arrivée, avec une ambulance, je n'avais pas encore réussi à me relever et je ne voyais presque plus rien. Une fois arrivé aux urgences, je me suis enfui. J'avais peur de me retrouver, une fois de plus, en prison et en rétention, surtout avec mon vrai nom qui circulait. Virginie avait beau me répéter que la police n'avait pas accès aux fichiers de l'aide médicale, je n'avais pas confiance. Ce soir-là, elle m'a nettoyé le visage, les yeux remplis de tristesse.

— Ta bouche...

Je me suis regardé dans le miroir. Malgré le sang qui continuait de couler, je voyais la déchirure, parfaitement nette, comme un troisième sourire.

— Tu ne veux vraiment pas que je te ramène aux urgences pour la faire recoudre ? Ou chez un médecin si tu as peur ?

— Non, pas ce soir. Demain.

Le lendemain, je suis allé au commissariat de police. Je me disais que s'il y avait une justice, elle devait fonctionner dans les deux sens. Les policiers m'ont placé en garde à vue pendant trois heures, le temps de faire des vérifications, puis ils m'ont relâché en me donnant l'adresse d'un médecin agréé, à côté du commissariat, pour que je fasse constater mes blessures et, qu'ensuite, je porte plainte. Je suis allé chez le médecin, mais je ne suis pas retourné au commissariat. Ils m'avaient félicité une fois, rien ne prouvait qu'ils le feraient une deuxième fois...

Le 18 mai, j'étais dans le tramway qui m'emmenait à l'hôpital quand des policiers sont montés pour faire des contrôles d'identité. Cette fois, le juge a écouté l'avocat, il a lu

les certificats médicaux, la liste des tentatives de suicide dont Virginie avait eu connaissance et il s'est demandé pourquoi, depuis toutes ces années, je préférais aller en prison plutôt que de rentrer chez moi. Il a demandé une expertise psychiatrique, mais comme je n'avais pas de passeport et qu'il ne savait pas quoi faire de moi à part me mettre en prison, il m'a placé en préventive.

Le 22 juin, au parloir de la maison d'arrêt, Virginie m'annonçait que ma mère était vivante. Mes lèvres se sont mises à trembler.

— C'est... C'est impossible... Tu étais avec moi quand j'ai appris sa mort.

— Elle n'était pas morte, Mehdi. Elle était dans le coma... presque morte, mais pas morte... Elle est restée plus de trois mois à l'hôpital et maintenant, elle est bien vivante. Elle s'inquiète de ne pas avoir de tes nouvelles.

— C'est impossible ! Tu veux me rendre fou ou quoi ?

— Non. Je l'ai même eue au téléphone.

— Elle ne parle pas français !

— Elle, non, mais elle m'a quand même dit bonjour, et l'une de ses amies parle bien le français. Je te jure, Mehdi : ta mère est vivante !

Le lendemain, pendant la promenade, je suis allé voir un mec qui avait réussi à planquer un portable, le seul à avoir échappé à la fouille des cellules par les ERIS¹², une semaine plus tôt. Quand je l'ai récupéré, j'étais tellement nerveux que j'ai dû demander à mon codétenu de composer le numéro.

— S'il te plaît, fais-le pour moi.

Chaque sonnerie était comme un coup de poignard dans mon cœur. Une voix a répondu à la huitième sonnerie. J'avais du mal à la reconnaître, mais c'était elle. Ma mère était vivante !

J'ai vu l'expert psychiatre deux jours plus tard, j'ai répondu à ses questions sans vraiment y répondre, et je suis repassé au tribunal le 6 juillet. Il y avait beaucoup de monde dans la salle, pas pour moi, pour un autre sans-papiers, un Black qui avait tenté de s'échapper du commissariat de police en sautant du cinquième étage. Il s'était accroché aux pare-soleil et avait atterri sur trois policiers qui avaient porté plainte. C'était la première fois qu'il se faisait contrôler et il avait paniqué, mais il avait la chance d'avoir un travail, même sous un faux nom, une femme française qui connaissait beaucoup de militants, et surtout, un casier judiciaire vierge, ce que n'avait pas manqué de relever son avocat. Moi, quand la juge a lu la liste de mes condamnations, j'ai bien vu que les gens, dans la salle, me considéraient comme un criminel, mais j'en avais l'habitude. Par contre, quand elle a lu l'expertise, le monde s'est définitivement effondré sous mes pieds : manipulateur, profiteur, insensible aux autres... Elle a aussi cité les traumatismes que j'avais subis durant mon enfance.

Mes secrets les plus intimes étaient dévoilés en public et les séquelles étaient censées en être négligeables. Le rapport allait même jusqu'à déconseiller un suivi psychothérapeutique. En d'autres circonstances, j'aurais été content qu'un expert dise que je n'étais pas fou, mais là, dans cette salle pleine de gens, je ne pensais qu'à disparaître. Je n'ai même pas écouté ce que disait l'avocat. Je n'avais qu'une hâte : que les policiers me remettent les menottes et me ramènent au dépôt. J'ai pris trois mois et une interdiction de territoire, une de plus, de trois ans.

Le 29 juillet, je suis sorti de prison pour être conduit au centre de rétention de Toulouse – Cornebarrieu. Celui de Bordeaux avait brûlé en janvier, quelques jours après que j'en étais parti. Durant tout le trajet, les policiers m'ont mis la

pression.

— Tu es certain d'être Marocain ?

— Oui.

— Il est comment le drapeau du Maroc ?

— Rouge avec une étoile.

— Pas mal, tu as bien appris ta leçon, mais ce n'est pas la peine de te fatiguer davantage, on sait qui tu es.

— La Tunisie, tu ne connais pas ?

— Non.

— Il paraît que c'est un beau pays. Prépare-toi pour les vacances, on ne sait jamais.

Au centre de rétention, l'assistante sociale de la Cimade essayait de se montrer rassurante.

— Ne vous inquiétez pas, ils vous mettent la pression pour essayer de vous faire craquer.

En même temps, elle était inquiète. Quelque chose clochait dans mon dossier. Un policier lui avait dit que j'avais été reconnu en 2007, mais elle ne trouvait rien : aucun document pour en attester, aucune information. J'ai appris, par la suite, que j'avais effectivement été identifié en 2007 et qu'un laissez-passer consulaire m'avait été délivré cinq jours après ma sortie du Mesnil-Amelot. Je ne sais pas comment j'ai été identifié : peut-être le jour où j'ai téléphoné à Virginie du Mesnil pour lui dire que j'étais Tunisien. Selon elle, j'aurais plutôt été identifié à Fleury¹³ parce que la première fois qu'elle avait entendu parler de moi, on lui avait dit que j'étais sans doute Tunisien, mais que je me disais Marocain. J'avais déjà été expulsé d'Italie et les fichiers de l'Espace Schengen se mettaient à jour, chaque année un peu plus. La coopération entre les polices de France et de Tunisie, où j'étais recherché pour être parti à bord d'un bateau volé, s'était aussi amplifiée. Peut-être qu'à l'époque, mon consulat avait voulu me donner une dernière chance en envoyant le laissez-passer en retard.

Mais pourquoi ? Pourquoi les juges et les policiers m'auraient remis trois fois en prison s'ils savaient déjà qui j'étais en 2007 ? Dix mois, cinq mois, trois mois... Au total 18 mois de prison alors qu'ils savaient qui j'étais ? Pourquoi ?

Ce n'était pas normal. D'ailleurs, rien dans ce centre de Toulouse-Cornebarrieu n'était normal. Tout était automatique, des caméras de surveillance partout, un bébé d'un an, un autre de 18 mois... Est-ce que c'est un endroit pour les bébés ? Heureusement, les policiers étaient corrects, une femme, surtout, qui discutait un peu avec nous. Elle essayait de mettre un peu d'humanité dans tout ça et elle nous faisait partager son sourire. Pour nous, c'était beaucoup.

Virginie est venue me voir une semaine plus tard avec un sac et quelques vêtements... Au cas où. Je lui ai dit au revoir en tremblant.

— S'ils me renvoient dans mon pays, tu promets que tu viendras me voir ?

— Bien sûr. Mais tu n'es pas encore expulsé.

J'avais la gorge serrée.

— C'est l'été. Tu passeras de bonnes vacances.

Le 12 août, à 8 heures du matin, des policiers sont venus me réveiller.

— Debout, Monsieur Sayed !

Comme je ne bougeais pas, ils ont insisté.

— Dépêchez-vous si vous voulez vous laver et récupérer vos bagages. On part à l'aéroport dans une heure.

C'était comme la fin du monde. Je me suis précipité dans les bureaux de la Cimade : personne n'avait été averti et personne ne comprenait. J'ai appelé Virginie, 24 essais, elle ne répondait pas. J'ai appelé la Tunisie.

— Ma mère, tu vas être contente, j'ai décidé de rentrer ! J'étais content d'entendre ses cris de joie et je riais avec elle, mais dans mon cœur, il y avait surtout des larmes. J'ai

récupéré mes bagages et je me suis habillé, le plus proprement possible, avec les vêtements neufs.

À 9h30, j'étais dans la zone d'embarquement. J'ai demandé aux policiers si je pouvais téléphoner. L'un d'eux m'a prêté son portable.

— Virginie... Je suis à l'aéroport... Ils me ramènent dans mon pays.

— Je sais. J'ai eu la Cimade.

— Qu'est-ce qui se passe ? Je ne comprends rien.

— Personne ne comprend.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— ...

— Si je refuse d'embarquer... Ils vont me remettre en prison... Non, je ne vais pas faire ça, je ne veux pas poser de problème...

— Tu as raison, ça ne servirait à rien.

— Qu'est-ce que je vais faire là-bas ? Tu sais bien que je ne peux pas y retourner.

— Tu vas voir ta mère. C'est important, surtout si elle est malade.

— Oui, je vais voir ma mère... Sauf s'ils me mettent direct en prison à cause du bateau volé.

— Ça fait plus de dix ans ! L'amie de ta mère dit qu'elle s'est renseignée et qu'il y a prescription.

Je n'en étais pas si sûr.

— Embrasse tous les amis... Dis-leur que Mehdi pense à eux.

— D'accord.

— Virginie... Tu promets que tu vas venir me voir ?

— Promis. Dès que possible.

— Merci... Merci pour tout ce que tu as fait pour moi... Tu verras, tu passeras de bonnes vacances. Tranquille...

— Tranquille... Oui, je te fais confiance.

— Tu ne m'oublieras pas, tu promets.

— Tu crois qu'on peut t'oublier comme ça ? Je te promets. Je viendrai te voir. Appelle-moi dès que tu peux. Tiens-moi au courant. D'accord ?

— D'accord... Je t'embrasse... Et je suis désolé pour le dérangement.

— Quel dérangement ? Chaque jour, une nouvelle aventure... Je vais m'ennuyer sans toi. Je t'embrasse, petit frère, du fond du cœur, et je viens te voir. Promis.

C'était trop dur de partir comme ça. J'ai rendu le portable au policier, le cœur lourd.

— Merci.

À 16 heures, j'étais à Roissy et j'embarquais pour Tunis.

CE MONDE OÙ JE N'AI PAS MA PLACE

Ce 12 août 2009, dans l'avion, les policiers essayaient de me parler, de me détendre, mais j'avais du mal à leur répondre. J'étais prostré, comme muet. Trop de choses tournaient dans ma tête. À Tunis, les policiers de mon pays ont demandé que les menottes me soient enlevées.

— Vous n'êtes pas en France, ici !

Ensuite, on est restés quatre heures à attendre dans une salle. Les papiers n'étaient pas en règle et mon pays ne voulait pas me reprendre. L'espoir revenait dans mon cœur. Si la Tunisie ne voulait pas de moi, la France serait bien obligée de me récupérer... Peut-être même qu'elle me donnerait des papiers. Mon rêve a été de courte durée. Après une dernière discussion durant laquelle les policiers français se sont fait bousculer, ceux de mon pays m'ont fait entrer dans une autre salle.

— Pourquoi ils t'ont arrêté ?

— Contrôle d'identité, dans la rue. Ils m'ont donné trois mois de prison. Ensuite, j'ai été en rétention.

— Tu étais parti en 1998, c'est ça ?

— Oui.

— Et le consul a donné un laissez-passer ? Vraiment, mon frère, il y a des choses que je ne comprends pas...

Le lendemain, c'était la journée de la femme et j'étais dans les locaux de la police, libre sans l'être. C'est là que j'ai revu ma mère, que j'avais crue morte pendant près d'un an. Elle avait pris beaucoup de rides, mais elle était toujours belle et elle me souriait. Elle s'est avancée vers moi, sa démarche n'avait pas changé, comme si elle glissait sur le sol, et elle m'a pris dans ses bras. Je n'arrivais pas à parler.

Maman, Alhabiba, je suis si heureux de te voir. En même temps, je suis malheureux pour toi d'avoir un fils comme moi, un fils que tu n'as pas vu depuis 12 ans et qui revient sans rien, pas même un cadeau. Cette robe, que je voulais t'acheter l'an dernier avant qu'on me dise que tu étais morte, pourquoi je ne l'ai pas prise ?

— Mère, je suis désolé pour tout... Mais dis-moi, qui est cette belle fille qui t'accompagne ?

Je regardais avec étonnement celle que j'avais pris si brièvement sur mes genoux 12 ans plus tôt. Elle était d'une beauté sauvage... Elle s'est précipitée vers moi, furieuse.

— C'est moi, Nour, tu ne me reconnais pas ?

Elle riait et pleurait à la fois, me caressant les cheveux, les joues, me prenant par la main. Elle devait en faire battre des cœurs. D'ailleurs, elle était déjà fiancée.

Deux jours plus tard, j'étais de retour dans ce « chez-moi » que j'avais tant voulu fuir. Depuis ma dernière expulsion, la maison s'était agrandie : une douche, un salon et deux chambres. Juste devant, il y avait une autre maison dont le mur cachait la mer et juste derrière, en surplomb, la maison de mon oncle. Elle aussi s'était agrandie, de tous les côtés, jusqu'à toucher la nôtre. Ma mère m'a pris dans ses bras, et aussi mes sœurs : Nour, Latifa, Hania... Elles étaient toutes là, avec leurs fiancés, leurs maris, leurs enfants... Il y avait aussi des oncles, des tantes, des cousins, des cousines... Trente personnes... Quarante... Cinquante... Impossible de toutes les compter. Il en arrivait de partout et j'étais pris dans un tourbillon d'embrassades. Tout le monde n'avait d'yeux que pour moi, et moi, je n'avais pas assez d'yeux pour les voir. Je répondais aux questions sans répondre, la tête me faisait mal et j'avais envie d'être seul. Je me suis enfui. Je suis allé chez un cousin qui habitait loin de tout, au milieu d'une jungle de

tomates, de pastèques et de bananiers. Lui aussi avait été expulsé et il comprenait mon besoin de silence.

Quarante-huit heures plus tard, la famille me regardait bizarrement. Ils ne comprenaient pas mes absences. Leurs regards se voulaient bienveillants, mais j'y lisais la pitié. Seuls les plus jeunes étaient heureux parce qu'ils s'imaginaient que j'étais revenu les voir, juste comme ça. Ils me regardaient avec curiosité et me posaient 36 000 questions.

- C'est comment la France ?
- Pourquoi tu parles comme un Algérien ?
- Tu as ramené des choses ?
- Elle est où, ta voiture ?
- Et ta femme, elle est où ?

Je ne reconnaissais personne et j'avais du mal à me souvenir de tous les prénoms. Je ne voulais pas répondre à toutes leurs questions et je ne savais pas comment leur dire qu'en France, ce n'était pas si simple. Je leur ai montré les vidéos que j'avais tournées avec mon téléphone portable, mais pour eux, ce que je leur montrais était impossible. Ils croyaient que c'était des blagues et se le passaient de main en main en rigolant.

Il y avait vraiment beaucoup de monde. On était en pleine période de vacances et comme le ramadan approchait, les familles en profitaient pour organiser les fiançailles et les mariages. Des tantes, des cousines, me demandaient pourquoi je ne voulais pas me fiancer, me marier. Avec quel argent ? Et pour habiter où ? Chez les parents ? Comment leur expliquer que mon seul rêve, c'était de repartir et que malgré toutes les souffrances que j'avais endurées, malgré la prison, je me sentais plus libre en France, là où personne ne me connaissait, qu'ici où j'étouffais ? Je pensais à Djamila, la perle que je n'avais pas su garder, à mon fils, Sofiane, que je ne reverrais peut-être jamais.

— J'ai déjà une femme et un enfant en France.

D'un côté ou de l'autre de la Méditerranée, est-ce qu'une femme ne mérite pas mieux qu'un mari absent, un mari avec moins de problèmes ?

Trois jours plus tard, l'un de mes cousins se moquait de moi.

— Alors, tu es rentré une fois de plus comme un clochard ?

Il avait suffi de trois jours pour que je recommence à me battre. Je n'en pouvais plus de ces fêtes, de tous ces gens qui s'embrassent, mais qui ne pensent qu'à se comparer. Je n'en pouvais plus de voir les 4 × 4, les BMW et les décapotables immatriculées 06. Les années passent, les modèles changent mais les frimeurs, eux, restent les mêmes. Ce soir-là, je suis allé voir mon père, celui que j'avais tant voulu oublier, avec sa vieille veste de pêcheur qui n'avait plus de couleur, et je l'ai embrassé.

LE BAR DES EXPULSÉS

On était en mars 2010. J'étais en Tunisie depuis plus de six mois et, dans trois jours, je serais à nouveau convoqué au tribunal pour ma condamnation de 1998 : deux ans et un mois de prison pour vol de bateau. Douze ans s'étaient écoulés, mais l'affaire n'était pas classée. Chez nous, un bateau est considéré au même titre qu'une habitation et le vol de bateau comme un crime. Heureusement, j'avais pu faire appel et la justice m'avait laissé en liberté, mais cette fois, c'était la dernière audience, celle de la dernière chance.

De plus en plus de Tunisiens revenaient, expulsés, et ça ne faisait plaisir à personne. Le juge m'a interrogé sur ma vie en France, la rétention, la prison à cause des papiers, et il a transformé ma condamnation en sursis. J'ai respiré parce qu'aller une fois de plus en prison, je ne l'aurais pas supporté. Je l'aurais considéré comme une injustice supplémentaire. En même temps, si l'on considère qu'une prison est un endroit d'où l'on n'a pas le droit de sortir, j'y étais déjà.

Quelques jours plus tard, j'ai revu Chokri. Il était parti en même temps que moi, en 1998.

— Mehdi, mon frère... Quand j'ai appris que tu étais là, j'étais trop impatient de te voir.

— Chokri ? Comment tu vas depuis tout ce temps ?

— Inch' Allah ! Ça va. Tu vois, je suis de retour.

— Depuis quand ?

— Je viens d'arriver, mon frère...

— Tu as pris des vacances ?

— Si on veut... Expulsé, comme toi !

Des huit qui avaient embarqué sur le « Sinbad », seul Carlos, celui qui, de nous tous, passait le moins inaperçu avec sa tignasse blonde à la Volderrana, l'outsider sur qui personne n'aurait parié, était encore en Europe. Ainsi va le destin !

On formait un groupe à part, celui des expulsés. Entre nous, on se comprenait. On vivait comme on pouvait, chez l'un, chez l'autre, chez les parents quand on ne pouvait pas faire autrement. Ma mère disait à tout le monde que j'étais devenu fou. Quand elle parlait de moi, elle approchait la main de sa tête et la tournait trois fois ou alors, elle mettait le pouce contre sa bouche et penchait la tête en arrière pour signifier que j'avais bu. Parfois, pour lui donner encore plus raison, j'achetais deux bouteilles de rosé et je les buvais d'un coup, verre sur verre, devant elle, puis je sortais en claquant la porte.

Jusqu'à la révolution, la bière d'Imed Trabelsi était là pour nous aider à ne plus penser. On en était les revendeurs clandestins et les premiers consommateurs. On la consommait partout : dans l'un des rares bars autorisés à servir de l'alcool, le bar des expulsés comme on l'appelait, ou en bas de l'escalier qui menait au dépôt d'alcool du Monoprix, ou planqués entre nous. On était dégoûtés de tout, de nous-mêmes et des autres. On parlait avec nostalgie de la vie en France, une vie qui n'avait été facile pour aucun d'entre nous, mais qui nous paraissait bien plus enviable que ce que nous subissions ici : la honte et le regard des autres ! On n'avait rien, pas d'argent, pas de travail, et aucune perspective, juste des petits boulots qui nous permettaient de gagner entre cinq et dix dinars¹⁴ les bons jours, 20 dinars les jours d'exception, zéro dinar les autres jours.

La nuit, lorsque je n'arrivais pas à dormir, il m'arrivait de m'éloigner et de marcher seul sous les hurlements des chiens errants. Je m'asseyais face à la mer, et parfois l'un d'eux venait me tenir compagnie. Je pensais à mes frères qui étaient en prison. Omar ne s'était pas remis de son expulsion de France en 2005. Il passait le temps en s'évadant dans la fumée et s'était fait arrêter une fois de plus avec du shit : un

peu dans les poches, beaucoup dans le sang. Il avait pris deux ans. Quant à Fathi, qui avait cru pouvoir payer son passage en Europe en passant d'abord du shit vers l'Algérie, il lui restait encore quatre ou cinq ans de prison à faire. Je pensais à Hamid, mon cousin qui avait été expulsé après avoir purgé huit ans de prison, en France. D'avoir le rêve à portée de la main sans pouvoir l'attraper, il en avait pété un câble : il avait braqué une banque. Après son retour au bled, il avait cru devenir fou, puis il s'était retrouvé marié, sans savoir ni pourquoi ni comment. Maintenant, il a deux enfants. Il ne repartira pas. Ses rêves, il les garde pour ses enfants. Il voudrait que plus tard, ils fassent des études et, s'ils veulent aller en Europe, qu'ils puissent le faire légalement. En attendant, il porte des caisses en faisant de la poésie et de la philosophie. Je pensais à mon autre cousin dont le corps pourrit dans un cercueil, la gorge percée par une balle. Qu'est-ce qui reste d'un corps au bout de sept ans ? Je pensais aussi à Vassil, qui venait de repartir en France avec sa femme, deux fois plus âgée que lui, lui 30 ans et elle plus de 60. Ça peut paraître bizarre mais ici, cette femme, tout le monde la respecte parce que sans elle, Vassil serait sans doute mort ou en prison. Un copain, Ilan, qui avait déjà brûlé quatre fois, avait fini lui aussi par se marier, avec l'une de ses cousines qui habitait en France.

Il attendait depuis plus de six mois l'autorisation de rejoindre sa femme. Ça posait des difficultés parce qu'elle porte le même nom que lui et que la France suspectait un mariage blanc. Le connaissant, je me disais que si ça durait trop longtemps, il finirait par faire une nouvelle *harga*. On était nombreux à vouloir repartir, mais les temps avaient changé et on ne savait plus comment faire. Reprendre un bateau ? Les côtes étaient devenues trop surveillées. Plus de 50 brûleurs venaient d'être jugés. Ils étaient tous en prison.

Passer par la Turquie ? Deux mille cinq cents dinars, un peu plus chaque jour... Acheter un visa de travail pour l'Italie ? Huit mille dinars... À force d'en parler et de me renseigner, j'avais même été dénoncé. La police était venue m'arrêter et j'étais passé au tribunal : sept mois avec sursis pour être suspecté de vouloir organiser une *harga*. Je m'étais estimé heureux que le juge n'ait pas remis en cause mon précédent sursis.

C'était la nuit et je caressais la tête du chien, assis contre lui sur un tas de sacs de chantiers. Je ne voulais pas d'autre compagnie, pas même celle des filles. Je venais de casser la puce de mon portable à cause d'une fille qui me harcelait. Elle ne disait pas son nom, juste qu'elle habitait dans mon quartier et qu'elle voulait faire ma connaissance.

— Tu es qui, toi ? Arrête de m'appeler !

Elle s'était mise à rire et m'avait répondu qu'elle arrêterait si on se rencontrait d'abord.

De rage, j'avais sorti la puce de mon portable et je l'avais brisée en deux. Le lendemain, au bar des expulsés, je noyais mon désespoir avec celui des autres.

LA CINQUIÈME TRAVERSÉE

Cinq cents jours s'étaient écoulés depuis ma dernière expulsion. Douze mille heures, 720 000 minutes, plus de 43 millions de secondes et pas une seule sans que je ne pense à repartir. Il y avait toujours la crainte de se faire prendre et cette fois, même si le juge était compréhensif, je savais que je n'aurais pas d'autre chance. J'hésitais entre la prison avec des murs et des barbelés et la prison invisible, celle de la honte et du regard des autres, quand l'incroyable s'est produit.

Jusqu'à la révolution, seuls les fous, ou ceux qui avaient trop bu, osaient insulter le Président Ben Ali en public. Mais depuis l'immolation de Mohamed Bouazizi, le 17 décembre à Sidi Bouziz, les gens se révoltaient et les manifestations avaient fini par gagner toutes les villes du pays. Tout le monde en avait marre et malgré la peur de la police, les rues résonnaient de cris : « RCD, dégage ! », « Va-t-en Ben Ali, on ne veut plus de toi ! » Ils étaient des dizaines de milliers, des jeunes et des moins jeunes, comme moi, à se sentir moins que rien : pas de travail, rien à faire à part attendre en se demandant à quoi ça sert de vivre comme ça, rien à espérer à part se dire : « De toute façon, je suis mort, je suis dans une prison, pire que dans une prison. Au moins, si je meurs, d'autres vivront grâce à moi. » Même ceux qui avaient du travail en avaient marre. C'est normal de travailler pour un dinar de l'heure ? Ils ne voulaient plus des Trabelsi. Ils voulaient que les richesses soient partagées. Je ne savais plus quoi faire. Est-ce qu'il fallait que j'aille devant le consulat de France avec un bidon d'essence et que je menace de me faire brûler pour qu'ils acceptent de me faire revenir ?

Le 13 janvier 2011, j'étais à Bizerte. Depuis deux mois, j'essayais de m'installer à l'écart de la famille et de trouver des petits boulots, comme transporter des caisses sur le marché.

J'avais aussi passé mon permis de pêche, mais ce n'était ni la saison, ni les meilleures conditions pour trouver du travail. Plus rien ne fonctionnait. Tout était fermé. Le Monoprix et les deux bars qui vendaient de l'alcool, les bars des expulsés, n'existaient plus. Brûlés. Des hommes en cagoule saccageaient tout, les banques, les commerces... On ne savait pas s'il s'agissait de voyous ou de miliciens. Il y avait aussi des snipers qui tiraient depuis les toits. L'armée avait déployé ses blindés et ses hommes en treillis, armés de mitraillettes, et Bizerte, d'ordinaire si tranquille, ressemblait à un décor de film de guerre. L'immeuble du studio que j'avais loué avait brûlé. De toute façon, je n'avais pas de quoi le payer. Je suis retourné chez les parents.

Le 14 janvier 2011, des hommes dans des voitures de location menaient des attaques partout, jusque dans les villages. Certains disaient qu'il s'agissait de miliciens, d'autres de jeunes recrutés dans les banlieues de Tunis par le RCD pour semer le chaos et faire échouer la révolution. Un peu partout, les habitants s'organisaient pour surveiller les routes et mettre en place des barrages. Trois hommes avaient été tués, on voyait de la fumée s'échapper du commissariat, et ça me faisait mal au cœur de voir mon pays sombrer dans le chaos. Heureusement, l'armée était du côté du peuple et leur présence nous rassurait. Ils nous protégeaient contre la police, ils distribuaient même de la nourriture, des pâtes, qui commençaient à manquer car on ne pouvait plus s'approvisionner. En fin d'après-midi, j'étais sur un rond-point, avec une centaine d'autres jeunes armés de bâtons et de barres de fer. Je me demandais à quoi serviraient ces armes si des miliciens armés de mitraillettes débarquaient, quand quelqu'un s'est mis à crier :

— Ben Ali, il est parti ! Ben Ali, il est parti !

Au début personne n'y croyait.

— Ce n'est pas possible !

— Walah. Notre président est parti. Si tu ne me crois pas, demande aux militaires. Il a dit : « Je vous ai compris » et il est parti.

La nouvelle nous paraissait incroyable. Tout le monde voulait tout savoir.

— Il est parti où ?

— Et comment ?

— Bon débarras !

— Oui, mais qui le remplace... C'est peut-être pire !

— Le Premier ministre, Mohammed Ghannouchi. Il a dit qu'il faisait l'intérim parce que Ben Ali avait quitté le pays.

— Qui dit que ce n'est pas une ruse ?

— Ou que demain, Zine ne va pas revenir avec l'armée de Kadhafi ?

— Merde ! C'est vraiment la révolution.

— Le peuple a gagné ! Le peuple a gagné !

Les klaxons ont commencé à se mêler à la conversation et c'est dans ce grand brouhaha que mon cousin Driss m'a tiré par l'épaule.

— Quoi ?

— ... Au port. Vite. Ils sont en train de tout détruire...

— Qui, ils ?

— Je ne sais pas, des casseurs, la milice... Ils sont comme fous.

On était une dizaine à courir vers le port. Tout le monde faisait la révolution. Même les chiens aboyaient encore plus fort que d'habitude. Quand on est arrivés, le poste de police était détruit et l'armée s'interposait entre les policiers et des manifestants. Des hommes qu'on ne connaissait pas avaient réussi à pénétrer dans le port et ils cassaient tout, même les bateaux. C'était une grande pagaille. Des jeunes, ceux-là, on

en connaissait quelques-uns, passaient d'un bateau à l'autre. Ils essayaient de les faire démarrer et des militaires les regardaient, sans intervenir. Dans notre groupe, on a parlé comme un seul homme.

— C'est maintenant ou jamais !

Partir, on en rêvait tous et la révolution, la liberté que tout le monde réclamait, nous y encourageait. On n'avait aucune idée de ce qui allait se passer, mais pour nous, la première des libertés, c'était celle de circuler. On s'est approchés des quais et on a dit aux militaires qu'on voulait partir. L'un d'eux nous a fait un signe de tête qui signifiait : « Allez-y ! »

On était peut-être une centaine, ce soir-là, à essayer de quitter ce bordel. J'ai sauté avec ceux de mon groupe, une dizaine, sur un bateau de pêche. Quand ils ont entendu le bruit du moteur, plusieurs autres jeunes se sont précipités pour grimper à bord.

Passé l'euphorie du départ, on s'est rendu compte qu'il n'y avait pas d'outil de navigation sur ce bateau, juste une vieille boussole cassée. On était inquiets, mais ça ne nous empêchait pas d'être optimistes. On avait réussi à prendre le large. La première moitié de notre rêve venait de se réaliser et le texto que Virginie venait de m'adresser : « Tu sais que ton président a fait la *harga* ? » nous faisait mourir de rire.

— Nous aussi, on fait la *harga*. On est dans la mer.

— Notre président nous a compris. Il est devenu un harraga, comme nous !

— Oui, mais lui, il a pris l'avion !

— Il y a une autre différence : nous, on part en Europe pour gagner de l'argent et l'envoyer au bled. Lui, l'argent, il le gagne au bled et il l'envoie en Europe.

On ne savait pas encore que sa femme était partie avec une tonne et demi d'or de la banque centrale... On ne savait pas, non plus, que sur ce bateau de pêche, rien ne fonctionnait

correctement.

En principe, une *harga* se prépare, mais celle-là s'était faite sur un coup de folie, sans aucun préparatif, sans rien emmener, ni à boire ni à manger. Vers 7 heures du matin, le moteur a toussé, puis il s'est arrêté. Impossible de redémarrer. Pas de GPS, pas de radio, pas de boussole, et devant nous, au loin, une île montagneuse. Le bateau a commencé à dériver, ballotté par les vagues. En moins d'une heure, presque tout le monde était malade. Je ne savais pas exactement qui, ni même combien, étaient montés à bord pendant la bousculade, mais sur la quinzaine qui étaient sur le pont, seuls quatre arrivaient encore à tenir debout et à ne pas vomir. On était donc quatre à s'acharner sur le démarreur, à écoper l'eau qui entrait sur le bateau et à faire toutes sortes d'hypothèses. Les autres étaient allongés sur les filets ou dans la cabine, en dessous.

Wisseem essayait d'appeler sa famille quand, soudain, il nous a collé son portable sur la figure.

— On est en Italie. On a réussi !

— Oh ! Tu es fou ou quoi ?

— Parole, mon frère ! Regarde mon portable, il est sur le réseau italien.

On a tous sorti nos téléphones. Celui d'Ali était également sur le réseau italien. Celui de Slim ne captait rien, et le mien n'avait plus de batterie. Au loin, on distinguait une île, une deuxième même, et la terre.

— Si on est en Italie, alors l'île, là-bas, c'est Favignana.

— Favignana ?

— Et derrière, c'est la Sicile... Trapani.

J'étais étonné qu'on soit arrivés si vite en Sicile, mais je voulais y croire et c'était trop bête de se retrouver en panne, si près du but.

— Merde. On fait quoi maintenant ?

— Pas le choix. Il faut attendre les secours.

— Qu'est-ce qui va se passer si les Italiens nous capturent ?

— Je ne sais pas...

— C'est la révolution chez nous. Ils ne peuvent pas nous renvoyer !

— Bon ! Quelqu'un sait comment faire pour prévenir les secours en Italie ?

Personne ne savait. J'ai appelé Virginie à 7 h 30 du matin.

— Mehdi ? Qu'est-ce qui t'arrive à cette heure ?

— Je suis en panne au milieu de la mer.

— Mehdi... C'est une blague ?

— Non... On est dans la mer. Appelle la douane de Favignana...

— C'est quoi Favignana ?

— Favignana... En Sicile. Tu appelles et tu dis qu'on est juste en face. Appelle tout de suite ! Le bateau prend l'eau et on va couler. Il y a aussi mon cousin Driss, presque comme mon frère, il est trop malade... Il est en train de mourir.

C'était un peu exagéré... Même si Driss gisait sur les filets, aussi livide qu'un cadavre.

Vers 9 h 30, on dérivait toujours dans le canal de Sicile, quand un pétrolier rouge et noir est passé près de nous. On a crié, fait des signes, agité un vêtement enflammé, mais il a continué sa route tandis que notre embarcation, secouée par les remous, menaçait de chavirer. La panique commençait à nous envahir. Nos portables ne captaient plus le réseau et les heures passaient. Vers midi, deux navires, un rouge et un immense bâtiment blanc, ont croisé notre route. Un hélicoptère volait juste au-dessus de lui, mais malgré nos gestes et nos hurlements, il a continué sa route. Les portables captaient à nouveau. J'ai bipé Virginie.

— Qu'est-ce qu'ils font les secours ?

— Je suis en contact avec les secours maritimes de Toulon.

Les Italiens vous cherchent.

— Où ça, ils nous cherchent ? On a vu un hélicoptère, mais il a continué sans s'arrêter. On est devant Favignana, ce n'est pas compliqué.

— Donne-moi plus d'indications.

Je lui ai décrit les bateaux qu'on avait croisés, ainsi que le nôtre, un bateau de pêche d'une quinzaine de mètres, bleu, blanc, rouge, couleurs de France.

— Rappelle-les, s'il te plaît.

— Pourquoi tu ne les appelles pas ? Tu fais le 112 et tu tombes directement sur les secours italiens. Tu parles italien ?

— Oui, un peu, mais ça fait longtemps... Et puis ça va prendre du temps, on n'a pas beaucoup de batterie.

Elle n'a pas insisté. J'étais stressé et elle savait que la simple idée de contacter une administration, quelle qu'elle soit, me faisait perdre tous mes moyens. Quant à ceux qui étaient avec moi, et qui étaient encore valides, ils ne parlaient ni l'italien, ni le français. Juste quelques mots. Les secours maritimes français nous ont quand même contactés. Ils n'arrivaient pas à nous localiser et j'avais du mal à répondre à leurs questions.

14 heures, 15 heures. Toujours rien et toujours la même question :

— Où sont les secours ? Je te jure, Marie, mon cousin, il va mourir...

— Mehdi... Tu es sûr que tu es devant Favignana ?

— Pourquoi tu dis ça ?

— Les gardes-côtes ont croisé toutes les informations. Vous seriez...

Plus de réseau.

Une heure plus tard, le téléphone sonnait à nouveau.

— C'est la galère pour vous joindre. Ça sonne occupé, il y a des messages d'erreur, ou alors ça sonne mais personne ne répond...

— Il n'a pas sonné... Mais il n'y a pas toujours le réseau et la batterie faiblit.

— Mehdi, vous n'êtes pas en Italie, vous êtes en Tunisie.

— C'est impossible ! Il y avait un hélicoptère...

— Oui... Un hélicoptère tunisien. Et vu que dans ton pays, c'est la révolution, cet hélico, il n'était certainement pas pour vous.

Je ne voulais pas y croire, mais elle poursuivait, impitoyable.

— Les Italiens ont envoyé un avion, ils vous ont cherché tout ce matin du côté de Favignana et maintenant, ils attendent le feu vert de ton pays pour vous chercher près de la Tunisie.

— Où, près de la Tunisie ?

La communication était à nouveau coupée et je parlais dans le vide. J'ai rendu son portable à Ali qui n'arrivait pas à détacher son regard de l'écran.

— Merde... Je ne comprends plus rien. On est revenus sur le réseau tunisien. Mais les deux îles, là-bas, la terre, la montagne...

Il a réussi à appeler un de ses cousins, un homme qui connaissait presque toute la côte et qui était formel : selon lui, on dérivait au large du Cap Bon, et les îles qu'on apercevait, au loin, étaient celles de Zembra et Zembritta.

La nuit est tombée. On avait faim et froid, le moral à zéro, et la gorge commençait à nous brûler. De la cabine montait une insoutenable odeur de vomi. Mieux valait ne pas savoir ce qui s'y passait et consacrer toute notre attention à scruter la mer... Quand un bateau s'approchait, on faisait une torche avec un vêtement en espérant qu'avec la nuit, il nous remarquerait. On a brûlé deux vestes inutilement.

Le jour commençait à se lever. On ne voyait plus aucun bateau et l'aspect de la côte, au loin, s'était modifié, avec des

lumières sur la gauche et un phare vers la droite. Ali a rappelé son cousin. Il pensait qu'on était toujours du côté du Cap Bon, mais de l'autre côté, vers Kelibia. Le téléphone marchait de plus en plus mal et on ne savait pas trop ce qui se passait en Tunisie. On savait juste que les attaques continuaient, que des gens avec des cagoules tiraient sur tout le monde et qu'il y avait le couvre-feu de 17 heures à 6 heures du matin. Les militaires avaient sans doute autre chose à faire qu'à s'occuper de nous.

— C'est foutu. Personne ne va venir nous sauver.

Deux jours et deux nuits sont passés et j'avais l'impression de revivre le cauchemar que j'avais vécu douze ans plus tôt. Les batteries des portables étaient mortes et l'angoisse grandissait. L'idée de la mort se faisait de plus présente. On avait soif, la gorge nous brûlait de plus en plus, et on devenait de plus en plus faible.

On ignorait que nos familles avaient loué un chalutier pour partir à notre recherche, qu'une vedette tunisienne nous cherchait aussi et que les Italiens avaient obtenu l'autorisation de survoler les eaux entre l'île de Pantelleria et le Cap Bon. Quand on a vu l'avion s'approcher, peu nous importait qu'il soit tunisien ou italien. Une seule chose comptait : qu'il nous voie et qu'il vienne nous sauver, vite, le plus vite possible. D'un coup, la rage de vivre nous est revenue. On a fait des grands gestes, des gestes comme seuls sont capables d'en faire ceux qui cherchent à repousser la mort. L'avion s'est approché, de plus en plus près. C'était un avion italien. On était soulagés. On espérait, aussi, qu'on serait rapatriés en Italie, mais les deux vedettes qui sont arrivées appartenaient à l'armée tunisienne.

On est arrivés à Kelibia en fin de matinée. Les plus malades ont été conduits à l'hôpital tandis que les autres étaient interrogés au commissariat de police.

Slim a pris deux claques :

— C'est toi qui as volé le bateau ?

— Non... Ce n'est pas moi.

Le policier qui l'interrogeait s'est ensuite approché de moi, mais au lieu de me donner deux claques, il m'a caressé la tête.

— Et toi, Mehdi Sayed, tu ne serais pas marin par hasard ?

— Non Monsieur, j'ai un peu de terre et je la cultive.

— Fais voir tes mains !

Ce n'étaient ni des mains de marin, ni des mains d'agriculteur, juste celles d'un mec qui ne fait rien de sa vie.

— Ça va !

Rien de plus. Ensuite, ils nous ont autorisés à appeler nos familles, en Tunisie. L'un des policiers m'a même prêté son portable pour que je puisse prévenir Virginie, en France. Comme ils ne pouvaient pas nous relâcher, à cause du couvre-feu, on a passé la nuit dans une pièce aménagée en dortoir. Le lendemain matin, on rentrait chez nous. Dans le quartier, les familles avaient organisé une grande fête, mais nous, on avait juste envie de dormir, de ne plus penser.

Chez moi, la révolution avait provoqué un heureux événement. Mon frère, Omar, qui avait pris deux ans pour avoir été contrôlé en possession de shit, et qui attendait la fin de sa peine – encore quatre mois – venait d'être libéré. Deux ans parce que tu as été pris à fumer du shit, parce qu'il n'y a rien à faire et que c'est le seul moyen que tu as d'oublier un peu, c'est tout de même exagéré. Et pendant ce temps, les vrais bandits, ceux qui pillaient la Tunisie et qui s'enrichissaient sur le dos du peuple, vivaient dans le luxe. Omar était encore sous le choc de ce qu'il avait vécu.

— Tout a commencé par des détenus qui ont mis le feu à leurs matelas pour essayer de s'échapper. Les gardiens étaient comme fous... Ils tiraient sur tout ce qui bougeait. Il y avait des morts, des blessés, et on essayait de se mettre à l'abri, sous

les lits, sous les tables, comme on pouvait. Heureusement, les militaires sont intervenus. Sans eux, je crois qu'on aurait tous été tués... Et là, je suis libéré, je rentre à la maison et j'apprends que mon frère, il est parti sur un bateau et que ce bateau, il est perdu au milieu de la mer... Qu'est-ce qui t'a pris ?

— D'après toi ?

Il m'a attrapé par l'épaule et il m'a serré contre lui.

— Tu es vivant, c'est le principal... Tu sais, c'est une sensation étrange d'être en liberté... Et cette révolution c'est encore plus la liberté !

ÉPILOGUE

Trois mois se sont écoulés depuis ma cinquième tentative et j'ai été jugé par le tribunal militaire avec tous ceux de mon groupe, sur le bateau. On a été relâchés. Qu'est-ce qu'ils auraient fait de nous ? Beaucoup de prisonniers avaient été tués, beaucoup s'étaient évadés et d'autres avaient été libérés, comme mon frère Omar, suivi de mon autre frère, Fathi. La plupart des prisons étaient détruites, il n'y avait plus de gardiens et les militaires avaient des gens bien plus dangereux que nous à surveiller.

On est déjà en avril et depuis le 14 janvier 2011, plus de 20 000 Tunisiens sont arrivés en Italie. La plupart sont comme moi. Ils attendaient l'occasion. Ils n'en pouvaient plus d'attendre. Attendre, toujours attendre, mais attendre quoi ? Alors forcément, avec les événements, ils en ont profité. Il paraît que beaucoup de gens, en Europe, ne comprennent pas pourquoi les Tunisiens partent alors qu'ils ont fait la révolution et que, maintenant, ils devraient plutôt penser à construire. Mais c'est pour ça qu'ils partent. Pour gagner de quoi construire. Avec quoi tu construis quand tu n'as rien ? On n'est pas contre la révolution, bien au contraire, on en est fiers, mais ce n'est pas la révolution qui va nous donner du travail, ce n'est pas elle qui va multiplier nos salaires par deux, ce n'est pas elle qui va refaire notre passé. L'autre jour, un patron m'a proposé un travail du côté de La Goulette. Il cherchait quelqu'un pour pêcher la crevette. Ça m'aurait plu et, au moins, je me serais éloigné de la famille, mais il proposait dix dinars par jour, cinq euros. Qu'est-ce que tu veux faire avec ça ? Un café, un paquet de cigarettes, un sandwich, un Fanta, une recharge de téléphone... Et voilà, tu as tout dépensé ! Et le logement ? Tu le paies avec quoi ? Et quand tu as besoin de changer ta paire de baskets parce que

les baskets, révolution ou pas, elles sont toujours de contrefaçon, et que la contrefaçon, ça ne dure jamais longtemps, tu fais comment ? Alors tu dis non, tu n'as pas le choix, tu restes chez les parents et, de temps en temps, les jours de chance, tu donnes un coup de main sur les marchés en rêvant du jour où tu pourras faire ta vie.

Virginie a tenu sa promesse. Elle est venue me voir plusieurs fois depuis mon expulsion, avant et après ma cinquième tentative, et maintenant, je sais qu'elle a compris beaucoup de choses. Aujourd'hui, elle relit mon histoire. Je l'écoute sans l'écouter. C'est étrange, c'est mon histoire et en même temps, on dirait celle de quelqu'un d'autre. Ça me dérange. Des flashes reviennent dans ma tête, trop de flashes d'un coup...

— Je suis désolé, Virginie, je ne peux plus... C'est trop dur... On verra demain... Viens, je vais te montrer un endroit magnifique, un endroit que tu n'as jamais vu !

— Mehdi, il faut vraiment finir ce livre.

— Demain... Parole !

— Parole... Tu parles ! Je sais bien que tu en as marre.

— Ça fait plus de trois ans qu'on travaille...

— Si tu dis toujours demain, ce n'est pas étonnant !

— Je t'ai tout dit, tout montré, tu as vu les gens de ma famille, mes cousins, ceux qui ont fait la *harga* avec moi... Tu leur as même parlé...

— Et maintenant, je n'ai plus qu'à me débrouiller seule, c'est ça ?

— Demain... Promis.

— Mehdi...

— Quoi ?

— Ça glisse dans les rochers... Je ne vais pas attendre demain pour que tu me donnes la main. Surtout que demain,

je prends l'avion...

— Et tu ne peux pas me mettre dans tes bagages ?

— Malheureusement, non... C'est beau, ici.

— Oui, c'est beau...

Pour moi, c'est même le plus bel endroit de la terre... Sauf que je ne peux pas y vivre.

Je la regarde dans les rochers, libre d'aller et de venir où elle veut. Elle me conseille d'attendre, de faire les choses dans les règles, mais les règles, je n'y crois pas. Elles ne sont pas les mêmes pour tout le monde. Pour elle, les frontières ne sont que de simples formalités. Mais pour ceux qui n'ont pas le droit d'avoir un visa, il n'y a ni liberté, ni fraternité, ni égalité. Notre révolution est une petite révolution à côté de celle que le monde devrait faire pour que tous les hommes aient les mêmes droits.

Je continue d'avancer, Virginie derrière moi. Les rochers glissent de plus en plus et je n'ai plus envie de parler. Je n'arrive même plus à penser, ou plutôt je pense trop. J'ai tout brûlé : les frontières, mon passé, mon nom... J'étais un enfant et, déjà, je n'avais plus rien à perdre, mais jamais je n'aurais imaginé cette longue dérive, la rue, la drogue, et tout ce temps perdu en prison, pour rien, et qui m'a rendu fou. Jamais je n'aurais imaginé que mes plus belles années flamberaient aussi vite. J'ai 33 ans, mais l'impression d'en avoir 100 et que mon enfance, c'était hier. Je pense à mon fils, 12 ans déjà, que je n'ai pas vu grandir. Je pense à ceux qui sont morts, à leur famille. Combien de parents pleurent en imaginant leurs enfants dans la mer, coulés, noyés dans la souffrance et dans la fin de leurs rêves de France ?

Combien survivent comme ils peuvent avec le stress, l'angoisse et la peur ? Combien attendent, en cherchant à se persuader qu'un jour ça finira par s'améliorer... Et combien cherchent à se libérer, encore et toujours, des chaînes qui les

étouffent !

— Mehdi...

— Oui.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Comme d'habitude.
Je n'ai rien à faire, ici.

— Tu ne crois pas que les choses vont aller mieux maintenant ?

— Des fois, j'ai l'impression que tu ne me comprends pas.

— Ce n'est pas toujours facile...

— Même moi, je ne me comprends pas.

— Mehdi...

Je saute et je l'entends crier mon nom. Je saute à l'endroit même où mon père me poussait pour m'apprendre à nager, quand j'étais petit et où l'eau m'étouffait. Demain, elle sera en France et moi, je serai toujours là, à rêver de tout ce qu'on m'interdit, mon bonnet de laine sur la tête, les yeux rivés vers ce sol où les cannettes de bière, celles que boivent les expulsés pour oublier leurs souffrances et leurs rêves de France, s'accumulent par milliers.

NOTES

1

Selon les comptes de Fortress Europ au 10 avril 2011.

2

Quelques mois plus tard, au cours d'une audience, j'ai eu la surprise d'entendre un rapport similaire : mêmes mots, mêmes tournures de phrases, même expert, même expertise en contradiction avec des avis médicaux antérieurs.

3

De l'arabe maghrébin : les brûleurs, les *harragas* migrent clandestinement vers l'Europe en cachant leur identité (ils brûlent tout : leurs papiers, parfois même leur vie).

4

Vives : poissons aux nageoires épineuses et venimeuses, vivant surtout dans le sable des côtes.

5

Carlos Valderamma. célèbre joueur de football.

6

Soupe épicée à base de tomate, de légumes, de viande ou de poisson, et de vermicelles.

7

Adaptation de la chanson *Adieu la France, bonjour l'Algérie* – Mohamed Mazoun.

8

Service œcuménique d'entraide des étrangers migrants

habilité à intervenir en rétention et en prison.

9

Service médico-psychologique régional.

10

Centre de rétention administrative.

11

Agence nationale de l'accueil des étrangers et des migrations. Dans les centres de rétention, le personnel de l'Anaem était chargé d'aider les retenus dans leurs démarches. L'Anaem a été remplacée en 2009 par l'OFII (Office français de l'immigration et de l'intégration).

12

Équipe régionale d'Intervention et de sécurité (ERIS sont des unités spéciales de l'administration pénitentiaire).

13

À Palaiseau, une unité d'identification des sortants de prison (UISP), composée de 13 personnes, a été mise en place par la DDPAF (direction départementale de la police aux frontières) de l'Essonne afin d'identifier et de préparer l'expulsion des étrangers en situation irrégulière détenus à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis.

14

Environ 2,5 à 5 euros.